A. C. Caillot Mythes légendes et traditions des Polynésiens

MYTHES
LÉGENDES ET TRADITIONS
DES
POLYNÉSIENS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR:

Épisodes d'un voyage autour du monde (1899-1903), 1 vol. gr. in-8, 700 pages.

Les Polynésiens orientaux au contact de la civilisation, 1 vol. gr. in-8, 291 pages, avec 159 phototypies, réunies en 92 planches, d'après des documents rapportés par l'auteur.

Histoire de la Polynésie orientale (ouvrage couronné par la Société de Géographie de Paris), 1 vol. gr. in-8, 606 pages.

En préparation:

Explorations dans la Polynésie.

MYTHES
LÉGENDES ET TRADITIONS
DES
POLYNÉSIENS

TEXTES POLYNÉSIENS

RECUEILLIS, PUBLIÉS, TRADUITS EN FRANÇAIS ET COMMENTÉS

PAR

A.-C. EUGÈNE CAILLOT



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

—

1914



AVERTISSEMENT

Les mythes, légendes et traditions, que je publie dans ce livre, étaient tous inédits jusqu'à ce jour : je les ai recueillis, traduits en français et commentés durant le nouveau voyage d'explorations que je viens de faire en Polynésie pendant les années 1912 et 1913 ; ils m'ont été rapportés par les indigènes des archipels Paumotu, Tahiti, Magareva et Toga.

E. C.

MYTHES
LÉGENDES ET TRADITIONS
DES
POLYNÉSIENS

PREMIÈRE PARTIE

LA LITTÉRATURE ORALE DES PAUMOTOUS OU TUAMOTOUS[1]

I

TE REKO NO TE TUPUNA NO HAO.

Teie taua reko ra :

E geti to matou atua : ko Vateanukumauatua, ko Tane, ko Tagaroa.

LE RÉCIT DES ANCÊTRES D'HAO.

Voici ce récit :

Nous avons trois dieux : Vateanukumauatua, Tane, Tagaroa.

1. Je me conforme ici à l'usage qui prévaut de désigner par le même nom ces îles et leurs habitants. De plus, considérant les mots Paumotous ou Tuamotous (quand il s'agit d'individus et non des îles) comme passés dans la langue française, je leur donne l'orthographe adoptée dans cette langue et, la marque du pluriel, un *s*. Je fais de même pour les mots : Tahitiens, Mangaréviens, Tongiens, et Maoris, Maohis, ou Mauris. Cela m'amène à prévenir le lecteur : que, dans la langue des Polynésiens, l'*e*, se prononce *é*, l'*u*, *ou*, et le *g*, *ng* ; que deux voyelles de suite ne forment jamais diphtongue et que toutes les syllabes d'un mot doivent être prononcées ; Tane se dira donc : Ta-né ; Paumotu (lorsqu'il s'agit des îles, je ne modifie pas l'orthographe indigène) : Pa-ou-mo-tou ; Magareva, Ma-nga-ré-va ; Toga, To-nga ; Tahiti, Ta-hi-ti ; Teagiagi, Té-a-ngi-a-ngi, etc

Na Vatea i haga te kaiga te ragi e te haga mea katoga.

C'est Vatea qui a fait la terre et le ciel et toutes les choses qui s'y trouvent.

Te haga haga a Vatea i te kaiga, mea papa, na Tane i toko i te ragi, na Tagaroa i haro taua ragi ra.

Vatea a fait la terre plate, le ciel y était adhérent, Tane l'a soulevé, et Tagaroa l'a maintenu éloigné.

Te igoa o taua kaiga ra o Havaiki.

Le nom de la terre était Havaiki.

Te oti raa o kaiga ua haga ona te tagata, o Tiki te igoa, e tana vahine, o Hina. O Hina tua evi kapakapa na Tiki.

Quand la terre a été finie, il a fait l'homme, appelé Tiki, et sa femme, Hina. Hina provient d'une côte de Tiki.

Ua piko raua, ua fanau ta raua tamariki.

Ils ont couché ensemble, et ils ont eu des enfants.

Tiki	(*kaefa, mari*)	Tamaru	(*makaro, fils*)
Hina	(*vahine, femme*)	Hauariki	(*tamahine, fille*)
Tamaru	(*k, m*)	Vaerua	(*m, f*)
Hauariki	(*v, f*)	Tevaimata	(*t, f*)
Vaerua	(*k, m*)	Tao	(*m, f*)
Tevaimata	(*v, f*)	Hina	(*t, f*)
Tao	(*k, m*)	Tufakapuia	(*m, f*)
Hina	(*v, f*)	Roiti	(*t, f*)
Tufakapuia	(*k, m*)	Teganahau	(*m, f*)
Roiti	(*v, f*)	Roata	(*t, f*)
Teganahau	(*k, m*)	Tamairihau	(*m, f*)
Roata	(*v, f*)	Roimata	(*t, f*)
Temairihau	(*k, m*)	Katoa	(*m, f*)
Roimata	(*v, f*)	Hunariki	(*t, f*)
Katoa	(*k, m*)	Rimaroa	(*m, f*)
Hunariki	(*v, f*)	Mohauariki	(*t, f*)

Rimaroa	(*kaefa, mari*)	Rata	(*makaro fils*)
Mohauariki	(*vahine, femme*)	Tepupura itetai	(*tamahine, fille*)
Rata	(*k, m*)	Ataruru	(*m, f*)
Tepupura itetai	(*v, f*)	Atamea	(*m, f*)
		Ataia	(*m, f*)

Ua rave te tagata te kiro i te kaiga nei. Ua riri o Vatea. Ua reko ona kia Rata e haga te vaka ei punaga no na. Teie te igoa o tau vaka ra : papapapa i henua[1]. Ei punaga ia no Rata e tana vahine ; teie te igoa o tana vahine : Tepupura i tetai : e ta raua hanauga, e ta ratou rire, toko geti.

Les hommes firent le mal sur cette terre et Vatea en fut courroucé. Il dit à Rata de construire la pirogue qui lui servirait de refuge. Cette pirogue fut nommée : papapapa i henua[1]. Elle devait abriter Rata et son épouse, qui s'appelait Tepupura i tetai, ainsi que leurs enfants, au nombre de trois, avec leurs femmes.

A topa mai ai te ua[2] roroiragi, no ruga mai i te aroragi, koia hoki te paparagi ; ka hami ai te kaiga nei i te ranu. No te riri o Vatea, ka vavahi hiai te haga puta o te aroragi : ka topa tahakarere mai ai te ua roroiragi e te rofaki ki raro nei[3] ; ka hami ai te kaiga nei ; i tomo ai te kaiga nei i te toau[4].

Alors la pluie[2] tomba à torrents du haut de l'espace, c'est-à-dire du ciel, et cette terre fut envahie par les flots. Par la colère de Vatea, les portes du ciel furent brisées, la pluie tomba en grande masse et le vent fut déchaîné[3] ; la terre fut détruite et submergée par la mer[4].

1. Papapapa i henua, plat à terre (terre plate : plateau).
2. Ua, pluie.
3. Dans cette tradition légendaire, et dans quelques autres, d'une réelle importance, je me suis souvent tenu le plus près possible du mot à mot, et je ne m'en suis éloigné que lorsque cela devenait incompréhensible ou peu correct dans la langue française.
4. Toau, mer.

I reira, to ratou tomo haga, Rata, tana vahine, e te purehuga, e ta ratou rire, toko geti, i roto i te pora[1]; e geti penu ma rari tuatau[2], i purero ai, ratou ki vaho, e tana hanauuga e ta ratou rire, a goe ai te ranu. I ora ai ratou, e te haga manu, e te haga puaka, e te haga manu e totoro i raro i te kaiga nei, e te haga manu e rere i te aroragi nei, e ta ratou fanauuga.

Rata, son épouse, et leurs trois enfants, avec leurs femmes, s'étaient réfugiés dans la hutte[1] [de la pirogue] ; et six cent une époques[2] plus tard, ils en sortirent, quand les eaux se furent retirées. Ils furent alors sauvés, de même que tous les oiseaux et tous les animaux, les bêtes qui rampent sur la terre et celles qui volent dans l'espace, ainsi que leurs petits.

I ki ai te kaiga nei i te tagata. O Atamea te tupuna ia no Tetuhura, e ko Ataruru ra te tupuna ia no Tetini, o Mutu nei ; e ko Ataia ra, e tupuna ia te reira o Tuauki.

Après cela, cette terre se remplit d'êtres humains : Atamea fut l'ancêtre de Tetuhura, Ataruru, celui de Tetini[3] [o Kokere], dont descendait Mutu; quant à Ataia, il fut l'ancêtre de Tuauki.

I takake ai na reko ; e geti : te reko a Tetuhura, e te reko a Kokere, e te reko a Mutu, nei. I kaua haga i te kaua i

Puis les langues changèrent, il s'en forma trois : celle de Tetuhura, celle de Kokere, et celle de Mutu, son descendant.

1. Pora : espèce de hutte, pour servir de refuge. Elle se trouvait placée sur la pirogue, d'après ce que raconte une autre tradition que l'on trouvera plus loin.

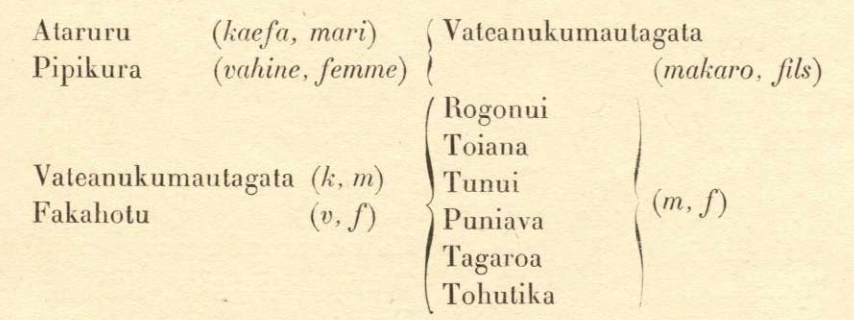
2. Geti, trois, penu, deux cents, ma, plus, rari, une, tuatau, époques.

3. A Tetini, il faut ajouter o Kokere, pour avoir le nom complet, et comprendre ce qui vient ensuite. D'ailleurs, la seconde tradition du déluge, de la construction de la clôture, et du changement de langage, que l'on trouvera plus loin, l'indique formellement.

Ces diverses traditions légendaires sur la création du monde, et celle de l'homme et de la femme, sur le déluge, la construction de la clôture, et le changement de langue se complètent mutuellement ; mais il faut bien l'avouer, elles se contredisent aussi parfois en certains endroits.

Maragai, ko Havaiki[1] ia te henua, korari a tatou reko i tahito ra ; ka reko ra to tatou haga tupuna e kaua tatou i te kaua, e katae ki ruga i te paparagi kia kite tatou ia Vatea, ka riri ra koia tukohere hia te kaua, tuehi ke hia ihora te haga tagata kaua, fakahuruke iho ra ta ratou reko : e reko ke ta te tahi, e reko ke ta te tahi, e reko ke ta te tahi ; e reko ke ta Tetuhura, e reko ke ta Kokere, e reko ke ta Mutu, nei. kia kore te tahi kia hakarare i ta te tahi reko, kia kore taua kaua ra kia oti, no te riri o Vatea.

Au moment de la construction de la clôture à Maragai, dans la terre Havaiki[1], nous n'avions, en ce temps ancien, qu'une langue ; mais nos ancêtres nous ayant dit de construire la clôture pour arriver en haut du ciel et voir Vatea, celui-ci, en colère, brisa la clôture, chassa au loin tous ceux qui la construisaient, et changea alors leur langage : les uns eurent un langage, d'autres, un autre, d'autres encore, un différent ; Tetuhura, Kokere et Mutu, le descendant, eurent chacun leur langage, afin qu'ils ne pussent plus se comprendre entre eux, ni achever cette clôture, en raison de la colère de Vatea.



1. Plusieurs peuplades des îles Paumotu se donnaient, et se donnent encore parfois, le nom de Maragaitu. Quant à Havaiki, c'était, aux îles Paumotu, l'ancien nom de l'île Fakarava. Dans presque tous les archipels de la Polynésie, il y avait une île ou un lieu qui s'appelaient Havaiki. Tous les Polynésiens prétendent être venus de l'Havaiki.

Parents	Enfants
Tunui (*kaefa, mari*) Meto (*vahine, femme*)	Tanemaruanuku (*makaro, fils*)
Tanemaruanuku (*k, m*) Ruamoko (*v, f*)	Tearikinui tataiai tetumu o te fenua (*m, f*)
Tearikinui tataiai tetumu o te fenua (*k, m*) Tearikikahaumatagi (*v, f*)	Maukerea (*tamahine, fille*) Tunuikareremaiteragi (*m, f*) Terokaroka
Maukerea (*v, f*) Tetapauhi (*k, m*)	Teuhinui (*m, f*) Temakaiatua (*m, f*) Hogamanumea (*t, f*)
Teuhinui (*k, m*) Tevavaro (*v, f*)	Pikimaugatauruhua (*m, f*)
Pikimauruhua (*k, m*) Hinateanuanua (*v, f*)	Tagata tu te kerekere (*m, f*) Goiotuarehu Tevahine ahikuragi Tagaroa tavahikura
Tevahine a Hikuragi (*v, f*) Tagata tu te Kerekera (*k, m*)	Tuteruru (*m, f*) Tutehorahaga (*m, f*) Tuteaveave (*m, f*) Tearikitutefagifagi Tevahinetuteperetia
Tuteruru (*k, m*) Hina aikuporu (*v, f*)	Mokouri (*t, f*) Mokotea (*t, f*)
Mokouri (*v, f*) Vinituaragi (*k, m*)	Maomaoariki (*m, f*) Tekehuotu (*m. f*) Temagiorogo (*m, f*) Kauanuku (*m, f*)
Virituaragi (*k, m*) Mokotea (*v, f*)	Rogohape Kahuravanagaimoana Teuaimatotoiragi Teuatoto
Teuatoto (*k, m*) Tevahinetuterita (*v, f*)	Tereigatoa Tearikituterereipua Tevahine tuteroroimea Haranui

Parents	Enfants
Tereigatoa (*kaefa, mari*) Tetuahagairarua (*vahine, femme*)	Tearikinui Tekihinui Maitupava Huahegariki
Tearikinui (*k, m*) Ruarotariki (*v, f*)	Teturi Vavatea Nomakaitagata Tevahine tuteroroimea Haumatanui
Teturi (*k, m*) Haki (*v, f*)	Tehonokaitauo Tagaroaturiri Marereteturo Tegaheatu Korare Mahinui Maitupava Huahegariki
Tehonokaitauo (*k, m*) Tekeuteauanaga (*v, f*)	Munanui (*ariki, roi*) Tearikimaihiva
Munanui (*ariki, roi*) Tevahine pipikura (*vahine, femme*)	Tetaukupu Teratunuku Tekehuatu Temagiorogo Kauanuku Rogohape Kahurariki
Tetaukupu (*k, m*) Tekurahigoariki (*v, f*)	Atanua Nui Mahinui Pahoa
Atanua[1] (*v, f*) Tefakahira (*k, m*)	Temauri

1. Son mari venait de Niuhi (Fakahina).

Parents	Enfants
Temauri (*kaefa, mari*) Gahina (*vahine, 1re femme*)	Tekopuheiariki
Temauri (*kaefa, mari*) Takua (*marokau, 2e femme*)	Teroatua Mereuru Tupuhoe Teano
Temauri (*kaefa, mari*) Terapureariki (*marokau, 3e femme*)	Tapere Maro Tuaira
Temauri (*kaefa, mari*) Veromatautoru (*marokau, 4e femme*)	Mahaga Rogo Fariua
Tekopuheiariki (*v, f*) Varoatehikumaro (*k, m*)	Tu Tetahoa Taitua Kohemigo Tearikimaihiva Hioragi Pahoto Tuporotearikitu Tauiragi Tematahuira Tetamaui
Tu (*k, m*) Tekumahiriva (*v, f*)	Teanau Patea Peau Hinau Temaraua Ruarota
Teanau (*v, f*) Maro (*k, m*)	Moeava Pohu Teturaga

Parents		Enfants
Moeava Karere	(*kaefa, mari*) (*vahine, femme*)	Tehetu Fariua Tane Teuru
Tehetu Turua	(*v, f*) (*k, m*)	Manuia Terua Hoaia Hauroro
Manuia Tehuata	(*v, f*) (*k, m*)	Tevavaro
Tevavaro Pahoto	(*k, m*) (*v, f*)	Tepuhi Manuia Togi Pimato Tehuata
Terua Teheketaga	(*v, f*) (*k, m*)	Tegahoa Mahuta Mauriuri Kumea Hauroro
Hoaia Ganahoa	(*v, f*) (*k, m*)	Tamariki Teahio Teipo
Hauroro Tuaira	(*vahine, femme*) (*kaefa*, 1er *mari*)	Tagi
Hauroro Arakina	(*vahine, femme*) (*kaefa*, 2e *mari*)	Tane
Teuru Turua	(*v, f*) (*k, m*)	Tuteamaru Haroatea Tukirirua Fareunu
Tuteamaru Teniniko	(*k, m*) (*v, f*)	Tavihari Tehoapu Parue

Horoatea Tehono	(*vahine, femme*) (*kaefa, mari*)	Tuarikirau Teuatoto Pahupoko Fareunu Tagihia Tehono
Fareunu Tetohu	(*v, f*) (*k, m*)	Fariua
Fariua Terouru	(*k, m*) (*v, f*)	Rakura Tekehu Taitua
Rakura Kamake	(*v, f*) (*k, m*)	Tehetu Kehauri
Kehauri Tahunui	(*k, m*) (*v, f*)	Fakahotu Tetauru Kapua Tamahuri Moeava Tagifarau
Fakahotu Puraga	(*v, f*) (*k, m*)	Poroariki Tugau Mahinui Tekaviu Tetahoa Vatea[1]

1. Tradition mythique, ou légendaire, des indigènes de l'île Hao. Ceux-ci déclarent que cette tradition existait déjà, chez leurs ancêtres, avant l'arrivée des Européens. Je leur laisse la responsabilité de cette déclaration. Tout ce que je puis certifier, c'est que, cette tradition, et la suivante, sur le déluge, renferment beaucoup de mots anciens, qui ne sont plus aujourd'hui compris des indigènes.

Traduction mot à mot d'une partie de la tradition légendaire précédente (Tradition du déluge[1], *de la construction de la clôture et du changement de langage).*

Ua	Ont (ou A)	papapapa i henua;	plat à terre (terre
rave	fait		plate : plateau);
te	les	ei	pour
tagata	hommes	punaga	refuge
te	le	ia	cela
kiro	mauvais (mal)	no	pour
i	sur	Rata	Rata
te	la	e	et
kaiga	terre	tana	sa
nei.	ici.	vahine ;	femme ;
Ua	A été	teie	voici
riri	colère, fâché,	te	le
o	lui	igoa	nom
Vatea.	Vatea.	o	de
Ua	A	tana	sa
reko	dire	vahine :	femme :
ona	lui	Tepupura i tetai ;	Tepupura i tetai ;
kia	à	e	et
Rata	Rata	ta	à
e	de	raua	eux
haga	faire	hanauga	petits (enfants)
te	la	e	et
vaka	pirogue	ta	à
ei	pour	ratou	eux
punaga	refuge	rire	femmes
no	pour	toko	au nombre de
na ;	lui ;	geti.	trois.
teie	voici	A	Est
te	le	topa	tomber
igoa	nom	mai	alors
o	de	ai	là
tau	cette	te	la
vaka	pirogue	ua	pluie
ra :	là :	roroiragi	grande

1. *Ranu* veut dire ordinairement haute marée ; mais, quand il s'agit d'un cataclysme causé par la pluie, le vent et la mer, il signifie alors déluge. C'est ce dernier sens qu'il faut lui donner, dans ce titre, pour concorder avec la tradition qui suit.

no	de
ruga	haut
mai	alors
i te	de la
aroragi,	face du ciel (espace),
koia hoki	c'est-à-dire
te	le
paparagi;	ciel (firmament);
ka	est
hami	manger (détruire, engloutir)
ai	alors
te	la
kaiga	terre
nei	ici
i	par
te	la
ranu.	haute marée (déluge).
No	Par (ou Pour)
te	la
riri	colère
o	de
Vatea	Vatea
ka	est
vavahi	briser
hiai	alors
te haga	les
puta	portes
o	de
te	la
aroragi:	face du ciel:
ka	est
topa	tomber
tahakarere	en masse
mai	alors
ai	là
te	la
ua	pluie
roroiragi	grande
e	et
te	le
rofaki	vent
ki	en

raro	bas
nei;	ici;
ka	est
hami	manger (détruire, engloutir)
ai	alors
te	la
kaiga	terre
nei;	ici;
i	est
tomo	couler (sombrer, submerger, engloutir)
ai	alors
te	la
kaiga	terre
nei	ici
i	par
te	la
toau.	mer.
I	Et
reira	là
to	sont
ratou	eux
tomo	entrer (rentrer, pénétrer)
haga,	tous,
Rata,	Rata,
tana	sa
vahine	femme
e	et
te	les
purehuga,	enfants,
e	et
ta	à
ratou	eux
rire	femmes
toko	au nombre de
geti,	trois,
i	en
roto	dedans
i	à
te	la
pora;	hutte;
e	et

geti	trois
penu	deux cents
ma	plus
rari	une
tuatau,	époques (ou bien âges, siècles, périodes, temps, saisons, années ; mais mieux époques, car, pour années, il y aurait plutôt tau),
i	en
purero	sortirent
ai,	alors,
ratou	eux
ki	en
vaho,	dehors,
e	et
tana	les
hanauuga	petits (enfants)
e	et
ta	à
ratou	eux
rire,	femmes,
a	quand
goe	sec
ai	alors
te	la
ranu.	haute marée (déluge).
I	Là
ora	sauvés
ai	alors
ratou	eux
e	et
te	le
haga	tous
manu	oiseaux
e	et
te	le
haga	tous
puaka	animaux
e	et
te haga	les tous

manu	bêtes
e	qui
totoro	ramper
i	en
raro	bas
i	sur
te	la
kaiga	terre
nei	ici
e	et
te	le
haga	tous
manu	oiseaux
e	qui
rere	voler
i	à
te	le
aroragi	face du ciel
nei	ici
e	et
ta	à
ratou	eux
fanauuga.	petits.
I	Là
ki	plein
ai	alors
te	la
kaiga	terre
nei	ici
i	de
te	les
tagata.	hommes.
O	C'est
Atamea	Atamea
te	le
tupuna	ancêtre
ia	lui
no	de
Tetuhura	Tetuhura
e	et
ko	c'est
Ataruru	Ataruru
ra	alors
te	le
tupuna	ancêtre

ia	lui
no	de
Tetini,	Tetini,
o	dont
Mutu	Mutu
nei;	présent;
e	et
ko	quant à
Ataia	Ataia
ra	alors
e	c'est
tupuna	ancêtre
ia	lui
te	celui
reira	là
o	de
Tuauki.	Tuauki.
I	Là
takake	changer
ai	alors
na	les
reko;	langages (langues);
e	étant
geti:	trois:
te	le
reko	langage
a	appartenant à
Tetuhura	Tetuhura
e	et
te	le
reko	langage
a	appartenant à
Kokere	Kokere
e	et
te	le
reko	langage
a	appartenant à
Mutu	Mutu
nei.	présent.
I	Quand
kaua	enclore (clore, entourer)
haga	faire
i	à
te	la

kaua	clôture (ou bien barrière, haie, palissade, enceinte, mur; mais plutôt clôture, car il s'agit probablement ici d'une enceinte de murailles, de haies très hautes)
i	à
Maragai,	Maragai,
ko	c'est
Havaiki	Havaiki
ia	alors
te	la
henua,	terre,
korari	un
a	à
tatou	nous
reko	langage
i	de
tahito	anciennement
ra;	alors;
ka	quand
reko	dire
ra	alors
to	à
tatou	nous
haga	tous
tupuna	ancêtres
e	de
kaua	enclore (clore)
tatou	nous
i	à
te	la
kaua,	clôture,
e	pour
katae	arriver
ki	en
ruga	haut
i	à
te	le
paparagi	ciel
kia	pour
kite	voir

tatou	nous	tahi;	uns;
ia	à	e	le
Vatea,	Vatea,	reko	langage
ka	quand	ke	autre
riri	colère	ta	à
ra	alors	Tetuhura,	Tetuhura,
koia	lui, il	e	le
tukohere	a brisé (cassé)	reko	langage
hia	alors	ke	autre
te	la	ta	à
kaua,	clôture,	Kokere,	Kokere,
tuehi	a chassé	e	le
ke hia	loin	reko	langage
ihora	alors	ke	autre
te	les	ta	à
haga	tous	Mutu,	Mutu,
tagata	hommes	nei,	présent,
kaua,	enclore (clore),	kia	pour
fakahuruke	changé	kore	non
iho	lui	te	les
ra	alors	tahi	uns
ta	à	kia	pouvoir
ratou	eux	hakarare	comprendre
reko :	langage :	i	à
e	le	ta	celui
reko	langage	te tahi	les uns
ke	autre	reko,	langage,
ta	à	kia	pour
te tahi,	les uns,	kore	ne pas
e	le	taua	cette
reko	langage	kaua	clôture
ke	autre	ra	là
ta	à	kia	soit
te tahi,	les uns,	oti,	finie,
e	le	no	par (ou pour)
reko	langage	te	la
ke	autre	riri	colère
ta	à	o	de
te	les	Vatea.	Vatea.

II

Te reko no te tupuna no Makemo.

E reko teie no te haga reko atehaga kurutuki tau i tahito ra ei fakakite haga kiteie tuauki ena ratou e fakakite atu ki tetahi tuauki atu. Teie taua reko ra :

O Vatea to tatou atua, e ko Tane e ko Tagaroa[1].

Na Vatea ihaga Tiki e Hina o to tatou ia tupuna.

Le récit des ancêtres de Makemo.

Ce récit a trait à la création du monde, racontée depuis les temps anciens de génération en génération jusqu'à nous. Voici ce récit :

Vatea est notre dieu, ainsi que Tane et Tagaroa[1].

C'est Vatea qui a créé Tiki et Hina, nos ancêtres.

Tiki	*(kaefa, mari)*	Tamaru
Hina	*(vahine, femme)*	*(fanauga, enfant)*
Tamaru	*(k, m)*	Vaerua *(f, e)*
Hanariki	*(v, f)*	
Vaerua	*(k, m)*	Tao *(f, e)*
Tevaimata	*(v, f)*	
Tao	*(k, m)*	Tufakapuia *(f, e)*
Hina	*(v, f)*	
Tufakapuia	*(k, m)*	Teganahau *(f, e)*
Roiti	*(v, f)*	
Teganahau	*(k, m)*	Temairihau *(f, e)*
Roata	*(v, f)*	

1. Le texte indigène semble dire ici que Vatea, Tane et Tagaroa ne sont qu'un seul et même dieu ; autrement il y aurait : Vatea, Tane et Tagaroa sont nos dieux ; or, il est à remarquer qu'il n'y a pas, dans le texte indigène, la forme du pluriel.

Temairihau *(kaefa, mari)*		Takoa *(fanauga, enfant)*
Roimata *(vahine, femme)*		
Takoa *(k, m)*		Rimaroa *(f, e)*
Humariki *(v, f)*		
Rimaroa *(k, m)*		Rata *(f, e)*
Mahauariki *(v, f)*		
Rata *(k, m)*		Ataruru, Atamea, Ataia *(f, e)*
Tepupura *(v, f)*		

Eito Rata nei tuatau ihagahiai te vaka ra Teaopikopiko i hiti[1]. E pora te i ruga itau a vaka ra, tona igoa Papapapa i henua[2], epuga ia no Rata e tana vahine o Pupuraitetai e ta raua fanauga ko Ataruru, ko Atamea, e ko Ataia.

Ka topa mai ai ko te ua roroiragi no ruga mai i te aoragi koia te paparagi ; ka hami ai te kaiga nei i te ranu. No te riri o Vatea i vava hiai te haga puta o te aroragi : i topa tahakarere mai ai te ua roroiragi e te rofaki ki raro nei ; ka hami ai te kaiga nei i te makuru[3] e te toau.

I reira i tomo ai te henua

Dans ce temps-là, Rata construisit la pirogue Teaopikopiko i hiti[1]. Sur cette pirogue, était une hutte, dont voici le nom : Papapapa i henua[2] ; elle devait abriter Rata, sa femme Pupuraitetai, et leurs enfants, Ataruru, Atamea, et Ataia.

Alors la pluie tomba à torrents du haut de l'espace, c'est-à-dire du ciel, et cette terre fut envahie par les flots. Par la colère de Vatea, les portes du ciel furent brisées, la pluie tomba en grande masse et le vent fut déchaîné ; la terre fut détruite par ce qui tomba[3] et par la mer.

Au moment de l'engloutis-

1. Te, le, ao, jour, pikopiko, sommeillant, i, au, hiti, levant.
2. Papapapa i henua, plat à terre (terre plate : plateau).
3. Makuru (Mauru, en tahitien) a le sens de chuter.

e i tomo ai Rata e te vahine e te purehuga toko geti e na vahine toko geti ki roto i te pora ; e geti penu ma rari tuatau i purero ai Rata ki vaho e tana fanauga e ta ratou rire ka goe ai te ranu. I ora ai ratou, e te haga manu e te haga puaka e te haga mea[1] e totoro i te henua nei e te haga manu e rere i te aroragi nei e ta ratou fanauga nei.

Ki ai te kaiga nei i te tagata. Ko Atamea e tupuna ia no te Tuhura, ko Ataia e tupuna ia no Tetini o Kokere, ko Atururu ko toku ia tupuna.

Eiteienei tua uki i takake ai na reko ; e geti nei koia te reko Tuhura e te reko a Kokere e te reko a Matu nei. I te kaua haga i te kaua i Maragai ra, o Havaiki te henua, korari a to tatou reko i tahito ra ; ka reko to tatou haga tupuna e kaua tatou iteia kaua e kiatae iruga i te paparagi kia kite tatou ia Vatea, ka riri ra Vatea tukohere hia ihora te kaua, tuehi kehia

sement de la terre, Rata, son épouse et leurs trois enfants, avec leurs femmes, étaient entrés dans la hutte ; et six cent une époques plus tard, ils en sortirent, lorsque la terre fut à sec. Ainsi ils furent sauvés, de même que tous les oiseaux et tous les animaux, et toutes les choses[1] *(sic)* qui rampent sur la terre et tous les oiseaux qui volent dans l'espace, et leurs petits.

Cette terre se peupla ensuite d'êtres humains : Atamea fut l'ancêtre de Tuhura, et Ataia, celui de Tetini o Kokere ; Ataruru fut mon ancêtre.

Et à la génération suivante, les langues changèrent, il s'en forma trois : celle de Tuhura, celle de Kokere, et celle de Matu, son descendant. Anciennement nous n'avions qu'une langue, quand la clôture a été construite à Maragai, dans la terre Havaiki ; mais nos ancêtres nous ayant dit de construire la clôture pour arriver en haut du ciel et voir Vatea,

1. Mea, choses.

tehaga tagata kaua, fakahuruke hia to ratou reko : ereko ke, ereko ke, kakore tetahi erare i ta tetahi e ta tetahi.

celui-ci, en colère, brisa la clôture, chassa au loin tous ceux qui la construisaient, et changea alors leur langage : les uns eurent un langage, et les autres, un autre, afin qu'ils ne pussent plus se comprendre entre eux.

Parents		Enfant
Atarunu	(*kaefa, mari*)	Tumunui (*fanauga, enfant*)
Haemata	(*vahine, femme*)	
Tumunui	(*k, m*)	Tumuiti (*f, e*)
Tepogi	(*v, f*)	
Tumuiti	(*k, m*)	Tumuruia (*f, e*)
Tuhigo	(*v, f*)	
Tumuruia	(*k, m*)	Tumugatata (*f, e*)
Ihitua	(*v, f*)	
Tumugatata	(*k, m*)	Agaute (*f, e*)
Ivitau	(*v, f*)	
Agaute	(*k, m*)	Agatai (*f, e*)
Mohouri	(*v, f*)	
Agatai	(*k, m*)	Agahenua (*f, e*)
Mohotea	(*v, f*)	
Agahenua	(*k, m*)	Agamanu[1] (*f, e*)
Ruaragi	(*v, f*)	

---

1. Tradition mythique, ou légendaire, des indigènes de l'île Makemo, qui affirment qu'elle est très ancienne, et que leurs ancêtres l'avaient antérieurement à l'apparition des Européens (Voir ma note de la page 16).

III

Reko fakakite haga ki te tuatapapa haga ki te haga igoa ka kite ai te tagata i kanehu ia Havaiki i raro ake i te henua nei ; teie taua haere haga :

Ataraga, *tane*. Huaheva, *vahine*.

Fanauga :

Maui mua,
Maui muri,
Maui roto,
Hina Poroukura,
Maui manamana[1],

Tikikikiataroga.
Teie te igoa o te kanehu :
Magaiakiteragi.
Teie teigoa, o te kuei :
Teretekumi.
Teie teigoa o te kereka :
Aveevea kitoga.
Na Maui manamana ikanehu no Havaiki.

Énumération des noms pour arriver a connaitre l'homme qui a pêché Havaiki de dessous la terre ; voici cette énumération :

Ataraga, *mari*. Huaheva, *femme*.

Enfants :

Maui mua (de devant),
Maui muri (de derrière),
Maui roto (de dedans),
Hina Poroukura,
Maui manamana (le divinateur)[1],
Tikikikiataroga.
Voici le nom de la pêche :
Magaiakiteragi.
Voici le nom de la ligne[2] :
Teretekumi.
Voici le nom du nœud[3] :
Aveevea kitoga.
C'est Maui manamana (le divinateur) qui a pêché Havaiki.

1. Ou le capable, l'habile. — Hoe aia Maui : Même que Maui.
2. Corde.
3. Pour attacher.

Kua haere Maui manamana kiuta ihaga i tona marae ua haga katoga oia i te taura eiherehere i te hana ; kua haere mai Hina mai raro mai i te potu o te vai hinagaro koia kia Maui, ko te hara ia ki tupu ai te tamaki a Tuna e Maui ; ireira ua afaifai raua mana ki ruga e kua tamaki raua e kua higoa Tuna, e tona vava tagata Magaieriro, ma Pipikura, ma Parapara tahora, ma Pukakana, ma Pupu e noho ; e haga matakeinaga teie no Tuna. Ki eira kua tapu ki te pepenu o Tuna, teie tana parau : « Motu koteuru no Tuna tanu mia Tuna kitetare o taratefare i tupu ai teniu, koe, etu e Tutavake katanu. »

Maui manamana est allé à terre faire son marae[1] ; il a fait aussi de la corde avec laquelle il a fabriqué un récipient pour y enfermer le soleil ; et Hina est venue du fond de la mer, pour faire la cour à Maui, ce qui a été la cause de la bataille entre Tuna et Maui ; et là ils ont montré leur valeur et se sont battus tous les deux ; et Tuna est mort avec ses hommes, les Magaieriro[2], les Pipikura[3], les Parapara Tahora[4], les Pukakana[5], les Pupu noho[6] ; c'étaient ses hommes, les hommes de Tuna. A ce moment, on a coupé la tête de Tuna ; voici ce qui a été dit à ce propos : « On a coupé la tête de Tuna, on a enterré la tête de Tuna sur le bord de la maison, c'est pour cela qu'est poussé le cocotier, Tutavake. »

Te tagata i tanu i te niu o Tutavake ia.

Celui qui a planté le cocotier, c'est Tutavake.

Tanu teniu a Tutavake kota-

Plantons les cocotiers de

1. Temple en plein air.
2. ... ?
3. Coquillages rouges.
4. La mousse.
5. La nacre surmontée d'un corail.
6. Les coquillages.

kitumu kotaki rei koe, e tu e, teniu tapu koe tue, Tutavake ka tanu.

Te tagata i huki i te pepenu o Tuna o Maninihakorea.

Tehenua i tanu hia te pepenu o Tuna o Papaoa i Tahiti tanu teniu ki Paparua koteniu tupu reritaga koe kivaikorikori temate katanu.

Teigoa i te haga fare o Maui i fakatika hia i Paparua i Tahiti :

Tearoragi, Nukumahevea, Mataruru, Kohua, Naupata, Torotata, Taratefare.

E fagu. Reko no Tuna :

Takuniu katanu mai iuta e raraga fakauta kite vaka taruru etere ki Rurutu i te henua o te Makuikui e te henua Makuikui eaore ra te henua o te gaoheohe[1].

Tutavake, qu'ils poussent, qu'on s'en occupe, qu'ils grandissent, ce sera juste. Faisons comme Tutavake.

L'homme qui a tranché la tête de Tuna, c'est Maninihakorea.

La terre où l'on a planté la tête de Tuna, c'est Papaoa de Tahiti. Plantez des cocotiers à Paparua. Plantez, afin que vous puissiez apprécier son eau sucrée, avant votre mort. Plantez.

Les noms des maisons construites par Maui à Paparua, à Tahiti :

Tearoragi (l'espace), Nukumahevea, Mataruru, Kohua, Naupata, Torotata, Taratefare.

Chant funèbre sur Tuna :

Je plante mes cocotiers dans la terre, je tresse les feuilles et je les mets en paquets sur la pirogue, et je pars à Rurutu, à la terre des Makuikui, à la terre des Makuikui, ou alors à la terre où l'on travaille les feuilles du cocotier[1].

1. Mythe des indigènes de l'île Makemo. Il est probablement composé de fragments appartenant à l'épopée des Maui (Voir ma Cosmogonie des Maoris de l'archipel des îles Toga).

IV

REKO FAKAKITE HAGA KI TE TUMU KO POMARE KI ARIKI AI KI TAHITO. TEIE TE TUMU :

Ua fakahinagaro te haga vahine toko maha i raro i Havaiki kia Pomare i te ao nei. Kua haere mai ratou mai raro mai ki te po. Kua poi mai ratou ki te hoe taoga ki reko hia ra e e pu[1]. O te tumu ia ki ariki ai Pomare.

Teie te igoa ko teie nei haga vahine :

Teura i tepo,
Fararii,
Mauhara,
Manarii.

Ua horoga ratou teie nei pu kia Pomare, kua fakaheva koia inia iho ia Papaoa ki Tahiti, fakaheva tika tu ki te pô, teie tana rekoreko : fakatagi te pu kiruga ki Paparua te pu fakaaraara taku pu tagirua Pomare

EXPLICATION DE LA CAUSE POUR LAQUELLE POMARE FUT ROI DANS L'ANCIEN TEMPS. VOICI CETTE CAUSE :

Quatre femmes des ténèbres d'Havaiki aimaient Pomare, habitant le monde de lumière. Elles sortirent des ténèbres, et, pour obtenir ses faveurs, firent présent à Pomare d'une trompette marine[1], et c'est à l'aide de cette trompette qu'il devint roi.

Ces femmes s'appelaient :

Teura i te po,
Fararii,
Mauhara,
Manarii.

Après avoir remis cette trompette à Pomare, celui-ci, en soufflant dans cet instrument, en fit sortir un son qui couvrit Papaoa, à Tahiti, et en renvoya ensuite le son vers les ténèbres, et dit : « Je fais réson-

1. Pu, gros coquillage marin percé, à l'une des extrémités, d'un trou dans lequel on souffle.

teiruga hoki, tepu e; tagi tepu kiraro Vaituarofa vai to Mokopuna, kotepu fakaaraara taku pu tagirua : Pomare-mare.

Temetua o na vahine ki horoga ki te pu ki roto ki te rima o Pomare :

Taaroa i te pô,
Tekura i te pô[1].

ner ma trompette sur Paparua; ses sons réveillent le monde, et c'est Pomare qui les envoie avec sa trompette; on les entend sous Vaituarofa et vai to Mokopuna; ma trompette réveille le monde avec ses sons forts : Pomare-tousse. »

Les noms des père et mère des femmes qui ont fait présent de cette trompette à Pomare sont :

Taaroa i te pô,
Tekura i te pô[1].

1. Légende des indigènes de l'île Makemo.

V

Reko no Munanui, ariki no Hao.

Munanui, ariki no Hao, fanau koia i Vainono (Hao).

I tona tamariki haga, ua haka manamana hia koia e tona haga makui, e tona tupuna tane, e te haga tagata katoa i taua henua ra Vainono. Te igoa o tona makui tane Tehonokaitaua ; te igoa o tona makuahine, o Teturiohaki ; te igoa o tona tupuna tane, Tearikinui.

Ua utuutu hia taua makaro ra, e na makui e te tupuna, i ropu mau i taua henua ra Vainono, i te vahi ra Temanavaotereva. Te igoa o tona noho raga ariki, Tefarepuniga. E vahi viru roa teireira, huru tahua nohoraga konao mamanu hia e te tagata ; e ere ra i te mea mamauu, e papa noa iho ra taua noho raga ra ; tei reira tona noho raga tumu, kaore e tagata e tae i taua vahi no na ra, maori ra o tana tagata ho-

Histoire de Munanui, roi d'Hao.

Munanui, roi d'Hao, né à Vainono (Hao).

Quand il était enfant, ses parents, son grand-père, et tous les habitants de Vainono le rendirent sacré. Le nom de son père était Tehonokaitaua ; celui de sa mère, Teturiohaki ; celui de son grand-père, Tearikinui.

Munanui, enfant, fut élevé par ses parents et son grand-père, dans le milieu de la terre de Vainono, à l'endroit qui se nomme Temanavaotereva. Le nom de sa maison royale était Tefarepuniga. C'était un joli endroit que celui-là, un endroit plat recouvert de pierres, comme si ces dernières avaient été arrangées par des hommes, alors qu'au contraire elles étaient là naturellement ; c'était sa demeure principale et per-

poki reko hou, Terei tona igoa. E mana toreu roa tona. E tagata tino toreu koia. E ô e maha pepenu tagata i roto i tona rima ; e tona mana no te tupapaku. E kite noa koia i te haga peu e tupu haere na te mau vahi katoa, na tana haga varua kiro e fakakite mai iana te reko hou.

Te vai nei korari haga tagata toreu i roto i taua henua nei Hao, i taua tau ra, o tei noho haere na ruga i te haga motu katoa e to ratou haga tagata i raro ake kia ratou. O Munanui tei hau i te mana ki ruga kia ratou ; no tona mana varua kiro, no tona tino toreu e te kaito, e no te toreu o te tagata ki raro ake kia ratou.

Taua toroga ariki ra ki tae mai ai ki ruga iana, na ruga mai ïa ki tona tupuna tane kia Tearikinui, i reko ai taua tagata ra o Tearikinui e : « Te arikinui-Tataiaaitetumuotehenua e, Tearikikahumatagi ; te

sonne n'y avait accès à l'exception de son homme porteur de nouvelles, et qui s'appelait Terei. Il possédait un très grand pouvoir. Il avait un gros corps. Il pouvait tenir quatre têtes d'hommes dans ses mains, et sa puissance, venait du mauvais esprit. Et il savait ce qui se passait partout ; c'étaient ses mauvais esprits qui lui disaient les nouvelles.

Il y avait aussi dans ce temps-là de grands hommes dans cette île d'Hao, et qui restaient sur d'autres îlots avec leurs hommes (gens) ; mais ils étaient sous la domination de Munanui, qui était plus puissant, parce que son pouvoir venait des mauvais esprits, parce qu'il avait un corps gros et fort, et parce qu'il avait beaucoup plus de monde sous sa domination.

Son rang de roi lui était venu par son grand-père Tearikinui, parce que son grand-père avait dit : « Te arikinui-Tataiaaitetumuotehenua e, Tearikikahumatagi ; te tupu, te nana, e mau ai te henua e !

tupu, te nana, e mau ai te henua e ! Tearikinuitataia. » Teie te auraa no teie reko tana i korero nei : Tearikinui, igoa no na ; Tataiaaitetumuotehenua, tapiri no tona igoa fakakiekie iana iho ; Tearikikahumatagi, igoa no tana vahine ; te tupu, te hapuhaga o tana hanauga ; te nana, te fanau haga mai o tana hanauga, oia Munanui ; e mau ai te henua e, to na mana tana e tatina i te fakatere haga i te henua ; Tearikinui-tataia..., ton aigoa e te tapiri fakakiekie.

Purara tura te rogo Munanui i te haga vahi katoa i Hao nei, e te hoe atu â haga vahi no te haga henua Paumotu nei.

I te rare haga Kahi, e tagata no te haga henua i raro, i te rogo Munanui, kopua ihora koia e reva mai i Hao tamata i te rogo kaito o Munanui. Ua reva mai ra koia e tona katoa haga pahi tamaki, tapae maira i Vainono. Fakakite atura te haga varua kiro ia Munanui :

Tearikinuitataia. » Voici ce que signifient ces paroles : Tearikinui, c'est son nom ; Tataiaaitetumuotehenua, c'est son nom de guerre ; Tearikikahumatagi, c'est le nom de sa femme ; te tupu, quand elle fut enceinte de son enfant ; te nana, quand est né son enfant Munanui ; e mau ai te henua e, la terre fut sous sa domination ; Tearikinui-tataia..., c'est son nom devant suivre son prénom, et ayant un sens de moquerie[1].

Le nom célèbre de Munanui s'est dispersé dans tout Hao, et dans d'autres endroits des îles Paumotu.

Quand Kahi, homme des îles du bas[2], a entendu parler des prouesses de Munanui, il s'est décidé à venir à Hao, pour essayer sa force contre celle de Munanui. Il est venu avec ses pirogues de guerre et il a débarqué à Vainono. Les mauvais esprits ont prévenu

1. Il est impossible de donner une forme vraiment littéraire à ce passage, ainsi qu'à beaucoup d'autres de ces traditions, sans s'éloigner du texte indigène.
2. Ouest des Paumotu.

teie iho te haga pahi hou, tei ruga i te gaere. Ua fakaue iho ra Kahi i tana haga tagata kiatoki ia Munanui. Haere katura te haga tagata kaore ki tae; hoki maira haavare ki to ratou fatu e, te reko mai ra Munanui e: e kio, e poko; teie te auraa ua ki koe i te rago e ua hami koe i te kai hia. E geti o taua mau tagata ra haere haga ki tae ai ratou i mua i te aro o Munanui. Fakakite atura i te reko a to ratou ragatira. Fakatika maira Munanui i taua titauhaga a taua ragatira ra. Fakaineine iho ra Munanui e tona katoa haga tagata; haere mai nei korari pae i tahatai i ruga i te tahua tamaki haga reko hia Maoaketaharoa, mai roto atu i Temanavaotereva[1]; kia tae ki to Munanui nuku no te haere haga ki vaho i taua tahua tamaki haga ra, hipa maira Kahi e tona katoa haga tagata, reko mai ra o Kahi : « E rogo à to ù e Munanui. » Mai teie te huru o to Munanui haga kahu i ruga i tona tino :

Munanui de l'arrivée de nouvelles pirogues sur le bord de la plage. Kahi a expédié ses messagers à la recherche de Munanui. Ces derniers sont partis, mais ne se sont pas présentés à Munanui, et sont revenus vers leur maître auquel ils ont dit, qu'à leur demande Munanui leur avait répondu : « e kio e poko », ce qui signifie qu'il (Kahi) était couvert de mouches, qui le rongeaient déjà. Ils ont feint par trois fois de s'en aller avant de se décider à approcher Munanui. Cette fois, ils lui ont fait part de l'intention de leur chef. Munanui a accepté la demande de ce chef-là. Munanui s'est préparé avec tous ses gens; une partie est allée sur le bord de la plage, lieu de la guerre, lequel se nomme Maoaketaharoa, dans Temanavaotereva[1]. Quand s'est présentée l'armée de Munanui sur le bord de ce champ de bataille, Kahi a regardé Munanui, accompagné de tous ses hommes, et

1. J'ai vu encore, sur ce lieu, de très grandes dalles de corail, et une table de même nature.

e huruhuru manu, ua rau te huru, parau rakeikatu viru roa tona haga haga, e tahere, e huruhuru vahine. Aita e haana tamaki, e toreu atu â te haga ta tona hui tupuna ki haga i tahito, o tana hoki ia ki rave mai ki haere mai ai koia. E i tona tae haga i ruga i te tahua tamaki haga, hipa atura i te hiti haga o te râ, te karuke haga ko te râ, i tokerau, toga, ki ruga, ki raro. Hipahipa atura i tona henua Hao, hipa atura i te roto. I tupu ai teie reko reko iana e[1] : « Tupu ake te henua, o Haoroagi, tupu ake te ariki, ko Munanui. Tara-korero aua i tana tara-korero, e fara ana i taua vanaga, e haka pupu ana i tona iho ariki, kapu e ariki ; ko Munanui fanau ki roto i Haoroagai. Ke Haoroagai ; ke matematea tamariki na putagirua raa rouru roroa, kararaga ra koe Mokouri, Mokotea, te keukeu taria ki

lui a dit : « Ta réputation est grande Munanui ». Voici comment était habillé Munanui : son corps était couvert de plumes d'oiseaux de toutes sortes ; il avait des plaques en nacres sculptées, ainsi que des colliers de toute beauté, et il avait des cheveux de femme. Il n'avait pas de bouclier, mais il avait pris tous les engins de guerre que ses ancêtres avaient faits ; c'étaient ceux-là qu'il avait pris pour venir. Quand il arriva sur le champ de bataille, il regarda l'horizon vers l'Est, vers le Couchant, puis vers le Nord, le Sud, en haut, en bas. Il regarda son île d'Hao, puis son lagon. Et réfléchissant, il dit[1] : « Au moment où la terre Haoroagi a été faite, est né le roi Munanui. » Et, continuant, il fit un discours, mesurant ses paroles, et expliquant pourquoi il était roi. « Le roi Munanui, né à l'île de

1. Ici, l'indigène cesse de parler en paumotou moderne pour parler ensuite, pendant quelque temps, en paumotou ancien : la raison en est qu'il cite alors un vieux chant conservé dans les traditions du pays (tout ce qui est placé entre guillemets) ; mais, après cette citation, il continue son récit en paumotou moderne. Aujourd'hui la plupart des Kanaques chantent ces vieux chants sans pouvoir les comprendre ; il n'y a guère que quelques vieillards qui parviennent à en saisir le sens.

te maragai no ariki ; te fanefane maira, i roto i Apahere. Ke hipa hia tu ra e akio te tika o Haoroagai, kua torikiriki, kua tonaenae ; farara matagi maoake e : fakaruke te rokiroki. Ka tika, ko vau ko Munanui ki ruga ki taku henua ko Haoroagai ; fakataka taku henua i fanau ai au e : ko Vainono. Te fakatara hoki teie na Munanui ki te tutega ki te manahune ; tamaiti hoki teie, a Tehonokaitaua a Teturiohaki. »

Ua vaiho hia teie reko ki reira. Ki muri ake ua tuturi koia i reira. Ua reko maira no Munanui i taua vaiho ra no te tamaki haga : « Tuturia taku turi tuatia taku maro, oioi ia taku tohe, peipei ia taku raho, parau faahou oia : tamaki karohia ua Munanui ki roto i Maoake Taharoa nei e, toa-nui, toa-

Haoroagai, a grandi à Haoroagai ; le fils des jumelles, aux longs cheveux qu'elles tressaient s'est ennuyé ; Mokouri, Mokotea, s'impatientaient en attendant le roi du sud-est qu'elles voulaient voir, elles étaient en train de se baigner dans Apahere. Quand j'ai regardé la position de Haoroagai, le soleil s'est levé, il y avait de la réverbération ; la brise de l'Est s'est levée, et ensuite le calme est venu. Je me suis mis debout, moi Munanui, sur ma terre Haoroagai, sur ma terre ronde où je suis né, à Vainono. » Ce qui suit fut ce que dit Munanui en terminant : « Il faut renvoyer les étrangers chez eux ; je suis le fils de Tehonokaitaua et Teturiohaki. »

Il a terminé là son discours. Ensuite il s'est mis à genoux. Et il a dit encore avant de commencer la guerre : « Je me mets à genoux, je gesticule du derrière, je fais ballotter mes testicules. » Puis il a prédit une grande guerre sur ce champ de bataille appelé Maoake Taharoa. « Je suis un

iti toatu te tutea kirito i Marumaruatea nei kia hakia. »

grand guerrier, tu es un petit guerrier, et tes hommes sont petits ; et je vous dis de quitter Marumaruatea, et de sortir. »

Ani atura Munanui ia Kahi kia haere e tamaki : e eaha ta oe tamaki e haamata na taua? Reko mai Kahi e komore, e te tahi atu â haga peu no te tamaki haga. Reko maira Munanui, kaore ia e kite hia te puai tagata no te haga mauhaa ia te puai. Reko mai Kahi e rave rima noa. Faatia maira o Munanui. I reira te haamata haga ki te tamaki. E rave noa Munanui tai maha tagata ki roto i tona rima pihaehae noa. E ua hiehie roa te tagata o Kahi i toe i ho te horo haga ia Kahi e te tahi pae i tona haga tagata ki te henua ki Paraoa.

Munanui a demandé à Kahi de venir commencer la guerre : « Tu es en costume de guerre, viens, commençons tous les deux. » Kahi lui a dit qu'il fallait prendre des flèches, et d'autres engins encore. Munanui a répondu qu'il ne fallait pas faire cela, car alors ce ne serait plus la force de l'homme, mais celle des engins. Kahi a répondu : « Allons-y avec les mains. » Munanui a accepté. C'est alors qu'a commencé la bataille. Munanui prenait quatre hommes à la fois dans ses mains, et les déchirait. Il ne restait presque plus d'hommes à Kahi, lorsqu'il s'est enfui avec ses quelques hommes dans l'île Paraoa.

Teie â korari o tana tamaki : ua haere mai te haga tagata tauateteka no te haga henua ki ruga, e haga tagata toreu roa e roaka, e pae tau hau ake ki

Voici une autre bataille. Il est venu, d'en haut [1], des hommes grands, sans pareils, qui pouvaient être cent fois plus longs que ceux d'aujourd'hui.

1. De l'Est de l'île Hao.

te roa ko te tagata o teienei hana. O taua haga tagata, haere mai nei e tae mai i Hao nei. Ua faarii hia ratou e Munanui i to ratou tae haga mai. E ua tupu to ratou riri ia Munanui no te mea ua neki ki te gaeke[1] ariki no te taoga o te tagata tauateteka. E ua rave ratou i te aau i tua mai, taora mai ra ki roto i te roto, ei haamaha i to ratou riri ia Munanui. E ua na reira atoa Munanui. Ua rave katoa koia i te konao ua titiri hoi oia e ua tae katoa te haga vahi katoa ta ratou ki taheahea ia na. E ua hoki atu taua haga tagata ra kaore, o ratou haga manago i manuia e tamata ia Munanui, no te mea ua riri katoa te tahi no ratou. O Tetaukupu tona igoa. Teie te igoa o to ratou tagata toreu, o Ru.

E i muri ake mai i taua haga peu ra, ua fakakite hia te hoe haga paru nana (oia Munanui): tana paru-hou, no Kereke, tohora, e paru toreu roa aore e faito; e te vai nei e ite konao tapao no taua tohora, kanehu

Ces hommes sont venus et ont débarqué à Hao. Munanui les a bien reçus à leur arrivée. Puis ils se sont mis en colère contre Munanui, parce qu'il avait cuit et mangé leur chien [1], qui était leur roi. Et ils ont pris les récifs du large, et ils les ont jetés dans le lagon, pour apaiser leur colère contre Munanui. Et Munanui a fait de même. Il a pris aussi de gros cailloux qu'il a jetés dans le même endroit où les autres avaient jeté les leurs. Et ces hommes sont partis sans avoir pu se venger de Munanui, l'un d'eux s'étant mis en colère contre les autres. Son nom était Tetaukupu. Et le nom de leur chef était Ru.

Après toutes ces prouesses-là, on dit qu'il (Munanui) a pris des poissons énormes. Son premier poisson de l'endroit Kereke, une baleine, que Munanui a pêchée, était immense ; on voit encore deux cailloux

1. Gaeke, chien.

hia taua paru ra i Hao nei, i te vahi i parau hia e o Koreke; mai reira atua haere roa e Vahitahi ki fakahoki mai e Patugamago, ki higa ai te hoe paru na na ki reko hia e mago toreu. O te paru e mamea (puhi), kaore o tereira puhi e keiga, kaore ki papu tona roa, e puhi toreu ra, haere roa koia e fatata i te karuke ki roto i te apoo no te puai o taua paru ra, e no to Munanui puai e roaka maite mai ra taua paru ra iana. O te paru e tutufau e paru tauateteka ia, e huru papaa. Teie te huru o taua haga paru toreu ki roaka ki taua tau no na. E kua tae tona aroha ki roto i Hao nei, i tona haga tagata e te hoe haga henua Paumotu nei, mai a Amanu, e Tauere.

(bornes) de la longueur de ce poisson à l'endroit où Munanui l'a pêché dans Hao, et qui s'appelle Koreke; d'ici, il est allé à Vahitahi, et, en revenant par Patugamago, il a attrapé un gros poisson, qui était un énorme requin. Il a pris aussi un poisson qui s'appelle mamea (anguille); cette anguille n'avait pas d'arêtes, et on n'a pu déterminer sa longueur, mais c'était une grande anguille. Elle est presque tombée dans le trou de l'horizon, tellement elle était forte, et c'était parce que Munanui était fort lui-même qu'il a pu attraper ce poisson-là. Il a pêché encore un poisson gigantesque appelé tutufau; ce dernier avait la forme d'un crabe. Telles sont les espèces de gros poissons que Munanui a attrapées en ce temps-là. Il a été vénéré, dans Hao, par ses gens, et dans d'autres îles Paumotu, telles que Amanu et Tauere.

Teie te huru o tona haga kahu, e huruhuru manu, te taupoo, te kahu, tona rakeikatu, e pârau parau hia i te igoa Pau-

Son costume était fait de plumes d'oiseaux, c'est-à-dire sa coiffure, et son vêtement, tandis que ses ornements

motu, e kanaenae ; e, e tihere anae ra tona. Aita tana e mauhaga tamaki, o tona rima iho te mauhaga.

étaient en nacres ouvragées, qu'on appelle en paumotu, *kanaenae* ; il n'avait qu'une bande d'étoffe pour se voiler les parties sexuelles. Il n'avait pas d'engins de guerre, il se servait de ses mains.

E rave rahi te haga tagata no te haga henua katoa kia haere mai e tamata ia na. Kaore roa koia i roaka, no te toreu o tona puai, e tona varua kiro, e te haga tagata.

Il y a beaucoup d'hommes de tous les pays qui sont venus essayer sa force. Ils n'ont jamais pu le battre, à cause de sa grande force, à cause de ses mauvais esprits, et à cause de ses gens.

E ua higa koia i Hao nei mai te higa noa haga mai te kore ki roaka i te haga kaito ki hinagaro ki te tamata mai e tamaki kia ki taua haga hana nona ra.

Il est mort à Hao de sa belle mort, sans avoir une seule fois été atteint par les guerriers qui sont venus se mesurer avec lui à cette époque.

Kua tupu tona maki e kua vai noa koia ki taua maki no na ra tamata ki te rakau kaore roa e rakau ki kitega hia e no te toreu haga o taua maki no na ra tono atu ra ki te vea kia haputuputu mai ki hiaki kia na fakakite koia ki tana reko hopea ka higa atu ai koia.

La maladie le frappa : c'était le « ira ». On essaya de la vaincre à l'aide de médicaments, mais ce fut en vain. La maladie s'aggravant, il envoya des messagers dire aux habitants de se réunir devant lui, pour qu'il pût leur adresser ses dernières paroles avant de mourir.

Reko maira koia : [1] « Teie au kahiga : ki roto i teie maki

Il leur dit : [1] « Je suis dans la maladie ; courage pour vous

1. En vieux dialecte paumotou, tout ce qui est entre guillemets. Au temps de l'indépendance, c'était la langue sacrée des chefs et des prêtres ; mais, aujourd'hui, ils ne la comprennent plus.

fakaitoito ia koutou katoga ka hakapago i te haga kaito o te haga henua e tere mai e raga i tetau ; ua kore hiake to koutou ariki i mua kia koutou i teie nau hana i muri ake nei. Ua kore na konuka nuka hiaga tagata i teie nei anoho koutou ua tere au ki te ruki hiaki ki taku haga tagata. »

E higa atu koia mai te viru. Ua heva iho ra to Hao katoga ki te higa haga ko Munanui, ua tairuru maira te haga hui ragatira katoga ki te higa haga ko Munanui. E maha hana koia ki te vai haga ki ruga kaore i kiro tona tino. Mea haka viru hia tona tino ki tona haga kahu toroga huru huru manu e gati roa ke. Kaore koia e afata, e mea ta ana noa hia koia e poi haga hanahana katoga kua api roa ki te tagata ki te poi haga hia tona tino e nimo ki vaega ki te ana. Kua taau te hana te tagata ki te heva haga ki to ratou ariki ki hoki ai ki to ratou haga henua. Ua tae ratou ki to ratou haga puhapa haga e to ratou pago mafatu ki to ratou ariki puai toreu.

autres tous ; faites attention ; prenez garde, quand des guerriers viendront ici, vous n'aurez plus votre roi devant vous dans les jours à venir proches ; vous n'aurez plus rien, je serai en terre ; restez, je m'en vais dans la nuit retrouver mes hommes. »

Il est mort tranquillement. Hao tout entier a pleuré la mort de Munanui ; tous les hommes de l'île étaient rassemblés près de Munanui. Il est resté exposé pendant quatre jours et son corps n'était pas encore décomposé ; on avait bien installé son corps avec son costume de plumes d'oiseaux et tout ce qu'il avait. Il n'avait pas de cercueil ; on l'a simplement placé dans une grotte naturelle. Quand on a porté son corps pour le placer dans la grotte, les hommes sont restés pendant plus de vingt jours à pleurer leur roi avant de retourner chez eux ; arrivés chez eux, ils pleuraient et avaient le cœur serré d'avoir perdu leur grand roi.

Kaore tu e ariki no Hao nei, e haga tagata toreu noa iho, kaore ra ki riro ei tagata ariki.

Teie katoa te haga peu ki tupu i taua haga tau no Munanui ra : e haka kiro haga i te haga faapu katoga ki vai ki taua henua nei Vainono (Hao), na te hoe tau humi[1]. Ua amu taua haga faapu ra : mai te taro, te ape, te meia, te mauteni, umara, te uhi. E taua haga katiga tanu nei, tei vaega anake ia i te haga apoo toreu roa. E ua fatata roa ia taua henua ra Vainono i ki i te apoo tanu haga no tauaha ga maa ra. E mea tupu viru hoki te rakau katiga i taua tau ra. E i muri ake kitea i taua haga mea ra i taua na humi ra e ua hami mau taua mau faapu ra i te humi. E ua roaka mai e ua tu higa hia e ua higa te tahi, o te tahi ra i muri roa iho ia, i higa ai.

Il n'y a pas eu d'autres rois à Hao, il y a eu de grands guerriers, mais qui n'ont jamais été rois.

Voici encore des choses qui se sont passées du temps de Munanui. Toutes les plantations ont été détruites dans la terre de Vainono, à Hao, par deux gros phoques[1]. Ils ont dévoré toutes les plantations telles que : *taro, ape, bananes, giraumonts, patates, ignames.* Et toutes ces plantations se trouvaient dans de grandes fosses[2]. Pourtant presque tout le village de Vainono était rempli de ces plantations faites dans ces grandes fosses. Toutes les plantations poussaient bien dans ce temps-là. Et ensuite on s'est aperçu que c'étaient les phoques qui dévastaient tout. On en a attrapé un, et on l'a tué ; l'autre est mort bien après.

---

1. Il y a bien phoques, humi, et non pas lézards, qui se diraient moko, en paumotou, et moo, en tahitien.
2. Ces grandes fosses existent encore.

VI

Reko no Tuohea, ariki no te pae i toga i Hao.

Tuohea, ariki no te pae i toga i Hao.

Ki te haga tau i muri roa iho kia Munanui, kua tupu korari ariki i te pae i toga no Hao. Fanau koia i te pae i tokerau i taua henua ki Hao nei. Te igoa o tona makui tane te vai nei ia ki roto i te tahi haga reko a te haga tupuna.

Ki tona fanau haga mai i te ao nei, e maha ona nohi, tupu kiho ra te mataku o te makui tane e te makuahine. Rave atura raua e poi tura kia na ki te pae i toga hopere ai, e na te tupapaku koia ki utuutu e tae noà tu i tona toreu haga. Ka tae ra i tona toreu haga, kaore roa e tagata e tae atu i taua pae ki toga ra, e hami iana i te kai hia. Tei vaega ki te henua tona noho haga kiruga i na henua ra Opokara e Onikau.

Histoire de Tuohea, roi du sud d'Hao.

Tuohea, roi du sud d'Hao.

Bien longtemps après Munanui, naquit le roi du sud d'Hao. Il vit le jour dans la partie nord de cette île-ci, Hao. Le nom de son père figure dans l'histoire de certains ancêtres de l'île.

Quand il vint au monde, il avait quatre yeux, ce qui fit peur à ses père et mère. Ils le prirent et le portèrent dans la partie sud, où ils l'abandonnèrent, et ce furent les mauvais esprits qui en prirent soin pendant son enfance. Lorsqu'il fut devenu grand, il n'y avait pas un homme qui pût aller dans la partie sud, sans être mangé par lui. Il restait dans la terre, dans les deux îlots Opokara et Onikau. Il

Tei te haga vahi katoga i taua pae ra tona ori haga ki te kimi haga ki te katiga na na. Teie tona kahu e toiti, e toau, e matagi, e te râ ; kaore roa koia e kahu : e tiafera noa koia na te haga vahi katoga. E tagata tiuo toreu, e varuga kiro hoki tona o toua ia mau hui ragatira i taua pae no na ra. Te vai katoga ra te tahi haga mea tana i haka moa, kia kore koia kia kai ka higa koia. E kaore roa te tagata e tae gatu ki taua pae i toga ra, tipae gatu te haga haveke na reira hami roa ki te kai hia e ana.

E ki taua haga tau mataku roa akera te tagata kaore roa tu e tae hou ki taua pae ra no te mea ua kitea hia korari tagata kai tagata e maha ona nohi.

Ko pua iho ra te haga taeae no na ra ke reva ratou ki taua pae ra, ua kite hoki ratou e e tuakana tereira no ratou ; fakakite hia e toratou makui. Reva tu ratou e kanehu haere ki te paru, e roaka ta ratou paru, reva roa tu e tipae gatu ki te henua ra Onikau. Reko atu

allait et venait dans toute cette partie-là à la recherche de sa nourriture. Son costume, c'était la pluie, la mer, le vent et le soleil ; il n'avait pas de linge, il se promenait tout nu dans tous ces endroits. Son corps était gros, et de mauvais esprits étaient à son service dans cette partie de l'île. Il avait divinisé certaines choses, qu'il s'était interdit de manger sous peine de mort. Et il n'y avait personne qui pût aller dans son territoire sud. Les pirogues qui s'y aventuraient étaient anéanties.

Donc, à cette époque, personne n'allait dans cette partie de l'île de crainte d'être assailli par le sauvage mangeur d'hommes aux quatre yeux dont on savait la présence.

Ses frères et sœur décidèrent d'aller dans cet endroit-là, car ils savaient que le monstre était leur frère aîné : leurs parents le leur avaient dit. Ils partirent sous le prétexte de pêcher du poisson. Ils en attrapèrent et, continuant leur trajet, ils arrivèrent à la terre de

te haga tugane ki to ratou tugahine : haere koe ki uta e farerei i to tatou tuakana, mai te mea kaore koia e hau mai kia ù, taparuparu koe kia na, ma te reko atu : e aha, kaore koe e hinagaro ia ku ei vahine na u, e na roto katoa i te haga taparu haga katoga e kimi atu koe ki te ravega e maru mai koia ia u.

Onikau. Les frères dirent à leur sœur : va à terre et tâche de rencontrer notre frère (Tuohea) ; s'il ne s'adoucit pas à ta vue, séduis-le en lui disant : « Quoi, tu ne veux pas de moi pour femme ? » ainsi que par d'autres bassesses encore, afin qu'il devienne calme devant toi.

Haere katura hoki taua tugahine no ratou ra e tana tui paru e tae katura ki uta, te tika mai ra o Tuohea i tahatai, fato maira ia na ; reko atu koia : keiaha kia na reira te fa to i ruga ia ku, rave mai te viru ra koe ia ku ei vahine na û, e tagata viru roa koe e te porutu, ua toreu roa to ku hinagaro ia û, to ku ia tere ki tae mai ai mea hopere hia mai au e teie nei haga tagata ki vaho, e ua hoki ratou ; karoha mai koe ia ku, ma te heva i mua i taua tagata ra kia Tuohea. Paruparu roa kera te manago o taua tagata ra ; hogi atura ki taua manania ra, rave mai ra ki te tui paru haere atura raua ki uta.

Leur sœur descendit à terre avec une provision de poissons, et, à son arrivée, Tuohea qui se trouvait sur le bord de la plage, la saisit à bras le corps ; elle lui dit qu'il ne fallait pas la serrer si fort ; puis elle ajouta : « Il faut me prendre pour ta femme, tu es un homme grand et beau, j'ai beaucoup envie de toi, c'est pour cela que je suis venue ; ceux qui sont au large m'ont abandonnée et ils s'en retournent : aie pitié de moi. » Elle dit cela en pleurant devant Tuohea. Celui-ci s'attendrit ; il l'embrassa, prit la provision de poisson, et ils disparurent sous terre.



Kopua iho ra taua tagata Tuohea ke haere ki te ori haga, reko teie manania : keiaha koe kia haere, kanoho mai ei hoa noku ki te henua nei, kaore vau i mataku i teie haga vahi, mate heva. Noho iho ra taua tagata ra haere atura ki roto ki tona ana. Rave atura taua manania ra tahu atura i te auahi katiga na raua.

E haapoi atura ; ki te taime ra haere mai taua manania ra ki roto kite ana i hiaki ia Tuohea uiui ai ki tona haga huru katoga. Fakakite mai ra koia : ko vau nei, e ariki au no teie nei pae i toga, taku hui ragatira e varua kiro, toku noho raga tei Onikau nei e Opokara ki roto ki te ana, e tika vau i te haga hana katoga ki te ori haere haga na teie pae katoga i toga nei, kia higa au ki te piko : e piko noa ki roto ki te roto ki ruga ki te haga konao, kaore vau e toketoke e te paogo, e te haga peu katoga, e piko e ite o ku nohi mai te mea hinagaro piko, e ara ia e ite. E taku katiga hinagaro toreu tagata, e mea monamona roa

Tuohea eut l'idée d'aller se promener ; mais la fille l'en dissuada en lui disant : « Reste ici près de moi, sur cette terre où j'ai tant peur de la solitude. » Cette jeune fille ayant dit cela en pleurant, Tuohea resta et rentra dans une grotte. La fille s'occupa de faire du feu pour cuire leur nourriture.

Après avoir recouvert les aliments, elle vint elle-même dans la grotte auprès de Tuohea et lui demanda ce qu'il connaissait et ce qu'il était. Il lui répondit : « Moi, je suis le roi du côté sud, mes gens sont les mauvais esprits, mes résidences sont à Onikau et Opokara, sous terre, où je suis tous les jours. En me promenant, si l'envie de dormir me prend, je dors dans le lagon sur les cailloux. Je n'ai ni froid, ni mal, mais tout le temps, pendant que je me repose, j'ai deux yeux qui dorment et deux yeux qui veillent. Comme nourriture, j'ai une préférence pour la chair humaine : c'est délicieux. Ce qui est sacré pour moi, et

kia kai. Taku haga mea ki hakamoa, ei mea moa ia ku : e mago, e ruhi, e aahi. Te vai nei to ratou haga keiga ia ku taku ia e haamorimori ana.

Kite akera taua manania ra : taua haga huru o Tuohea ; reko atura : atira ka piko ke haere au ki tai haka viru ki tatana katiga. Haere mai nei taua manania ra haka naho ki te kai haga katiga, e kia oti, haere atura ki roto ki te ana, keià mai ra ki te haga keiga paru ta Tuohea ki hakamori, nimo ki roto ia na. E i muri ake, haka ara tura kia Tuohea kia haere mai e kai. Tika akera, haere mai nei ki vaho, ua hope hoki te paru ki te hakanaho hia e taua manania ra. Te haga huru paru katoga kaore e pago kia Tuohea tei hea te haga paru tana ki hakamoamoa. Kai atura raua e paia, haere atura Tuohea ki roto ki te ana piko atura. Tika atura taua manania ra horo atura ki tahatai tapare ai ki tona haga tugane kia toki mai ia na ; hoe mai ra tona haga tugane e huri kihora ki roto

que je me suis interdit de manger, ce sont le requin, le gros rouget, le thon. Les arêtes de ces poissons sont pour moi des idoles que j'adore. »

A ce moment, cette fille connut parfaitement Tuohea ; elle lui dit : « Assez, dors, je vais aller préparer notre repas. » La fille sortit pour apprêter les mets. Après cela, elle pénétra dans l'enceinte, vola les arêtes de poissons divinisées par Tuohea, et les cacha sur elle. Ensuite elle réveilla Tuohea et lui dit de venir manger. Il se leva et sortit ; les poissons étaient servis. Quand la fille eut placé toutes les espèces de poissons devant eux, il fut impossible à Tuohea de reconnaître les poissons qu'il avait divinisés. Ils mangèrent, et quand ils furent rassasiés, Tuohea alla dormir dans l'enceinte. La fille se leva, courut sur le bord de la mer, et fit des signaux à ses frères pour qu'ils vinssent la chercher. Ses frères vinrent à la pagaie, mirent leur sœur dans la pirogue et se dirigèrent vers le large.

ki to ratou haveke haka atea maira te haveke ki tairoa. Ki reira to Tuohea hauriria haga ki ruga ki tona tino : mea pifao hia mai e tona haga taeae na ruga ki te haveke no te haga keiga paru ta to ratou tugahine ki afai mai na roto ki te ana ko Tuohea.

E ki reira to taua haga tagata ra hipa haga mai ia Tuohea ki te tika haga ki uta, e topa i raro mai te huru takeo haere noa i taua tagata o Tuohea, e tae atu ki Opokara. Higa katura ki raro, te hoe noa ra ia to ratou haveke na te pae henua. Te hipa haga tu kia Tuohea, ma te pifao noa raa hoi, e tae noa tu ki tona higa haga ki raro ; kaore tura ki maraga hou kia na kia haere. Tapae atura to ratou haveke ki uta ki te vahi ki higa ai Tuohea ki raro. Haere mai nei ratou ki uta rave iho ra kia Tuohea poi mai nei ki ruga ki te haveke, kaore ki higa roa, tera ra ua paruparu roa tona tino i te takeo ki te haga paru ki kai hia e ana, e te peu pifao hoki ki rave hia e tona haga taeae ki ruga kia

A ce moment-là, Tuohea sentit des frissons lui courir par tout le corps ; de la pirogue sur laquelle ils étaient, ses frères lui avaient jeté un sort, au moyen des arêtes de poissons que leur sœur avait enlevées et portées hors de l'enceinte de Tuohea.

Ces hommes regardèrent Tuohea, qui était sur le bord de la plage et qui titubait comme un homme ivre. Tuohea s'en alla et arriva quand même à Opokara. Là il tomba à terre, tandis que la pirogue le suivait en longeant la plage. Quand ils reconnurent que Tuohea était complètement victime du sort qu'ils lui avaient jeté et qu'il tombait cette fois pour ne plus se relever, ne pouvant plus marcher, ils atterrirent avec leur pirogue au même endroit où la chute de Tuohea venait d'avoir lieu. Ils débarquèrent, prirent Tuohea et le placèrent sur la pirogue. Il n'était pas mort, tout son corps était seulement affaibli par le poison des poissons qu'il avait mangés et par le sort

na. Te vai noa ra Tuohea ki roto ki te haveke kaore ki garearea, tona reko anake ra e reko noa ai i teie nei reko[1] : « O vau teie ko teariki Tuohea : e ariki hoki au no toga-nui nei, no toga-raharaha, ko te nuku tahoratia ia ; e ko toku kakahu : te ragi fakahua, te ragi makerekere, te matagi veherue, kua tatauga oku mata e rua, ko i ruga, ko i raro, kua hiogoi ka mate au e : tei Opokara ; tei Opokara ragai taku keka, tei Onikau, kua kerehavahia pahuki nikoe taku matakeinaga tei kiro. »

[2] Reko reko noa ai koia ki teie haga reko ki ruga ki te haveke e tai noa tu ki Onikau higa iho ra koia. Poi hia tu ra e tona haga tae ae ki uta, nimo ai ki tona tino.

Koki mai nei ratou ki te pae ta ratou e noho ra.

E mea atea toreu roa o taua

que lui avaient jeté ses frères. Il fut allongé dans la pirogue et son corps ne bougea pas ; sa voix seulement disait : « [1] C'est moi le roi Tuohea, le roi du grand sud, du sud où il n'y a pas d'arbres, où il n'y a qu'un récif ; mes vêtements sont la pluie, le vent, le soleil ; mes quatre yeux regardent en haut, en bas, et je vois trouble maintenant, je meurs à Opokara. C'est à Opokara que j'ai marché en dernier lieu, c'est à Onikau que je vais rester en dernier lieu. Je ne vais plus pouvoir enlever d'entre mes dents la chair humaine qui s'y trouvait, et mes gens seront malheureux maintenant. »

[2] Il répéta toutes ces paroles, sur la pirogue, jusqu'au moment d'atterrir à Onikau. Il mourut là, et, ses frères et sœur le transportèrent à terre, où ils l'enterrèrent.

Ils revinrent ensuite chez eux.

Il y a une grande distance

1. En vieux dialecte paumotou, tout ce qui est placé entre guillemets.
2. A partir d'ici, l'indigène reprend en dialecte paumotou moderne.

na henua ra te tahi ki te tahi oia Onikau e Opokara, tei reira tona tau ana noho raga tamau.

E ki reira to te tagata tae raa ki taua pae ki toga ra kia higakoia ki te hakatakeo hia e te pifao.

Ua hope te reko no te ariki ra no Tuohea ki reira.

entre les terres Onikau et Opokara, où se trouvent les enceintes qu'il habitait.

Ce ne fut qu'à partir de ce moment, c'est-à-dire après la mort de Tuohea par le poison et le sort, que les hommes purent aller sur la côte sud.

Et l'histoire du roi Tuohea s'arrête là.

VII

Reko no Temauri, kaito no Hao.

Temauri, kaito no Hao, ki muri roa mai ki te haga hana no Munanui. Te noho ra koia ki te pae ki tokerau no Hao, ki te henua no Kakina. Kua tae mai te tahi puke tagata no Takoto ki Hao nei, e te noho ra hoki te tahi haga tagata no Hao nei ki Marie. Toki hia tu e taua haga tagata Takoto ra i tuhiga hia iho. Kua kopua iho ra te tahi tagata no Hao nei e reva ki Marie, no te kore e kama mai te auahi, manako akera koia e peka peka paha tei reira. Reko atura koia kia Temauri e reva koia ki reira ki te ruki. O Maoake taua tagata ra. Reko mai ra ia kite koe na ruga ki te henua ra o Marie ki te pati haga toku mimi, kua higa ia vau.

Reva tura taua tagata ra

Histoire de Temauri, grand guerrier d'Hao.

Temauri, grand guerrier d'Hao, longtemps après l'époque de Munanui. Il restait dans la partie nord d'Hao, sur la terre Kakina. Des hommes de l'île Takoto arrivèrent à Hao, pendant que des hommes d'Hao habitaient sur la terre de Marie. Ces gens de Takoto furent pris et tués. Un homme d'Hao ne voyant plus de feu à Marie, pensa que les habitants de cette terre pouvaient être troublés, et se décida à s'y rendre. Il dit à Temauri qu'il partirait la nuit même : Maoake était le nom de cet homme-là. Il dit : « Si tu vois par-dessus Marie le jet de mon urine, je serai mort. »

Le nommé Maoake partit

o Maoake ki te ruki ki taua henua ra ki Marie, ma te manako kore atu ki te tahi mea. Fatata atu koia hipa atu ua kama te auahi, manako iho ra te noho nei te haga tagata. Fatata atu ki uta fakarare koia ki te tagata ki poro haga, faka tiara, titapou. Ua manako koia e : o te haga tagata iho no reira, kaore hoki : E haga tagata Takoto teie, ua pirahi mai ki ruga ki tona haveke na mua, na te kapakapa, na muri e ki roa tona haveke e tomo atu te haveke. Tatina hia taua tagata ra o Maoake, e poi hia tu ki uta ki taua ruki ra tuhiga ai.

donc la nuit même pour la terre Marie, sans penser à rien. Arrivé plus près, il y remarqua du feu; il pensa qu'il devait y avoir du monde là. Étant plus près de terre, il entendit les paroles suivantes : « Serre le vent! laisse porter! (vent arrière). » Il pensa qu'il s'agissait des habitants de cette terre, mais il s'était trompé : c'étaient des hommes de Takoto, qui avaient assailli sa pirogue par l'arrière, par l'avant et les côtés, et en y prenant tous place, ils la firent couler. Ils se saisirent de Maoake, le portèrent à terre cette nuit-là, pour le tuer.

E ki tona tuhiga haga hia pati atura tona mimi. Hipa maira o Temauri ki Kakina ki te pekeke haga o tona mimi na ruga ki te henua ra ki Marie. Reko atura ki tona haga tagata kua higa ko Maoake, ananahi e reva tatou e tapapa ki teie peapea.

Au moment où ils le tuaient, le jet de son urine partit. Temauri, qui regardait de Kakina, vit le jet de l'urine faire une courbe par-dessus la terre Marie. Il dit à ses hommes que Maoake était mort, et ajouta : « Demain, nous partirons pour aller nous rendre compte du fait. »

Poipoi ake reva mai ra Temauri e tona haga tagata ki Marie ka hipa ra kaore roa e

Le lendemain matin, Temauri partit avec ses hommes à Marie. Il n'y vit personne, et,

tagata hipa haere na vaega ki te henua e kitea tu te tino o Maoake. Kaore ki higa roa : fakakite maira Maoake ki tona mau gati katoga kia Temauri, e fakakite mai ra kua reva taua haga tagata ra ki taua ruki ihora.

Tapapa atura to Temauri haga pahi kia ratou, e kitea tu kia ratou ; te to haere nei ki to ratou haga haveke na ruga ki te haga kaoa (konao roroa). Na reira noa taua haga tagata ra e huru fatata noa mai to Temauri haga haveke.

Ua tapae oioi atura to ratou haga pahi ki uta e haere atura no to ratou higa komo, roko hia tu te haga papa ki tua kua ki noa ki te komo. Kua inu iho ra ratou e hiu kaore roa tu ra e viru kia haere kua ki roa te roeroe ki te komo ma i te hapu ra noho noa kaore e garea rea. E to ratou hinagaro piko hoki e mea toreu roa, no te kara haga ki taua ruki ra. Tapae to ratou haga haveke ki te pae topa haga ko te hana ki Hao ki te henua ra Opotiki.

Tapae maira to Temauri

en parcourant la terre, ils découvrirent le corps de Maoake. Celui-ci n'était pas tout à fait mort : il raconta tous ses malheurs à Temauri, et lui dit que les ennemis étaient partis la nuit même.

Temauri les poursuivit avec ses bateaux et il les retrouva occupés à traîner leurs pirogues par-dessus des *kaoa* (grands cailloux à fleur d'eau). Ils faisaient cela lorsque Temauri les surprit.

Ils allèrent vite à terre avec leurs bateaux, parce qu'ils avaient soif. Ils trouvèrent des trous de récifs pleins d'eau de pluie : ils en burent tellement qu'ils ne purent marcher ensuite : leur ventre était gonflé ; ils étaient aussi gros que des femmes enceintes et restaient là sans bouger. Puis ils furent pris de sommeil, ayant, d'autre part, veillé toute la nuit précédente. Ils atterrirent sur une terre située vers le couchant d'Hao appelée Opotiki.

Les pirogues de Temauri

haga haveke ki taua henua ra, haere atura ki uta. E tae gatu ki tua hipa maira taua haga tagata rave ki ta ratou haga mauhaa tamai, ta maira kia Temauri e to na haga nuku. E kaore roa ke taua haga tagata Takoto ra ki upoko tika, kua hami roa ki te higa kia Temauri e tona nuku. Te horo haga ia te kaito toreu o te Takoto : o Fakauhu tona igoa. Tapapa atu ra Temauri kia na e tana tamahine i muri kia na.

accostèrent aussi à cette terre-là et les hommes qui les montaient y débarquèrent. Arrivés du côté de la haute mer, ils virent ces hommes qui prenaient leurs engins de guerre pour se battre avec Temauri et sa troupe. Ces hommes de Takoto n'eurent pas l'avantage : ils furent tous tués par Temauri et ses gens. Le grand guerrier de Takoto, Fakauhu, prit la fuite. Temauri le poursuivit avec sa fille qui l'accompagnait.

Poro maira taua tagata ra : « [1]Ahoki e roa rahi. » [2]Reko atu Temauri : « [3]Matu ka haere e roahatu, e kore e mire te makei moni-moni a Toroatua. » [4]Na reira noa ta raua reko ki to raua haere haga e fatata atura raua ki te ava no Hao nei, te tika maira hoki te tahi kaito no Hao ki taua vahi ra ; tapare hia e Temauri kia tapapa ake na roto i te tapao. O Mapuhia te igoa ko tereira

Le guerrier lui dit : « Retourne, c'est loin. » Temauri lui répondit : « Continuons, la provision de poissons de ma fille Toroatua n'est pas encore complète. » C'est ce qu'ils se dirent dans leur course ; et ils étaient presque arrivés à la passe d'Hao, quand soudain se présenta debout un guerrier d'Hao, qui demeurait là ; Temauri lui fit signe de poursuivre le fugitif. Ce guerrier

1. En vieux dialecte paumotou.
2. En paumotou moderne.
3. En paumotou ancien.
4. En paumotou moderne.

kaito. Mataku akera taua tagata ra ko Fakauhu kia Mapuhia, hoki mai nei ki te pae kia Temauri, e farerei i hora raua.

Kua fakakite atura taua tagata ra ko Temauri ki tana tamahine. Kaore e garo kia u mai te mea e kaore koe e kite ki to ku kanaenae[1] ki te kanapa haga kua higa ia vau kia kite ra koe ki te kanapa haga te ora ra ia vau.

Te rave haga ia raua ki te tamaki na roto ki te komore[2] kaore roa taua tagata ra o Fakauhu e puta ana no te mea e goregore mago tona kahu. Mea roa raua i te tuki komore haga ki puta ai taua tagata ra ko Fakauhu ki horo noa te komore a Temauri na vaega ki te tapiri haga ko taua kahu mago a Fakauhu ki puta ai, humerere atu taua tagata ra kiroto ki te avàavà ki reira te kukumi haga hia e Temauri ki roto i te avàavà. E peke te huka toau ki ruga i te puai o to raua tamaki haga ki vaho ki

s'appelait Mapuhia. Le nommé Fakauhu eut peur de Mapuhia; il revint sur Temauri, et ils se rencontrèrent.

Le nommé Temauri dit à sa fille : « Tu ne te tromperas pas : si tu ne vois pas ma *kanaenae*[1] briller, je serai battu, et, si tu la vois briller, je serai vainqueur. »

Ils se battirent à la lance de guerre[2]. Seulement il était impossible de percer Fakauhu, parce qu'il avait une peau de requin comme vêtement. Ils se battirent longtemps avec la lance; enfin Fakauhu fut atteint par la lance de Temauri, qui rentra dans la jointure de deux morceaux de peau de requin; il tomba dans une crevasse de récif; Temauri s'élança sur lui pour l'égorger. La mer jaillissait en gerbe d'écume tant leur lutte était sérieuse dans l'eau. Après la mort de cet homme, Temauri revint à

1. Plaque en nacre ciselée.
2. Komore, lance.

te toau. E higa iho ra taua tagata ra, hoki mai ra Temauri. Hipa maira tana manania ki te kanapa haga te kanaenae. Tupu iho ra toua koa ki toua makui, horo maira e farerei kiana e hogi atu kia na.

Hoki mai ra Temauri e tona haga nuku katoga ki to ratou noho haga, fakaea iho ratou mai te pekapeka kore i taua haga hana ra. Ua ora mai hoki te tahi puke haga tagata ki vaega ki taua haga Takoto ra, e mea nimo hia ki roto ki te kero, e te tahi pae tagata no Hao nei.

Te oti haga teie ko te reko no Temauri i tona kaito haga ki te haga Takoto.

terre. Sa fille voyant la *kanaenae* de son père étinceler, fut toute joyeuse : elle accourut au-devant de lui et l'embrassa.

Temauri revint avec sa troupe dans le lieu de leur résidence habituelle, où ils vécurent ensuite sans ennuis. Une partie des gens de Takoto furent sauvés, grâce à certaines personnes d'Hao qui les avaient cachés dans des paniers.

C'est la fin de l'histoire de Temauri, et de sa rencontre avec les gens de Takoto.

VIII

Reko no te hoe vahine no Hao nei o Kairarua tona igoa.

O Kairarua nei e vahine koia no Hao nei i te pae ki toga ; ua noho koia ki taua haga henua no na koia Otamaru.

Kua haere koia ki te tahi hana ki te kanehu ki tua ki ruga ki te akau. Haere mai ra e ite Mokorea : huru tagata mea roroa te huru huru e taea hia te poro vaevae e te mikao rima e mea roroa ia ko ta raua kia kauri oka paru. Titautau maira ki taua vahine ia Kairarua e fato iho ra, faahoro atura e hopu atu ki vaega ki te avaava e taua vahine ra.

Ka hipa ra taua vahine ra ke henua ta ratou ki kite haere atura ratou e tae atura ki te noho raga ko te tagata ka hipa ra koia mea toreu roa te haga tagata mai tereira anake te

Histoire d'une femme d'Hao appelée Kairarua.

Kairarua était une femme d'Hao, de la partie nord ; elle restait sur ces terrains à Otamaru.

Elle alla un jour à la pêche, sur le récif du large. Deux Mokorea vinrent : ils ressemblaient à des hommes ; ils avaient de longs poils qui retombaient jusqu'au bas des pieds, et leurs ongles étaient très longs : c'étaient leurs harpons pour pêcher le poisson. Ils guettèrent la femme Kairarua, l'attrapèrent, se sauvèrent avec, et, après avoir plongé, l'emportèrent dans les trous du récif.

Cette femme sentit ses pieds heurter le sol d'une terre. Les Mokorea et elle marchèrent, puis arrivés dans un endroit, elle vit beaucoup d'hommes identiques aux deux premiers.

huru. Reko hia taua henua o Vaiari e hakari to reira e tona katiga e mea kurakura ia koia hoki te puha. Kua noho taua vahine ra ki reira e ua maoro koia ki te noho haga.

Te peu ki rave hia ki reira ia hapu te vahine e fata ta ki te fanau e gatore ki te makuahine kia tae mai te tamariki ki vaho. Ka kite ra taua vahine ra Kairarua ki te reira huru, reko atura : keiaha e na reira teie tona ravea, naku e hakafanau. Hakafanau atura hoki Kairarua ki korari vahine ki fatata ki te fanau no te gatore haga ; rave iho ra koia ki te haga peu mai tana ki kite atu ki teie henua ki ruga nei.

Kite iho ra to taua henua ki raro ki te reira hakafanau haga, tamau atu ra ratou ki te na reira ; tupu iho ra te koa ko taua haga vahine ki te reira henua kia Kairarua.

Kua toreu roa te haga haga viru no te reira henua, no te paeau katiga : taro, meia, ha-

Le nom de cette terre était Vaiari. Il y avait des cocotiers, et les cocos étaient rouges, ainsi que le coprah. Cette femme resta très longtemps là.

C'était la coutume, quand les femmes étaient enceintes et prêtes d'accoucher, de leur ouvrir le ventre, pour en faire sortir l'enfant. Quand la femme Kairarua eut connaissance de cela, elle dit : « Il ne faut pas faire comme cela, je vais vous indiquer mon moyen, c'est moi qui vais faire l'accouchement. » Et Kairarua fit accoucher une femme qui était prête d'être éventrée pour son accouchement : elle opéra, comme on le fait sur cette terre du haut.

Quand les habitants de la terre du bas connurent cette manière de faire les accouchements, ils l'adoptèrent, et les femmes de cet endroit furent reconnaissantes envers Kairarua.

Il existait beaucoup de ressources dans cette terre-là en fait de nourriture : il y avait

kari, kuru te haga katiga katoga no tahiti katoga. Kaore to taua henua ra e kai haga ki te katiga kama e katiga ore anake.

Kaore ra te manako ko taua vahine o Kairarua e garo ana ki teie henua ki ruga nei kopua ki hora koia e horo nimo mai kimi iho ra koia ki te ravega e horo nimo mai ki te ao ki ruga nei. E kua tae mai koia ki teie henua ki ruga nei, e teie tana haga ki poi mai ei fakakite e te vai nei korari henua ki raro ki Hao nei e puha kurakura e kua kite nohi korari puke haga tagata ki tahito ra ki taua reko ra e te tapao tana ki poi mai koia te puha kurakura.

E te tagata ki reira e Mokorea ; e tagata tauateteka te huruhuru e te mikao, e te manako papu hia nei e te vai mau nei te tagata ki raro ake ki teie haga henua Paumotu e e henua mau te vai nei.

des taro, des bananes, des cocotiers, des maiore, et toutes les espèces de plantes comestibles indigènes. Dans ce pays-là, les gens ne mangeaient pas de nourriture cuite ; ils la mangeaient crue.

Mais la femme Kairarua n'avait pas oublié la terre du dessus. Elle eut l'idée de se sauver en cachette et aussitôt elle chercha le moyen de réussir à s'échapper et à revoir le monde éclairé du dessus. Elle parvint à arriver à la terre du dessus, et pour prouver qu'il existait une terre dessous l'île d'Hao, elle en rapporta du coprah rouge, et quantité de personnes anciennes ont eu connaissance de cette histoire et ont vu, de leurs yeux, le coprah rouge rapporté pour prouver l'existence d'une autre terre.

Les habitants de ce lieu s'appelaient Mokorea ; c'étaient des hommes très longs, couverts de poils, et aux ongles très longs. On est persuadé qu'il existe des terres habitées par des hommes sous les îles Paumotu, et il y a sûrement des terres.

E riro paha tereira te haga huru taoga viru viru kahiri ki kitea hia ki toua ae nei tau. E riro katoga paha e te reira te tumu mau no teie haga henua ki tupu ai no tereira henua mai[1].

Il existe peut-être des richesses dans cet endroit, et qui seront retrouvées un jour. C'est peut-être cette terre qui est la base d'où s'élèvent ces îles[1].

E mea kitea pinepine tereira huru tagata ki te tae mai ki nia nei ki taua tau ra. Kaore ra e noaka na kia haru hia.

Et, dans ce temps-là, souvent on rencontrait, venus de ce lieu, des hommes de ce genre ; mais seulement on n'a jamais pu en attraper.

E te vahi teie ki rare hia ki te hoe haga tagata ki rare ki taua haga reko ra.

Voilà ce que quelques anciens de notre monde ont entendu dire de ces hommes, et ils nous l'ont transmis.

1. C'est-à-dire la terre primordiale, celle qui se trouve située au fond de la mer et qui a donné naissance aux autres terres que l'on voit maintenant élevées au-dessus des flots.

Pour plus de détails sur l'Avahiki, voir mon autre ouvrage, *Les origines des Polynésiens*.

IX

Mahina, pahi-tupapaku no to Hao.

Te vaira ia nau varuga kino na te moana noa to raua panu haga e tae maira raua ki tua ki Hao ki te henua ra Opahoa. Te panu noa ra raua na ruga ki te toau. Hipa maira raua ki korari vahine ki te haere haga mai ki Opahoa.

Taua vahine ra ko Takua: ua torahi koia ki haere mai ai ki te kimi haere ki te tima katiga na raua e te kaefa. Ki reira to taua nau varuga-kino ra haere haga mai ki roto ki taua vahine ra. E ki te hoki haga mai teie nei vahine ki te henua e noho hia e raua, ua uru hia koia etaua na varuga kino ra. Teie to raua igoa i fakakite mai na roto ki te vaha no

Mahina, le bateau-fantôme d'Hao.

Il y avait, sur la mer, deux mauvais-esprits (fantômes), qui se laissaient aller à la dérive; ils arrivèrent devant Hao, à la terre Opahoa. Ils s'en allaient tous les deux flottant sur l'eau[1], lorsqu'ils virent une femme qui se rendait elle-même à Opahoa.

Cette femme était Takua : elle était venue à la nage, et y allait chercher du *pandanus*, pour sa nourriture, et celle de son mari. Ce fut alors que ces deux mauvais-esprits pénétrèrent dans cette femme. Et quand elle fut revenue chez elle, où elle habitait avec son mari, ces deux mauvais-esprits parlèrent par la bouche de Takua. Voici, d'après eux,

1. Ces répétitions et bien d'autres existent dans le texte indigène, où elles sont considérées comme une beauté par les Polynésiens.

Takua : o Panihau, e Tahorotakarari ki reira to Tahorotakarari reko haga mai kia ratou e e toki mai raua ki te tamariki ki vaega kia Takua e poi na raua ei haapuraa hoki no to Hao. Ki reira to taua na varuga kino ra haere haga e taua aiu ki roto ki taua vahi ra, kore akera te hapu o Takua.

leurs noms : Panihau et Tahorotakarari. Tahorotakarari annonça que, tous les deux, ils venaient chercher l'enfant qui se trouvait dans le ventre de Takua, afin de l'emporter chez eux, et pour qu'il fût plus tard le sauveur des gens d'Hao. Alors ces deux mauvais-esprits partirent avec l'enfant de cette femme, et, dès ce moment, Takua ne se trouva plus enceinte.

Fakaherehere hia tura taua aiu ra ki ruga ki te toau e tae atu ki tona toreu haga kua topa hia tona igoa e taua nau varuga-kino ra o Tahorotakarari.

Haga iho ra ki te pahi topa ki tona igoa ko Mahina.

E teie nei pahi ko Mahina, ua higa te tagata ki Hao nei e paruru mai koia ki tua e fakarare hia te haruru ko te kie ua kite nohi hoki te tahi puke tagata no Hao nei ki te ruki ; e kia auina, haere roa ia ki te atea roa paruru mai ai ; e kia ruki piriroa na te pae akau i te henua.

Kia roko hia te tahi tagata e te gati varuga kino, e poro

Ils élevèrent cet enfant sur la mer. Quand il fut devenu grand, ces deux mauvais-esprits lui donnèrent le nom de Tahorotakarari.

Ils firent un bateau, qu'ils appelèrent Mahina.

Quand des gens d'Hao meurent, le bateau Mahina est en panne, au large d'Hao ; on entend le bruit des voiles, et plusieurs hommes d'Hao l'ont vu la nuit ; et le jour, il s'éloigne et se met en panne ; et la nuit venue, il revient près du récif de la terre.

Lorsqu'un homme est pris d'une maladie du mauvais-

eie nei vahine o Takua ki taua makaro kia Tahorotakari kia tauturu, e tae mai koia ki roto ki te tagata ki tomo hia e te varuga kino e tuvaru kiana kia haere e atu ; e horo hoki te haga varuga kino kia na kia kite mai o te haapu haga ia no te tahi pae tagata ki Hao nei kia roko hia e te reira haga huru gati varuga kino.

esprit, la femme Takua n'a qu'à appeler son fils Tahorotakari et lui demander son aide. Il vient et pénètre dans le corps de l'homme dans lequel est entré le mauvais-esprit : il le chasse et lui dit d'aller ailleurs ; et le mauvais-esprit fuit devant lui. Il est le sauveur de beaucoup d'hommes d'Hao, qui ont été pris de ces genres de maladies terribles dues aux mauvais-esprits.

Kia higa katoga te tahi tagata no Hao nei ki te tahi haga henua Paumotu nei e tae taua pahi ra ki reira e toki ki te varuga ko tereira tagata.

Quand un homme d'Hao meurt dans une des îles Paumotu, ce bateau (Mahina) va chercher là l'âme de cet homme.

E kua kite nohi te tahi vahine no Hao nei ki taua pahi ra, e kua tae koia ki ruga e hoki mai ki uta ki te henua nei. E ki muri mai kia hipa hia e tana kaefa tona huru nohi karakara kaore e kai ki te katiga kama haka tapunipuni haere. Manako akera tana kaefa e haga tupapaku ta teie nei vahine. E te kore hoki e piko mai ki hiaki kia na.

Une femme d'Hao aurait vu ce bateau et serait allée à son bord, puis serait revenue à terre. Et après cette visite à bord du bateau, son mari aurait trouvé un changement dans sa physionomie : elle avait les yeux ouverts, ne voulait pas manger de nourriture cuite et se cachait continuellement. Son mari aurait pensé qu'elle était hantée des mauvais-esprits. Elle ne dormait pas à côté de lui.

Kopua iho ra koia e hipahipa e tago mai kia na. E tago hia hoki taua vahine ra e te kaefa e te haga fetii nona e taamuamu, e peke teie nei vahine ki te reva e teie nei haga tagata peke ki ruga e topa ki raro e paruparu noa iho taua vahine ra. Rave hia taua vahine ra tahu haati hia ki te auahi e ki vaega taua vahine noho ai e te kaefa te haga fetii. Hauti hou taua vahine ra no teie nei auahi, e paapaa atu te tahi gorio nohi ki te auahi. E kaore i kemokemo atura taua haga ki ruga kiana.

E te haga hana ki muri mai ani hia kia na : eaha teie haga ki tupu ki ruga kia na, kaore ona i fakakite kia ratou teie tana haga hinagaro kia haere noa ona ki ruga ki taua pahi ra kia Mahina. E pahi viru. E mea toreu roa te haga varuga tagata ki reira kua kite koia ki te varuga ko te haga tagata ki kite ki te ao nei ki ruga ki taua pahi ra; e toru hana koia ki ruga iho i taua pahi ra. E pahi toreu roa e te vai nei te haga huru katoga ki vaega ki

Il aurait pensé se cacher pour pouvoir l'attraper. Aidé de ses parents, il l'aurait attachée, et cette femme s'élevait dans les airs en emportant, dans ses élans, ces hommes, et tous retombaient à terre ; cela dura jusqu'au moment où cette femme devint tout à fait faible. Elle fut étendue, entourée d'un feu ardent, devant le mari et les parents. Elle remua, sentant la chaleur du feu, et un de ses yeux fut brûlé. Alors ces habitudes nouvellement contractées par elle disparurent de sa personne.

Et les jours après, lorsqu'on lui demanda ce qu'elle avait eu, elle garda le mutisme le plus complet, et manifesta le désir d'aller à bord du bateau Mahina. C'était un joli bateau, qui, d'après elle, était plein d'esprits d'hommes qui avaient habité la terre et qu'elle a reconnus sur ce bateau. Elle dit être restée trois jours à bord de ce bateau. Ce serait un grand bateau sur lequel on retrouve de tout. Quand on voulait revoir l'esprit d'un

tereira pahi. Kia hinagaro e toki ki te varuga ko te tahi tagata e ani kia Tahorotakarari e tae mai ki roto ki te tino ki higa atu na te ao nei.

E kua fakatiki papu hia tereira reko e te haga tagata tahito no Hao nei e reko mau teie nei pahi, e te ora nei taua vahine ra ki teie haga hana e tona nohi paapaa ki te auahi.

E te vai nei â taua pahi ra ki roto i te vaha ko te haga tagata i kite.

Mea pinepine roa ki te kite a ki te haga vahi katoga ki te Paumotu nei kia higa te tahi tagata no Hao nei.

Ko te huru teie ki te pahi tupapaku ko to Hao te haga haga e rave hia.

homme que l'on avait connu, on demandait la chose à Tahorotakarari, qui rentrait dans le corps de celui qui était mort.

Les vieux hommes d'Hao assurent qu'il est vrai que ce bateau a existé, et ils affirment que cette femme, à l'œil brûlé par le feu, existe encore de nos jours.

Certains parlent encore aujourd'hui de ce bateau comme d'une chose qui a existé et ils affirment l'avoir vu.

Souvent on voyait ce bateau dans les autres îles Paumotu, quand un homme d'Hao y mourait.

Voilà l'histoire du bateau-fantôme d'Hao, et des choses qui s'y sont passées.

X

Te haga peu a te feia tahito ki fakarare hia no Hao.

Te haga peu a te feia tahito kifakarare hia no Hao nei ki te tau tahito.

Kia roaka ta to tahito haga paru toreu, e te havene e rave ratou ki tereira haga paru, e neki e kia kama, na te tahi tagata e tamata na mua, teie tona igoa kia tamata hia, oia hoi : paore ; e ia hope ta teienei tagata ra kai haga, kireira te tagata katoga e kai ai.

Te tahi haga paru kaore roa te vahine ki maki hia ki te tikahiri e kai taua haga paru toreu. Teie te reko, e garo kaore e kitea hou hia te paru mai te reira te huru e mea mana rahi tereira haga peu kia ratou. Eiaha hoi e hopere haere noa ki te keiga e hakapuke ra ki te vahi ko-

Les mœurs anciennes d'Hao, transmises par la tradition jusqu'a nous.

Les mœurs anciennes d'Hao, transmises par la tradition jusqu'à nous sont les suivantes :

Quand les anciens attrapaient de gros poissons bien gras, ils les cuisaient au four indigène, et une fois cuits, un homme goûtait d'abord, et voici comment on appelait cela : *paore ;* et quand cet homme avait fini de manger, les autres allaient ensuite en faire autant.

Pour d'autres poissons, il était défendu d'en manger aux femmes ayant leurs menstrues, et, si elles en mangeaient, on ne revoyait plus ces espèces de poissons. Ils (les anciens) avaient un grand respect pour ces vieilles coutumes. Il ne fallait pas non plus jeter les arêtes de poisson, il fallait les

rari ki haapao hia no te vai haga.

Kia hoe te kaefa ki vaho e ka nehu ki te paru eiaha te vahine e te haga purehuga e haere na vaega ki te fare hauti haere ai e faka atutu haere e hami roa ia te haga mâtau ki te motu ki te mago e kaore ra e hami hoki tereira tagata ki te mago.

E iaha katoga e horoi ki te rima ki vaho ki te toau ma te noka paru, mai te mea ote haga paru i tapu hia eiaha e horoi ki te noka ki vaho ki te toau e garo roa tereira paru.

Kia hinagaro katoga te tahi haga tagata ki te haga paru viru e poi ia ratou ki te paru, te gora e te tahi atu haga katiga ta ratou ki hinagaro e poi ki ruga ki te tahi menema tagata higa vai ai, ka pupu atu ai ei tutia kia horoga hia mai te mea tana i hinagaro. O te huru ia e rave hia e taua haga tagata tahito ra.

Kia haere te tagata ki te tifai ki vaho na ruga ki te haga konao e kia roaka mai. Hoki mai ki uta, fakarare hia te hehe e toru hehe haga, ua rekoreko atu ra te tahi tagata, son ; il

ramasser dans un endroit qui leur était destiné.

Quand l'homme allait à la pêche, la femme et les enfants ne devaient pas jouer dans la maison. Il ne fallait pas faire de bruit, sans cela tous les hameçons étaient cassés par les requins, ou l'homme lui-même était mangé.

Il ne fallait pas non plus aller à la mer se laver les mains souillées par les poissons qui devaient être respectés, sans cela on ne revoyait plus du tout ces poissons-là.

Quand des hommes voulaient de bons poissons, ils devaient envoyer, en offrande sur la tombe d'un mort, du poisson, des cocos, et d'autres fruits à leur choix : c'était le sacrifice qu'ils devaient faire pour obtenir ce qu'ils désiraient. C'est ce que ces anciens faisaient.

Quand les hommes allaient à la pêche à la tortue, sur les cailloux du large, et en attrapaient une, ils revenaient à terre en poussant trois cris, que les autres entendaient. Un

fakakite ki te huru, e tifai kaefa auei, e Kaore ra e tifai vahine anei, e ma te reko ki te igoa ko te tagata i roaka taua tifai ra.

Mai te mea e tifai kaefa, ua reko hia ia Takero, e tifai vahine Matariki[1] ia ki roto ki taua rekoreko ra. I mua ake i te igoa ra ; te tagata i haru ai taua ika nei i te vahi... ? e faahiti hia i reira te igoa o te tagata ia roaka kia na taua tifai ra.

Kia kanehu ki te haga huru paru katoga teie tona reko, mai te mea e tamure te paru, ua nako ia ia reko : « [2] Tamure, tamure, tamure — tagaugau, to itu e vevo to kai, to kai : to kai e nure, huia ! »

I teie haga tau kaore roa taua haga mea e rave hou hia no te auraa kore. E te vai atura te tahi haga peu kaore ki oti ki te tatau hia ki roto i teie nei reko aamu.

homme disait si c'était une tortue mâle ou une tortue femelle, en prononçant le nom de l'homme qui avait attrapé cette tortue-là.

Si c'était une tortue mâle, on disait « Takero », si c'était une femelle, on disait « Matariki[1] » ; et ces mots étaient prononcés avant le nom de l'homme qui avait attrapé ce poisson, à l'endroit de ... ? C'est là que le nom de l'homme qui avait attrapé la tortue était prononcé.

Lorsqu'on pêchait toute sorte de poissons, voici ce que l'on disait ; si c'était un *tamure*, par exemple, on disait : « *Tamure, tamure, tamure*, qui se joue, quand tu mords, ta bouche se pique et je tire pour te prendre ! »

Maintenant on ne fait plus cela, parce que, vraiment, cela n'a aucun sens. Et il reste encore bien d'autres choses semblables qui n'ont point été énumérées dans ce récit.

1. Takero et Matariki signifient chacun étoile.
Ces deux étoiles se lèvent à l'horizon est vers le mois de mai, et les indigènes attribuent à ces étoiles les gros vents du sud-est qui soufflent à cette époque.
2. En vieux paumotou.

XI

Te reko no Pau.

I te haga tau tahito ra, ki te tau e kite hia i te haga tuputupuâ ki ruga ki te henua nei, e ko tei reko hia e e varuga kiro, ki reira katoga te tupu haga te reko no na nei.

Te korari ko teienei puke haga varuga kiro, ko Pau ia tona igoa, e i te korari hana, te kanehu ra koia i vaho ki te toau, i hiaki no a iho ki te henua ki reira, na kai hia koia e te mago, e haere tika tura teienei mago ki tua mai. Kaore ra no Pau ki higa e ua kimi koia ki te ravega e tae ai koia ki vaho. E ua noho roa koia ki roto ki te mago, ki rare ai koia ki te pananu haga ko te toau ki ruga ki te akau ; ki reira na kite koia e ua fatata te henua, ua tatina koia ki tana kauri, tei kore ki hopere hia e ana, e kua oka tu ra koia ki

La légende de Pau.

C'était au temps lointain où, sur la terre, il existait des êtres étranges, appelés Esprits.

L'un d'eux, nommé Pau, se trouvait un jour dans la mer, non loin du rivage, en train de pêcher du poisson. Soudain il fut lui-même pris par un requin, qui l'avala, puis gagna le large. Pau, cependant, n'était pas mort, et ne songeait qu'à se tirer de l'affreuse position où il se trouvait. Au bout de quelques heures, il entendit le bruit des vagues sur les récifs : devinant par cela que la terre était proche, il saisit son harpon, qu'il avait heureusement conservé, et, de cette arme solide, il ouvrit d'un seul coup le ventre

te roeroe ko te mago e purero mai ra koia ki vaho na roto ki te puta ko te roeroe ko te mago e torahi atura koia ki ruga i te henua i vai mai ki mua ki tona aro, ko tana i manako e ko tona ia henua.

E taua henua ra e henua ke e ere ia ki tona kaiga. Mataku kihora koia ki te tagata e noho ki ruga ki teienei henua e no reira, haka garo atura koia kiana ki roto ki te puke haga turei tima, kia kore koia kia hakapekapeka hia e te tagata ko teienei henua.

Kaore roa e kemokemo ki kite ai koia ki korari manania viru roa. Haka piri mai nei taua manania ra ki te puke tima tei katu hia e Pau, e te manako ra teienei manania e kaore e tagata ki reira e hipa nei kiana, katu katoga teienei manania ki ruga ki korari turei tima ke. Ki reira-rave mai ra koia ki te ure tima[1] e hakapakika tura i ruga i tona hika. Tupu ihora te hinagaro ko Pau ki teienei manania, e fakakite

du requin. Il en sortit ainsi immédiatement, tomba dans la mer, et, se jetant à la nage, il gagna au plus vite une terre qui se montrait à sa vue et qu'il croyait être la sienne.

Pourtant ce n'était pas sa terre, et il ne tarda pas à reconnaître son erreur. Craignant alors que celle où il se trouvait ne fût habitée, il alla se cacher dans une touffe de pandanus, afin de se mettre à l'abri d'une hostilité possible des indigènes.

Il n'y était pas depuis longtemps, quand une belle jeune fille parut. Elle s'approcha de l'arbre où s'était réfugié Pau, et, ne se doutant pas de sa présence, monta sur une touffe de pandanus voisine de la sienne. Là, elle en cassa une jeune racine[1], en prit une extrémité et s'en servit pour se frotter vigoureusement son organe sexuel. Ce spectacle enhardit Pau, qui jugea que le moment était venu de se présenter : il

1. Mot à mot : verge de pandanus (ure tima).

atura ona kiana ki teienei manania tika tura koia ki mua mau iho kiana. Ki te ki te haga mai teienei manania viruki teienei tagata, gau e atura koia, e pekapeka roa tura koia, na ko atura : « O vai koe ? E tagata koe e kaore ra e varuga kiro ? E no te hinagaro o Pau i teienei manania, na ko atura koia : « E tagata hoki vau » na ko mai ra te manania : E mea viru ia kia rirokia koe ei kaefa naku. » Kaore o Pau i rare hou ki te reko : tatina tura koia ki teienei manania, togere atura ki ruga ki te gaere e oni atura koia ki teienei manania.

E ua oti to raua piko haga, na ko atura teienei manania kia Pau : « Ko vau, to ku makuahine e to ku teina te noho ki ruga ki teienei henua e kaore atu e tagata ; e kia kore koe kia kite hia e raua e hakamino koe ia u kia kore koe kia riro kia raua, ka gere vau kia raua ; na ku ia taû katiga e te komo viavia e poi mai te haga hana katoga kia kore koe kia higa i te oge. E

se montra. A sa vue, la belle jeune fille poussa un cri de surprise, et, toute troublée, elle lui dit : « Qui donc es-tu ? Un homme ou un Esprit ? » Pau, tourmenté par le désir, répondit : « Je suis un homme ». « En ce cas, reprit la jeune fille, c'est fort bien, sois mon amant. » Pau ne se le fit pas dire deux fois : il étreignit la belle jeune fille, la renversa, et la posséda.

Ensuite elle dit à Pau : « J'habite cette île avec ma mère et ma sœur seulement. Dans la crainte qu'un jour elles ne te découvrent et ne te ravissent à ma tendresse, reste caché ici ; je t'apporterai chaque jour du poisson pour manger et du coco pour boire. Nous pourrons ainsi nous aimer sans qu'elles en sachent rien. » Pau approuva la prudence de sa maîtresse : il retour-

here noa ia taua ma te kite kore hia ta taua haga. » Fakatika ihora ko Pau ki te hina garo ko tana vahine ; hoki atura koia ki roto ki te puke tima noho ai e haere katura teienei manania.

Kaore reka i kemo kemo, purero mai ra te tahi manania ke, ko te teina ia ko te manania matamua, tae mai na koia ki mua ki taua tima ra, kofati katura koia ki te ure tima, e rave katura koia ki te haga i haga hia e tona tuakana i ruga i tona hiko kaore ra ko Pau ki garearea noake, e kaoti ra tána haga haere atura koia, mai te manako koia e kaore koia ki kite hia e ana.

Ki taua hana ra, ua fatata ra te ruki, ki hoki hou mai ai te tu akana : poi mai nei koia ki te katiga e te komo na Pau. Kai atura e inu atura teienei varuga e ki roa akera tona roeroe. Ki reira piko atura raua e kua here roa teienei manania kiana e faka rekareka tura raua kia raua ki taua ruki ra ; e ua fatata te auina i garo ai teienei manania.

na se cacher dans la touffe de pandanus, et la belle jeune fille s'éloigna.

Elle avait à peine disparu, qu'une autre jeune fille, sa sœur cadette, arrivait devant le même arbre, en cassait une branche, et se mettait, elle aussi, à s'amuser d'une façon identique. Mais, cette fois, Pau ne se montra pas, et, la jeune fille s'en alla sans se douter qu'elle avait été vue par lui.

Le soir même, la jeune fille, l'aînée, revint : elle apportait à Pau ce qu'il lui fallait pour satisfaire sa faim et sa soif. L'heureux Esprit mangea et but tant qu'il put. Après quoi, il coucha avec celle qui l'aimait si tendrement, et les deux amants s'amusèrent une partie de la nuit ; un peu seulement avant le jour, la jeune fille se retira.

E kua roa to raua piko haga. Ki reira kua maere te teina ki te tuakana ki te haere haga ki te vahi korari e te katiga e te komo ki tona rima. Peke atura koia na muri iho ki tona tuakana e hipahipa atura koia kiana i te vahi ki haerega hia e ana. E kite atura koia ki tana haga. Huruke atuva koia ki tona kite haga e te piko ra koia ki te tagata, no te mea kaore e tagata ki teienei henua, horo katura koia e fakakite ki tona makuahine ki te mamanu ki kitea hia e koia ki rotopu kia Pau e ki to na tuakana. Tamaki atura te makuahine ki te tu akana, koia ki nimo kiana e te noho nei korari tagata ki ruga ki teienei henua, e reko atura koia kiana e toki ki taua tagata ra e arahi mai ki to ratou fare ki reira ratou e noho katoga i.

Cela dura ainsi quelque temps. Puis, la plus jeune fille s'étonna de voir souvent sa sœur aînée partir avec de la nourriture et de la boisson dans une direction toujours la même : elle la suivit et l'épia. Elle surprit ainsi son secret. Epouvantée de la voir se livrer à un homme, car ordinairement il n'y en avait pas dans l'île, elle courut avertir sa mère de ce qui se passait entre sa sœur et Pau. La mère gronda fortement sa fille aînée de ne pas lui avoir dit qu'il existait un homme dans l'île, puis elle lui conseilla de l'amener avec elle dans la case qu'elles habitaient toutes les trois, afin qu'il pût vivre en famille.

Fakatika tura teienei manania ki te hinagaro o tona makuahine e toki atura koia ki tana kaefa. Toki atura koia e arahi mai ra koia kia Pau ki to ratou noho raga. Fagai atura na vahine kia na. E ki te

La fille aînée suivit le conseil de sa mère et alla chercher son amant. Celui-ci vint, conduit par sa maîtresse. Les deux autres femmes lui firent bon accueil. A partir de ce jour, il habita la case commune

reira hana e te haga hana ki muri mai noho atura koia ki reira e na vahine to ko geti e ua viru roa tona noho haga ki reira.

E ka noho ai koia ki reira, ua kite koia e mea pinepine to makuahine ko tana vahine ki te haerega ki te roto toau i hiaki mai ki te akau e te toau tua. E huruke katura tona manako ki te reira, e no reira peke atura koia i te tahi hana na muri iho ki tona karaga e kite atura koia kiana nei te fa gai ra koia ki te tororiro tohora ki tona iho u. E no tona maere ki te reira haga reko katura koia ki tana vahine, e ua reko mai ra koia e teienei tau paru e ite tana i kite ra e makaro ia na tona makuahine, ei tugane hoki nona. E maere katura ko Pau, kaore ra koia ki tamaki ki tana vahine no na ki nimo kiana ki taua peu ra, koia hoki e tugane tona.

E ua noho roa koia ki reira, tupu mai ra tona hiu i tona noho raga i hiaki i teie nei nau vahine toko geti, e i te tahi hana fakakite atuva koia

aux trois femmes et y vécut fort heureux.

Mais, pendant qu'il menait avec elles cette singulière existence, il remarqua à plusieurs reprises que la mère de sa maîtresse aimait beaucoup aller à un petit lac qui se trouvait entre les récifs et la haute mer. Très intrigué de cela, il s'avisa un jour de la suivre et la surprit donnant le sein à deux baleineaux. Il voulut savoir la raison de cet acte étrange et il interrogea à ce sujet sa maîtresse. Celle-ci lui répondit que les deux baleineaux qu'il avait vus étaient les fils de sa mère et par conséquent ses jeunes frères à elle. Pau se montra surpris, mais ne reprocha pas à sa maîtresse de lui avoir caché qu'elle avait des frères.

A la longue cependant, il finit par s'ennuyer de l'existence qu'il menait avec ces trois femmes et, un jour, il leur fit connaître son désir

ki tona hinagaro ke haere koia ki tona henua mataki ai e hoki mai ai koia : « Reko atura koia e na ruga koia ki te tuako te tohora matahiapo te haere ki tona henua. » Kaore te makuahine ki fakatika ki tona hinagaro, e ki muri mai ra haere katura raua o Pau e farerei ki te makaro i mua. « Na ko mai ra koia e kua tika hoki kiana ki te haere ki taua tere ra, teie ra no te mea e varua kiro katoga koia, te ma taku ra koia ko te kai hia koia e te tagata ko te henua ko Pau : Na ko hou mai ra koia no atu ra e haka mauruuru noa ra koia ki te kaefa ko tona tukahine matahiapo. » E ki te fakarare haga te teina ki teienei reko ko tona tuakana na ko atura koia i ana e kaore koe e haere ki te reira tere, kaore ra ta 'na reko ki rare hia ua papu roa te hinagaro ko te tuakana ki taua tere no na ra. E no tona hinagaro kore ki te tuku ki tona tuakana ki te haere kona nake, ani atura koia kia haere katoga koia na hiaki iana kaore te matahiapo ki fakatika i mua

d'aller passer au moins quelque temps dans sa terre : « Pour m'y rendre, disait-il, je n'aurais qu'à monter sur le dos du baleineau aîné, et celui-ci me transporterait facilement. » La mère fit d'abord plusieurs objections, puis elle alla avec Pau consulter l'aîné de ses fils. Celui-ci répondit qu'il était prêt à entreprendre ce voyage, mais, qu'étant lui-même un Esprit, il craignait que les gens du pays de Pau ne le tuassent pour manger sa chair : « Néanmoins, ajouta-t-il, je risquerai volontiers ma vie pour faire plaisir à l'amant de ma chère sœur aînée. » En entendant ces dernières paroles, le plus jeune des baleineaux se récria : il essaya de déterminer son frère à renoncer à cette entreprise ; mais ses représentations furent vaines : la décision de celui-ci était prise. Alors, ne voulant pas le laisser seul affronter un si grand danger, il lui proposa de l'accompagner dans son voyage. Le baleineau aîné refusa pendant longtemps, car,

ra, no tona here ki tona teina, e ki muri ra fakatika tura koia ki tona teina kia haere katoga mai. E no reira reko atura ratou e kia hiti hou te hana e haere ratou.

lui aussi, aimait beaucoup son jeune frère ; mais, à la fin, il se laissa persuader par lui, et consentit à l'emmener. D'un commun accord, le départ fut fixé pour le lendemain.

Ki te reira hana, reko atura te makuahine kia Pau e kia hipa viru koia ki tana nau makaro toko ite ; e reko mai ra no Pau e kua here roa koia kia ratou, e tei hau roa ra tona here ko te matahiapo ia koia hoki ko tana vahine. E i muri ake pirahi atura koia i ruga ki te tua ko te tohora matahiapo, e ki reira ra to raua haamata haga ki te haere.

Ce jour-là, la mère des deux baleineaux fit ses recommandations à Pau d'avoir à bien veiller sur ses deux fils ; de son côté, ce dernier assura les trois femmes de son attachement pour elles ; il fut particulièrement tendre avec la plus âgée des jeunes filles, celle qui était sa maîtresse. Ensuite il monta sur le dos du baleineau aîné, et, celui-ci, ainsi que son jeune frère, commencèrent à se mettre en mouvement.

Kume mai ra raua ki te toau ki roto ki te roto no vaho mai, kia ki taua roto ra ki te toau kia peke raua na ruga ki te akau. Ki te oti haga te reira, haere katura raua e tae katura raua i vaho mai ki te akau. E kaore i kemokemo i garo ai te henua kia ratou. E rahi te hana e rahi hoki te ruki ki to ratou tere haga. E

Ils attirèrent d'abord dans leur petit lac beaucoup d'eau de l'Océan, afin de le niveler et de passer par-dessus les récifs. Ce résultat obtenu, ils partirent, et gagnèrent facilement le large. Bientôt la terre disparut à leurs yeux. Ils voguèrent ainsi pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. La traversée s'accomplissait à mer-

mea viru roa to ratou tere haga e ua koa hoki ratou ki to ratou haere haga. I te tahi pokipoki, ki te hiti haga o te hana kite atura ratou ki korari henua, ko te kaiga ia no Pau. Ki reira tupu mai ra te manako ko te teinaki te reko ki reko hia e tona tuakana hou ka haere mai ai ratou, reko atura koia iana e hopere kia Pau e e hoki raua i muri nako mai ra te tuakana ki te teina : « Kaore, ua reko vau ki to taua tukahine matahiapo e arahi au kia Pau ma te viru ki ruga ki tona henua, kaore ia vau a hopere kiana i konei, e poi ra vau kiana ki ruga ki te henua, noatu kia higa vau. Heva katura te teina e taparu katura kiana kia fakatika mai koia ki tona hinagaro, e no tona heva toreu fakatika katura koia ki tana i ani haga. Hopu atura koia ki roto ki te toau e pânu katurako Pau ki ruga kaore ra i kemokemo te pânu haga o Pau : ki tona kite haga kia Pau te torahi noa ra, e no te roa ko te henua kaore ia e roaka iana kia torahi, hoki

veille et tous étaient enchantés du voyage. Enfin, un matin, au lever du soleil, ils aperçurent une terre : c'était celle de Pau. Aussitôt le plus jeune des deux baleineaux, se rappelant ce que son aîné avait dit avant d'entreprendre ce voyage, lui conseilla d'abandonner Pau et de retourner en arrière. Mais son frère lui répondit : « Non, j'ai promis à notre sœur aînée de mener Pau sain et sauf dans sa terre, donc je tiendrai ma promesse, dussé-je y trouver la mort. » Le baleineau cadet recourut alors aux prières pour décider son frère à l'écouter, et il se fit si pressant que celui-ci finit par céder à ses supplications : il plongea sous les eaux et laissa Pau à la surface de la mer. Toutefois ce ne fut pas pour longtemps : voyant que ce dernier était vraiment trop loin encore de la terre pour l'atteindre à la nage, il remonta à la surface des flots et reprit Pau sur son dos. Après quoi, laissant là son frère, il se dirigea à toute vitesse vers le rivage,

hou mai ra koia ki ruga e rave hou atura koia kia Pau ki ruga ki tona tua. Ki reira, hopere atura koia ki tona teina e torahi atura koia ki uta e poi ki te kaefa ko tona tukahine ki reira.

pour y déposer l'amant de sa sœur.

E mea fakahiahia roa te puai ko te torahi haga koia ki uta, e te haere ra hoki koia e kimi ki te higa nona ki uta. Te noho ra hoki te puke haga tagata o Pau ki uta, te kori ra, te aue ra, e te fagu ra ratou no to ratou kite haga ki teienei tohora te torahi mai ra i hiaki kia ratou. Pirahi noa tu ra te tohora ki uta e hopere atura ki tana haga ki uta. E ki te taime e hoki ai koia ki tua, rave mai ra te haga tagata a Pau ki ruga iana e tuhiga tura kiana ki te kauri. Kotikoti atura ratou kiana e kai atura kaore ra ki hami katoga, e hopere atura ratou ki te tahi pae ki vaho ki te toau e pânu atura te haga kapakapa ki te atea na ruga ki te gare toau tei ki ki te tikahiri, na vaho mai.

C'était merveille alors de lui voir fendre les flots, et cependant il courait au-devant d'un danger qui grandissait sans cesse à mesure qu'il se rapprochait de la plage. En effet, il y avait là une multitude de gens de Pau, qui gesticulaient, criaient et chantaient en voyant venir à eux ce beau baleineau. D'un bond, celui-ci fut sur le bord de la mer et y laissa son précieux fardeau. Mais, au moment où il s'apprêtait à le quitter pour retourner au large, les gens de Pau se précipitèrent sur lui et le tuèrent à coups de harpon. Ensuite ils dépecèrent son corps et se mirent à manger une partie de la chair ; quant à l'autre partie, qu'ils ne purent absorber, ils la jetèrent à la mer et les morceaux s'en allèrent au loin, flottant à la surface des flots et les cou-

Tae akera teienei puke haga kapakapa ki hiaki ki te teina, e ki tona kite haga mai ki te reira papu atura e ko te tahi ia pae ko te tino ko tona ra tuakana te reira. Kaore koia ki hipa ki tona pago ki te oto haga ki ana, kua tatina noa koia ki te reira ki roto kiana, hakapuke atura koia ki te haga kapakapa e puohu atura ; e i muri a ke, haamori atura koia ki tana atua, kua faka viru koia ki taua puke haga kapakapa ra e ki muri ake riro hou atu ra te reira i te huru tohora e hoki hou katoga mai ra te ora ki roto kiana. Ua huru viru atura te kiro ki tae ki ruga ki ana ra, kua afa noa ra, no te mea kua korereka hia taua paru ra, no te hami haga te tahi afa ki te tagata no Pau E kia oti te reira haga, hopere nakinaki atura raua ki teienei henua kiro e torahi katura raua ki to raua henua.

Kaore to raua hoki haga ki te henua i nakinaki ; e hau ake ia to raua haere ga mai

vrant de sang aux alentours.

Ces morceaux finirent ainsi par arriver jusqu'auprès du baleineau cadet qui, en les voyant, reconnut en eux les débris du corps de son frère aîné. Aussitôt, sans se laisser aller à sa douleur qui, pourtant, était très grande, il s'empressa de les réunir et d'en faire un petit paquet; puis, s'inspirant de la force de son dieu, il les arrangea d'une telle façon que, peu à peu, cet amas de matières reprit la forme du baleineau aîné et que la vie revint en même temps à celui-ci. Le mal était donc à demi réparé, mais seulement à demi, car le baleineau aîné se trouvait être maintenant diminué de moitié par suite de la perte d'une partie de ses chairs mangée par les gens de Pau. Cette opération terminée, les deux frères s'empressèrent de quitter ces parages dangereux et de nager avec vigueur dans la direction de leur île.

Mais le voyage de retour fut moins prompt que celui d'aller : le baleineau aîné, de-

ki te oioi : no te paruparu ko te tohova matahi apo ki taupupu ai to raua tere katoga, e tavai noa tura te teina ki ana e kua maoro roa raua ki tae ai raua ki to raua henua.

E kua riro teienei garo haga roa o raua nei ei haapekapeka ki to raua haga fetii, ki te tavai haga kia raua ki ruga ki to ratou motu, mai te manako ratou e e hoki vave mai raua. No te kite kore ratou ki te tumu ki garo roa i raua e haere noa ia te makuahine e na tu âhine ki hiaki ki te toau hipa noa i ki vaho ; e kaore roa ratou e kite ana kia raua, e ki reira ia ratou e hoki ai ki to ratou noho raga ma te oto e te heva. Kia tae ra ki te tahi hana, katahi rà te hana ki pana mai ai, ka hipa ai ratou ki tua, kite atu ra ratou i na mamanu huru kerekere te torahi mai ra ki ruga ki to ratou motu, fakahi noa'i ki te toau ki ruga. Ko na tohora hoki ia, teie e torahi nei ki ruga ki te henua. E kaore ki kemokemo, papu roatu ra e koia iho à, e hipa viru tura te makuahine e heva atura koia

venu plus faible, retardait beaucoup la course de son cadet, qui était obligé de modérer son allure, et tous deux mirent le double de temps à accomplir leur trajet.

Ce retard fut la cause d'une grande inquiétude pour leur famille, qui les attendait toujours là-bas, dans l'île, et comptait les voir revenir plus tôt. Ne comprenant rien à leur trop longue absence, la mère et les sœurs des deux baleineaux se rendirent à plusieurs reprises au bord de la mer, espérant les découvrir au loin ; mais, chaque fois, personne ne parut, et elles durent s'en retourner complètement déçues dans leur attente. Enfin, un matin, comme elles examinaient de nouveau l'horizon, elles aperçurent deux masses sombres s'avancer de leur côté, en jetant par moments des jets d'eau dans les airs. C'étaient les deux baleineaux, qui arrivaient devant l'île. Quelques instants après, ils furent plus visibles, et, leur mère les regardant avec attention, s'écria

e na ko atura : « Kaore au e kite nei ki te toreu haga ko to ku makaro mua ! Ua pekapeka paka koia. Ku a korereka hia koia ki teienei e kua toreu hia te teina ! »

Kua fatata roa mai ra na tohora ki te akau, hauti atura te toau e toreu roa akera te gare ko te toau e pirahi mai ra raua na ruga ki te akau ki vaega ki te roto. E kore atura te toau e hoki atura ki te huru matamua, te mania e te moana.

Ki reira viru atura i taua na vahine nei ki te haere e ani i te ratere i te huru no to raua tere e te tumu ki noho roá i raua ki to raua garo haga. Reko mai raua e fakakite mai ra raua ki te huru ko to raua gati, e ia rare na vahine ki ta raua reko heva toreu noa tu ra ratou ma t'e pago ko to ratou aau ki te gati ki tae ki ruga ki te tuakana. E muri ake ki te reira vai noa tura ratou mai te garearea kore. Ki muri ake ra, kia kore to ratou heva, reko mai ra ratou e kore roa e viru kia kore kia tairoiro hia te kiro

tout en larmes : « Je ne reconnais plus la forte taille de mon fils aîné ! Que lui est-il donc advenu ? Maintenant il est plus petit que son cadet ! »

Les deux baleineaux cependant se rapprochaient de plus en plus des récifs. Momentanément la mer devint agitée et de grosses lames leur permirent de rentrer dans leur petit lac. Ensuite elles s'apaisèrent, et le lac reprit son aspect calme et bleu.

Les trois femmes purent alors venir demander aux deux voyageurs les motifs de leur trop longue absence. Ceux-ci les leur dirent, et aussitôt elles se mirent à pousser des cris de douleur en songeant à l'infortune du baleineau aîné. Puis elles tombèrent pendant quelques instants dans un état de prostration profonde. Mais bientôt, dominant leur émotion, elles s'écrièrent qu'un forfait si grand ne pouvait rester plus longtemps impuni, et l'aînée des jeunes filles déclara qu'elle allait immédiatement

6

i haga hia ki ruga ki to ratou hetii ; e na ko mai ra te manania toreu ake e haere koia ki te henua no Pau e tamaki e tuhiga ia na no tona kiro e tona havare. Fakatika tura te teina ki te manako ko te tuakana mai te reko mai koia e haere katoga koia na muri ki tona tuakana. Reko katoga mai ra na tohora e haere katoga raua e na raua e poi ki teienei nau manania. E no teienei reko, hauriaria tura te makuahine, na ko atura : E aha, e ta ku nau tamaiti, e haere à korua e kimi ki te higa no korua » ? Na ko mai ra. Eiaha koe e pekapeka mai kia maua : Kaore roa maua e gati hou, e poi noa raua ki na manania e kia fatata ki te henua ki reira ia maua e hopere ai ki vaho ki te toau e na raua ia e to rahi noa ki ruga ki te henua, e hoki ai maua ki tua mai. » Kaore atura te makuahine i reko hou e fakatika tura koia ki tona purehuga kia reva. Kaore koia ki pekapeka ki na ti manania, no te mea e hau ake to raua mana ki to Pau, e ua kite hoki koia e na

se rendre au pays de Pau pour châtier ce dernier de sa perfidie ou de sa lâcheté. Sa sœur l'approuva dans son dessein et lui dit qu'elle l'aiderait à l'accomplir, en l'accompagnant dans son voyage. Les deux baleineaux s'offrirent aussi à contribuer à cette vengeance en recommençant leur voyage pour transporter leurs sœurs. Mais à cette dernière proposition, la mère ne put s'empêcher de frémir ; elle leur dit : « Eh quoi ! mes fils, allez-vous encore risquer votre vie ? » Les deux baleineaux se hâtèrent de la rassurer : « Ils ne courraient aucun risque cette fois-ci, affirmaient-ils, parce qu'ils laisseraient leurs deux sœurs, plus puissantes qu'eux, agir seules ; ils resteraient eux, en pleine mer, tandis qu'elles, gagneraient la terre à la nage. » Alors la mère ne fit plus aucune objection et consentit à leur départ. Elle ne craignait rien, en effet, pour ses deux filles, car elle savait que l'aînée était au moins d'une essence supérieure à celle de Pau, et elle

te tu akana ia e tauturu ki te teina. Reko atu ra te puke purehuga ki to ratou makuvahine e kanoho koia e haere ratou e a roha tura ratou kia na e pirahi atura na manania ki ruga ki te tua ko te tohora e garo atu ra ratou ki to ratou tere haga.

Kaore â ki kitea te viru haga ko te paparagi mai to te reira hana e te manina hoki ko te toau ; e hana viru roa taua hana ra e ko te huru viru iho ia ko te ragi e te toau ki taua tere haga no ratou ra. E tere viru atura ia to ratou. E tae atura ratou ki mua ki te kaiga no Pau e to tona haga tagata. Noho atura na tohora ki vaho ki te toau ki tua mai tei reko hia ki te makuahine, e torahi atura na manania ki uta.

Tapiri atura raua ki uta, pirahi atura ki ruga e haere atura raua ki vaega ki te henua.

Te tagata hou ta raua i kite e tamariki ia te tatina noa ra ki te herere vai haga komo ki te rima, e te haere ga ra koia e toki ki te komo ki roto ki te

pensait avec raison que la plus âgée protégerait sa sœur cadette. En conséquence, les enfants dirent tous adieu à leur mère et les deux filles, montant chacune sur le dos d'un baleineau, partirent avec eux.

Jamais le ciel n'avait été plus pur et la mer, si calme ; il faisait un temps merveilleux, qui dura toute la traversée. Le voyage fut donc excellent. Enfin ils arrivèrent devant la terre où habitaient Pau et ses gens. Les deux baleineaux restèrent au large, comme ils l'avaient promis à leur mère, et les deux sœurs se jetèrent à la nage pour gagner le rivage.

Elles y abordèrent facilement, puis le remontèrent, et firent quelques pas à l'intérieur du pays.

La première personne qu'elles y rencontrèrent fut un jeune enfant qui, une sébile à la main, se dirigeait vers un trou rempli d'eau. Elles l'in-

rua komo. Poro atura raua ki teienei tamaiti, nako atura : « E te tamaiti akera, kaore koe ki kite kia Pau e kua kite anei koe ki tona nohoraga, kia kite koe ra, fakakite mai ia koe kia mana. » Na ko mai ra teienei tamaiti : « E aha hoki vau e kore i kite ai ia na, no te mea e to ku ia fatu, tei ko rake toúa noho haga. » E fakakite katoga tura teienei tamaiti ki korari fare toreu kia raua ra, mai te reko atu koia e no Pau te reira noho raga. « Na ko atu ra te tuakana o teienei nau manania, ka hopere koe ki tau herere ki raro, e ka haere koe e reko kia Pau e te noho nei na vahine to koite tei hinagaro ki te reko reko kia na ; e reko atu koe eiaha koia e noho roa tu, kia naki naki mai ra koia. Rare mai ra teienei tamaiti ki te reko ko teienei nau vahine e haere atura koia, e kaore ki kemo-kemo tika mai ra no Pau ki va-ho mai roto mai ki to na fare. Haere mai nei koia ki ruga ki na vahine e aue atura koia, no tona koa, ki te kite haga ki tana vahine. « Na ko tura teienei va-

terpellèrent en ces termes : « Dis donc, petit, connais-tu Pau, et peux-tu nous indiquer sa demeure ? » L'enfant répondit : « Si je connais Pau ? Mais c'est mon maître ! Il habite là ! » Et l'enfant désigna une grande case, qui se trouvait à peu de distance. « Eh bien ! petit, reprit la plus âgée des deux sœurs, dépose par terre ton vase, et va avertir Pau qu'il y a ici deux femmes qui désirent lui parler ; surtout qu'il ne soit pas long, qu'il vienne vite. » L'enfant obéit, et bientôt Pau sortit de sa case. Il s'avança au-devant des deux femmes et poussa un cri de surprise en voyant son ancienne maîtresse. « Bonjour Pau, dit celle-ci. » « Bonjour », répliqua-t-il, en s'approchant d'elle. Puis il l'embrassa, en lui demandant ce qu'elle était venue faire dans son pays. « Mais, te voir, Pau », répondit-elle simplement. Alors Pau, apercevant à terre le vase en bois laissé par l'enfant, ajouta, sans transition : « Mais, toutes deux, vous devez avoir soif ? » Et, sans attendre leur

hine : Kia orana koe e Pau », reko mai ra koia e « kiaorana pahoki koe. » Faka fatata mai ra koia, e hogi atura koia iana, ma te ui atu e eaha ra tona tere ki ruga ki tona henua : Na ko atura koia i te puoi haga : « Ki haere mai hoki vau e hipa iaû. » E no to Pau hipa haga ki te herere ki raro ki te henua, ki te vahi ki hopere hia ke te tamaiti ra, na ko atura koia kia raua : Kao re korua hia kai ki te komo e taipu mai ra koia ki te komo ki roto ki te rua. Ki reira mamanu atura te tuakana ki korari peu, e kinaha kore roa akera te komo ki roto ki te rua. Na ko atu ra o Pau : « E mea huruke, ua kore noa te komo. Kaore hoki teienei rua ki puta i raro ake, na hea ra ia te komo ki te mama haga, no te mea ki te haga tau katoga kaore à ia teienei komo ki geragera noa ke. E aha ra e peu hou teie ? Na hea noa ra ia to ku haga tagata kia hoki mai ratou na te konehu mai, e kia kite ratou

réponse, il saisit le vase, et se pencha vers le trou pour y puiser de l'eau. Mais, à ce moment, l'aînée des jeunes filles fit un geste, et l'eau du puits disparut complètement. « C'est étonnant, dit Pau, voilà l'eau qui s'en va tout à coup... Ce puits n'a pourtant jamais été percé au fond, et même, à aucune époque il ne s'est desséché. Comment cela se fait-il ? Et que vont dire mes hommes quand ils seront de retour de la pêche et qu'ils ne trouveront plus d'eau pour apaiser leur soif ? » La plus âgée des jeunes filles fit semblant de prendre la chose en riant et répliqua : « Le jeu leur fera oublier la soif, comme à nous il nous la fera oublier ; veux-tu que nous jouions ensemble ? A quel jeu s'amuse-t-on dans ton pays ? » — « On s'amuse au *titiri te konao* [1], répondit Pau. » Eh bien ! repartit son ancienne maîtresse, amusons-nous tous les trois à ce jeu ; toi et moi nous com-

1. *Titiri* signifie lancer, et, *konao* veut dire pierre ; on doit donc traduire par : lancer des pierres.

e kaore e komo e kore ai to ratou hia kai komo. » Fakahua kata tura te tuakana o na manania e nako mai ra : « Na te hauti ia e fakakore ki to ratou hia kai komo, e na te reira katoga e fakakore ki to maua hiakai komo ; kaore koe e fakatika kia hauti tatou : Eaha te hauti ki to koutou henua ? Nako mai ra o Pau, ko te « titiri konao ia. » Na ko mai ra tana vahine matamua, e hauti ia tatou toko geti ki te reira hauti ; e haamata na taua, e ki muri ake to ku teina e hauti ai, kia hiu vau. » E reko atura koia kia Pau e haamata koia. Fakatika mai ra o Pau ma te koa, e tika tura te tahi ki mua ki te tahi.

Rave mai ra te tahi ki na konao korari gahuru e na reira hoki ta tetahi, e faka atea tura raua kia raua, mai te mea ra e geti gahuru haere haga ko te vaevae te maoro. Haamata tura no Pau e titiri atura ki tana haga konao ki ruga ki tana vahine matamua. E kaore roa korari, a na konao i titiri ra i pa noa ke ki ruga kiana, huruke

mencerons ; ma sœur prendra ensuite ma place. » Et elle fit signe de commencer. Pau accepta avec empressement et tous les deux se placèrent en face l'un de l'autre.

Ils ramassèrent chacun dix cailloux et mirent entre eux une distance d'une trentaine de pas environ. Pau commença le premier et lança ses dix pierres contre son ancienne maîtresse. Mais, à sa grande surprise, aucune d'elles ne l'atteignit. La jeune fille lui dit alors : « Moi, je n'ai pas besoin de dix cailloux, mais d'un seul. »

noa kera no Pau. Na ko mai ra te ra ke manania : kaore e hauhaa ia ku kia rave toreu noa ke ki te konao. Korari anake ta ku e titiri. » E ki reira, te kore haga ko tana reko, titiri akera koia ki tana konao ki ruga kia Pau, tano akera te kouma e higa tura ki raro e kaore atura ki garearea hou. Horo mai ra te vahine nana, e fakatau mai ra ki tona manimani rima ki ruga kia na. E no te tae haga te rima ko teienei potiki ki ruga kiana, ora hou mai ra koia e tika mai ra ki ruga. Reko mai ra teienei manania e e hinaga ro anei koia e kia hauti hou raua. Na ko mai ra no Pau : « To ku ia hinagaro » ma te hipa haga riri. » Rave hou mai ra koia i na konao korari gahuru e taheahea tura koia ki ruga ki tana vahine e aore roa korari kanao ki pâ noake ki ruga kia na. E teienei manania, rave hou mai ra koia i tana konao korari e titiri iho ra ki ruga kia Pau. E no te pâ haga te kanao ki ruga ki te rae, higa tura koia ki raro e higa roa.

Et, en même temps, elle lança sa pierre contre Pau, qui, atteint en pleine poitrine, tomba par terre et ne fit plus un mouvement. Son ancienne maîtresse se précipita vers lui et du doigt lui toucha le corps : à ce contact, il reprit connaissance et se releva. Alors elle lui demanda s'il voulait sa revanche. « Je le crois bien, s'écria Pau, furieux. » Et il prit de nouveau dix pierres, qu'il lança coup sur coup sur son ancienne amante, mais sans pouvoir encore parvenir à la toucher une seule fois. La jeune fille au contraire se contenta de s'emparer d'un seul caillou, et de l'envoyer contre Pau. Celui-ci, frappé en plein front, tomba raide mort.

Na ko atura te tuakana ki te teina, tei hipa noa mai ki ta raua haga ma te reko kore : « Ka haere koe e raraga ki te gaohe ei kero vai haga ki te tino no Pau. » Haga tura te teina ki te haga ki reko hia tu kiana e te tuakana. E te oti haga te kero ki te raraga hia e kia vai te tino no Pau ki roto, na ko faahou atura te tuakana ki te teina : « Kaore e au kia ku kia poi ki te tino no Pau, kia poi au ra e kore ia to ku mana, no te mea e varua hoki vau ; poi ra koe : te horoga atu nei au ki te puai ia u no te poi haga ki ana. » Ki reira ra, mau atura te teina taua kero ra e haere atura raua na roto ki te roa haga ko te henua.

Kaore ra raua ki fatata te tahi ki te tahi ki to raua haere haga, tei mua ra te teina e tei muri te tuakana, tavai ai ki te tagata o Pau ko te akuaku mai kia raua, ki reira ia koia e tuahi ai kia ratou. No reira kimi noa raua ki te ravega e kore ai raua e kite a hia ; kaore raua e haere afaro e haere tipu-

Alors l'aînée des deux sœurs dit à la cadette, qui assistait impassible à cette scène : « Va tresser un panier avec des feuilles de cocotier, afin que nous mettions dedans le corps de Pau. » La jeune fille fit ce que lui demandait son aînée. Puis, quand le panier fut terminé et que le corps de Pau fut dedans, l'aînée dit encore à la cadette : « Il ne faut pas que je porte le corps de Pau, car ma puissance disparaîtrait, moi qui suis un Esprit fort ; porte-le toi-même : je te donne la force nécessaire pour cela. » Aussitôt la cadette se chargea du lugubre panier, et les deux sœurs se mirent en marche pour traverser le pays dans toute sa longueur.

Elles ne se tenaient pas l'une à côté de l'autre, mais bien la plus jeune en avant, tandis que son aînée la suivait, prête à repousser une attaque possible des gens de Pau, si ceux-ci s'avisaient de venir les poursuivre. Aussi faisaient-elles tout ce qu'elles pouvaient pour dépister leurs ennemis.

kupuku noa raua kia garo raua; e kia roa to raua haere haga e fakaea rii te tuakana, e no tona mana toreu, e tapu ia koia ki te henua e hopere atu ai koia ki te reira vahi k motu o te ki roa ki te toau no tua ma te haruru, riro atu ai te reira ei moana tauateteka. E no reira te henua o Pau ki motu motu ai riro atu ai te reira ei panai haga motu e rave rahi. Haere noa tu ra raua ki roto ki na hana e na ruki e rave rahi e tae atu ai raua ki te hopea ko te henua. E ki to raua tae haga ki taua vahi ra, kite atura raua ki na tohora ki tua roa, te tavai noa ra kia raua. Torahi atura raua ki te toau e tapapa atura raua ki na paru, te tatina noa ra te teina ki te kero ki ruga ki tona pepenu. E ki to raua tae haga i hiaki i na tohora, pirahi atura raua ki ruga ki to raua tua, e ki reira torahi atura na paru ma te nakinaki ki to ratou henua.

Elles décrivaient en marchant une quantité de courbes, et la plus âgée, en Esprit puissant, s'arrêtait de temps en temps à certains endroits pour y couper la terre et laisser derrière elle un large espace dans lequel les eaux de la mer se précipitaient en mugissant. Et c'est la cause pour laquelle le pays de Pau est devenu un archipel, contenant un si grand nombre d'îles. Elles continuèrent encore ainsi leur marche pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées à l'extrémité du pays. Enfin, parvenues là, elles aperçurent au loin, en pleine mer, les deux baleineaux, qui les attendaient devant la terre. Elles se jetèrent à la nage pour les rejoindre, la plus jeune tenant toujours son panier, mais, cette fois, sur sa tête. Quand elles furent revenues auprès d'eux, elles se hissèrent de nouveau sur leurs dos et les deux baleineaux, se mettant en mouvement, les emportèrent, le plus vite qu'ils purent, dans la direction de leur île.

Kua manuia tura to ratou tere; ua haamata to ratou tere no te hoki haga ki te henua; ua koa katoga ratou. E i fakakite haga ki to raua koa, e faka hi ia na paru ki te toau ki ruga. Ki roa kera na manania ki te toau, e tamaki atura raua ki na tohora, kaore ra raua e rare; faka hi hou à raua ki te toau : ua hinagaro raua ki te hauti. Kaore ra na tukahine ki au ki ta raua hauti; e ko te teina, tei noho ki ruga ki te tua ko te tohora teina, tei riro atura ei paru toreu ake, tei reko ki na tugane : « Kia na reira noa korua ki te pi ki te toau ki ruga kia maua, akunei te tino o Pau e rari ai, akunei hoki ia e kiro ai, e kia kiro ra e hopere hia ia e aku ki vaho ki te toau. » Fakaea tura na tohora ki ta raua hauti, e no to raua hinagaro kia au hia mai raua e na manania, fakataueue atura raua kia rana, ki mua ki muri, kia haiko te komo ki ruga kia raua. E kaore ta raua kopua haga ki au hia e na manania; kite atura na tugahine ki to

L'entreprise avait réussi; le voyage de retour commençait; la joie fut générale dans le petit groupe. Pour manifester la leur, les deux baleineaux s'empressèrent de lancer en l'air des colonnes d'eau. Les deux jeunes filles furent complètement inondées et protestèrent; mais ce fut en vain : les deux baleineaux recommencèrent : ils voulaient s'amuser. Les deux sœurs ne l'entendaient pas ainsi, et la cadette, qui se trouvait montée sur le dos du baleineau cadet, devenu le plus fort, dit à ses deux frères : « Si vous continuez encore à nous envoyer de l'eau, le corps de Pau sera tellement mouillé qu'il se décomposera et que je serai obligée de le jeter à la mer. » Alors les deux baleineaux cessèrent leur mauvaise plaisanterie et, voulant être agréables à leurs sœurs, se mirent à se balancer d'avant en arrière pour faire écouler l'eau qui leur restait sur le corps. Cette bonne intention produisit cependant un effet tout contraire

raua kiro e na ko atura. « A kunei maua e garuru ai ki ta korua haga. E aha ta korua haga e haga nei? Eiaha korua e fakataueue. » Fakaea tura na tohora ki ta raua haga ma te reko kore, e torahi hou atura raua na ruga ki te toau. Kaore roa tura e peu ki tupu hou ki ratou tere haga, viru noatu ra i muri ake.

E tae mai ra ratou ki mua ki to ratou henua; tomo atura na tohora ki roto ki to raua roto e haere atura na manania ki uta ki te henua. Te tavai noa mai ra to raua makuahine kia raua ki te pae toau : mau mai nei kia raua ma te koa. Fakakite tura na manania ki ta raua kero tagata higa ki to raua makuahine : fakahiahia tura koia ki te itoito e te mataku kore o tana nau manania no to raua hoki upokotika haga ki ta raua haga. Kopua tura ratou e faka garearea kia ratou. Neki tura te tino ko Pau ki roto ki te

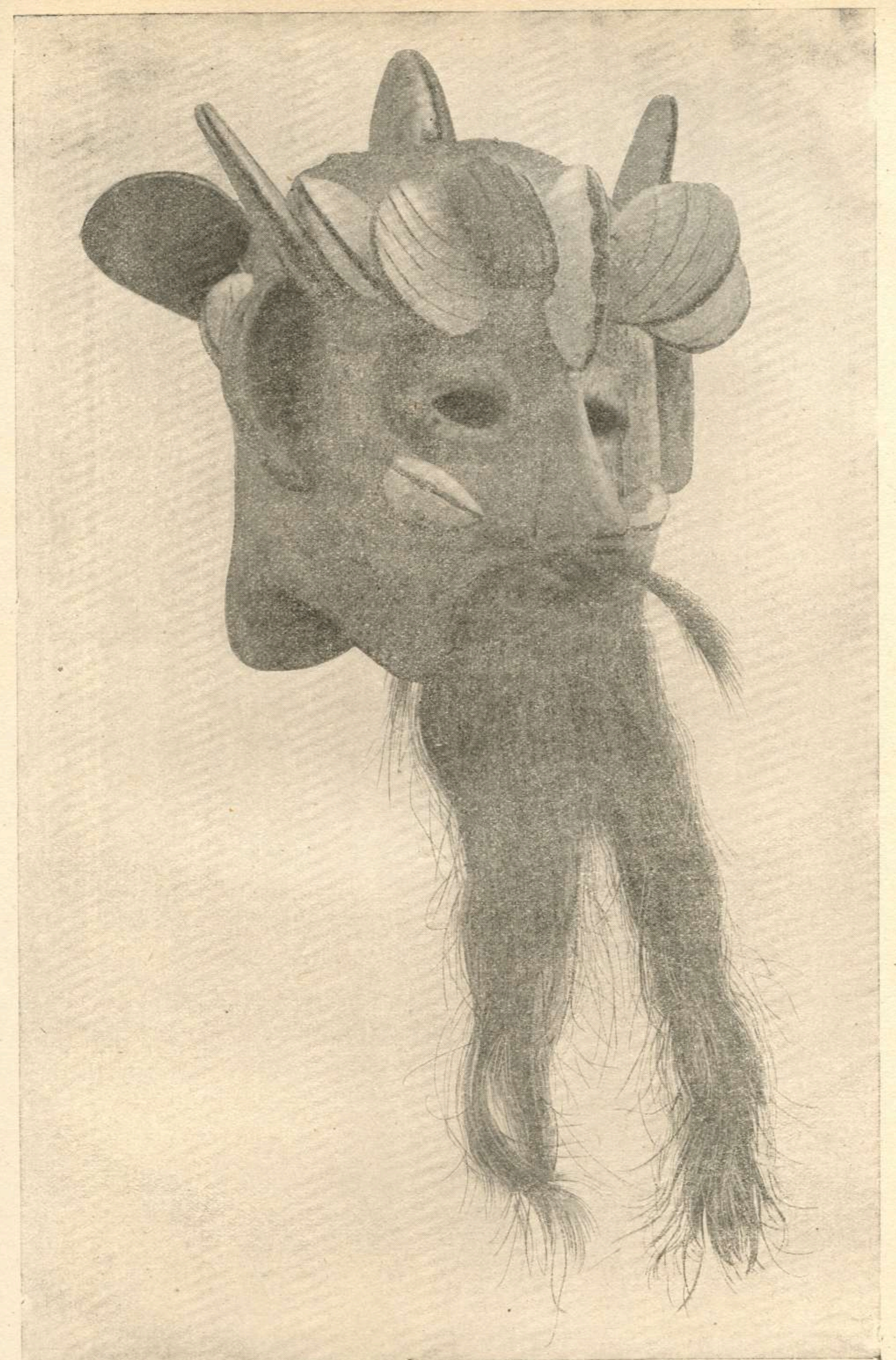
à celui qu'ils espéraient : les deux sœurs se sentirent devenir malades, et s'écrièrent : « Mais, vous allez nous donner le mal de mer! Que faites-vous donc en ce moment? Il ne faut pas vous agiter comme cela ! » Aussitôt les deux baleineaux s'arrêtèrent confus; puis reprirent leur course à travers l'Océan. Ce furent d'ailleurs les seuls incidents du voyage; le reste du temps se passa tranquillement.

Enfin tous arrivèrent devant leur île; les baleineaux purent rentrer dans leur lac, et les jeunes filles descendre à terre. Leur mère les y attendait, sur le rivage; elle les accueillit avec de grands transports de joie. Ses deux filles lui présentèrent leur funèbre trophée; elle les félicita beaucoup de leur courage et de leur victoire. Alors il fut décidé que l'on ferait sans tarder une petite fête en famille. Le corps de Pau fut donc immédiatement mis sur de gros galets ardents, dans un four creusé en terre, et, lorsqu'il

kopihe, e kia kama viru, kiriti hia mai ra ki vaho, kotikoti hia tona kovea e kai atura na vahine e na tohora kia na. Ko te tairoiro haga ia ta ratou ki manako no te haga kiro ta Pau ki kaga ki ruga ki te tugane ko te vahine i piko hia e ana ki mua ra[1].

fut convenablement cuit, on l'en sortit, on le dépeça, et les trois femmes et les deux baleineaux le mangèrent. C'était la seule vengeance capable d'effacer tout le mal que Pau avait fait au frère de celle qui avait été quelque temps sa maîtresse[1].

1. Par son genre, comme par sa forme, cette légende se rapproche évidemment des légendes tahitiennes. Elle est d'ailleurs originaire de l'île Anaa, celle des îles Tuamotu qui, de tout temps, a été le plus en rapport avec l'île de Tahiti et les autres îles de l'archipel de la Société.



Cliché pris par l'auteur.

TUTEPOGANUI, ROI DES MERS.

Tel que le représentent les indigènes des îles Paumotu et des îles Magareva.

Tête en bois de cocotier, ornée de faux coquillages en même substance. Elle est l'œuvre de quelques Mangaréviens.

(Acquise par l'auteur, qui en a fait don au musée des Frères des Écoles chrétiennes de Papeete, à Tahiti.)

XII

Te reko[1] no Tutepoganui, te ariki ko te moana.

Le parler (drame[1]) de Tutepoganui, roi des mers.

Te haga tino i kô ki roto ki teienei reko :

Personnages :

Tutepoganui, te ariki ko te moana[2].

Tutepoganui, roi des mers[2].

Tohoropuga, te ragatira ko te moana, te fakatere i te haga peu ko te moana.

Tohoropuga, chef de la mer, gouverneur du produit des eaux.

1. La langue polynésienne n'a malheureusement pas de mot pour définir une pièce de théâtre, et c'est pourquoi je me vois obligé de mettre entre parenthèses, dans la traduction française, le mot drame, puisque l'ouvrage ci-après en est un, généralement sérieux, parfois comique, il est vrai, mais plutôt un drame qu'une comédie, ou tout autre genre de pièce.

On ne pourra manquer d'être surpris de rencontrer chez les Polynésiens actuels, si dégénérés depuis leur conversion au christianisme, une véritable pièce de théâtre ; mais l'étonnement sera-t-il moindre quand on saura que cette pièce n'est pas leur œuvre, mais celle de leurs ancêtres cannibales ? C'est pourtant ce que les indigènes déclarent unanimement, dans les îles où cette pièce est jouée encore de nos jours, à Takume, Raroia, Taenga, et même quelquefois, à Nihiru et Hikueru. Cela nous prouve une fois de plus que l'anthropophagie n'est pas une marque sûre d'infériorité intellectuelle.

2. Quelques indigènes disent dieu des mers, mais la plupart disent roi. Pour figurer le roi des mers, un indigène de haute taille met sa tête dans un tronc de cocotier creusé et taillé de façon à représenter une tête humaine monstrueuse pouvant avoir à peu près un mètre de hauteur, sur quarante centimètres de largeur ; cette tête de bois est ornée sur le crâne, le front, les côtés, derrière, de nombreuses imitations de coquillages, et, parfois aussi, de différentes sortes de végétations marines, qui en sortent presque entièrement, comme des excroissances naturelles (voir la gravure ci-contre).

Rogomatane, te tagata ko te henua.

Hina, te vahine o Tuna.

Te tahi gaeke, te utuá o Ri.

Te tagata ko te moana, te tagata ko te henua.

Tei Vavau[1] te tupu haga teienei haga, ki vaho ki te toau e ki ruga ki te henua, i te haga tau tahito[2].

Rogomatane, homme de la terre ferme.

Hina, femme de Tuna.

Un chien, métamorphose de Ri.

Peuple des mers, peuple de la terre.

La pièce se passe à Vavau[1], sur mer et sur terre, dans les temps légendaires[2].

I

Ki ruga ki te toau.

Rogomatane. — Tohoropuga ! Tohoropuga ! o koe na te ragatira ko te moana, te fakatere ki te haga peu ko te moana, te ra mai taû paru ta ku ki kanehu ; ka rave mai ki taû tuhaa, faarii mai koe e ka haere ka kai.

I

Sur mer.

Rogomatane. — Tohoropuga ! Tohoropuga ! ô toi qui es un des chefs de la mer, chargé spécialement par ton roi des produits des eaux, voilà du poisson que j'ai pêché : reçois la part qui t'est due ! Prends-la, et va la manger.

1. Vavau est le nom d'une île de l'archipel Toga ; mais c'est aussi celui que l'on donnait, dans les temps anciens, à un groupe d'îles des Paumotu composé des îles Takume, Raroia, Taenga, Nihiru, et Hikueru.

2. Les indigènes assistent à cette pièce, debout ou assis, sur la place publique du village qui est généralement au centre, devant la maison commune. Comme il fait nuit, ils allument des torches, et avant, ainsi qu'après le spectacle, ils tapen sur un gros tambour fait avec un tronc de cocotier et une peau de requin.

II

Tohoropuga (tei fakakite mai kiana[1]). — Ua koa roa vau e Rogomatane, kua hinagaro kaena vau ki te farerei ki te tagata ko te henua, kua taia ra vau. Ka reko mai koe e aha te haga peu viru e kitea hia ki ruga ki toû henua?

Rogomatane (tei hauriaria no tona mataku e tona hititika kaore koia ki, reko oioi e i muri ake, rekoreko potopoto noa tura). — E..., kaore..., kaore e peu viru kiô matou, te au kia mataki à.

Tohoropuga. — Keiaha koe e mataku mai ; e hoa vau noû, kaore vau e fakakiro kia û. A reko mai koe ki te haga peu ki ruga ki toù henua e e aha hoki ta te tagata haga ki ruga ki te henua?

Rogomatane. — E tima hoki to ruga ki te henua, to matou ia noho raga e ta matou ia

II

Tohoropuga (apparaissant[1]). — Je te remercie Rogomatane ; déjà, depuis longtemps je voulais m'entretenir avec quelqu'un de la terre, mais jusqu'ici je n'avais osé : veux-tu me dire ce qu'il y a d'intéressant dans ton pays?

Rogomatane (tremblant de peur et de surprise, reste un instant muet et répond par monosyllabes). — Oui..., non..., il n'y a rien à voir d'intéressant chez nous.

Tohoropuga. — N'aie pas peur ; je suis un ami, je ne te ferai pas de mal. Raconte-moi un peu ce qu'il y a sur la terre et ce qu'on y fait?

Rogomatane. — Il y a des pandanus qui servent à nous abriter et à nous nourrir... et

1. Toutes les explications mises entre parenthèses dans le cours de cette pièce sont celles que certains indigènes, qui la connaissaient déjà, donnaient à d'autres indigènes, qui la voyaient pour la première fois.

katiga, e hinagaro toû ki te mataki ki te reira ka haere mai koe e na ù iho ia e hipahipa ki te haga vìru ki aû.

Tohoropuga. — Na reira, ma ki haere, farahi mai koe kia ku.

si tu veux venir à terre, tu verras par toi-même ce qu'il y a d'intéressant.

Tohoropuga. — C'est cela, je te suis, conduis-moi.

III

Ki ruga ki te henua.

(Kua tae raua ki ruga ki te henua e kua haere ki uta. E kia hoki mai ki vaho ki te pae toau, kua kite ko Tohoropuga ki te haga peu kerekere ki tua, te torahi mai ra ki ruga ki te henua. Kua feruri noa koia, e kia hipa viru koia ki te haga peu kerekere e tere mai ra, tupu ihora te kiro na rugà kia na e kite iho ra koia e e gati te tupu ki ruga kia na. Hipa hou koia, e, ki reira, papu atura kia na e ko tona fatu teie e haere mai nei ma tona matakeinaga: Kua fakahuru maamaa hia koia no tóna mataku, kua horo koia ki te tahi pae, ki te tahi hoki pae, aore atura ki papu kia na

III

Sur terre.

(Ils arrivent à terre, et disparaissent dans l'intérieur. Mais revenant à la plage, Tohoropuga aperçoit au loin dans la mer des formes noirâtres, qui s'avancent lentement vers la terre. Il reste un moment pensif, puis réfléchissant et fixant davantage le groupe noirâtre, il pressent un malheur qui va le frapper. Il regarde encore tout tremblant, et, cette fois, il reconnaît son maître, suivi de son peuple : il est affolé ; court à droite, à gauche, et ne sait plus que faire ; il se porte des coups de poings sur la poitrine pour se repentir de la faute qu'il a commise, et, tout à

e nahea ra koia ; kua tupai koia ki tona kouma kei tatarahapa haga ki te hara tana ki rave, e ki muri ake, kua tika koia, kua hoki ki uta e kua poro koia :)

coup, il s'arrête, revient vers l'intérieur et se met à crier :)

TOHOROPUGA. — E homa ! To te henua geragera nei ! Teie te ariki Tutepoganui ! E mata haka araara : te mea koia ki tae hua mai i konei, ua gati koutou ; hakarare mai ki taku reko ; hakaineine koutou ki te tamaki ; hakaitoito ; e tauturu hoki vau kia koutou.

TOHOROPUGA. — Eh ! Peuple de la terre ! Voici le roi Tutepoganui ! Prenez-garde à vous : s'il s'est décidé à venir ici en personne, vous pouvez vous attendre à un redoutable châtiment ; écoutez-moi ; préparez-vous à soutenir un combat terrible ; soyez courageux ; je suis avec vous.

TE HAGA KAEFA E TE HAGA VAHINE KO TE HENUA. — Ka tuu kia haere mai koia, kua ineine matou ki te karo haga kiana.

HOMMES ET FEMMES DE LA TERRE. — Il peut se présenter, nous sommes prêts à l'évincer.

(Kia fatata mai ra ko te ariki Tutepoganui ki te henua, tupu hou mai ra korari huru ke ki roto kia Tohoropuga, e roaka hou mai ra te itoito kiana. Hoki mai ra koia ki vaho ki te pae toau, e kia rare mai te ariki ki tona reko, reko atu ai koia ki te haga reko haka koa kia na.)

(Cependant au fur et à mesure que le roi Tutepoganui approche, un revirement se fait en Tohoropuga et il reprend courage. Il revient vers la plage et lorsque le roi est à portée de sa voix, il lui adresse des compliments.)

TOHOROPUGA. — O koe tena, ko toku ariki, te ariki

TOHOROPUGA. — C'est toi, ô mon roi ! le roi des mers, le

ko te moana, te ariki Tutepoganui, o koe tei tae mai i konei! Kua hopere hoki koe ki te togotogo haga ko te moana no te haere haga mai ki ruga ki teienei kaiga mai te poi mai ki te uhi, te koeha, te kapikapi, te toka e te haga peu katoga ka te moana, kua toreu roa ta û haga peu ki poi mai, kua hami paha to roto ki te moana. O koe mau te ariki ko te moana, te kite nei au kia û. E aha hoki te tumu toreu ake ki tae mai ai koe e ki hopere ai koe ki toû noho raga ariki. E aha te reira tumu toreu ki opua i koe e haere mai koe mai te pô mai?

grand Tutepoganui qui es ici! Tu as quitté les profondeurs de l'Océan pour venir sur cette terre en emportant avec toi les nacres, les bénitiers, les huîtres, les coraux et toutes les coquilles de la mer, tu en as tellement qu'il ne doit plus en rester dans les eaux. C'est bien toi, le roi des mers, je te reconnais. Il faut certainement que tu aies été forcé par une grave circonstance pour avoir quitté ta demeure royale et être venu si loin. Quelle est donc cette circonstance qui t'a décidé à sortir de l'abîme?

Tutepoganui. — Kua tae mai te gatutu ko te henua ki raro ki te pô ki Ruahatu[1] e kaore taku moe e varega. Kua haere mai au e hipa ki te haga kiruga nei.

Tutepoganui. — Le bruit que l'on fait sur cette terre est arrivé jusqu'à moi dans les ténèbres de Ruahatu[1] et a troublé mon sommeil. Je suis donc venu voir ce qu'on y fait.

Tohoropuga. — Kua mataku vau kia û; kua manako vau e ki haere mai koe e karo kia ku no to ku haere haga

Tohoropuga. — J'ai craint un instant pour moi; j'ai pensé que tu venais ici pour me punir d'être monté sur cette terre

1. Les Paumotous disent que Ruahatu (ou Ruatu) était le même lieu qu'Havaiki. Or nous venons de voir ici qu'ils le plaçaient sous la mer, au fond de l'Océan. Havaiki était donc bien à l'origine un lieu imaginaire, quoiqu'on ait dit le contraire.

mai ki ruga ki te kaiga geragera mai te reko kore atu vau kia û. Faka ora mai kia ku.

Tutepoganui. — E tahi katoga ia tumu ko toku tere ki ruga ki te kaiga nei, toku ra tere mau ki tae mai ai au i konei, e kimi mai au ki ta ku nau huiragatira toko ite, te tohora e te tifai, tei garo ke e ko tei tatina hia i konei e te tagata ko te henua geragera. E kia kitea hia kia û, kua ora kia koe e kua ora katoga te haga tagata tei faarii mai kia û e ko tei tatina ki toku huiragatira.

(Kua horo atura ko Tohoropuga ki hiaki ki te haga tagata ko te kaiga tei ineine ki te karo mai te ariki ko te moana kia tae mai koia, e, ki te atea haga ra tona reko haga :)

Tohoropuga. — E te huiragatira ko te kaiga nei! Kua tae mai ko Tutepoganui, te ariki ko te moana kio koutou nei. Eiaha koutou e mataku, kaore koia e haga kiro mai kia koutou, ki haere mai koia e kimi ki te tohora e te tifai i garo aenei ki tona kaiga e ko

sans ton autorisation : laisse-moi la vie.

Tutepoganui. — Cela est, en effet, un des motifs de ma visite sur cette terre, mais le principal est pour rechercher deux de mes sujets, la baleine et la tortue, qui ont disparu de mon royaume et qui sont retenues ici par le peuple de la terre. Aussi, si tu les retrouves, je te fais grâce, ainsi qu'à ceux qui t'ont donné asile et qui ont capturé mes serviteurs.

(Tohoropuga accourt vers le peuple de la terre assemblé pour combattre le roi des mers dès son apparition, et, du plus loin qu'il peut l'entendre, il lui crie :)

Tohoropuga. — Peuple de la terre ! Tutepoganui, le roi des mers, le grand roi est chez toi : n'aie pas peur, il ne vient pas te faire du mal, il vient simplement rechercher la baleine et la tortue qui ont disparu de son royaume et que tu aurais retenues ici : allons

ta koutou ki hakanimo i konei. Haere tatou e toki, maki haere, te haga huiragatira ko te kaiga geragera nei, ka haere mai, haere katoga tu au, e na reira tatou ei fakakoa haga ki te ariki nui ko te moana, te ariki kotahi ra ko Tutepoganui !

Te huiragatira ko te henua. — E, e fakahoki matou ki te tohora e te tifai kia na ra !

Tohoropuga (tei hoki mai i hiaki ki te ariki). — Kua haere vau ma te huiragatira ko te kaiga e kimi ki toû huiragatira ki garo ra.

Tutepoganui. — Ka haere, keiaha ra koe e kemokemo.

(Garo atura ko Tohoropuga ma te huiragatira ko te kaiga.)

IV

Kua haere te ariki ko te moana ki te ori haere e te mataki ki te haga peu ko te henua nei tei kore i kitea hia e ana.

(Kite atura koia ki te haga ruau tei kore i maraga na muri kia Tohoropuga, kua haere koia ki reira.

les chercher ! Viens, peuple de la terre sèche, viens, je te suis, faisons cela pour l'unique, le seul grand roi des mers Tutepoganui !

Le peuple de la terre. — Oui, nous allons lui rendre la baleine et la tortue !

Tohoropuga (revenant vers le roi). — Je vais aller immédiatement, accompagné du peuple de la terre, à la recherche de tes êtres disparus.

Tutepoganui. — Va, et ne sois pas long.

(Tohoropuga et le peuple de la terre disparaissent.)

IV

Le roi des mers se promène et visite les choses de la terre qui lui sont inconnues.

(Il aperçoit un groupe de vieillards qui n'avaient pu accompagner Tuhoropuga et se dirige vers ce côté.

Tutonu atura tona nohi ki ruga ki korari vahine tei kitea hia e ana ki mua ra, mai te noho mai te tahi mamanu i hiaki kiana, tei kore ki kitea hia e ana. E vahine ruau mau teienei vahine e e gaeke hoki teie mamanu i hiaki kiana.)

Tutepoganui (tei reko atu ki teienei vahine). — O vai koe, kua kite paha vau kia u?

Te vahine ruau. — Ko Hina hoki au, te vahine a Tuna.

Tutepoganui. — Kua kite hoki vau kia û?

Hina. — Kua kite katoga vau kiaû, ko Tutepoganui koe, te ariki ko te moana.

Tutepoganui. — E, eaha te rake mamanu i hiaki kia û?

Hina. — E gaeke hoki ia.

(Kua rave atura ko te ariki ki ruga ki te gaeke e mirimiri atura.)

Te gaeke (tei tika mai ki ruga). — Uâ! Uâ[1]!

Tutepoganui. — E Hina, a reko mai na koe i taû haga i konei?

Hina. — Ki teienei e overe

Son regard s'arrête sur une personne dont la physionomie ne lui est pas inconnue et près de laquelle se tient un être qu'il n'a jamais vu. Cette personne est une vieille femme et l'être qui se tient auprès d'elle est un animal : un chien.)

Tutepoganui (interpellant cette femme). — Qui es-tu, il me semble te reconnaître?

La vieille femme. — Je suis Hina, la femme de Tuna.

Tutepoganui. — Je t'ai connue.

Hina. — Moi aussi je t'ai connu : tu es Tutepoganui, le roi des mers.

Tutepoganui. — Et qu'est-ce que cet animal?

Hina. — C'est un chien.

(Le roi s'approche du chien pour le caresser.)

Le chien (se redressant). — Ouah! Ouah[1]!

Tutepoganui. — Alors Hina, veux-tu me dire ce que tu fais ici?

Hina. — En ce moment,

1. Un indigène lui tire la queue, pour le faire aboyer.

ia vau, e ko teienei gaeke toku hoa.

je suis une pauvre délaissée, et n'ai pour compagnon que ce chien.

TUTEPOGANUI. — E aha ia te haga ki tupu mai ki ruga kia û, mai toku à hopere haga kia û ?

TUTEPOGANUI. — Que t'est-il donc arrivé depuis que je t'ai perdue de vue ?

HINA. — Aue ! mai toku a hopere haga ki te togotogo haga ki Ruahatu, tei kore roa vau ki viru, kua pekapeka hou ia vau.

HINA. — Oh ! Depuis que j'ai quitté les profondeurs de Ruahatu, où je n'étais déjà pas heureuse, j'ai eu bien des ennuis.

TUTEPOGANUI. — Fakakite mai koe e Hina ?

TUTEPOGANUI. — Raconte-moi cela, Hina ?

HINA. — Kua riro hoki vau ei vahine na Tuna [1] na roto ki te faatina ma te hinagaro kore hoki au, kua kore roa vau ki au kia na e kua faufau hoki au ki te vare puhi ki piri mai ki ruga kia ku. E i korari hana kua opua vau e hopere kia na e e haere mai e kimi ki te kaefa tagata naku ki ruga ki te kaiga geragera.

HINA. — J'ai d'abord été l'épouse contrainte et forcée de Tuna [1] ; son contact me répugnait et la glue qu'il répandait sur mon corps me dégoûtait complètement. Aussi, ai-je pris un jour la détermination de le quitter et de venir à la recherche d'un nouvel époux parmi les habitants de la terre sèche.

Ki toku tae haga ki ruga ki te kaiga matamua, kua rekoreko mai te tagata kia ku, e ki to ratou kite haga ko te vahine vau no te kaito ra no Tuna,

Aussitôt arrivée dans une première terre, je fus questionnée par les habitants, et dès que ceux-ci eurent appris que j'étais l'épouse du redou-

1. Tuna veut dire anguille.

kua tiavaru mai ra ratou kia ku, no to ratou mataku ki taku kaefa.

Haere atu ra vau ki ruga ki te tahi kaiga ke, e no taua tumu ki ruga nei, kua tiavaru hou hia vau.

E kua haere vau ki te toru ko te kaiga, kua farerei ia vau kia Maui, e ki tona kite haga ki toku huru e taku e kimi nei, kua reko mai ra koia : « E niu patitika anei ta u kaefa ? » Na ko tu vau : « Kaore, e mea totoro koia. » Ua nakomai ra koia : « E karo kia vau kia na : ei vahine koe na ku. » E kua fakatika hoki vau.

Kaore ki kemokemo tapapa mai ra no Tuna kia ku. No te puai haga ko tána torahi kua ranu hia te toau. Nako mai ra ko Maui kia ku e haere vau ki uta e fakanimo kia ku, e haere atura koia ki tatahi e tavai kia Tuna. Haere atura vau e haere atura hoki ko Maui ki te pae toau. Kaore ki kemokemo tae mai ra ko Tuna (ko ta Maui kia reko kia ku) e ki tona kite haga kiana,

table Tuna, ils me chassèrent de chez eux, craignant le courroux de mon mari.

J'allai alors dans une autre île, d'où pour le même motif que je viens d'indiquer, je fus également chassée.

Enfin, dans la troisième terre où je me rendis, je fis la rencontre de Maui qui, mis au courant de ma situation et de ce que je recherchais me dit : « Ton mari est-il un être marchant droit? » Je lui répondis : « Non, il rampe. » « Alors, dit-il, dans ce cas, je puis me mesurer avec lui : tu seras ma femme. » Et j'acceptai.

Mais peu de temps après, Tuna se mit à ma poursuite. La force avec laquelle il nageait, faisait grossir les ondes de l'Océan. Maui me conseilla d'aller me cacher dans l'intérieur de l'île, tandis qu'il se dirigeait vers la plage pour y attendre Tuna. Je m'en allai donc, et laissai Maui, qui se rendit effectivement au rivage. Tuna ne tarda pas à y arriver (d'après ce que me raconta

na ko atura : « Ka tika koe ki toku keka e Maui ! » Nako mai ra no Maui : « Eaha tou tere ki konei ? » Nako atura no Tuna : « I kimi mai au ki taku vahine kia Hina. » Puoi mai ra no Maui : « Ka haere koe, kei aha koe e noho mai ki konei ; kua gere koe, e vahine o Hina na ku. » Na ko mai ra no Tuna : « Kua higa koe kia ku, e Maui. » Ou'a mai ra no Tuna ki ruga ki te kaiga, e haere atura koia ki ruga kia Maui. Poi atura no Maui ki tana kopahi konao ki ruga, e ki te faahoki haga ki ruga kia Tuna, motu takake atura te pepenu. Teie ra, aue te mea maere rahi ! Kua piri atura te pepenu ki ruga ki te tino. Te kite haga ko Maui ki te reira, poro atura koia ki tona tuakana e haere mai e tauturu kiana, e, ki te tapu haga ko Maui ki te pepenu no Tuna, tatina mai ra te tuakana ki te mahiga no Tuna kia kore atura te pepenu kia piri hou ki te tino. Kaore mau atura ki piri hou, e higa atura no Tuna. Rave atura

plus tard Maui), et voyant celui-ci, il lui dit : « Ote-toi de mon passage Maui ! » Mais Maui lui répondit : « Que viens-tu faire ici ? » Alors Tuna dit : « Je viens à la recherche de ma femme Hina ! » Maui reprit : « Retire-toi de ces lieux ; Hina ne t'appartient plus, elle est ma femme. » Mais Tuna répliqua avec force : « En ce cas-là, tu vas périr Maui ! » Et aussitôt, sortant complètement de l'eau, il s'élança sur Maui. Maui leva immédiatement sa hache en pierre, et l'abaissant sur Tuna, lui coupa d'un seul coup la tête. Mais, ô prodige ! celle-ci se recolla tout de suite au tronc de son corps. Voyant cela, Maui appela son frère à son secours, et, tandis qu'il tranchait de nouveau la tête de Tuna, son frère tirait sur la queue pour empêcher le corps de se recoller de nouveau à la tête. Cette fois les deux parties ne purent plus du tout se rejoindre, et Tuna mourut. Alors Maui prit sa tête et me l'apporta, en guise de présent. Je

Maui ki te pepenu e poi mai ra kia ku nei ei taoga na ku. Rave mai ra hoki vau, ma te koa, no te mea ko te tapaó fakakite ia kia ku e kaore au e kiro hou ki te tahi kaefa faufau na ku.

Noho viru noa tu ra maua o Maui ki roto ki tona fare. Areá ra, kaore ki roaroa te viru haga ko toku noho haga.

Kua kite ra vau ki te tagata purotu ra kia Ri, e tupu iho ra toku hinagaro kiana. Piko atura maua. No te mea e hoa teienei tagata no Maui, korari à ta matou kai haga katiga e tahi à noho raga to matou toko geti. Kua koa mau ia vau ki reira.

Ki te tahi ra hana, i poro ai au kia Ri e haere mai e kai ki te katiga kaore koia ki haere mai. Reko atu vau ki taku kaefa e na ko mai ra koia eiaha e na reira ki te poro, nako ra : « E Ri ! e Ri ! haere mai koe ki te pae toku tohe noho ai. » Reko atu hoki au ki taua reko ra, e hititika atura vau ki te

l'acceptai avec joie, car elle était pour moi la preuve que je ne serais plus à l'avenir inquiétée par un époux qui me dégoûtait profondément.

Après quoi, nous vécûmes en paix Maui et moi dans la case qui lui appartenait. Toutefois, ce ne fut pas pendant longtemps.

J'avais fait la connaissance du beau Ri et je m'en étais éprise. Nous eûmes ensemble des relations et je trompai ainsi mon autre époux avec lui. Ce dernier étant l'ami de Maui, nous mangions et habitions tous les trois dans la même case. J'étais alors vraiment heureuse.

Cependant, un jour que j'appelais Ri, comme d'habitude, pour lui dire de venir manger, il ne me répondit pas. J'en fis l'observation à mon mari, qui me dit : « Ce n'est pas comme cela qu'il faut appeler Ri, il faut crier : « Ri ! Ri ! viens te placer près de mon derrière. » Je répétai la

kite haga ki teienei manu e noho mai nei i hiaki kia ku nei. Ki reira, kua papu roa kia ku teienei haga. No te kite haga taku tane ki ta maua haga kiro ki fakariro ai koia kia Ri ei gaeke. Kua tupu toku hauriaria ki teienei manu ki mua ra e ki muri mai kua tupu toku here toreu. Toku ia hoa ki teienei e aita tu.

Tutepoganui. — Aue ! koe e Ri e !

(Toro atura tona rima na ruga kia na.)

Te gaeke. — Uâ ! Uâ !

phrase, et quelle ne fut pas ma surprise de voir la bête qui est ici venir se placer auprès de moi ! Je devinai alors tout : mon mari ayant découvert nos relations coupables, avait changé Ri en chien ! J'eus d'abord horreur de cette bête, puis je la pris en grande affection. Ce chien est aujourd'hui mon seul compagnon.

Tutepoganui. — Hélas ! ô Ri !

(Et il étend la main pour le caresser.)

Le chien. — Ouah ! Ouah !

V

Ki te reira taime ki tae mai ai ko Tohoropuga.

Tohoropuga. — Aue ! te ariki ko te moana e Tutepoganui e ! Kua manuia taû ki fakaue mai kia ku. Kua kite a te haga huiragatira naû ki garo ra, tei konei iho raua, kua tatina hia ki roto ki te roto ki Vavau ; teie raua tei tahatai te

V

A ce moment arrive Tohoropuga.

Tohoropuga. — Oh ! roi des mers, Tutepoganui ! Tes ordres ont été exécutés. Tes sujets disparus sont retrouvés : ils étaient ici captifs dans une lagune de Vavau ; ils sont à présent près de la plage, où ils t'attendent. Tutepoganui, toi

tavai mai ra kia u. Tutepoganui, o koe te ariki i hau ake ki te moana, te ani atu nei au e kia fakaora mai koe kiaku e to te kaiga geragera nei.

TUTEPOGANUI. — Kua ora koutou, to te kaiga geragera nei, e koe Tuhoropuga, haere mai koe na muri kia ku, e riro koe ei tagata mana roake ki teienei e kaore ki te matamua ra. Maki hoki anake ki te po ki Ruahatu.

(Tahopu atura ko Tohoropuga ki raro, tia ke ra ki ruga e kori atura no tona koa ; kua na reira katoga to te henua nei.)

TOHOROPUGA (tei reko ki te tagata ko te kaiga). — Te takake nei maua kia koutou, kaore ia tatou e farerei hou.

(E hoki atura te ariki ki roto ki te togotogo haga ko te moana, mai te pee hia koia e Tohoropuga e to te moana huiragatira katoga, ki te taime a poro ai e a kori ai te tagata ko te kaiga.)

qui es le seul grand roi des mers, je te demande maintenant ma grâce et celle du peuple de la terre.

TUTEPOGANUI. — Vous êtes tous graciés, vous hommes de la terre sèche et toi Tohoropuga, suis moi, tu seras désormais plus grand que tu ne l'étais. Retournons chez nous dans les profondeurs de Ruahatu.

(Tohoropuga se prosterne, puis se relève et danse de joie, le peuple de la terre en fait autant.)

TOHOROPUGA (s'adressant au peuple de la terre). — Nous vous quittons, hommes de la terre sèche pour ne plus vous revoir.

(Et le roi disparaît dans les eaux, suivi de Tohoropuga et du peuple des mers, pendant que le peuple de la terre crie et gesticule.)

Iles Paumotu ou Tuamotu, 1912.

DEUXIÈME PARTIE

LA LITTÉRATURE ORALE DES TAHITIENS[1]

I

Tuatapaparaa i te tere o Hono e Tu ia raua i tere mai na Tahiti i Niau.

Ua pohe na metua o Hono e Tu. Ua pehe raua i te pehe inia ia raua haamatai raua i te reva. Ua haamata raua itetere nania i to raua tau pahi. To Tu pahi Tohoranui, to Hono

I

Récit du voyage de Hono et de Tu de Tahiti a Niau.

Les parents de Hono et ceux de Tu étaient décédés. Au moment de leur départ, Hono et Tu entonnèrent un chant d'encouragement.

Ils partirent chacun sur un bateau. Le bateau de Tu s'appelait Tohoranui, et celui de Hono, Mani.

1. On ne donne pas le nom de Tahitiens seulement aux indigènes de l'île Tahiti, mais aussi à tous ceux des îles du Vent et des îles Sous-le-Vent de Tahiti, qui est la principale île de cet archipel nommé par les Européens archipel de la Société.

pahi o Mani. Ua tere raua e ua fatata temoua o Tahiti i te moe ua pehe iho ra Hono i tona fenua. Ua fatata Niau i te puta, ua huri hia Hono i raro. Aita tura na pahi etere, tuu atura Tu ite hoe hue tomo atura Hono i roto i teie hue. Takamaira iuia i ta raua nau pahi. Ua tae teinei tau pahi iuta i Faau[1]. Faaroo ihora tevahine Tekurataukia i roto i te fare ua pehe ihora Hono. Taparu atura Hono iana, aita roatu Teura[2] i piri iana. E no te ore roa teura e piri iana, taparu faahou Hono iana. Ireira aita roatu ta Hono e ravea, i reira ua vaiho Hono i tana tuana ia Tu i Faau. Ua reva oia i te mau fenua inia, ua vaiho oia e piti tapao i Niau, e piti tapu ae avae, hoe puta omore.

Ils filèrent, et les montagnes de Tahiti allaient disparaître, lorsque Hono entonna un hymne de son pays.

Niau allait poindre à l'horizon, quand Hono fut jeté à la mer. A partir de ce moment, les bateaux ne marchèrent plus ; Tu lui jeta une calebasse dans laquelle il se réfugia. Cette calebasse se rapprocha d'elle-même des navires.

Ceux-ci atterrirent enfin à Faau[1]. La femme Tekurataukia fut surprise d'entendre Hono qui chantait.

Hono supplia Teura[2] de lui accorder ses faveurs, mais celle-ci demeura sourde à ses prières. Et comme elle ne se décidait pas, il la supplia encore.

Après avoir vainement employé tous les moyens pour posséder cette femme, il quitta Niau en y laissant son frère Tu.

Il se dirigea vers les îles de l'Est, après avoir cependant laissé à Niau les traces de son passage, lesquelles sont deux empreintes de ses pieds et un trou fait avec sa lance.

1. Ancien nom de l'île Niau.
2. Abréviation tahitienne de Tekurataukia.

Ua tere oia enote ahoaho no te ore ote matai, ua ani oia ia Tu i te hoe matai Toerau. Paaina mai te matai inia i tona pahi ia Mani, tere atura te pahi. Ua tere Hono mai Faau atu e tere i Napuka tae oia i reira vaihoi tana tapao i reira oia hoi e omore, tona ioa Ruapago, revatu oia i Takume vaiho e piti tapao hoe hupe moua e tona piritome raahia e te taata e Taururagi, te fenua i piritome hiai oia o Tekotiga, i Takume iho. Mai Takume, haere oia i Marokau vaiho tana tapao i reira e maka. Ei muri aera, hoi atura oia i Tahiti.

Il partit, fut pris par les calmes, et à bout de patience, il demanda à son frère Tu de lui envoyer le vent du Nord.

Le vent se fit sentir, et enleva son bateau appelé Mani.

Hono alla de Faau à Napuka, où il laissa une de ses lances appelée Ruapago. De là, il se rendit à Takume, où il établit la brise de terre, et où il se fit circoncire par Taururagi, au lieu appelé Tekotiga, à Takume même.

De Takume, il alla à Marokau, où il laissa une fronde.

Ensuite, il retourna à Tahiti.

II

Te parau no Pipiri ma.

E parau teie note hoe tau na taata ravai ite ia. Itaua na taata ra pai ito raua haere raa etae atura raua itaua vahira to raua ua ia ha mani raa i te rama niau na raua eoti atura, etiae atura raua ite poraa eireira raua e haamataai ite rama itaua rama naraua ara, e tai aere ite po raa haa mata atura raua ite rama itarau rama eoti aere hoi atura raua ite fare itaua-pora to raua ia manao raa etunu raua itaua ia naraua ra e aura atura hoi taua ia naraua ara. Ireira ua parau atura tana

II

La légende de Pipiri ma.

Ceci est l'histoire de pêcheurs.

Ces deux pêcheurs, qui n'étaient autres qu'un homme et sa femme, projetèrent une pêche aux flambeaux. Ils ramassèrent donc des feuilles sèches de cocotiers et confectionnèrent des flambeaux. Ils attendirent ensuite la nuit, puis ils commencèrent la pêche. Après avoir ramassé suffisamment de poissons, ils rentrèrent chez eux. Ils firent cuire le produit de leur pêche et au moment où ils s'apprêtaient à manger, la femme dit à son mari: « Va réveiller les enfants pour qu'ils

vahine ia na faaara mai ia aiu ma etama na o atura taua taata toraua iho metua eiaha e faaara mai vaiho noatu ia taoto noana taua na tamarii nei aita raua itaoto te ara noa ara taua na te marii tama atura hoi raua te vahine ete tane atoa hoi inomo atura taua na te marii nei ito raua metua no te mea ua faatii ia raua ite maa manao iho ra taua na te marii ra ehaere raua eita raua e faaea faa hou mai ipi hai iho. Iraua no te mea ua faatii hia raua ite maa. Ireirato raua ia faahee raatu manao noa ra hoi na metua e te taoto noa ara taua na te marii nei iniito raua roi no fea hoi ua reve eana taua na te marii nei ite horo, tamaa raaia raua e paia atura raua haere mai nei raua hoi atura raua aita taua na te marii nei ua reva ite horo tapopa atura raua ina te marii eaita roatu iroo hiatu ia raua tei mua noatu rahoi taua na te marii nei ia raua toraua ia tuoraa tu e Pipiri e, hoi mai na maira hoi taua

viennent manger. » Le père répondit : « Ce n'est pas la peine, laisse-les dormir et mangeons. » Les enfants, qui ne dormaient pas, avaient entendu la conversation de leurs parents. Ils furent peinés de la conduite qu'avait leur père à leur égard, et aussi décidèrent-ils de quitter immédiatement le toit paternel et de fuir des parents égoïstes comme les leurs. Les parents continuaient à manger tranquillement, croyant que leurs deux enfants dormaient, alors qu'ils avaient fui.

Après avoir pris leur repas, les parents rentrèrent dans leur case et constatèrent l'absence de leurs deux enfants. Les parents, les ayant aperçus s'enfuyant vers les cieux, essayèrent de les poursuivre et de les atteindre, mais en vain. Les enfants étaient toujours devant, tandis que les parents les suivaient à quelque distance. Ceux-ci leur criaient : « Pipiri, revenez à nous », et les enfants de répondre : « Nous ne retournerons point à vous,

na te marii nei eita maua ehoi atu tau tai ino hoiote rama tau tai faatii otare nariro ae nei na pupaura ite rai o tipi tipi o tapatapa orei te hue iti Matarii maere nia ae Pipiri ma era raro iho ua tuu tavaha ta teriu ua tuu tavaha ta te uri no te inoino itaua na te marii nei ito raua tau na metua noreira raua i horo ai aita raua i hinaaro faa hou ite parahi mai ipihai iho ua raua tau metua iino ite maa[3].

la pêche aux flambeaux est ingrate, elle laisse les enfants souffrir la faim, aussi ils vont demander asile dans les cieux et l'on y verra désormais Matarii[1] au-dessus et Pipiri ma[2] au-dessous. »

C'est de désespoir que ces deux enfants ont pris la détermination de quitter leurs parents[3].

1. Groupe d'étoiles.
2. Ma signifie que Pipiri est suivi d'autre.
3. Légende des indigènes de l'île Huahine.

III

Te parau no Tiaitau no te fenua ra o Raiatea.

E parau teie note hoe tau no Tiaitau note fenua ara no Raiatea e parau tahito. Taua potii ra pai o Tiaitau itona ra anotau tahito e potii tuiroo oia itona ra mataeinaa i Tevaitoa i Ereeo. Eimuri mai ia faroo tauata maiti ia o Paea no Tahiti e epotii tuiroo o Tiaitau e vahine hau roa hoi oia ite nehenehe. Aita taua potii nei iroaa ite tane no reira ua manao taua te maiti nei e haere oia ehio itaua potii ra ia Tiaitau i Raiatea. I reira ua opua oia itona ra tere e haere

III

La légende de Tiaitau, de l'ile Raiatea.

Voici l'histoire d'une jeune fille de l'île Raiatea, nommée Tiaitau, qui vivait à une époque déjà reculée.

Cette jeune fille habitait le quartier d'Ereeo, dans le district de Tevaitoa. Elle était renommée pour sa beauté. A cette époque, la réputation de cette jeune fille parvint aux oreilles d'un jeune homme de Tahiti appelé Paea. Cette jeune fille était vierge et avait repoussé maintes propositions de jeunes gens du pays. Paea conçut le projet de se rendre à Raiatea pour voir

oia e hio itaua potii ra ia Tiaitau eitona tae raa i Raiatea ua ui haere oia ite mau taata no Raiatea e tei hea taua potii nei o Tiaitau. I reira ua faaite mai taua mau taata i taua te maiti nei ia Paea e haere oe i Tevaitoa ite vahi ra i Ereeo tei reira tona faaea raa e vahaine hau roa taua potii ra ite nehenehe. I reira taua te maiti ra tona haere raa etae roa tura oia itaua vahi i parau hia mai ia na ra. Ireira hoi ua ui hoi oia ite mau taata no reira e faite mai outou e tei hea taua potii ra o Tiaitau te faa ea raa. I reira ua faa ite mai taua mau taata e e teie na ma tou oe e faa aratai ite vahi teireira tona faaea raa. I reira toratou faa aratai raa itaua te maiti nei e ite atura taua te maiti ra itaua potii ra i Tiaitau. Ite mai ra hoi taua potii nei o Tiaitau i taua te maiti nei ia Paea no Tahiti aroha atura taua te maiti nei i taua potii ra ia Tiaitau oaoa atura taua te maiti nei no te mea ua ite ona i taua potii nei

cette beauté et cette chaste personne. Il s'y rendit, et là, il prit des renseignements sur la demeure de Tiaitau. Il lui fut répondu qu'elle habitait le district de Tevaitoa, au lieu dit Ereeo, et qu'elle était d'une beauté sans pareille. Il se rendit au lieu qui lui était indiqué et questionna les premières personnes qu'il rencontra, pour savoir où demeurait la jeune Tiaitau. Celles-ci lui dirent qu'elles allaient l'y conduire. Elles l'y menèrent effectivement, et lorsque Paea la vit, il resta en extase devant elle. La jeune fille, d'autre part, contempla le jeune Tahitien qui la saluait. Paea eut le cœur plein de joie d'avoir vu la jeune Tiaitau. Puis, prenant courage, Paea demanda la main de Tiaitau. Celle-ci lui répondit : « Je suis heureuse et t'admire d'être venu de si loin pour me demander en mariage ; je t'accepte donc pour époux ». Le mariage fut aussitôt célébré et ils vécurent là très heureux.

ia Tiaitau. I reira taua te maiti nei tona ai raa te i itaua potii nei ia Tiaitau e faaipoipo taua na o maira taua potii ua mauruuru roa vau ia oe e faaipoipo ihoa taua no te mea ua ani mai oe iau i e faaipoipo taua e faatia vau itooe hinaaro. I reira ua faaipoipo hia raua eite oti raa raua ite faaipoipo parahi noa atura raua maite maitai aita roa epeapea no te mea oti raua ite faipoipo. Te hoe ra potii te faaea ra oia inia ite hoe motu e vahine nehenehe atoa taua potii nei aita atoa taua etane note ite raa hoi taua te maiti nei e te faaera taua potii nei inia itaua motu ra manao ihora ona e haere ona e haavare itaua potii ra ia. Tiaitau e haere ona e taia ite ia na raua inia itaua motu ra faatia maira hoi taua potii nei o Tiaitau itona hinaaro. I reira ua haere taua te maiti nei inia itaua motu ra e taia e ere hoi tona te tere taia e tere me hoi tona i taua potii inia i te motu ra eitona tae raa tu te parahi ra taua potii

Quelque temps plus tard, Paea entendit dire que sur un îlot voisin vivait une jeune fille également belle et d'une conduite irréprochable. Paea mourut d'envie d'aller la visiter, mais, pour se rendre dans cet îlot sans éveiller l'attention de Tiaitau, il lui fallait un motif plausible. Il réfléchit, et un soir, il dit à Tiaitau : « Il y a assez longtemps que nous n'avons pas mangé de poisson, je vais pêcher cette nuit. » Sa femme l'ayant approuvé, il se rendit directement dans l'îlot en question. Il n'avait pas du tout l'intention de faire la pêche, il recherchait la jeune fille dont il avait entendu parler. A son arrivée, la jeune fille, qui était assise à ce moment, en le voyant parut gênée. Paea, au contraire, marcha vers elle d'un pas assuré et la salua. Elle lui répondit par un salut, puis lui demanda ce qu'il était venu faire dans son îlot. Il lui dit : « Je suis venu te voir et te demander d'être ma femme. » Elle ne fit aucune difficulté

nei inia itaua motu ra, ite maira taua potii nei itaua te maiti nei faahama atura hoi taua potii nei itaua te maiti ra ia Paea aita taua te maiti nei itaa hama ia na haere roa atura taua te maiti nei e aroha i taua potii nei aroha atoa maira hoi taua potii nei ia na. I reira ua ui mai taua potii nei itona tere faaite atura hoi ona itona tere itaua potii ra tere tou tere i tae mai ai ia oe hinaaro vau ia oe ei vahine oe nau faatia mai ra hoi taua potii nei otona hinaaro. I reira to raua taoto raa eia ahiahi eireira ona ehoi atuai itaua vahine faaipoipo aita roa atu hoi tana ia iroaa note mea aita ona itaia ite ia etere hoi tana i haere eireira hoi ðui mai ai tana vahine faaipoipo ia na ua roaa taoe tautai nao atu ona e aita roatu taua eia iroaa einaa uapo manao ihora taua vahine faaipoipo nanarae eparau mau tataua tane nana ra eere hoi e haavare tana ia ohipa e haere noa inia itaua motu ra e mea noa itana potii ra ei vahine

pour se rendre au désir du jeune homme. Ils passèrent la nuit ensemble, et, à l'aube, il retourna à terre vers sa femme légitime. Inutile de dire qu'il n'avait pas de poisson, puisqu'il n'avait jamais eu l'intention d'en prendre. Sa femme lui ayant demandé s'il avait fait bonne pêche, il lui répondit : « Non, je n'ai pas eu de chance, j'ai essayé toute la nuit de prendre des poissons, mais en vain. » Tiaitau accepta cette déclaration comme vraie. Paea continuait à aller visiter la jeune fille de l'îlot et chaque fois il rentrait chez lui sans poisson, faisant croire à sa femme, qui l'admettait, qu'il était poursuivi par la malchance. Cependant un jour que Paea s'était encore absenté sous prétexte d'aller à la pêche, sa femme eut le pressentiment qu'il la trompait. Elle se fit beaucoup de mauvais sang et pensa au suicide, puisque son mari ne l'aimait plus. Elle se dirigea vers une source, se précipita au cœur même du trou béant d'où jaillis-

nana. Etae aera ite hoe mahana tupu aera tona manao e ohipa e tataua tane nana ra. Inoino atura te manao o taua potii ra o Tiaitau tupu atura tona manao e haere ona e haapohi ia na. Note mea aita atura taua tane nana ra e manao faahou mai ia ana. I reira haere atura taua potii ra o Tiaitai iroto ite pu ote hoe pape pihaa oua atura taua potii iraro itaua pape ra pohe roa atura hoi taua potii nei o Tiaitau. I reira ua manao hoi tana tane ehoi ona i te fare eitona taeraa atu ite fare aita aera taua vahine nana ia ua moe manoa ihora ona e haere eimi itona imi raa eite atura iana, teiroto ite pu otaua pape ra, ua pohe roa, hoi taua potii nei Tiaitau. Faatupu mama hia atura taua te maiti nei o Pae no Tahiti itana vahine epohe ia Tiaitau. Aita ona imanao faahou atu itana vahine faaturi inia i taua motura. Opua ihora taua ta maiti nei e hoi mai onai Tahiti. Tona ia haere raatu inia itona vaa tona ia hoe raa mai

saient des tourbillons d'eau, et disparut. Elle s'était tuée. Paea, après avoir passé un doux moment dans l'îlot en compagnie de la jeune fille déjà connue, se rendit chez lui, où il pensait faire croire encore une fois à sa femme qu'il revenait de la pêche. En arrivant, il vit la case vide, sa femme avait disparu. Il fit des recherches et parvint à la source dont il a été parlé plus haut. Là il reconnut dans un cadavre sa belle Tiaitau. Il devint fou, ne pensa plus à sa maîtresse de l'îlot, et n'eut qu'une idée, retourner à Tahiti. Il monta dans sa pirogue et pagaya vers son pays. Il était déjà éloigné de Raiatea, lorsqu'un oiseau se fit entendre, et sa chanson disait : « C'est un *uriri*[1] qui pleure, ... qui pleure son mari. » L'oiseau chanta encore : « L' *uriri* pleure sur la plage et pense sans cesse à toi. »

1. Genre de bécassine.

e mea huru atea mai ua faaroo ona ite tai ate hoe manu iti nao tana tai iti euriri iti te tai maira tai rii tane mau tapiti fahou te tai ataua manu iti tona ia faaroo raa e manu iti etai mai nei na o faahoa te tai ataua manu iti nei euriri iti te tai maira itahatai e to mea e manaoaiau. Hoe naa hoi taua te maiti nei itona vaa aita ona i ite e taua potii nei o Tiaitau teie manu iti etai mai nei o taua potii maura hoi o Tiaitau o taua manu iti e tai mai ra. Aita taua te maiti ra i hoi faahou imuri tona ia hoe raa maie Tahiti roa ae ra ta pae atura tau te maiti ra iuta. Otaua potii nei o Tiaitau aita tona tino iriro roa ei taata pohe note mea te vai mana noa ara te taata ite reira anotau. Aita hoi taua potii nei o Tiaitau ifaarue iana e Tahiti roa aere atoa ona ite tae raa mai taua te maiti no i tupu ihora tona manao e eimi ona ite vahine nana e hau tona tai itana vahine tahito ia Tiaitau. Eimuri mai momoa hia ihora ona

Le jeune homme continua à pagayer sans se douter que cet oiseau qui chantait, n'était autre que l'âme de Tiaitau, sa femme. Il arriva à Tahiti, mais Tiaitau ne l'avait pas abandonné (à cette époque, on avait le pouvoir de revivre et de se transformer comme on le voulait). Elle avait donc, invisible, suivi Paea à Tahiti. Quelque temps après, Paea projeta un nouveau mariage, bien que l'image de son ancienne femme Tiaitau ne fût pas encore effacée en lui. Il trouva donc une femme et fut fiancé. Le jour du mariage ne se fit pas attendre, et, ce même jour, Tiaitau reprit son corps. Elle assista à la célébration du mariage et fit toilette pour se montrer à la noce. Pendant le repas, Paea remarqua cette jeune femme, et, après l'avoir dévisagée, il reconnut la belle Tiaitau. Il ne pensa plus au repas, il se leva et invita la foule à arrêter cette femme. On essaya de faire ce que Paea avait demandé, mais en vain.

ite vahine api etae aera ite maha i faaipoipo ai taua te maiti nei o Pae ite tana vahine riro roa maira taua potii ra o Tiaitau ei vahine ora tupu ataa ihora tona. E haere atoa ona i taua faaipoipo raa ara e tae aera ite tau i faaipoipo ai taua te maiti ra itane vahine api faaneheneho atoa atura taua potii ra o Tiaitau iana e haere atoa atura ona i taua faaipoipo raa ra ireira ua ite mai taua te maiti ra o Paea itaua potii ra ia Tiaitau hio noa atura taua te maiti nia itaua potii aita ona i amu faahou itana maa nao aera tona manao otaua mau tera vahine tahito o Tiaitau tona ia parau raa ite taata e haru itaua potii ia Tiaitau. I reira to te taata vauvau raa itaua potii ra ia Tiaitau aita taua potii ira iroaa ia ratou. I reira taua potii ira te faariro roa raa ei taata pohe tona hoi raa mai i Raiatea haere roa atura ona tae roa atura ona itona vahi ipohe ai ona aheri taua te maiti e aita ona i faaipoipo ite vahine e ora faahou mai

Tiaitau s'était enfuie et avait disparu. Elle était retournée à Raiatea et avait repris sa place, près de la source, dans le corps inerte qui s'y trouvait. Si ce jeune homme ne s'était pas remarié, Tiaitau aurait revécu et il aurait pu la revoir dans la beauté qu'il lui avait connue auparavant.

Tiaitau, de retour dans son pays natal à Raiatea, pensa à aller vivre sur la montagne Vaoaara. Elle s'y dirigea donc, et arrivée à un certain point, elle se retourna et vit la haute mer ; elle continua et atteignit Tuturi ; elle s'agenouilla ; elle marcha encore et, arrivant à Tiaraafare, elle se construisit une case. Elle continua sa course et atteignit Fahiarii, où elle se fit reine. Elle arriva ensuite à Vaitoto-Vaitota et vit la fleur de Temehani. Tiaitau était renommée pour sa beauté. Elle anéantit le fort de Rauhotu, à la place duquel s'ouvrit deux énormes trous, se jeta dans l'un d'eux, et disparut.

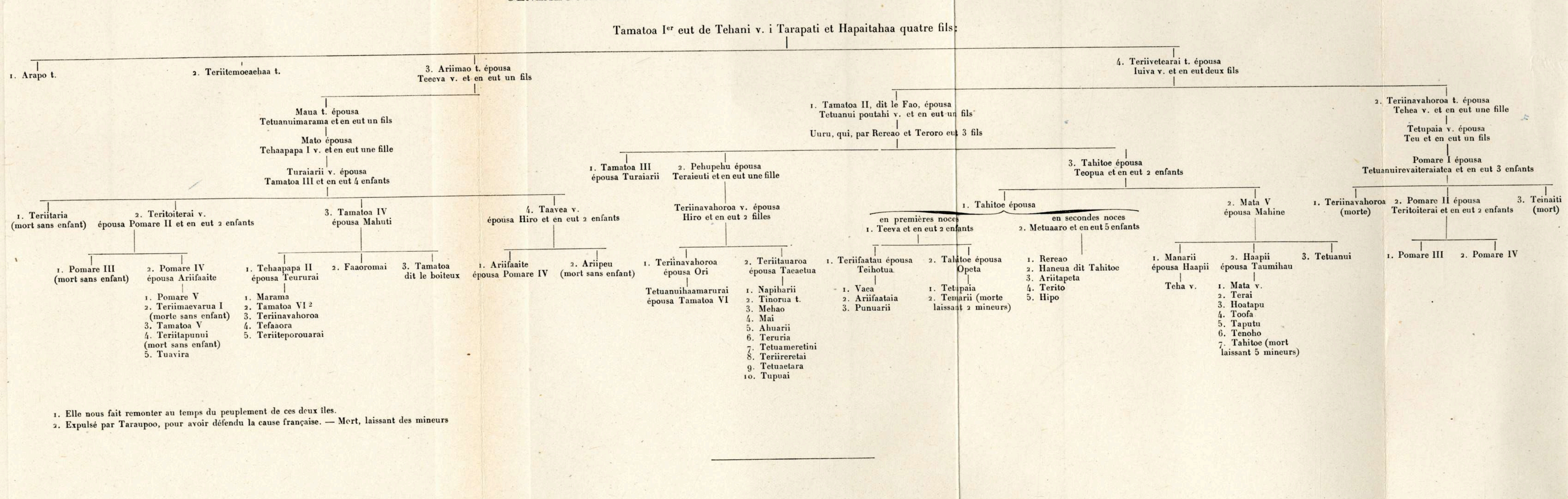
a ona ei taata ora mau mai tona huru tahito mau tataua te maiti iite ra ite mata mua ra. I te tae raa taua nei o Tiaitau otona vahi tumu mau oia hoi o Raiatea. I reira tona manao raa e haere oia inia itaua moua i Vaoaara. I reira tona haere raa etae atura ona itua fariu, fariu maira ona imuri, haere faahou ona etae atura ona, i Tuturi, Tuturi atura iraro, haere faahou atura e tae atura ona i Tiaraafare, faatia atura ite fare, haere faahou atura taua potii nei, e tae atura ona i Fahiarii, faaarii atura ona iana, haere faahou atura ona, etae atura ona, i Vaitoto, e Vaitota, miri atura ona i te pua o Temehani e vahine paroo o Tiaitau vahi aihora eana te pa i Rauhotu. E ite parariraa taua pa ra ireira tona hio raa itaua ua apoo ra epiti ireira tona oua raa iroto itaua apoora. Ia opua te taata e ehaere inia itaua moua ra eia tae inia iho itaua ra e tapu ratou ite hoe tumu fara e taue hia iroto itaua apoo ra eiropu roa ite ava tiano pipi ha atuai.

Quand aujourd'hui quelqu'un va faire une ascension vers cette montagne et fait l'expérience de prendre un morceau d'un tronc de pandanus et de le jeter au milieu de l'orifice, il peut constater que le même pandanus est sorti par la passe qui se trouve en face, un moment après.

IV

LISTE ROYALE DE RAIATEA-TAHAA[1]

GÉNÉALOGIE DE TAMATOA A TAUTU, PREMIER ROI DE RAIATEA ET TAHAA



1. Elle nous fait remonter au temps du peuplement de ces deux îles.
2. Expulsé par Taraupoo, pour avoir défendu la cause française. — Mort, laissant des mineurs

V

Te mau mao-tupapau.

Tehoe teie mau parau faahia hia note hoe mau tupapau mao no raro ite moana. Teie tei oa o taua mau tupapau mao nei o Teaumoana, o Teauta, o Tehiuta, ete hoe mao aita tona eioa i faa ite hia mai. Opua ihora te hoe mau taata ito ratou tere. Tetere o taua mau taata note hoe ia potii. Otaua potii nei e tuahine ia no taua mao aita tona iaa i faaitea hia mai. Otau mao nei hoi e tuaane ia no taua potii nei. Te haere raa taua mau taata mei etae atura ratou ite hoe vahi e ooa taua vahi ra e emoana hoi taua vahinei aita ratou hinaaro e e haere ratou

V

Les requins-revenants.

Ceci est une histoire extraordinaire qui a trait à des requins-revenants habitant la mer.

Ces revenants se nommaient Teaumoana, Teauta, Tehiuta, et le quatrième n'avait pas de nom.

Un jour, plusieurs personnes projetèrent un voyage, dont une jeune fille avait été l'instigatrice. Cette jeune fille était la sœur du requin-revenant qui n'avait pas de nom. Après avoir marché assez longtemps, ces personnes se trouvèrent en présence d'une baie à eau profonde et s'avançant très loin dans

na roto itaua ooa ara nete mea e vahi roa roa taua vahi ra. No reira ua manao ratou e eau noa ratou na roto itaua ooa miti moana ra. Te manao ra otaua potii nei e manao ino hoi tona hinaaro oua e ia amu taua mao nei o Teauta itaua mau taata ra eiaha e amu rana ei toratou au raa na roto itaua ooa moana ra. Parau atura taua potii itaua mao ra ia Teauta e e amu i taua mau taata ra aita hoi taua mao nei ihinaaro ite amu i taua mau taata ra no te riri hoi otaua ra itaua ra amu aihora taua potii nei na taua mao nei. Eite ite raa taua mau taata ra e eua amu hia taua potii nei na taua mao ra oto atura ratou itau potii nei ne te mea ua pohe ona. Aita atura ratou ihaere tahou ito ratou tere note mea notaua potii nei hoi taua tere nei. Manao ihora ratou e e hoi ratou ito ratou mataeinaa emaite oto hoi ratou itaua potii nei. Tupu atura hoi tora tou matau ite metua otaua potii nei. Ei to ratou tae raa tu ite fare otaua

les terres. Pour la contourner, il fallait marcher longtemps ; elles décidèrent donc de couper en ligne droite en la traversant à la nage. La jeune fille eut cependant un instant d'hésitation, puis elle pensa que, si le revenant Teauta intervenait, il mangerait les hommes et lui laisserait la vie sauve. Ils partirent donc tous, hommes et jeune fille, à la nage, pour traverser la baie dont il s'agit. Soudain Teauta fit son apparition et la jeune fille en le voyant lui dit : « Teauta, mange les hommes et laisse-moi la vie sauve. » Teauta, qui n'avait nullement l'intention de manger l'un deux, devint furieux de cette observation, fit un bond vers la jeune fille et la fit disparaître dans son corps. Les hommes, qui avaient été présents à cette attaque, se mirent à pleurer la jeune fille et revinrent sur leurs pas, n'ayant plus à continuer leur course, celle-ci ayant été le fait seul de la disparue. Ils rentrèrent dans leur village, pleurant toujours leur

potii nei ite mai hoi te metua ete tuane otaua potii nei aroha maira ia ratou na o maira e maitai to outou tere pahono atura ratou aita note mea upohe to tamahine ua amu hia ete mao iroto ite ooa moana ito ratou au raa naroto. I reira ua inoino te tuane ne te mea ua pohe toua tuhine. Tupu atura tona mai iroto ua inoinò itona tuahine uapohe. E aita imaoro pohe atura taua tamaiti nei. Eimua atu ua parau ona e ia pohe ona ra eiaha e afai iana etanu iraro ite repo. E afai ra iana iroto ite pu otaua pape ra ei reira vaiho ai iaua. E mea maoro imuri iho ua riro taua tamaiti nei ei mao eitona riro raraa ei mao opua ihora taua tamaiti iriro ei tupapau mao nei e haere oia eimi ite mau tupapau mao atoa ia haere ratou e taparahi itaua tupapau mao i amu itona tuahine ra ia pohe atoa ona. E itona imi roa itaua mau tupapau mao ra eitea hia atura iana opua atura ratou e haere eta parahi itaua tupapau mao ra. Eimuri mai

jeune compagne, et craignant, d'autre part, la colère de son père. En arrivant près de la case de la jeune fille, le père et le frère de cette dernière s'y tenaient et leur dit : « Vous avez fait bon voyage? » Ils durent répondre négativement et expliquèrent que l'enfant avait été dévorée pendant qu'ils traversaient la baie à la nage.

Le frère se mit à pleurer sa sœur, qu'il chérissait; il était inconsolable; il en fit une grave maladie, qui le fit mourir, en peu de temps. Avant de mourir, il recommanda aux siens de le placer dans un bassin naturel de la rivière qui se jette dans la baie dont il vient d'être parlé, au lieu de l'enterrer. Quelque temps plus tard, l'âme de ce jeune homme s'enferma dans le corps d'un requin, qui devint lui aussi un revenant. Cette transformation opérée, il se mit à la recherche des autres requins-revenants, afin de s'entendre avec eux pour tuer celui

to ratou ia haere raa eimi itaua tupapau mao re eite hia atura ia ratou. Otaua tamaiti ifaariro ei tupapau mao nei aita ona ihaere na mua mai na muri noatu ona te haere i taua mau mao nei. E ite ite raa mai taua mao ra iteie nei mau mau mao ite ihora tau maorae etere ia to teie mau mao note mea aita tei mau iitea hia iona atahi ra ona aite ai. No reira ua horo roa taua mao nei eiroto roa itoua apoo taponi atura ia ratou, aita teie mau mao iite fahou e tei hea atura taua mao nei ia Teauta note mea ra hoi etia ai totaua mao ra to Teauta epiti tau ia roroa tona ia tiaai hoe ite pae atau hoe hoi ite pae aui taraua ohipa ehionoa raua e ia haere te enenii naro pu eireira raua patia ai ia patia raua epohe roa ia. I reira taua mau mao nei haere eimi itaua mao ra ia Teauta e na ropu atura ratou itaua naia roroa ra patia hia ihora ratou hia taua na ia roroa ra pau roa atura ratou ite pohe. Taua te maiti nei ra o tei faa riro ei tupapau imao

qui avait dévoré sa sœur, et la venger. Ceux-ci acceptèrent et ils se mirent tous à la recherche du requin assassin. Après avoir longuement cherché, ils le trouvèrent enfin. Le jeune homme devenu requin-revenant se tenait derrière les autres. Le requin qui avait mangé la jeune fille, en voyant les autres requins-revenants dans ces parages, devina aussitôt qu'il s'agissait de quelque chose d'extraordinaire, car jamais ils n'avaient encore paru dans cet endroit. Il rentra donc dans son trou et disparut. Les autres requins-revenants le cherchèrent, mais en vain.

Ce requin avait deux gardiens qui se trouvaient l'un à droite, l'autre à gauche de lui, et étaient chargés d'exterminer ses ennemis : c'étaient deux poissons très longs et très dangereux.

Ainsi pendant que les requins-revenants recherchaient leur adversaire qui avait disparu, les deux gardiens de celui-ci étaient

ra aita ona ipohe ne te mea tei muri roa ona aita ona i haere naropu ua namuri noa oia te haere. I reira ma nao iho ra taua ta maiti i faariro ei. E hoi ona apohe atoa ona eitona hoi raa farerei atura ite hoe mao faa hou a, taua mao i farerei ia na nei e mea ora mai hoi taua mao atoa nei. Tei oa hoi o taua mao iti i farerei ia nei o Tehiuta hoi tona ioa. Otaua mao iti o Tehiuta e mea hihia ona na taata e afai hia atura toua nei tino inia ito fenua ta nina hia iho ra ite au ahi na taua mau taata ra. Ua ama tona tino atoe ra te hiu otona itere ua hae mai te hoe uri uaamu itona hiu e faahoro atura iraro ite miti faarue atura etaua uri ra te maua ra otaua mao nei ua tae roa ia iroto itona ra hiuiti no reira ua ora faahou taua maora. Faahoa atura raua i otaua te maiti i faariro ia na ei tupapau mao nei ei hoa here ia raua. Noreira taua mao iti nei i parau hia ai e o Tehiuta note mea ua ora oua itona ra hiu eia hoi otona itere. I reira taua

là qui attendaient le moment propice pour attaquer. Ce moment ne se fit pas attendre : ils passèrent effectivement entre les deux poissons dont il vient d'être parlé : au moment où ils étaient à leur portée, ceux-ci foncèrent sur eux et les traversèrent de part en part.

Cependant le jeune homme devenu requin-revenant, étant resté en arrière, comme il avait toujours fait depuis le début de l'expédition, ne fut point atteint, et pensa qu'il était plus prudent pour lui de se retirer.

En s'éloignant rapidement, il fit la rencontre d'un autre requin, qui lui aussi était encore en vie par miracle, et dont l'histoire est la suivante :

Il s'appelait Tehiuta. Un jour, il fut pris à la ligne, traîné à terre et brûlé par les hommes. Tout son corps avait été carbonisé, sauf sa queue. Un chien, venant à passer, saisit

9

te maiti i faariro ei mao neitona parau raa tu ia Tehiuta e e haere taua etaparahi ia Teauta ia pohe atoa. I reira naoatura naoatura o Tehiuta iana ite aha hoi nao maira taua te maiti ifaariro ei mao nei note ua amu ona itou mei tuahine naoatura o Tehiuta e haere taua eimi ia Teaumoana note mea taua mao nei o Teaumoana aita tu emao maiana te huru terahi. I reira toraua haere eimi ia Teaumoana eite hia tura ia raua itoraua ite raatu aita iho a emao maiana te rahi. Ite ite raa mai o Teaumoana ia raua hanioma atura te vaha otaua maora o Teaumoana. Aita raua iite faahoue tei hea atura te tahi hiti vaha ete tahi hiti vaha toraua ia faariro atura raua ei hua miti painu atura raua ima mau ae ite hiti vaha otaua mao ra o Teaumoana na maira taua maora o Teaumoana ovai teie paraurau mai nei itou nei upoo nao atura taua mao iti ra ovau teie o Tehiuta na oatu ara. A Teaumoana etere iti paha toorua naoatura raua e e etere

cette queue entre ses dents, et en côtoyant la rive, la laissa tomber à l'eau. Et comme, au fur et à mesure de la cuisson, la vie du requin se retirait dans la partie non atteinte par le feu, toute sa force vitale s'était donc concentrée dans sa queue que les flammes avaient épargnée, et il revint à la vie sous sa forme primitive.

Après la rencontre dont il a été parlé, ces deux requins-revenants devinrent amis inséparables.

Le jeune homme devenu requin proposa à Tehiuta d'aller tuer le requin Teauta. Tehiuta lui demanda pourquoi il voulait tuer Teauta. Il lui répondit : « C'est parce qu'il a tué ma sœur. » Tehiuta lui dit alors : « Pour cela, il faut que nous retrouvions Teaumoana, car c'est le plus gros et le plus fort de tous les requins, et que nous le décidions à venir nous aider. »

Ils se mirent en effet à sa recherche et le trouvèrent :

iti ia i tae mai ai ia oe nei na atura o Teaumoana eaha toorua tere nao atura raua ihaere mainei maua eimi ia oe, e haere tatou e taparahiia Teauta note mea ua amu ana ito maua tuahine iti eua pohe hoi ona na maira o Teaumoana e aita epeapea ehaere ia tatou. Ua ui atura o Teaumoana iaraua tei hea tona faaea raa na oatura haere mai oe ua mau e faaite atu ia oe te vahi e faaeai ona ua ite maua itona faaea raa. I reira toratou hare raa etae atura ratou itaua vahi ra tei roto tona faaea raa ite fenua to ratou haere etaua fenua ra eita taua nei o Teaumoana eo iroto ite ava otaua fenua ra erahi ona eiti te ava. I reira to Teaumoana nao raatu ia raua e eiroto vau ite ava itiai atu ai ia horo mai irapae au onau ia eamu atu naoatura o Tehiuta na maua ia ehaere maroto te tiahi mai irapae au to raua ia haere raa eite atura raua itaua ma ia roroa ra faaite atura o Tehiuta iana uaiteoe ite hipa ate ra tau naia roroa na o atura taua te

le jeune homme devenu requin constata que réellement nul requin n'était aussi fort et aussi gros que lui. Teaumoana, les voyant, ouvrit sa gueule si grande qu'il leur était impossible de voir les mâchoires de ce monstre, tellement elles étaient éloignées l'une de l'autre. Pour arriver à lui sans éveiller son attention, ils se transformèrent en écume de mer, se laissèrent emporter par les courants et se posèrent sur la mâchoire supérieure du requin Teaumoana. Celui-ci dit : « Qui est ce qui me gratte la tête? » L'un d'eux répondit « C'est moi, Tehiuta. » Teaumoana ajouta : « Tu dois me vouloir quelque chose? » Il répliqua : « Oui, mon ami et moi avons besoin de toi. » « Que désirez-vous de moi? » ajouta-t-il? « Nous venons te prier de nous aider à tuer Teauta, qui a mangé notre sœur. » Teaumoana acquiesça en disant : « Cela ne me gêne pas, nous allons partir, mais dites-moi où il habite. » Ils répondirent :

maiti i faariro ei mao nei aita ona iite itarau ahipa ua parau atura o Tehiuta iana na oatu ia haere au na mua e muri mai oe iau te haere note mea to hio raua ite emi ia haere naropu ei reira raua patia ai ia ite ravau ita raua ohipa eravera. Toraua ia haere raa ua ropu itaua vahira ite maira taua nai epiti ra teie iho te enemi epatia taua ito raua tae raa iropu patia ihora taua na ia e piti ra riro atura raua ei hua miti no reira aita raua iputa. Eu atura taua na ia ra raua raua iho putura rauaiha pohe atura raua iho: eite aturaua ia Teauta ite maira hoi o Teauta iaraua tapani atura o Teauta. Toraua ia imi raa e ite atura tona apoo faariro atura taua mao nei o Tehiuta iana eihonu opani atura ona ite apoo o Teauta riro atura hoi o Teauta iana ei he nee maira ona nania ite paraha otaua honu ra tae atura ona irapaeu mai ite ihora o Tehiuta e ua ora o Teauta irapae au mai tona ia tapopa raa riro atura o Teauta eitehu riro

« Viens, suis nous, nous allons t'indiquer sa cachette. » Ils partirent. Teauta demeurait dans un trou sous une île et, pour arriver à cette île, il fallait franchir une passe qui était trop petite pour livrer passage à Teaumoana. Après réflexion, Teaumoana dit à ses deux compagnons qu'il allait rester à l'extérieur de l'embouchure de la passe et que, lorsque Teauta sortirait, il l'avalerait. Tehiuta reprit: « C'est cela, nous allons entrer et tâcherons de le faire sortir. » Ils entrèrent et se dirigèrent vers la cachette de Teauta. De loin ils virent les deux poissons longs dont il a été parlé plus haut. Tehiuta demanda à son compagnon s'il savait ce que faisaient là ces deux poissons : ce dernier répondit négativement. Tehiuta lui dit alors: « Je marcherai devant, tandis que tu me suivras de près, car ces poissons sont des ennemis et sûrement ils nous attaqueront, lorsque nous passerons au milieu d'eux. »

atura hoi o Tehiuta ei huamiti manao atura o Teauta ua moe. Rave oioi atura oia i tona huru mao e no tona poia hoi atura oia i tua mai te ma nao oia e haere taia i te ia na na ei maa na na. I tona iho a moe raa e aore rea i maoro rave atoa tura o Tehiuta i tona ra huru ia. Tona ia ite raa e aita nei tona hoa, tona ia imi raa na reira iho. E no te itea ore hia e ana opua tura oia e hoi i muri e e haere i te pae ava e imi iana. E mea puai roa oia i te au raa no te mea ua peapea roa oia i tona hoa. Aita hoi teienei hoa nona i na reira ia inaha faarue atura oia iana i te taime i peapea oia e horo atura oia. E ua huru maoro te vahi i au hia e Tehiuta ma te haamarirau ore ite atu ai oia i te atea roa te hoe tau mea huru ereere i mua iana. Teienei tau mea huru ereere tana i ite ra, o teienei tamaiti i riro ei mao te tahi e o Teauta te tahi te tapapa ra i te ra i mua ra. Manao atura o Tehiutai e e peapea tona hoa

Effectivement, au moment où ils passaient à leur hauteur, les poissons les fixèrent et Tehiuta prévint son compagnon en disant: « Voilà les ennemis qui nous regardent; attention, ils vont s'élancer sur nous. » Ils foncèrent sur eux, mais à l'instant même ils furent changés en écume de mer et ils furent sauvés. Les deux poissons, n'ayant pu s'arrêter, se perforèrent mutuellement et moururent.

Teauta, les apercevant, se cacha. Tehiuta et le jeune homme devenu requin le cherchèrent et finirent par trouver sa cachette. Tehiuta se changea en tortue et plaça le dos de sa carapace contre l'orifice du trou à l'intérieur duquel se tenait Teauta. Celui-ci se changea en écrevisse et parvint ainsi à sortir en rampant contre le dos de Tehiuta. Ce dernier, le reconnaissant, le poursuivit et, lorsqu'il fut près de le saisir, Teauta devint « mulet[1] ».

1. Il y a un poisson qui porte ce nom.

e no reira aita tura oia i haapao faahou, iana i manao noa oia i te imi i te ora o teienei tamaiti i riro ei mao. Itaapuai atura oia i te au e mairi mai o Teauta i muri tei ropu atura ia oia ia raua. I te reira taime te tae atura ia teienei tamaiti i roto i te ava haere atu ai oia i tua mai. Te tiai noa ra hoi o Teaumoana i te ava. No te ite raa teie mao rahi riaria rahi roa i te hoe mao i te faao raa mai i roto i te ava e te auau hia mai ra oia e te tahi atu too mao e piti, manao iho ra oia e o te ia amu taata ia ta tona tau hoa i parau atu iana ra ; aita roa oia i ite noa e e e mao e ia te reira, no reira aita oia i hio tutonu atu iana : i tona o raa mai i roto i te ava, apu noa hia mai ra e ana, mai te manao ore oia e o te tamaiti i riro ei mao tana i taparahi iho nei. E no te aue raa o Tehiuta i papu ai iana e ua hape oia. I reira toa ra te hoe reo amuamu i te nao raa mai : « Ua reva te tuane i te tuahine ra, mauruuru ! » O te reo te reira

Tehiuta se changea en écume de mer et Teauta crut qu'il avait disparu.

Alors il se hâta de reprendre sa forme première de squale, et, comme il était tourmenté par la faim, il se dirigea vers la haute mer, où il espérait prendre quelques poissons, pour sa nourriture.

Mais il avait à peine quitté la place que Tehiuta, lui aussi, redevenait un requin ; il remarquait l'absence de son compagnon, et se mettait à sa recherche aux alentours. Ne l'y trouvant pas, il se décidait à revenir en arrière, et partait dans la direction de la passe.

Il allait très vite, parce qu'il était inquiet du sort de son ami. Celui-ci n'avait pourtant pas eu pour lui la même sollicitude : il l'avait abandonné au plus fort du danger pour aller chercher son salut dans la fuite. Après un assez long trajet, Tehiuta

o Teauta tei tae atoa mai i roto i te ava, e haere atura oia e tautai i te ia ma te peapea ore atu ra[1].

aperçut peu à peu deux formes noirâtres : c'étaient, la première, le jeune homme devenu requin, la seconde, Teauta, qui luttait de vitesse avec lui, et s'en rapprochait de plus en plus. Tehiuta comprit le danger que courait son compagnon, et, n'écoutant que son courage, il alla encore plus vite, réussit à dépasser Teauta, et à se placer entre lui et le jeune homme devenu requin. A ce moment, celui-ci sortait de la passe et pénétrait dans la mer extérieure. Teaumoana, le gros requin, s'y trouvait aux aguets. Ce redoutable squale, voyant sortir de la passe un requin serré de près par deux autres, crut que c'était le requin assassin dont ses alliés lui avaient parlé ; il ne se douta pas un instant que cela fut un autre, et, par conséquent, ne se donna même pas la peine de l'examiner : au passage, il le happa d'un seul coup, sans s'apercevoir qu'il tuait ainsi le jeune homme devenu requin. Ce ne fut que par un cri d'épouvante que poussa Tehiuta qu'il comprit enfin sa méprise. En même temps une voix railleuse lançait ces paroles : « Le frère a rejoint la sœur. Merci ! » C'était celle de Teauta, qui rentrait dans la passe pour continuer sa pêche, cette fois, en toute sécurité[1].

1. Mythe des indigènes de l'île Pora-Pora.

Iles Tahiti, 1912 et 1913.

TROISIÈME PARTIE

TRADITIONS HISTORIQUES DES MANGARÉVIENS [1]

INTRODUCTION [2]

LES MANGARÉVIENS DANS LES TEMPS ANCIENS.

Il n'existe aucun document sur les commencements de l'histoire des Mangaréviens et les seules sources où nous puissions puiser des renseignements sur ce sujet sont les traditions et chants sacrés ou profanes des indigènes, qui racontent jusqu'à la création de la race mangarévienne [3]. On pourrait donc croire à première vue que l'on peut être renseigné d'une façon complète sur les origines de ces peuplades ; malheureusement leurs traditions sont encombrées de mythes et de légendes et présentent de nombreuses contradictions. Malgré les incertitudes et l'obscurité qui en résultent, il est intéressant de les rapporter [4],

1. Il faut prendre ici, Mangaréviens, dans le sens large, étendu du mot : on ne désigne pas, sous ce nom, seulement les indigènes de l'île Magareva, mais bien tous ceux des différentes îles de cet archipel, dont Magareva est la principale.

2. Cette Introduction n'est composée que de débris de traditions, que j'ai groupées en un petit nombre de lignes, pour servir d'éclaircissements sur les traditions de longue haleine, qui suivent.

3. J'emploie ici le mot race pour me conformer aux dires des indigènes ; en réalité, les Mangaréviens ne constituent pas une race ; ils ne forment qu'une famille de la race maorie, maurie, ou maoie.

4. Ces traditions n'ont jamais été publiées jusqu'à ce jour.

en leur laissant la forme même que leur donnent les indigènes. L'extinction presque totale de ces derniers enlève du reste tout espoir de découvrir jamais des données historiques plus certaines.

Voici comment ils s'expriment sur les débuts de leur race :

Il était, autrefois, de notoriété publique à Magareva que ses habitants appartenaient à une race étrangère, qui était la plus belle du monde, et dont ils constituaient la plus remarquable famille. Les vieux prêtres mangaréviens disaient que cette race sortait du poisson et que Tagaroa Hurupapa, Tutekekeu, Oroki, Vaiamo, Mahaakaeke, Turukura, Tururei, et Toroga étaient des rois pêcheurs. D'après les rois Miru, Moa, Tetupua, Ua, Nono, Tavere et Taroi, la race mangarévienne venait de sous terre, du pays-bas. Enfin les anciens indigènes déclaraient que la race royale de Magareva descendait de Ruaga, femme, et de Matagiakaparo, homme.

Tout cela n'est pas clair ; les Mangaréviens s'attribuent plusieurs origines, qui sont aux deux tiers fabuleuses. Cependant si, laissant de côté, dans ces traditions, les mythes et les légendes qu'elles renferment, et qui sont dus à la naïveté des insulaires, on se borne seulement à en dégager les noms cités plus haut, et qu'on les compare à ceux qui existent dans les deux listes royales de Magareva [1], on s'aperçoit immédiatement qu'on les y retrouve pour la plupart, et que, par conséquent, il ne peut y avoir aucun doute que tous n'aient été des noms de rois mangaréviens ; et comme ces traditions sur les commencements de leur race leur attribuent trois origines très distinctes, on ne peut en conclure que ceci : c'est qu'il y a eu, dans ces îles, trois dynasties étrangères entre elles, d'où il résulterait qu'il y aurait peut-être eu aussi trois émigrations de peuples différents.

1. Voir à la fin de cet ouvrage, dans la Conclusion.

Or c'est, ce qu'en effet, d'autres traditions lointaines nous affirment : elles rapportent que l'archipel des îles Magareva a été successivement envahi et conquis par trois peuples venus, au juste, on ne sait d'où, et qui, par leur fusion, constituèrent la nation mangarévienne ; deux seraient arrivés de l'Ouest, et un, de l'Est, sans qu'on puisse préciser absolument de quelle région ou de quel pays. Il y a bien cependant quelques vagues traditions qui disent que les naturels seraient partis les uns, d'Avahiki, d'Arani, ou d'Havaii, et de Rarotoga, les autres, encore de cette même Avahiki, cette région mystérieuse que l'on a tant cherchée partout, et que l'on n'a trouvée nulle part, mais on ne peut tenir grand compte de ces diverses traditions qui ne nous apportent à l'appui de ce qu'elles racontent aucun fait saillant pouvant servir de preuve réelle ; seule, celle qui fait venir, en second lieu, les insulaires de Rarotoga, paraît avoir un peu de vraisemblance, parce que c'était celle qui était autrefois la plus répandue et la plus populaire à Magareva. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de la région ou du pays dont ils sont partis, ce qu'il y a de certain, toutes leurs traditions l'attestent, c'est qu'ils sont arrivés, pour la première fois, dans leur archipel, de la façon suivante :

Après une longue traversée, un matin, ils aperçurent la plus haute montagne de l'archipel, celle que les Européens appellent maintenant Duff ; alors, ils se dirigèrent vers elle, et parvinrent à atteindre la principale île de l'archipel Magareva, où ils débarquèrent, et gravirent la montagne, qu'ils avaient aperçue, de loin, en mer. Là, y ayant rencontré, en énorme quantité, la plante, qu'ils appelaient *reva,* ils donnèrent à cette montagne le nom de Magareva, qui devint aussi celui de la grande île[1],

1. Magareva eut, en plus, un nom poétique : Nukumatagiahu. Le nom poétique de toutes ces îles fut Raro-Teiapo.

où ils se trouvaient. Ensuite ils redescendirent et, au bas de la montagne, non loin du rivage, dans un lieu qu'ils appelèrent Agauru [1], ils construisirent un certain nombre de cases, faites de *hara* (pandanus) tressé. Il n'y avait pas de routes dans ce village, mais, seulement, de petits sentiers, qui permettaient de circuler au milieu de cette agglomération de cases. Les naturels se couvrirent d'une étoffe appelée *kopiro*, faite avec de l'écorce de *tumei* (arbre à pain), et qui était une sorte de pagne ; mais ils ne se voilaient que de la ceinture aux genoux et laissaient nus leur buste, leurs bras et leurs jambes. Ils se nourrirent de *popoi*, d'autres végétaux, et de poisson ; leur boisson ne consista qu'en eau de source et de pluie, car, à cette époque, il n'y avait pas un seul cocotier dans l'archipel.

Lors de leur premier établissement à Magareva, quel pouvait être leur degré de civilisation relative ? Pas si bas que l'on serait d'abord porté à le croire : ils avaient une hiérarchie sociale, un gouvernement, une religion, et une espèce de législation qui, pour être orale, n'en était pas moins effective, grâce au terrible *tapu*, sorte d'interdiction civile et religieuse, qui la faisait respecter.

La société mangarévienne, à ses débuts dans ces îles, comprenait deux classes : celle des *togoiti* ou nobles, dont le roi (*akariki*) et le grand-prêtre (*tahura-tupa*) occupaient le sommet ; et celle des *hurumanu* ou gens du peuple, qui était composée de certains guerriers, mangeurs d'hommes (*kaia*), de personnes aisées possédant quelques biens (*pakaroa*), et d'individus n'ayant rien du tout (*kiore* [2]). Une grande distance existait entre ces deux classes, et elle était telle que le roturier ne pouvait jamais la franchir : on naissait, on vivait et l'on

1. Et qui porta, plus tard, le nom de Rikitea.
2. Ce mot, qui signifie habituellement rat, doit être pris ici comme terme de mépris.

mourait plébéien, comme l'on naissait, on vivait et l'on mourait noble.

Mais quelque grande que fût cette distance, qui séparait le noble du plébéien, elle l'était toutefois moins que celle qu'il y avait entre le roi et les nobles, pourtant de la même classe que lui ; ceux-ci, comme les plébéiens, avaient pour le roi une telle considération et lui laissaient une telle autorité sur eux, qu'ils en faisaient, en quelque sorte, un être presque surnaturel, auquel ils donnaient d'ailleurs, dans la vie courante, le titre de dieu.

Ils le choisissaient toujours dans la même famille qui, pour cette cause, était qualifiée par eux de famille royale. C'était ordinairement le fils, qu'ils prenaient, pour succéder au père, ou parfois le frère, ou le neveu, du monarque décédé ; mais il arrivait aussi que dans certaines circonstances, c'était seulement un de ses parents éloignés, parce que celui-ci leur plaisait davantage, ou, ce qu'il y a de plus sérieux, avait su, auparavant, montrer plus de courage dans les combats et plus de capacité dans les affaires publiques.

Dès qu'il était devenu roi, il jouissait alors d'un pouvoir extraordinaire : il faisait la guerre et la paix, commandait les pirogues et les armées, gouvernait la nation, décrétait des lois, rendait la justice, instituait des fêtes civiles et religieuses et ordonnait de temps en temps la mort d'un homme de la vile populace pour les besoins du culte. C'était, en réalité, un monarque absolu.

En général le peuple lui obéissait ; mais il ne fallait pas cependant que son chef se montrât trop autoritaire, exigeant, avide, et cruel : les indigènes étaient des gens vaniteux, avides et vindicatifs à l'excès, et quand ils se trouvaient insultés ou lésés dans leurs personnes et dans leurs droits, ils se vengeaient tôt ou tard d'une façon éclatante, en déposant ou en tuant le roi, et en faisant même quelquefois les deux, s'il s'agissait

d'une affaire publique où étaient intéressés un grand nombre d'habitants, ou bien, en l'assassinant à l'improviste, si c'était pour tirer satisfaction d'une injure personnelle. Aussi le roi, toujours inquiet pour sa propre sûreté, n'abusait-il pas outre mesure de son autorité vis-à-vis de ses sujets et se bornait-il ordinairement à leur prescrire quelques corvées de pêche, de défrichement, de fabrication de pirogues et d'armes de guerre : c'était tout ce qu'il leur imposait ; le reste du temps, il les laissait tranquilles.

Les naturels n'eussent pas d'ailleurs toléré qu'il en fût autrement, sauf en temps de guerre. Ils étaient paresseux au delà de tout ce qu'on peut imaginer et ne voulaient vivre que pour boire, manger, dormir et s'amuser. Tout leur était prétexte pour se donner de grandes fêtes, dans lesquelles ils passaient des nuits entières à faire bonne chère, à chanter et à s'adonner aux plaisirs de l'amour.

La licence des mœurs était extrême : les indigènes pratiquaient, le plus souvent, l'union libre. Néanmoins le mariage existait. Voici comment il s'accomplissait : les père et mère des deux jeunes gens les déclaraient unis, en présence des autres parents. Puis on dansait et on s'amusait devant des idoles en pierre. De retour chez eux, les deux nouveaux mariés ne tardaient guère à se disputer et, après quelques lunes de relations, se séparaient, pour aller, chacun de leur côté, vivre, la femme avec un autre homme, l'homme avec une autre femme. Il y avait peu d'hommes qui eussent légalement plusieurs femmes, et encore moins de femmes qui eussent plusieurs maris. La polygamie et la polyandrie n'étaient guère pratiquées publiquement que par les chefs, les prêtres et les princesses : c'étaient en quelque sorte des privilèges. Mais il faut dire aussi qu'elles l'étaient de fait, secrètement, par la foule, puisque chacun faisait à peu près ce qu'il voulait et que la fidélité était inconnue.

Quand une femme devenait enceinte, on la reléguait dans une case particulière, située dans un lieu écarté. Elle devait y vivre, hors de tout contact avec les habitants, si ce n'est quelques femmes qu'on laissait auprès d'elle pour la servir. Les mois de gestation étaient comptés d'après les phases de la lune qui suivaient le commencement de la grossesse. Mais le processus naturel de l'accouchement était inconnu et à la neuvième lune, lorsque la femme commençait à souffrir des douleurs de l'enfantement, un vieux prêtre arrivait près d'elle, lui ouvrait le ventre et en retirait l'enfant, tandis que la mère mourait. Cette opération se faisait avec un morceau de nacre fendu en biseau.

Elle ne cessa qu'à la suite du fait suivant. Un jour, une jeune femme de Magareva se trouva enceinte, mais sans savoir elle-même au juste de quel homme. Elle alla faire part de sa situation à un sorcier, qui lui dit : « Ne te laisse pas ouvrir le ventre, je pars, et quand le moment de tes souffrances sera venu, tu me feras prévenir, et j'enverrai quelqu'un pour te soigner. » La jeune femme le lui promit.

Quelques mois se passèrent, et quand le moment de l'accouchement fut venu, un prêtre vint, comme d'habitude, pour ouvrir le ventre de la mère et y prendre l'enfant. Mais la jeune femme lui dit : « Attends un peu, et reviens dans une heure. » Le vieux prêtre y consentit ; il s'en alla. Presque aussitôt après son départ, les douleurs de l'enfantement arrivèrent, et se rappelant alors ce que lui avait dit un de ses amants, la jeune femme s'écria : « Tagaroa ma rei ui vau ! » Immédiatement deux autres femmes se présentèrent, portant chacune une gerbe d'herbe appelée *aretu*, et l'une d'elles plaça sa gerbe derrière le dos, tandis que l'autre étendait la sienne par terre. Il en résulta, dit la tradition, que les douleurs de la mère augmentèrent et qu'elle mit au monde son enfant tout naturellement.

C'est depuis lors que toutes les femmes adoptèrent cette façon

d'accoucher et refusèrent de se laisser ouvrir le ventre par le sinistre prêtre.

Elles n'en accouchaient pas moins quelquefois d'un enfant mort-né. Mais alors, dit la tradition, elles invoquaient Toa-Miru, une bonne déesse, sous la garde de laquelle étaient placés ordinairement les enfants ; elles prononçaient trois fois son nom, et lui disaient : « Déesse Toa-Miru, donne la vie à cet enfant ; fais qu'il revienne du Pouaru (c'est-à-dire de l'autre monde). » Et, à ce qu'il paraît, souvent la déesse se laissait toucher par cette prière et ressuscitait l'enfant.

La naissance d'un enfant était toujours pour sa famille l'occasion de grandes réjouissances. Mais lorsqu'il s'agissait de celle d'un enfant royal, c'était toute la nation qui était en fête : les prêtres faisaient exécuter des chants et des danses avant de couper le nombril de cet enfant[1] ; ensuite ils prenaient le jeune prince, le portaient immédiatement sur le marae de Te Keika, l'y lavaient, et le remettaient entre les mains de quelques femmes, qui l'emportaient sur le sommet d'une montagne. Là elles l'élevaient en dehors de tout contact humain jusqu'à l'âge de dix ans environ. Après quoi, il était circoncis, recevait le premier tatouage, apprenait de quels illustres aïeux il descendait et, six ans après, était associé au trône.

Mais même pendant la période où il était tenu à l'écart de tout le monde, il ne cessait pas d'être considéré comme faisant partie de sa famille naturelle. Il n'était jamais soumis, comme dans la classe du peuple, à cette coutume étrange, dont il a été

1. Voici leur prière ; elle n'est composée que d'invocations à des rois et à des chefs disparus :

« Moe à Tamakeu, ete pitohia, moe kiruga ete pitohia ka moe, ete pitohia.

« Moe Reitapu ete pitohia, moe kiruga ete pitohia ; moe à Tematoa ete pitohia ; moe kiruga ete pitohia, moe Teikatoara ete pitohia, moe a Puteoa ete pitohia, moe kiruga ete pitohia tona akahau ete pitohia ka moe ete pitohia tona huorega ete pitohia, etc. »

parlé ailleurs [1], qui consistait à abandonner les enfants, quelquefois même avant leur naissance, d'une façon définitive à des parents d'adoption.

Leur mort était, sur le moment, pour eux un sujet de réelle affliction : ils se mettaient alors à pousser des cris aigus et à verser des torrents de larmes ; mais ils ne tardaient pas à s'en consoler et, même, quelques mois après, ils n'y songeaient déjà plus. Le souvenir du petit être disparu s'était vite effacé de leurs pensées.

C'est qu'ils étaient incapables d'aucune survivance d'affection pour quelqu'un qu'ils ne voyaient plus. Leurs regrets pour les grandes personnes qu'ils avaient perdues n'étaient pas plus durables, alors même que celles-ci étaient leurs plus proches parents, tels que père, mère, frère, sœur, etc. S'ils accomplissaient cependant pour eux (comme d'ailleurs, pour leurs enfants) diverses cérémonies funèbres, c'était, en réalité, plutôt par crainte que par affection, et en voici le motif : ils croyaient aux revenants et ils avaient une peur terrible de les voir un jour sortir de leur tombe pour leur jeter un sort et leur causer toutes sortes de malheur, s'ils ne leur avaient pas rendu les derniers devoirs prescrits par les usages. Aussi avaient-ils l'habitude, quand un des leurs était mort, d'accomplir en son honneur plusieurs cérémonies : ils disaient devant lui des prières, exécutaient des chants et des danses, organisaient des festins, etc. ; puis ils lui procuraient une sépulture honorable.

Il y avait plusieurs modes d'ensevelissement dans l'archipel. S'il s'agissait d'un homme de la dernière catégorie du peuple, un *kiore* (rat), comme on disait avec mépris, c'est-à-dire un homme qui ne vivait que d'aumônes et de vols, on se bornait alors à le jeter tout simplement dans un précipice. Mais, si

1. Voir à ce sujet l'ouvrage du même auteur : Histoire de la Polynésie orientale.

c'était au moins un homme ayant quelques biens, on le plaçait sur un radeau, avec un peu de nourriture pour offrande, et on le lançait à la mer ; ou bien encore, et c'est ce qui se faisait le plus souvent, surtout s'il agissait d'un *pakaroa* (conquérant), et à plus forte raison d'un *togoiti* (noble) et d'un *akariki* ou *ariki* (roi), on le portait sur la plage ou dans un îlot voisin, où on le laissait pendant trois jours, exposé au soleil, afin de le dessécher ; après quoi, on l'enveloppait d'une étoffe en écorce d'arbre, nommée *kahu,* et on le transportait dans sa dernière demeure, qui était quelquefois la propre case qu'il avait occupée de son vivant, mais qui se trouvait être presque toujours un simple creux de rocher ou une grotte situés, soit au bord de la mer, soit au bas ou au sommet d'une montagne, dans un endroit difficilement accessible, où son corps devait se conserver longtemps très bien, à cause de l'espèce de momification qu'il avait subie ; on mettait sur lui un paquet de cordes faites avec des fibres de *herei* (coco), une espèce d'étoffe nommée *kopiro*, fabriquée avec de l'écorce de l'arbre à pain, quelques plats en bois contenant de la nourriture fermentée appelée *ma*, et une calebasse remplie d'eau, mélangée de jus de racine de *rega,* qui lui donnait ainsi une couleur jaune-safran. La légende raconte que la corde servait à faire l'ascension dans un autre monde, l'étoffe en écorce, à couvrir le mort, pour qu'il se présentât décemment devant les autres morts, enfin la nourriture et l'eau, à ce qu'il pût manger et boire en route. Ces diverses choses déposées sur le cadavre, on le quittait et on abandonnait les lieux, en chantant quelques lamentations : c'était ce qui terminait les funérailles (*akautatupapaku*).

Il existait des rochers, des grottes et des cavernes dans toutes les îles[1] et dans presque tous les îlots qui les environnaient.

1. Pour ce qui concerne l'île Magareva, les ossements humains, qui se trouvaient

Mais les habitants de l'île Akamaru avaient plutôt l'habitude d'aller porter leurs morts sur l'îlot Makapu, où ils se desséchaient au soleil. On y voit encore, de nos jours, un grand nombre d'ossements humains : leur grandeur étonne et montre qu'autrefois la race, qui habitait l'archipel, était de haute taille. Quant aux gens des îles Magareva et Taravai, ils allaient déposer leurs morts à l'îlot Agakauitai, situé à côté de l'île Taravai. Les rois de Taravai et une partie de ceux de Rikitea y étaient ordinairement transportés dans une caverne, nommée Teanatetea, placée au bas de la falaise et au bord de la mer, en face la pointe sud-est de l'île Taravai[1]. C'était, en quelque sorte, leur privilège d'y être enterrés, ainsi que celui des grands-prêtres et d'autres chefs puissants. Après quoi, on leur décernait souvent les honneurs de l'apothéose et ils prenaient alors place au rang des dieux.

Les naturels pratiquaient donc le polythéisme. Leur religion n'était très probablement que le résultat d'autres religions, qui s'étaient fusionnées entre elles. Ils avaient un nombre considérable de dieux. Les premiers étaient Atu-Motua, Atu-Moana et Atea-Tagaroa. Toutefois ce n'était pas à eux qu'allaient principalement les prières des indigènes, c'était à Tagaroa Hurupapa, qu'ils considéraient comme l'être par excellence et le vrai roi de Magareva. Il est vraisemblable que ces quatre dieux n'étaient que d'anciens chefs déifiés, car on retrouve leurs noms en tête de la première liste des rois de l'archipel. Quoi qu'il en soit, c'étaient les plus grands dieux des indigènes. Au-dessous d'eux venaient, mais toujours parmi les *atua,* c'est-à-dire les dieux : Ruanoku, dieu des cieux, Miru, dieu de la

à Rikitea, ont été enfouis en terre par ordre des missionnaires catholiques, aussitôt que ces derniers eurent converti les indigènes au christianisme.

1. Ils y sont encore de nos jours, du moins pour la plupart ; mais les indigènes ont, en partie, fait écrouler la falaise, afin d'empêcher les Européens d'entrer dans la caverne pour y dépouiller les cadavres de leurs rois.

Nuit, Tu, dieu de la paix et des arbres à pain, Teagiagi, dieu de la guerre, Rekareka, dieu des plaisirs, Tumuc, dieu des maux, et une foule d'autres dieux et de déesses, de moindre importance, tels que : Ruteragi, dieu des étoiles, Tairi, dieu du tonnerre, Rogo, dieu de la pluie, Makuputu, dieu des âmes des morts, Toa-Miru, déesse des naissances et des âmes errantes (c'était la fille aînée de Miru, le dieu de la Nuit), Hina, déesse des âmes captives ; puis, il y avait encore des *motahu* (demi-dieux) et enfin des *ati-miru* (génies), qui portaient ce nom parce qu'ils étaient issus de Miru, le dieu de la Nuit.

C'étaient les trois premiers grands dieux des indigènes, Atu-Motua, Atu-Moana, et Atea-Tagaroa, qui avaient créé l'univers et tout ce qu'il renferme. Celui-ci se divisait en deux parties distinctes : *te Ao*, le Jour, et *te Po*, la Nuit, qui contenaient l'un, les êtres et les choses visibles, l'autre, les êtres et les choses invisibles. La seconde partie était seule habitée par les dieux. Elle se trouvait elle-même subdivisée en deux autres parties, qui formaient deux grandes régions, l'une élevée, dans laquelle il y avait un séjour de délices (*Hapai*), et qui équivalait au paradis, l'autre basse, comprenant quatre contrées, où il existait un séjour de souffrances (*Pouaru*), et qui servait, en quelque sorte, d'enfer, surveillé par l'implacable déesse Hina. Les indigènes faisaient une description épouvantable de ce dernier séjour : c'était un lieu d'une infinie désolation, sans aucune végétation, et couvert de rochers noirs entre lesquels il y avait, par endroits, des précipices profonds et des lacs de feu, où les âmes des morts enduraient continuellement, soit les tortures de la faim et de la soif, soit les brûlures des flammes. Il n'était éclairé que par une triste et pâle lumière analogue à celle que projette la lune, quand elle est à moitié voilée par les nuages.

Cependant il y avait eu au moins deux demi-dieux (*motahu*), qui avaient, volontairement ou non, modifié certaines choses

que les trois premiers dieux supérieurs avaient faites : ces deux demi-dieux étaient Ru et Maue ou Maui[1], dont les attributs paraissent avoir été pour l'un, les eaux, et pour l'autre, le feu ; les vieux Mangaréviens racontaient d'eux la singulière histoire suivante :

Ru et Maue étaient allés tous les deux pêcher en mer ; ils avaient mis comme appâts, au bout des hameçons de leurs lignes, des oreilles humaines : tout à coup leurs hameçons s'accrochèrent au fond des eaux ; ils tirèrent leurs lignes et sentirent quelque chose de très lourd : c'étaient des terres, entre autres celles des îles Magareva, qu'ils amenèrent successivement à la surface des eaux. Néanmoins plusieurs îles s'échappèrent de leurs hameçons et allèrent se fixer plus loin ; ce furent les îles Paumotu, Tahiti, Rarotoga, Samoa, Honolulu, etc.

Maui passait aussi pour avoir réglé la marche du soleil, qui autrefois, disait-on, se levait tard et se couchait de bonne heure, ne faisant ainsi qu'un court passage au-dessus de la terre[2]. Maui avait voulu, pour jouir plus longtemps de sa lumière, modérer l'ardeur de sa course. Afin d'y arriver, il avait fabriqué au moyen de cheveux, une forte corde à nœud coulant et, guettant le moment où l'astre du jour sortait au matin du trou de l'horizon, il était parvenu à le surprendre au passage, à le saisir avec le nœud coulant de sa corde et à l'empêcher ainsi d'aller aussi vite. C'était depuis lors que le soleil avait éclairé la terre pendant plus de temps.

Certes, voilà un exploit magnifique ; mais il faut avouer que son auteur, en l'accomplissant, prenait bien peu les intérêts de sa famille : en effet, il était le petit-fils de Terupe, l'un des dieux secondaires de la Nuit !

1. Les Mangaréviens disaient que Maui, Tekana et Eremei sortaient d'une même race (.. ?).
2. On retrouve aussi cette légende aux îles Marquises.

La déesse Toa-Miru, la fille aînée de Miru, le dieu supérieur de la nuit, ne prenait pas plus soin, non plus, d'accroître la population du royaume de son père : souvent, moyennant des présents, elle consentait à indiquer aux âmes errantes la bonne route pour parvenir au séjour des âmes heureuses, situé dans la région qu'habitaient les dieux amis des mortels. Elle présidait aussi à la naissance des enfants et passait, ainsi que nous l'avons vu plus haut, pour leur rendre parfois la vie, quand ils arrivaient au monde mort-nés. Aussi les indigènes l'avaient-ils en grande vénération : ils l'appelaient la bonne déesse. Elle vivait ordinairement entourée d'un grand nombre de serviteurs et de servantes, qui portaient les noms de Matogatoga, Taparaihaha, Teakapekepe, Pupanuiamiru, Tapugaverevere, Pohoko et Atireo.

Cependant les naturels ne paraissent pas s'être aperçus de toutes ces contradictions ; ils faisaient probablement comme beaucoup de gens de nos jours : ils croyaient, sans avoir rien approfondi, et ils pratiquaient par crainte et par espérance.

Ils avaient, comme intermédiaires entre eux et les dieux, les prêtres, qui leur enseignaient la religion[1]. Les prêtres étaient, avec les rois et les chefs, les hommes les plus puissants des tribus. Leur corps constituait un clergé parfaitement hiérarchisé ; il comprenait : le grand-prêtre (*tahura-tupa*), les prêtres (*tahura*) et les chantres sacrés (*rogorogo*). Mais, en plus des tahura (*prêtres*), il y avait aussi, à côté d'eux, les *hakarata* ou sorciers. Ces derniers n'étaient que de vils charlatans, appartenant à la plus basse classe de la société ; comme, précisément, la vulgarité de leur naissance leur avait interdit d'aspirer au rang de véritables prêtres et que pourtant ils avaient voulu s'élever au-dessus des gens du peuple, afin de jouir, eux, aussi, d'hon-

1. Et, en outre, leur révélaient les événements futurs, qu'ils prétendaient voir venir par une ouverture dans la montagne, où le soleil dardait ses rayons.

neurs et de richesses, ils étaient parvenus à force d'observation, d'habileté et de ruse, à leur persuader qu'ils étaient plus capables que les prêtres d'interpréter les songes et de nuire aux ennemis collectifs ou personnels de la tribu ou de chacun ; ils n'avaient donc aucun titre régulier pour exercer leur profession, si ce n'est celui que leur donnait l'appui de la foule, dont ils avaient su gagner la faveur en captant sa crédulité ; mais cela suffisait pour leur assurer une indépendance complète, même auprès des prêtres qui, ne voulant pas s'attirer la colère du peuple, se voyaient forcés de les tolérer et souvent de les traiter en public avec une haute considération, tout en les méprisant absolument entre eux.

Il n'y avait donc, en réalité, comme véritables prêtres, que les *tahura*. C'étaient eux qui étaient chargés d'organiser les cérémonies du culte. Celles-ci se composaient surtout d'invocations aux dieux, de chants en leur honneur et de sacrifices de diverses natures. Toutes étaient présidées par le grand-prêtre (*tahura-tupa*). Elles avaient lieu dans un endroit spécial, nommé *marae*. Le *marae* était une espèce de temple en plein air, qui consistait en une muraille en pierres, placée devant, ou plus souvent, entourant une large place, au fond de laquelle se trouvait un autel également en pierres, sur lequel se dressaient des statues de pierre ou de bois, représentant les dieux sous une forme humaine grossière et que l'on nommait *tiki*. Les indigènes venaient déposer devant ces idoles des bâtons (*turuturu*) et des vases en bois (*kumete*), remplis de poissons, de fruits et d'autres nourritures : c'étaient les offrandes qu'ils faisaient ordinairement à leurs dieux. Dans les grandes circonstances, ils leur apportaient aussi des hommes, des femmes ou des enfants, qu'ils tuaient, pour leur être agréables ; ces victimes étaient toujours prises, en temps de paix, parmi les gens de la vile populace, mais en temps de guerre, indistinctement, parmi

les captifs. Les Mangaréviens pratiquaient en effet les sacrifices humains et même, ce qu'il y a de plus horrible encore, l'anthropophagie : il n'y avait pas de fêtes publiques, civiles, militaires ou religieuses, qui ne fussent suivies d'affreux repas de cannibales, auxquels prenaient part chaque fois les *kaia* (mangeurs d'hommes), et, de temps en temps, après un combat, le roi, les chefs, les prêtres et tous les guerriers de la tribu victorieuse.

Les guerres étaient malheureusement fréquentes dans l'archipel. Elles provenaient de diverses causes, soit des tentatives d'indépendance que faisaient les chefs, dans leur district, pour secouer le joug de l'autorité royale, soit du désir de venger une offense faite à une personne de la tribu, soit encore, à certaines époques, de la trop grande densité de la population, qui rendait les vivres trop rares, soit enfin d'une famine qui éclatait soudain parce que la récolte des arbres à pain avait manqué. Ces différentes causes engendraient des guerres nombreuses, qui amenaient des luttes terribles entre tribus, la plus forte voulant absolument anéantir la plus faible, non seulement pour avoir le plaisir de s'en venger ou la satisfaction de la voir mourir, mais aussi pour s'emparer de tout ce qu'elle possédait, autorité, terres, habitations, etc.

Les guerriers avaient, pour combattre, les armes suivantes : l'arc et les flèches, la fronde, la lance, le poignard, la hache et la massue ; la pointe de la flèche était faite d'une arète de poisson ; la balle de la fronde était une pierre de forme ronde ou ovale ; la lance était en bois et portait, à l'extrémité, une pierre tranchante ; le poignard était en pierre, en os ou en nacre ; la hache, en pierre, et parfois, en coquillage ; la massue, en bois ou en pierre ; toutes ces diverses armes étaient parfaitement taillées et effilées et les naturels les maniaient avec une force et une adresse qui tenaient du prodige.

Il en résultait que les combats étaient extrêmement sanglants

et, par conséquent, les morts, très nombreuses. Les vainqueurs faisaient peu de prisonniers et un sort plus abominable attendait les captifs : celui de se voir réservés pour être mis à mort au marae après la victoire, ou lors de quelque cérémonie religieuse, et de subir ainsi les angoisses de l'attente du supplice au milieu d'une foule hurlante et cruelle. Aussi les luttes étaient-elles farouches et désespérées : il s'agissait de vaincre ou de mourir.

Certains, cependant, parvenaient à échapper au carnage en prenant la fuite. Alors ils s'empressaient d'aller rejoindre les vieillards, les femmes, et les enfants, qui se tenaient réfugiés dans un endroit quelconque, pour y attendre le résultat du combat. Là, ils le leur faisaient connaître, leur racontaient les péripéties de leur défaite, et c'étaient aussitôt des cris et des pleurs de désespoir ; puis, convaincus qu'il ne leur restait plus désormais qu'une façon de se soustraire à la mort, celle d'émigrer aussitôt et pour toujours de leur île, ils se mettaient immédiatement à la recherche de leurs radeaux ou de leurs pirogues, les remplissaient de provisions, s'y embarquaient la nuit, afin de n'être pas aperçus de leurs ennemis, et gagnaient le large le plus rapidement possible. Combien d'îles de l'Océan Pacifique ont été peuplées ainsi par suite de ces migrations forcées ! Les exilés partaient comme ils pouvaient, poussés au hasard par les vents, et ils abordaient à une île quelconque, de laquelle ils ne revenaient presque jamais.

En effet, les voyages de retour étaient rares : pour les accomplir, il fallait d'abord être sûr de retrouver sa route, puis franchir d'énormes distances marines, braver les périls des tempêtes, supporter parfois les souffrances de la soif et de la faim, et tout cela, avec la crainte d'être peut-être tué et dévoré à son arrivée à Magareva, si, en débarquant, l'on n'était pas le plus fort ; on comprend, dès lors, que cette perspective ait fait hésiter bien des gens, même des plus braves, qui n'étaient déjà parvenus à

se mettre en sûreté dans une île qu'au prix de mille dangers, et, qu'une fois établis dans cette île, ils n'aient plus été disposés à en sortir et y aient désormais fini leurs jours.

Il n'y avait guère que ceux qui étaient partis volontairement du pays natal, qui y retournaient quelquefois. Leurs motifs de départ étaient alors la curiosité ou l'ambition : les naturels aimaient beaucoup les aventures et leurs chefs, les conquêtes. Aussi les voyages de découvertes ou les expéditions guerrières étaient-ils fréquents chez les Mangaréviens, et c'est à eux qu'un grand nombre d'îles de l'Océan Pacifique doivent d'avoir été peuplées.

Les indigènes partaient alors lorsque le temps leur semblait favorable et ils prenaient la direction dans laquelle ils espéraient atteindre de nouvelles îles. Elle leur était indiquée presque toujours par le grand-prêtre qui la connaissait sans doute par d'anciennes traditions religieuses. Il est bien connu qu'ils ne réussissaient pas toujours dans leur entreprise. Mais, s'ils avaient le bonheur de parvenir à une île inconnue d'eux, voici comment les choses se passaient. Ou l'île était déserte, et la plupart s'y établissaient, quelques-uns seulement revenant à Magareva ; ou l'île était déjà peuplée, et il se produisait alors une guerre à mort entre les nouveaux venus et les indigènes ; ceux-ci avaient-ils le dessous, ils étaient tous massacrés, sauf les femmes et, quelquefois, les enfants ; puis les conquérants s'emparaient de leurs terres et repeuplaient de nouveau l'île ; mais si, au contraire, les envahisseurs étaient repoussés, ils n'avaient plus guère qu'une ressource : celle de regagner au plus vite leurs radeaux ou leurs pirogues pour se rembarquer de suite et reprendre aussitôt le chemin du retour, sans quoi ils savaient quel sort les attendait : une mort plus ou moins prompte et l'estomac de leurs adversaires pour tombeau ; aussi luttaient-ils désespérément à ce moment suprême et parvenaient-ils

souvent à resaisir la victoire, qui leur avait un instant échappé.

Des entreprises de ce genre ne pouvaient évidemment s'exécuter qu'avec le concours d'un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants ; mais nous savons qu'en effet les Mangaréviens transportaient, en ce cas-là, presque toute une population ; leurs pirogues et leurs radeaux suffisaient, paraît-il, pour le faire. Je ne dirai rien de la pirogue, parce qu'elle a été déjà bien des fois décrite, mais je parlerai du radeau, qui est peu ou point connu et qui semble avoir été pour les Mangaréviens le moyen de navigation par excellence. Le radeau était ou simple, ou double, selon qu'il était composé d'un seul radeau, ou de deux radeaux, reliés ensemble, au milieu, par une poutre transversale, formant plate-forme et sur laquelle se trouvait placée ordinairement une case servant d'abri à quelques-uns des navigateurs. Il était toujours fait de troncs de *tumei,* liés entre eux avec de l'écorce de différents arbres. Sa forme était ordinairement carrée et il mesurait de 80 à 120 mètres de côté. Il avait plusieurs étages et ses voiles, attachées à des arbres entiers, dressés debout et servant de mâts, étaient faites de nattes tressées avec des feuilles de *hara.* Certains de ces radeaux doubles pouvaient, paraît-il, contenir jusqu'à 700, 800 et même, 1 000 personnes. On reste confondu de ce que les Mangaréviens aient possédé de tels moyens de navigation et de transport, mais l'on comprend qu'avec eux ils aient pu effectuer de longues traversées et transplanter une colonie.

C'est sur eux qu'ils auraient accompli de lointains voyages à travers la Polynésie et même jusqu'en Amérique ; leurs traditions l'affirment du moins, et nous n'avons aucune raison d'en douter. D'après elles, ils seraient allés dans les archipels des Paumotu et des Marquises, aux îles Havaii, Tehiti et Raiatea,

aux archipels Rarotoga et Samoa et à l'île Ika-na-Maui[1]. Ils auraient même autrefois possédé, dans certains archipels et dans quelques îles, des pays, un temple, et des propriétés ; ainsi, dans l'archipel des Marquises, les îles Ruauka et Ruapou ; à l'île Raiatea, le *marae* de Taputapuatea, situé dans le village d'Opoa ; aux îles Samoa, les propriétés de Okuporu et de Tutuila. Détails particuliers : quatre radeaux, partis de Magareva pour Raiatea et Rarotoga, en seraient revenus très longtemps après ; il y aurait en Nouvelle-Zélande une pierre avec des caractères mangaréviens, qui serait une preuve de la véracité de ces traditions.

On ne sait pas, et l'on ne connaîtra jamais, toutes les entreprises maritimes que les naturels ont tentées en Polynésie : cela remonte trop haut ; mais tout porte à croire qu'elles ont dû être considérables, si l'on en juge par la quantité d'îles qu'ils y connaissaient avant leur contact avec les Européens ; leurs vieux chants populaires citent les noms d'îles suivants :

Takume, Takapoto, Takaroa, Aukura, Makatea, Ruapou, Vaitau, Nuhiva, Tehiti, Raiatea, Porapora, Maupiti, Tupuai, Rurutu, Rarotoga, Putakia, Vavao, Havaiki.

Il y a aussi dans les chants sacrés, que les anciens prêtres mangaréviens faisaient entendre en l'honneur de la mort du roi, une foule de noms d'îles ; les voici :

Hapaiti, Ketike, Hapaipapapa, Tariu, Teuata, Poumeriko-riko, Roau, Ragiriri, Ragitoto, Ragimoke, Ragikura, Ragimene, Ragihau, Ragitake, Ragimuhani, Ruatara, Ruahuga, Ruaine, Autuna, Tetarava, Aitupo, Tahaga, Manuaravei, Teopata, Titiro, Garupe, Heragi, Matakiteragi, Hairagi, Vaikumurua, Haranitu, Haranitekeo, Haranitepipi, Haranitetahi, Teahao,

1. C'est ainsi qu'ils appellent la Nouvelle-Zélande. Ils racontent que dans cette île se trouve une montagne nommée Turuturuhariga.

Teakatotoraga, Tepoutuma, Tehitikaupeka, Temagaturuturua-riga, Hao, Nukuparea, Tehitinui, Tehitirekareka, Tehitikaka-raregamea, Tehitiomouga, Topukemaru, Tetumu, Tetora, Peautakoto, Tenukurairai, Agavirota, Agaua, Tetiarere, Teo-tamariukau, Tenukupure, Teararoa, Motukura, Tepuka, Ma-kauri, Hou, Manuka, Taganui, Tutuifa, Roega, Tukauragi, Tenukuamoamohia, Tekaroto, Nukuvarovaro, Motukuo, Toiega, Motutea, Havaiki, Togatapu, Vaihu[1].

Les anciens prêtres mangaréviens passaient pour être à peu près les seuls à connaître ces îles, soit par eux-mêmes, soit grâce aux traditions religieuses. Ils disaient, de leurs popula-tions, qu'elles vivaient presque toutes sous le même climat, appartenaient toutes à la même race et parlaient toutes la même langue.

On ne peut donc douter, en présence de tant de noms d'îles, que les Mangaréviens n'aient, dans les temps anciens, réalisé un très grand nombre d'entreprises maritimes en Polynésie, et c'est peut-être, de tout ce qu'ils ont fait, ce qu'il y a de plus extraordinaire.

Enfin, d'après leurs traditions, ils seraient même allés en Amérique, à Taikoko et à Ragiriri, qui, si l'on en croit les indigènes actuels des îles Gambier, seraient la mer avoisinant le cap Horn et le détroit de Le Maire, ou peut-être celui de Magellan ; ces deux endroits auraient été, autrefois, tous les deux, très bien connus de leurs ancêtres, mais non découverts par eux, car ce serait un chef d'Havaiki, nommé Anua Motua, devenu plus tard roi de Magareva, qui y aurait d'abord passé le premier, et ensuite émigrant avec eux et ayant été plus loin qu'il ne le voulait, les leur aurait fait un jour apercevoir, et

1. Cette liste d'îles est extrêmement précieuse, car elle est composée de noms qui sont presque tous inconnus aux Européens.

ainsi leur en aurait indiqué la route, qu'ils auraient plus tard, plusieurs fois reprise. On ne voit pas bien, en effet, quelle aurait été pour eux l'impossibilité de se rendre au cap Horn et au détroit de Le Maire, ou à celui de Magellan, puisqu'il n'y a guère plus de distance entre l'île Matakiteragi (de Pâques) et la côte américaine, qu'entre l'île Magareva et l'île Matakiteragi, à laquelle pourtant ils ont été assez souvent, comme leurs traditions le racontent. Mais alors il en résulterait un fait d'une exceptionnelle gravité : c'est que, s'ils ont réussi à doubler le cap Horn ou à traverser le détroit de Le Maire ou celui de Magellan, et à pénétrer ensuite dans l'Océan Atlantique, ils ont pu ainsi se rendre dans beaucoup d'autres pays américains et peut-être aussi en Afrique et même en Europe : où s'arrêterait alors le champ de leurs découvertes, et par conséquent, de leurs migrations maritimes? Il serait impossible de le dire et l'on finirait par se demander si, dans l'histoire de l'humanité, la race polynésienne n'a pas joué un rôle plus important qu'on ne le suppose.

CHAPITRE PREMIER

LE CHEF RAEKENO. — LES DEUX ROIS TAVERE ET TAROI. — LE VOYAGEUR TUPA.

§ I

Le sosie de Mariu Kopere, dite Mariu Ora. — Le meurtre de Kirikura.

Mariu Tea, dit Mariu-tane, et sa femme Mariu Kopere, dite Mariu Ora, habitaient ensemble le district de Gatavake, situé dans l'île Magareva. Leur union y avait été féconde : ils avaient eu onze enfants, dont dix garçons et une fille ; tous ces enfants étaient encore vivants. Les dix garçons se nommaient : Raekeno, Akatagi-te-hua-toto, Tane-Hoi, Tanepaua, Raetoro, Raehihi, Emutikino, Emutikaia, Rihau, et Rieria ; quant à la fille, elle s'appelait Tara.

Pendant longtemps ils vécurent tous heureux et tranquilles ; mais, un jour, le malheur s'abattit sur eux : Mariu Kopere, dite Mariu Ora, mourut. Les siens furent alors plongés dans la désolation, surtout sa fille Tara, qui ne cessait de répandre des larmes et ne pouvait se détacher du corps de sa mère. Il fallut bien, pourtant, rendre les derniers devoirs à la défunte. Les funérailles s'accomplirent suivant les usages en vigueur à Magareva. Le corps de la morte fut porté à Marautagaroa, pour le faire sécher au bord de la mer. Il y

resta pendant cinq jours. Mais, le cinquième, il fut emporté par les flots agités et disparut. Or, cinq jours après, la tête du cadavre reparaissait sur une pierre sèche à Tehaukotira a Tokaragi : elle était vivante, et les yeux se montraient grands ouverts. Le ventre, les bras, les jambes, toutes les autres parties du corps enfin, revenaient aussi, quelques jours plus tard, rejoindre la tête en ce même lieu, et tout cela formait comme un enfant nouveau-né, qui se mit à croître jusqu'à ce qu'il fût devenu une grande personne. Cependant les indigènes ne savaient pas que c'était Mariu Ora ressuscitée. Son mari, non plus, ne s'en doutait pas du tout, quand une circonstance imprévue le lui fit connaître.

Un décès se produisit à Gatiina, et tout le monde, Mariu Ora, comme tous les autres, se rendit en ce lieu pour assister aux cérémonies funèbres que devaient célébrer les indigènes du district. Ceux-ci, en effet, exécutèrent une foule de chants (*kapa*) en l'honneur du mort, et, tandis qu'ils chantaient, Mariu Ora se rapprochait d'eux pour mieux les écouter. Ce fut à cet instant que son mari Mariu Tea l'aperçut, et, croyant rêver, s'avança près d'elle, pour bien l'examiner. Il la regarda longuement; mais plus il la dévisageait, plus il lui semblait reconnaître en elle, sa défunte femme : « C'est étonnant, murmurait-il, comme cette femme ressemble à Mariu Ora; pourtant mon épouse est morte, ce ne peut donc être qu'un revenant. » Et, voulant savoir à quoi s'en tenir, il aborda cette femme et lui demanda qui elle était. — « Je suis Mariu Ora morte, répondit-elle. » Alors Mariutane ne douta plus qu'il se trouvait en présence de sa femme, et il l'emmena dans sa case, où il vécut avec elle. Ils eurent plus tard deux enfants, un garçon et une fille, nommés, l'un, Tamirokaipirau, l'autre, Parataiti. Les indigènes, émer-

veillés, racontaient partout que Mariu Ora était ressuscitée, et ils l'appelaient Mariu Upoko viri.

Tara, la fille de Mariu Ora, vivait avec un homme d'Akamaru nommé Tehauoteragi; elle l'avait bien quitté, il est vrai, pendant assez longtemps, mais à la fin, elle s'était réconciliée avec lui.

Ils avaient eu de leur union un enfant nommé Kirikura. Quand celui-ci fut devenu grand, sa mère voulut lui faire connaître son oncle Raekeno, qui demeurait dans le district de Gatavake, à l'île Magareva. Elle l'envoya donc un jour dans cette île pour y rencontrer le frère de sa mère. L'enfant y était à peine arrivé, qu'il se trouva en présence d'un autre de ses oncles, Akatagitehuatoto, frère de Raekeno et de Tara. Cet autre oncle, voyant que l'enfant était gentil et bien paré, voulut aussitôt le dépouiller de ses ornements : il lui tailla les cheveux, et s'empara du collier qu'il portait. L'enfant, ainsi dépouillé de tout, monta donc à Gatavake, voir son oncle Raekeno. Mais celui-ci l'accueillit fort mal et refusa de le reconnaître. En vain les habitants de Gatavake disaient à Raekeno : « Voici ton neveu, Kirikura, fils de Tara. » Raekeno persistait à répondre : « Non, ce n'est pas Kirikura, c'est un espion qui vient d'Akamaru; Kirikura avait des cheveux longs, or ce jeune homme a des cheveux courts, c'est sûrement un ennemi. » Et pendant ce temps, le pauvre enfant, ne soupçonnant par la cruauté de son oncle, ne songeait pas à s'enfuir et restait là, interdit, devant la foule. Tout à coup Raekeno se jeta sur lui et le tua. Puis il fit rôtir son corps au four et se mit à le manger avec ses amis.

Ils étaient ainsi en train de festoyer, quand Tara, la mère de la victime, apparut sur la crête de la montagne. Elle venait d'Akamaru et était montée à Gatavake. En y arrivant, elle vit

quelques personnes qui mangeaient de la chair humaine. Cependant aucun soupçon ne traversa son esprit, et elle demanda naturellement à Raekeno : « Où donc est ton neveu ? » Celui-ci répondit : « Il est tué. » Alors l'infortunée mère comprit ce qui s'était passé et elle s'écria en versant des torrents de larmes : « Oh ! mon cher enfant, que je t'aimais ! Pauvre enfant qui a été immolé par ton propre oncle, homme cruel ! »

§ II

La victoire des Mangaréviens sur les Rarotongiens.

A l'île Magareva, dans l'ancien village d'Agauru, le Rikitea de nos jours, il existait, et il existe encore, un lieu nommé Taio-te-tehito[1]. C'est là que naquirent, autrefois, deux enfants, Tavere et Taroi. Leur père, Nono, était né, lui aussi, dans cette île, et au même village, mais dans une autre quartier, qui s'appelle Temagatakai. Quant à leur mère Ua, elle était originaire de l'île Rarotoga, d'où elle s'était rendue à Magareva, sur un petit radeau, accompagnée seulement de son frère Tetupua.

Celui-ci, qui était un des rois de l'île Rarotoga, avait été battu par un autre roi de cette île, nommé Epopo. Craignant pour sa vie, il était alors monté sur un petit radeau avec sa sœur Ua, et les hasards des vents les avaient fait s'échouer dans la baie de Omako, à l'île Aukena (archipel de Magareva). Le roi de Magareva, Tururei, était mort depuis quelque temps, et son fils Nono devait lui succéder. Mais les guerriers de cette île n'avaient pas voulu reconnaître l'autorité de ce dernier. Ils s'étaient même abstenus de se donner un monarque, et ils

1. Ce qui veut dire : « le port ancien ».

s'étaient seulement choisi un chef en la personne de Raekeno, alors *aretoa* (héros), l'un des plus braves, mais l'un des plus cruels guerriers de la nation mangarévienne.

Ce fut donc sous son gouvernement que Tetupua et Ua arrivèrent dans cet archipel. Apprenant leur présence sur ses terres de Magareva, Raekeno les fit venir près de lui et les admit à sa cour. C'était les faire devenir ainsi de grands personnages. Aussi, plus tard, Ua épousa-t-elle Nono, l'héritier légitime du trône. Celui-ci en eut deux fils, Tavere et Taroi, dont il a été déjà parlé plus haut. Quant à Tetupua, après le mariage de sa sœur, il retourna seul à Rarotoga.

Un certain nombre d'années s'écoulèrent, durant lesquelles Tavere et Taroi, les deux fils de Ua et de Nono, grandirent et atteignirent l'âge d'homme. Jusque-là, on n'avait guère fait attention à eux, mais un jour qu'ils se baignaient dans la mer, ils furent tout à coup insultés par une femme et des enfants de Magareva, qui leur dirent : « Vous n'êtes pas des enfants de Magareva ; vous êtes des fils de vaincus. » Ils eurent honte, et, revenus dans leur case, ils racontèrent à leur mère ce qu'on leur avait dit, et lui demandèrent de leur expliquer ce que cela signifiait. La pauvre femme leur fit alors connaître, qu'en effet, elle, et leur oncle Tetupua avaient été autrefois vaincus à Rarotoga par le roi Epopo et ses gens, et que c'était pour éviter d'être tués qu'ils avaient dû s'enfuir en mer et venir s'échouer à Aukena. Ensuite, elle ajouta : « Moi, je suis vieille et faible ; vous êtes maintenant grands et forts ; mais, si vous voulez être dignes de vos aïeux, partez tout de suite pour Rarotoga, allez aider votre oncle Tetupua à reconquérir son royaume, et, vengez-nous tous. Vous reconnaîtrez votre oncle à une dent canine qui lui manque en haut de la bouche. »

Les deux jeunes gens s'occupèrent aussitôt de faire ce que leur mère leur avait conseillé : ils recrutèrent beaucoup de

partisans, puis s'embarquèrent chacun sur un radeau avec 1 000 Mangaréviens et tous partirent dans la direction du nord-ouest pour Rarotoga.

Ils firent d'abord fausse route. Ils abordèrent à Tahiti, qu'ils prirent pour Rarotoga. Ils la fouillèrent dans tous les sens, demandant partout si l'on ne connaissait pas un ancien roi déchu, nommé Tetupua, qui avait une dent cassée dans la bouche. On leur répondit qu'on ne connaissait pas ce personnage. Voyant qu'ils s'étaient trompés, ils repartirent, et, cette fois, aboutirent bien à Rarotoga.

Là, Tavere et Taroi retrouvèrent leur oncle, qui était en train de planter des ignames. Celui-ci n'avait plus qu'un petit nombre de sujets dévoués autour de lui. Il apprit donc, avec plaisir, que ses neveux, et leurs guerriers venaient pour l'aider à reconquérir son royaume. Les préparatifs de la guerre furent bientôt terminés et Tetupua, Tavere et Taroi firent prévenir Epopo qu'ils allaient commencer les hostilités. Celui-ci arma à la hâte tous ses guerriers et se mit à leur tête. Les deux armées se rencontrèrent à un endroit nommé Gatagiia. Tetupua avait reçu le commandement des 1 000 Mangaréviens. Mais il n'avait en réalité que la majeure partie d'entre eux placés, à terre, sous ses ordres ; les autres restaient tout près du rivage, sur leurs radeaux, dirigés par Tavere et Taroi. La bataille s'engagea donc à la fois, sur terre et sur mer.

Les guerriers d'Epopo recevaient des flèches qui leur étaient envoyées du haut des radeaux, tandis qu'à terre, ils avaient à combattre un adversaire qui les attaquait à coups de lances, de haches et de poignards. La lutte fut terrible et longue : au bout de cinq jours et cinq nuits seulement, les gens d'Epopo reculèrent, mais, toujours, en faisant bonne contenance. Voyant cela, Tavere et Taroi débarquèrent avec leurs hommes et se jetèrent, eux aussi, sur leurs adversaires. Il y eut là une mêlée effroyable,

car les deux partis savaient qu'à ce moment l'un d'eux devait disparaître à jamais. Finalement les gens d'Epopo eurent le dessous, et se débandèrent. Ceux de Tetupua, Tavere et Taroi les poursuivirent dans la brousse, sur les montagnes, partout enfin. Ce fut une épouvantable chasse à l'homme. Les Mangaréviens criaient : « Tuons tout le monde ! Qu'il n'en reste aucun ! Mort aux ennemis de Tetupua ! Que la terre soit nue ! » Tavere et Taroi, une flèche à la main, se mirent à la poursuite d'Epopo, qu'ils atteignirent. Ils lui transpercèrent le corps de part en part, en lui disant : « Meurs donc, notre ennemi à nous et à notre oncle ; meurs, toi qui as été cause que nous avons rougi de honte. » Ainsi se termina la bataille.

La légende raconte que, pendant le combat, un guerrier mangarévien, voyant de son radeau, un guerrier rarotongien fuir dans la montagne, lui lança une flèche, qui lui perça le corps et alla se fixer profondément dans une roche de cette montagne, tenant ainsi le corps suspendu dans l'espace. Le cadavre de ce Rarotongien fut, dans la suite, enlevé, mais on laissa la flèche en place. De nos jours, on dit aussi que cette flèche existe encore au même endroit où le Mangarévien l'avait lancée.

Après la bataille, les vainqueurs allumèrent de grands feux dans des fours et y mirent une partie des corps de leurs ennemis. Quand ceux-ci furent suffisamment cuits, ils les dévorèrent avec délices. Le corps de Epopo fut mangé par Tavere, Taroi et Tetupua, qui, en se repaissant de sa chair, s'écriaient : « Nous t'avons vaincu, toi qui nous as fait souffrir ; grince sous nos dents, chair de notre ennemi ! »

Il est à remarquer toutefois que, dans ces luttes à mort, on ne tuait que les guerriers et les enfants mâles ; les femmes et les petites filles étaient épargnées.

A la suite de cette victoire, Tetupua fut de nouveau proclamé roi, et 500 Mangaréviens restèrent à Rarotoga.

Tetupua remercia ses deux neveux de l'avoir vengé et refait roi. Puis il leur conseilla de retourner à Magareva pour y annoncer leur victoire et en ramener leur mère à Rarotoga, où elle vivrait désormais auprès de lui. Tavere et Taroi se conformèrent au désir de leur oncle et partirent de Rarotoga avec le reste des Mangaréviens.

Guidés, dit la légende, par deux gros poissons, leur traversée fut heureuse. Ils débarquèrent sans obstacles à Magareva, où ils apprirent à la population qu'ils avaient remporté une grande victoire sur des Rarotongiens et que Epopo était tué. Aussitôt les habitants d'Agauru les acclamèrent et les portèrent en triomphe. Les guerriers de l'île, voyant leur valeur, et n'ayant pas alors de roi réel, les proclamèrent immédiatement tous les deux rois de Magareva, et leur remirent le pouvoir. Tavere et Taroi s'empressèrent de le prendre, et montèrent ainsi ensemble sur le trône. Leur règne fut le XIIe, dans l'archipel.

Le héros Raekeno s'était opposé de tout son pouvoir à cette élection; aussi, quand il vit les deux fils de Nono rentrés en possession de l'héritage du roi Tururei, leur grand-père, il ne se crut plus en sûreté à Agauru et se hâta de se retirer à Gatavake; dans la suite, cependant, il se soumit à leur autorité.

Les deux rois Tavere et Taroi demandèrent à leur mère Ua si elle voulait bien accepter la proposition de son frère Tetupua, c'est-à-dire si elle consentait à retourner à Rarotoga auprès de lui, maintenant qu'il y était redevenu puissant, et ils lui dirent, qu'en ce cas, ils la ramèneraient tout de suite dans cette île. Leur mère Ua resta un instant silencieuse, semblant réfléchir, puis elle répondit: « Mon frère Tetupua est redevenu puissant:

que Tu soit loué! Mais moi, je suis trop vieille pour aller le rejoindre. » Et elle refusa à ses deux fils de partir. Plus tard, elle mourut à Magareva.

§ III

Civilisation de l'archipel Magareva par le voyageur Tupa.

S'il est un homme resté célèbre dans les îles Magareva, c'est, à coup sûr, celui que les indigènes désignent sous le nom de Tupa. Pourtant, ce n'était pas un Mangarévien : lui, et son frère Noa, tous les deux fils de Ahipikiragi, étaient, paraît-il, originaires du pays bas, ce pays que la tradition mangarévienne nous indique vaguement dans la direction de l'Ouest, mais sans nous donner son nom ni définir sa situation, mystère qu'on n'a pu percer et qu'on ne percera probablement jamais.

Tupa et Noa avaient été chassés de leur patrie, pour quel motif? Aucune des traditions mangaréviennes ne le rapporte, mais comme certaines nous racontent que, partout où ils passèrent, ils instituèrent le culte d'un dieu nommé Tu, et que, dans les pays montagneux de Nukupere, Arani, Nukuroma, Ruapu, Nuku-iva, Tehitiparaua, et Tehiti, les prêtres du grand dieu Tu avaient été massacrés, il est permis de supposer que la cause de l'expulsion de ces deux frères de leur terre natale a été une querelle de religion. Quoi qu'il en soit, contraints de s'enfuir de leur patrie, ils vinrent s'établir à Rauao ou Rouhao, que la tradition mangarévienne déclare être une île, sans toutefois indiquer où elle se trouve. Là, Tupa et Noa devinrent des chefs de tribus. Mais, dans la suite, ils se querellèrent : la guerre éclata entre eux, et Noa fut tué dans un

combat, assure une version, tandis qu'une autre affirme qu'au contraire il devint victorieux et que son frère Tupa fut réduit à s'enfuir avec ses partisans les plus éminents. Ce qu'il y a de certain, c'est que Tupa quitta cette île, et qu'il s'embarqua avec sa femme Maho, son fils Nau, et plusieurs de ses gens nommés Ragitukao, Taveke, Ariki, Oka, Kiekie, Aneane, Toerau, Puamea, Kekerüerue, Iku et Rouara.

L'expédition, au début, perdit un de ses membres : Oka fut tué dans une descente à terre. Ensuite, les voyageurs relâchèrent à Marutea, où ils ne trouvèrent rien à manger. Ils reprirent alors la mer, puis ils se rendirent à Tekavamaru. Dans cet îlot, Tupa s'arrêta avec tout son monde. La première chose qu'il y fit, fut d'élever un autel à son dieu Tu, dont le nom signifie « Etre ». Toutefois, il n'y resta pas longtemps, et se rembarquant avec tous ses gens, il passa entre les îles Aukena et Akamaru et alla atterrir à Magareva.

Les deux rois Tavere et Taroi y régnaient toujours. Ils accueillirent bien Tupa et ses compagnons, peut-être par intérêt, car les voyageurs apportaient avec eux des arbres fruitiers nouveaux, tels que l'arbre à pain, le cocotier et le figuier. A cette époque, il n'y avait pas encore de grands arbres dans l'archipel, et ce fut, dit-on, Tupa qui les introduisit. En outre il enseigna aux indigènes une foule de choses utiles, relatives à la pêche et à l'agriculture. Il leur donna même quelques lois. Mais, ce qu'il leur apprit de plus remarquable, ce fut le culte du grand dieu Tu. Il fit ériger à ce dieu plusieurs *marae*[1] dans les différentes îles. A Agauru (Rikitea), il y eut les marae de te Keika et de Hau o te Vei ; à Gatavake et à Kirimiro, ceux de Ruanuku ; à Taku, celui de Tagaroa ; tous situés dans l'île Magareva, tandis que dans l'île Aukena, il y avait celui de Tau-

1. Autels en plein air, construits avec des pierres, à la façon cyclopéenne.

toro; dans l'île Akamaru, celui de Maraeerua; dans l'îlot Agakauitai[1], celui de Aga o Tane[2]; et dans l'île Taravai, celui de Popi[3]. C'étaient les principaux marae; mais il y en avait bien d'autres, par exemple à Aukune, à Puhirau, à Taiotetehito. Les plus grands étaient construits en pierre, et les petits, faits seulement avec du corail. Ils constituaient les lieux sacrés publics, où tout le monde devait venir prier et offrir des sacrifices; il ne pouvait y en avoir d'autres. Mais il en existait de privés à l'usage de ceux qui se destinaient à exercer la profession de prêtre: c'étaient des espèces de cases, rendues inviolables par un *tapu* rigoureux et dans lesquelles les candidats à la prêtrise vivaient dans le recueillement et la solitude pendant assez longtemps jusqu'à ce qu'ils fussent ordonnés prêtres de Tu. Il faut avouer que tout cela est bien singulier et ne pouvait être l'œuvre d'un vrai barbare. Tupa passe donc avec raison, pour avoir été le vrai civilisateur, et par là, le bienfaiteur des Mangaréviens.

Cependant il ne voulut pas finir ses jours au milieu d'eux: il leur annonça son intention de les quitter et commença ses préparatifs de départ. Les Mangaréviens firent tout ce qu'ils purent pour le retenir, mais ce fut en vain: il s'embarqua un jour, avec ses fidèles compagnons, sur des pirogues, en présence de toute la population, qui ne pouvait s'empêcher de pousser des cris de douleur. Et c'est, à ce moment-là, dit-on,

1. Dans cet îlot, il existe une grotte nommée Teananateka, où tous les rois de Taravai et une partie de ceux de Rikitea étaient enterrés. Les rois de Taravai étaient parents et vassaux de ceux de Rikitea.

2. C'est à ce marae que furent coupés les cheveux de Temagi, roi de Rikitea et de Taravai. Il est situé au côté droit de la grotte où sont enterrés les rois de Taravai.

3. Il y en avait deux dans cette île: le deuxième était situé à l'opposé du village, de l'autre côté de l'île; mais celui de Popi était de beaucoup le plus important. Les missionnaires catholiques ont fait détruire celui-ci par les indigènes convertis au christianisme; toutefois il en subsiste encore quelques vestiges, que j'ai vus au milieu du village de Taravai: ils étaient composés de gros blocs de pierre et de corail, dont plusieurs ont été sûrement taillés de mains d'hommes.

qu'avant de partir, il révéla aux Mangaréviens qu'il y avait au loin, en bas, par-dessous, une terre très vaste qui se nommait Avahiki et Tekere no te henua; que, sur cette terre, il existait des peuples nombreux, sur lesquels régnaient des rois puissants, et que c'était d'elle qu'étaient venus autrefois tous ses ancêtres. Après avoir fait cette dernière révélation aux Mangaréviens, il partit avec tous ses gens et fut bientôt en pleine mer, hors de vue de l'archipel.

Les Mangaréviens eurent néanmoins une fois de ses nouvelles : ils apprirent (on ne sait trop comment), que lui, et ses compagnons s'étaient arrêtés, durant quelque temps, dans l'archipel des Paumotu, à l'île Takoto, où ils avaient planté des cocos, et qu'ils en étaient repartis, pour retourner au pays bas.

Ainsi disparut cet homme extraordinaire. Longtemps son nom fut populaire dans l'archipel des îles Magareva; et il l'est même encore quelque peu, de nos jours, chez les habitants des îles Gambier. Les indigènes racontaient que l'île Timoe et Tchootepoatu étaient l'une, une couronne, l'autre une ceinture de Tupa, tombées dans la mer. La légende s'était emparée de cet homme, et ce n'était que justice, puisque, dans une certaine mesure, il avait apporté aux Mangaréviens la civilisation.

Son séjour parmi eux est, ou paraît être, faute de renseignements, le seul fait marquant du règne des deux rois Tavere et Taroi, qui se prolongea encore pendant assez longtemps après le départ de Tupa de l'île Magareva. Ensuite, Tavere et Taroi, devenus vieux, moururent dans cette île, très regrettés de la population. Ce fut Apateki, qui leur succéda.

CHAPITRE II

LE ROI APEITI ET TUPOU-ARIKI [1] OU LA RIVALITÉ ENTRE AGAURU [2] ET TAKU [3].

§ I

Enlèvement de Toateetuataorea par le guerrier Makuputu. — Le chef Turia assassine cette reine. — Conspiration des habitants d'Agauru et de Taravai. — Massacre des gens de Taku au festin du poisson. — La mort de Turia. — Exécution du prince Temahaoa taaito, fils du roi Tupou.

Depuis longtemps, il y avait, à Magareva, deux États indépendants : le royaume d'Agauru et celui de Taku, qui tenaient leurs noms des deux baies principales de cette île. Leurs populations, vivant côte à côte sur le sol de la même île, chacune cherchant à établir sa suprématie sur l'île entière, il existait entre elles une grande jalousie et une active rivalité. Cette dernière se traduisait, en toute occasion, par des actes hostiles : soudain il éclatait des querelles privées, qui en faisaient naître de publiques, car la collectivité des indigènes se sentait atteinte par l'offense faite à un seul, et elles occasionnaient des guerres

1. Ariki, autre forme, mais beaucoup moins employée, du mot akariki, qui signifie roi, en langue mangarévienne. Les indigènes liaient souvent au nom du monarque son titre.

2. Ce lieu fut, plus tard, nommé Rikitea.

3. A cette époque, toutes les îles de l'archipel Magareva étaient sous la domination, soit d'Apeiti, roi d'Agauru, soit de Tupou, roi de Taku.

nationales, dans lesquelles les deux peuples avaient, tour à tour, le dessus ou le dessous, mais sans qu'aucun ait jamais réussi à établir sa supériorité d'une façon définitive. Il en était résulté entre eux une de ces haines profondes qui ne pouvait s'effacer que par la disparition de l'un des deux. Or, il arriva précisément, qu'à la suite de plusieurs événements tragiques, la haine de ces deux peuples fut tellement portée à son comble qu'elle amena la ruine définitive de celui qui fut vaincu.

Le roi de Taravai, Tuatairiki, avait, parmi ses parentes, une reine nommée Toateetuataorea; c'était la fille de Etuataorea, lui-même fils de Tamakeu, roi de Magareva, et elle avait, dit-on, épousé le roi d'Agauru, Apeiti, dont elle se trouvait être une des femmes. Comme elle était, paraît-il, fort jolie, l'un des chefs des guerriers de Taku, appelé Turia, désirait beaucoup la posséder ; il essaya de la séduire, mais, n'y ayant pas réussi, et, sachant qu'il ne pouvait espérer s'emparer d'elle par la force, car elle était trop bien gardée, il s'adressa à un guerrier de Taravai, du nom de Makuputu, qu'il parvint à corrompre. Celui-ci trahit Tuatairiki et livra la parente de ce roi à Turia, qui aussitôt l'emmena dans sa case. Après l'y avoir gardée plusieurs nuits et l'avoir forcée à partager sa couche, il la chassa et, pour se venger de ce qu'elle l'avait repoussé autrefois, l'insulta, la maltraita et ne lui donna plus ni à manger ni à boire. Enfin, comme elle se plaignait de la soif, il eut la cruauté de lui percer la gorge et d'y verser, par le trou qu'il avait fait, l'eau qu'elle demandait d'une voix suppliante : le liquide, ainsi introduit par cette blessure, ressortait par la bouche de cette malheureuse femme, et, tandis qu'elle se débattait dans cet affreux supplice et les dernières convulsions de la mort, ceux qui y assistaient riaient aux éclats et faisaient des réflexions ironiques, surtout le cruel Turia, qui ne se tenait pas de joie en contemplant son œuvre, et ne cessa de plaisanter

sa victime jusqu'à ce qu'elle eût expiré. Sa mort ne le satisfit même pas encore complètement : il ordonna qu'on mit à mort son petit enfant, et, qu'ensuite, leurs deux corps fussent cuits au four indigène, coupés en morceaux, et dévorés en un festin solennel. Turia fut obéi et, le soir même, lui et ses gens mangèrent les corps de la reine Toateetuataorea et de son enfant.

Lorsque la nouvelle de ces deux assassinats parvint à Agauru et à Taravai, les populations de ces deux Etats furent d'abord plongées dans la stupeur; puis elles se réveillèrent et un long cri de vengeance s'éleva d'un bout à l'autre de ces royaumes. On voulut faire la guerre, mais on n'était pas prêt, tandis que l'ennemi l'était; aussi on résolut d'attendre une époque plus favorable, et, pour pouvoir au bon moment attaquer par surprise, comme c'était l'usage, on fut obligé de dissimuler vis-à-vis des ennemis.

On faisait bien, car, en effet, ceux-ci se tenaient sur leurs gardes, et il était inutile d'essayer de les surprendre. Les habitants d'Agauru et de Taravai continuèrent donc à avoir de bons rapports avec eux, en apparence, du moins, et attendirent des événements l'occasion qu'ils cherchaient de pouvoir se venger. Mais celle-ci ne se présenta pas du tout, et beaucoup de temps s'écoula. Voyant cela, un brave guerrier de Taravai, nommé Matane, résolut de la faire naître : il chercha un moyen, et, l'ayant trouvé, alla en faire part au roi Apeiti ; il dit à ce monarque : « Invitons les gens de Taku à venir manger le poisson avec nous, et quand ils seront auprès de nous sans défense, eh bien ! nous les tuerons facilement. » Le roi Apeiti admira grandement le moyen que lui proposait le guerrier Matane et le complimenta avec chaleur de son ingéniosité. Puis il communiqua cette proposition à ses proches et aux deux populations d'Agauru et de Taravai : tous l'approuvèrent et déclarèrent qu'il fallait l'exécuter. Le fils adoptif de la reine Toateetuataorea, le jeune Auitiapapa, qui avait été recueilli

depuis par le roi Apeiti, demanda au brave guerrier Matane de l'autoriser à tuer lui-même le cruel Turia, afin de pouvoir venger la mort de sa mère, et le guerrier Matane, après quelques hésitations inspirées par l'âge d'Auitiapapa, acquiesça à son désir. Aussitôt Apeiti envoya un messager porter aux gens de Taku une invitation pour venir manger du poisson avec les habitants d'Agauru et de Taravai dans un quartier du village d'Agauru nommé Moino.

Leur seule crainte était de voir les gens de Taku la refuser, mais ceux-ci, ne se doutant de rien, acceptèrent, au contraire, avec empressement, et, tout joyeux, se préparèrent à la fête. Suivant un usage en vigueur chez eux, les jeunes guerriers restèrent plus de quinze jours dans leurs cases, et, pendant ce temps-là, les vieillards vinrent leur apporter à manger : c'était afin de ne pas s'exposer aux ardeurs du soleil, et pour être plus beaux.

Enfin le jour fixé arriva, et les gens du royaume de Taku ayant à leur tête le fils du roi Tupou, le prince Temahaoa taaito, et le chef Turia, suivi de ses guerriers, des gens tout jeunes, se rendirent au lieu indiqué pour la fête, à Moino.

Ils y trouvèrent rassemblés, et les attendant, les habitants du royaume d'Agauru, et ceux du royaume de Taravai, ces derniers commandés par le brave guerrier Matane. Tous, en les voyant venir, s'avancèrent au-devant d'eux, et, en guise d'amitié prirent, chacun, par le bras, un de leurs invités, qu'ils conduisirent à l'endroit où se trouvait mis le poisson. Le jeune Auitiapapa donnait le bras à Turia et se montrait particulièrement accueillant à son égard. Ils échangeaient tous des paroles joyeuses. Mais cela ne dura qu'un instant. A un signe d'Auitiapapa, qui jugeait que tout était prêt, les habitants d'Agauru et de Taravai prirent chacun un poisson, qu'ils présentèrent, de la main gauche, aux gens de Taku, placés en face d'eux, et tandis que ces derniers, sans défiance, étendaient

le bras pour le saisir, ils sortirent tout à coup avec leur main droite une grande nacre aiguisée, qu'ils avaient cachée sous leur aisselle gauche, et, de ce poignard primitif, mais terrible, ils frappèrent au ventre les habitants de Taku. La plupart de ceux-ci furent atteints : ils eurent le ventre ouvert et tombèrent mourants sur le sol. Un certain nombre, cependant, qui avaient vu venir le geste, esquivèrent le coup, et essayèrent de se défendre ; mais, comme ils étaient sans armes, ils ne purent y parvenir, et eurent aussi bientôt le ventre ouvert ; ils expirèrent dans d'atroces souffrances. Ce fut une tuerie épouvantable. On ne fit qu'un seul prisonnier : le prince Temahaoa taaito, que l'on réserva, néanmoins, pour le mettre à mort plus tard, dans une fête que l'on organiserait à l'occasion de cette victoire. Quelques gens de Taku, aussi, échappèrent à cette tuerie, en prenant la fuite, et allèrent porter à leur roi Tupou la nouvelle de l'anéantissement d'une partie de son peuple.

Parmi ceux-ci se trouvait le fameux Turia. Le jeune Auitiapapa avait bien cherché à lui ouvrir le ventre, mais il était parvenu à éviter le coup mortel qui lui était destiné, et, ramassant une branche d'arbre qui se trouvait par hasard à sa portée, il en avait frappé son agresseur ; celui-ci était tombé à terre, tandis que Turia prenait, à toutes jambes, la fuite dans la montagne, où l'on s'était bien, il est vrai, lancé à sa poursuite, mais où l'on n'avait pas réussi à le rejoindre. Jugeant, toutefois, qu'il ne s'y trouvait pas en sûreté, car on pouvait l'y cerner, il descendit sur le bord de la mer, et, à la nage, prit la direction de Taku. Mais il rencontra, dans la rade d'Agauru, vers Atrikigaro, un radeau du roi Apeiti, monté par huit hommes, qui revenaient de la pêche en mer. Ceux-ci, voyant Turia, furent étonnés, et échangèrent leurs avis : quatre voulurent le tuer, et les autres, le prendre à leur bord ; on discuta encore, puis ces derniers, sans s'occuper de ceux qui s'y op-

posaient, le firent monter sur le radeau, qu'ils dirigèrent vers le rivage, pour y laisser le fugitif. Mais un peu avant d'y arriver, à l'endroit appelé Tuporori, Turia empoigna les huit hommes d'Agauru, et les tua tous. La légende, qui évidemment se mêle ici à une tradition rapportant des événements vrais quant au fond, raconte que Turia, pour se débarrasser de ses huit ennemis, les prit deux par deux par les pieds et leur brisa le crâne sur les parois du radeau. Sa force était, paraît-il, inimaginable. Quelle que soit la façon dont il vint à bout de toutes les personnes qui l'avaient recueilli, ce qu'il y a de certain, d'après les diverses traditions, c'est qu'il trouva moyen de revenir à Taku, où il apprit le premier, au roi Tupou, le carnage d'un grand nombre de ses sujets.

Cependant, il était dit qu'il n'avait plus que peu de temps à vivre. Quelques jours seulement après son retour à Taku, il vola des fleurs à un vieux sorcier nommé Oroapuru. Celui-ci, soupçonnant que c'était Turia qui lui avait volé ses *pua* (fleurs), fit un piège avec du *nappe* « *kaha* » (corde faite avec des fibres de cocos), et supplia son dieu Tu de prendre l'âme du voleur dans ce piège. Le lendemain, Turia était trouvé étranglé.

Sa mort nous a conduit au delà des événements qui vont suivre ; il nous faut donc maintenant revenir en arrière :

Deux jours après la tuerie de Moino, les populations des royaumes d'Agauru et de Taravai se réunirent de nouveau à Agauru, mais, cette fois, pour s'y réjouir de leur vengeance sur les gens de Taku. On devait y faire entendre un nouveau chant intitulé *tipitipi kopu* (couper le ventre). Mais le principal attrait de la fête allait être la mise à mort du prince Temahaoa taaito. Fait étrange, et qui dépeint bien les mœurs de ces peuples : le roi de Taku, Tupou, avait été invité à venir, sous la garantie d'un *tapu* solennel, assister, avec sa famille, à l'exécution de son fils,

et il y vint, suivi des siens, et des autres guerriers de Taku, qui ne s'étaient pas rendus au festin du poisson. Le prince Temahaoa taaito fut conduit au *marae* de te Keika, à Agauru (Rikitea), et là, sur l'autel, le jeune Auitiapapa lui coupa la gorge devant tout le monde, et sous les yeux de son propre père. Après quoi, tous les habitants d'Agauru et de Taravai chantèrent et dansèrent pour célébrer leur victoire sur les gens de Taku.

Tupouariki resta en prières sept jours auprès du corps de son fils ; puis il demanda à Apeiti de le lui laisser emporter à Taku et de permettre aux guerriers de ce royaume, qui n'avaient pas pris part au festin du poisson, de donner la sépulture à ceux de leurs compatriotes qui y avaient été massacrés. Le roi d'Agauru lui accorda tout ce qu'il demandait, et Matane et Auitiapapa, satisfaits de s'être vengés, ne leur dirent rien, et les laissèrent faire. Les guerriers, qui étaient venus avec Tupou, enlevèrent donc les cadavres des habitants de Taku et les déposèrent au bas de la grande montagne de Magareva[1]. Quand ils les eurent tous ensevelis, quelques-uns d'entre eux chargèrent le corps du prince Temahaoa taaito sur leurs épaules et, accompagnés des autres, ils se mirent en marche lentement pour retourner à Taku. Ils précédaient leur roi Tupou qui, suivi de sa famille, se tenait derrière le corps de son fils. Au moment où ce monarque allait quitter Agauru, le roi Apeiti, qui assistait à son départ, lui dit : « Roi Tupou, nous sommes égaux maintenant ; va ; mais, plus tard, nous nous rencontrerons la lance à la main ; prépare-toi. » Le roi de Taku ne daigna même pas répondre à ces paroles ; il se contenta de regarder un instant fixement le roi d'Agauru ; puis, détournant la tête, et ne s'occupant plus de lui, il continua de s'éloigner en silence vers sa capitale[2].

1. Le mont Duff, des Européens. C'est là, qu'à l'époque actuelle, on trouve encore tant d'ossements.
2. Capitale, ou chef-lieu, se disaient : Punui karapu o te ao.

§ II

Rencontre d'Apeiti et de la femme Rure. — Naissance de Rei. — Assassinat de ce guerrier par les habitants de Kirimiro. — Massacre de ceux-ci par les guerriers d'Agauru. — Combats d'Atioi, de Peakava, de Vaitina, d'Agakuku et de Gautu; défaites de Tupouariki et victoires d'Apeiti. — Destruction du royaume de Taku, et émigration des débris de sa population.

Un autre événement tragique, mais qu'à ce moment-là le roi d'Agauru ne pouvait certainement pas prévoir, devait en effet finir par causer la perte de la population de Taku.

A Kirimiro, village dépendant de ce royaume, il existait une famille composée du mari, de la femme, et de quatre enfants. L'homme se nommait Taropu, et la femme, Rure. Celle-ci était, dit-on, très jolie, et jamais le moindre soupçon n'avait, jusque-là, effleuré sa conduite. Mais, un jour, elle se rendit à Taravai, pour y voir des *fetii*[1]. En revenant de cette île, elle s'arrêta à Atituiti. Là, se trouvait, par hasard, le roi d'Agauru (Rikitea), Apeiti, qui la vit, et la trouva fort belle. Il eut la hardiesse de le lui dire, et Rure, la faiblesse d'écouter ses propositions. Bref, la nuit venue, il la posséda.

De retour dans son village, elle s'aperçut, quelque temps après, qu'elle était enceinte; mais, de qui? du roi ou de son mari? elle ne le savait pas au juste. Or neuf mois s'écoulèrent; et elle mit au monde un petit garçon, qu'elle éleva avec ses autres enfants.

Celui-ci, à mesure qu'il grandissait, se montrait beau et fier. Mais personne ne fit attention à lui, jusqu'au jour où des sœurs du roi Apeiti, venant à Kirimiro y chercher du *hara*[2] pour

1. Parents, à un degré quelconque.
2. Pandanus.

tresser des *peue*[1], le virent chez sa mère Rure, et furent frappées de sa ressemblance avec leur propre frère. Aussi, de retour à Agauru, n'eurent-elles rien de plus pressé que de raconter leur rencontre au monarque et de lui demander si, autrefois, il n'avait pas eu des relations avec la femme d'un certain Taropu. Le roi Apeiti réfléchit un instant, puis il se rappela ses relations avec la femme Rure ; alors il ne douta plus que cet enfant qui lui ressemblait tant, d'après les dires de ses sœurs, ne fût le sien, et il résolut d'aller tout de suite le chercher à Kirimiro. Il rassembla immédiatement une partie de ses guerriers, leur fit prendre les armes, et, accompagné d'eux, il se rendit à ce village, où il réclama son enfant aux époux Taropu et Rure. Ceux-ci auraient bien voulu, certes, le lui refuser, mais, devant un tel déploiement de forces, ils comprirent que toute résistance était inutile: en conséquence, ils le lui remirent. Le roi l'emmena sur-le-champ, et retourna avec lui et ses guerriers à Agauru.

Une grande fête fut exécutée en l'honneur de l'enfant royal. Ensuite Apeiti le confia aux plus braves guerriers, qui, pendant plusieurs années, l'élevèrent avec soin. Quand il eut atteint l'âge d'homme, le roi l'appela Rei, et lui donna le titre de *kaito;* il lui fit alors tatouer tout le corps.

Longtemps après ces événements, Rei eut l'idée d'aller à Kirimiro, pour y revoir son ancienne famille, et notamment sa mère. Il avait, en cet endroit, deux frères et deux sœurs, qui s'y étaient mariés, et l'aînée de ses sœurs, nommée, comme lui, Rei, avait eu deux enfants, qu'il désirait connaître. C'était donc là une visite bien naturelle. Mais elle ne laissait pas néan-

1. Couvertures végétales indigènes.

moins que d'être périlleuse : à cette époque, tout chef, ou fils de chef, qui avait l'imprudence de se rendre sur les possessions ou les terres d'un autre chef, était sûr, non seulement d'y être traité en ennemi, mais d'y être tué et dévoré. Cette perspective n'effraya pas pourtant Rei. Il partit à Kirimiro, et se présenta la nuit chez ses parents, afin de ne pas être aperçu des habitants. Ce fut sa sœur aînée qui le reçut. Elle l'accueillit bien, le fit entrer dans la case, et ils causèrent longtemps. Au petit jour, seulement, Rei, fatigué, s'endormit. Alors, sa sœur dit à ses deux jeunes enfants : « Je vais aller cueillir des fruits et chercher des roseaux : surveillez bien notre case, afin que personne n'y entre ; on pourrait y voir votre oncle ; je vous le confie. » Et elle les quitta. Quelques instants après, ces deux enfants montèrent chacun sur un *tumei,* et l'un dit à l'autre : « Voilà un jeune *mei,* je le garde pour mon oncle. » Ce à quoi, son frère lui répliqua : « Je vais en chercher un meilleur que le tien, et je le lui donnerai moi-même. » Malheureusement ils avaient parlé trop haut, et un vieil homme nommé Tuvio, qui habitait une case voisine, les avait entendus. Très intrigué, il s'avança sans bruit jusqu'à leur case, et, écartant doucement un peu les roseaux et le *hara* qui faisaient paroi, il vit, à l'intérieur, dormant profondément, le guerrier Rei, fils d'Apeiti, roi d'Agauru (Rikitea). Aussitôt il courut aller prendre ses armes et prévenir les autres habitants de l'endroit, qui s'empressèrent tous d'en faire autant, et de venir, avec lui, cerner la case où reposait le guerrier Rei. Les deux neveux de celui-ci, voyant cela, restèrent cachés sur leur *tumei,* sans oser y pousser un seul cri d'alarme. Quelques hommes déterminés entrèrent tout à coup dans la case où reposait Rei, et, se précipitant sur lui, l'assassinèrent. Son corps fut ensuite transporté au centre du village, où la population le fit cuire et le mangea en grande cérémonie.

Cependant la sœur de Rei, qui ne savait rien de tout cela, revenait à sa case. En y entrant, elle la trouva pleine de sang ; et, en même temps, ses enfants, qui s'étaient décidés à y retourner après avoir vu tout le monde s'en éloigner, lui disaient : « Rei a été mangé. » La pauvre femme ne put d'abord que répandre des larmes, puis, transportée de colère, elle sortit de sa case, gravit la montagne, et, de la crête, cria aux gens d'Agauru : « Apeiti ! Viens vite avec tous tes guerriers ! Ton fils est mort ! Viens le venger ! Je t'aiderai ! » Aussitôt une grande rumeur se manifesta parmi les gens d'Agauru, qui allèrent avertir leur roi de ce qui s'était passé. Celui-ci, en apprenant la funèbre nouvelle, ne se tint plus de fureur ; il arma à la hâte tous ses guerriers, se mit à leur tête, et partit immédiatement pour Kirimiro. Ses hommes partageaient au plus haut degré son ressentiment, et, désireux d'environner leurs ennemis, franchirent la montagne, les uns par le côté ouest, les autres, par le côté est. Quand ils arrivèrent à Kirimiro, le jour était à son déclin.

La première personne qu'ils y rencontrèrent fut un vieillard occupé à se laver les mains au bord de la mer. Cet homme, c'était Tuvio. D'un bond, ils se jetèrent sur lui, et lui demandèrent s'il n'avait pas participé à l'horrible festin. Le vieillard leur répondit que non. Mais ils ne le crurent pas, lui ouvrirent la gorge, et y trouvèrent dedans un os et un doigt tatoué de Rei. Leur pressentiment ne les avait donc pas trompés ; ils se ruèrent tous sur les autres habitants de Kirimiro.

A ce moment, la plupart de ces derniers se trouvaient déjà rentrés dans leurs cases, la nuit étant presque faite ; il n'y avait dehors, sur la route, que quelques-uns d'entre eux, disséminés çà et là, et sans leurs armes. Ils n'eurent pas le temps d'aller les chercher : surpris, à l'improviste, par l'arrivée des ennemis, qu'ils ne s'attendaient pas à voir paraître si tôt, ils

ne purent se défendre, et furent, sur-le-champ, mis à mort. Les autres, en entendant leurs cris, se doutèrent du péril qui les menaçait, et se barricadèrent dans leurs cases, où ils résistèrent assez longtemps. Les gens d'Apeiti durent, à leur grande colère, en faire le siège, une à une. A mesure qu'ils y pénétraient, ils y assommaient ou y égorgeaient indistinctement, hommes, femmes, et enfants. La tradition raconte que « l'étoile Ava[1], la première et la plus grosse étoile qui paraît le soir à l'horizon et disparaît le lendemain matin, éclaira, durant toute la nuit, cet horrible massacre », semblant ainsi, par sa lueur, en faciliter l'exécution aux guerriers d'Apeiti. Quand, enfin, le massacre cessa, il faisait, dit-on, grand jour. Presque tous les habitants de Kirimiro avaient péri ; quelques-uns, seulement, étaient parvenus à s'échapper, et marchaient, tremblants de peur, et sans ressources, à travers les terrains, ou la montagne, pour aller chercher un refuge dans les autres districts du royaume de Taku. Ils n'en étaient pas heureusement éloignés et y parvinrent assez vite, les uns après les autres, sains et saufs. On les accueillit bien ; mais on leur demanda ce qui leur était arrivé. Ils répondirent par le récit du massacre de Kirimiro. Cette nouvelle jeta l'alarme et l'épouvante chez les habitants de ces districts, qui s'armèrent.

Le danger était, en effet, pour eux, très grand ; ils ne pouvaient douter d'être aussi attaqués par les guerriers d'Agauru ; les usages, en vigueur à Magareva, le commandaient : tous les gens d'un même État, quels qu'ils fussent, devaient être regardés comme solidaires de leurs actions ; d'où il résultait que ceux des autres districts de Taku étaient aussi, comme leurs compatriotes de Kirimiro, rendus responsables de l'assassinat

1. *Ava* veut dire, en mangarévien, *étoile* : ce n'est donc pas un nom particulier ; mais il se peut que les Mangaréviens aient entendu désigner par lui, l'étoile qu'ils connaissaient le mieux, leur étoile par excellence.

commis sur la personne de Rei, et devaient être aussi, comme eux, traités en ennemis, par les guerriers d'Agauru; ils avaient donc bien raison de se croire en péril, et, par suite de cela, de prendre leurs armes; c'était seulement, au moyen de ces dernières, qu'ils avaient lieu d'espérer ne pas subir le même sort que les habitants de Kirimiro.

Ils avaient à peine achevé leurs préparatifs de défense, que l'armée d'Apeiti parut. Celui-ci, après avoir accordé quelque repos à ses hommes, les avait fait remettre en marche, et maintenant pénétrait, avec eux, dans le district de Atioi, pour en exterminer les habitants. Il croyait avoir facilement raison d'eux; mais il se trompait. Leur résistance fut telle qu'il ne lui fallut pas moins d'une journée de combat pour en venir à bout; ce ne fut seulement que vers le soir qu'ils plièrent et se débandèrent, laissant la plupart d'entre eux morts sur le terrain. Quelques rares survivants parvinrent cependant à rejoindre, vers le bout de l'île, le roi de Taku, Tupou, qui attendait là Apeiti pour lui livrer un combat définitif.

Apeiti les y poursuivit, et, à Peakava, les deux armées d'Agauru et de Taku se trouvèrent cette fois en présence. Le combat, qu'elles allaient se livrer, devait être le plus grand dont on ait jamais conservé le souvenir à Magareva.

Il commença dès le matin, aux cris de guerre habituels « Oe! Oe! », dura toute la journée, et, le soir arrivé, se prolongea à la lueur de torches embrasées que l'on attacha, de part et d'autre, aux pieds des cocotiers et des arbres à pain. Les guerriers d'Agauru et de Taku qui, jusque-là, s'étaient, de loin, criblés de lances, de flèches, et de balles de fronde, alors s'abordèrent franchement, et tombèrent les uns sur les autres à coups de lances, de haches, de casse-têtes et de poignards : chacun se choisit un adversaire, chercha à le frapper, et ne le quitta plus qu'il ne l'eût tué ou qu'il n'eût été tué par

lui ; la lutte prit ainsi un caractère implacable ; on se combattit des deux côtés avec l'énergie que donnait le désespoir : il s'agissait de vaincre ou de mourir, puisqu'on ne respectait même pas l'ennemi blessé, tombé à terre, et qu'on l'achevait impitoyablement. Cette mêlée atroce se continua néanmoins sans relâche pendant toute la nuit, au milieu des clameurs de la foule, et sans qu'aucun des deux partis semblât vouloir céder. A la fin, cependant, les guerriers de Taku eurent le dessous et reculèrent, laissant un nombre considérable d'entre eux morts sur le lieu du combat. Voyant cela, les guerriers d'Agauru s'élancèrent sur eux, achevèrent de les mettre en déroute, et en firent un affreux carnage. Apeiti remporta une victoire complète.

Voulant en profiter, afin de détruire entièrement le royaume de Taku, et rester à jamais seul maître de toute l'île de Magareva, Apeiti poussa encore plus loin avec ses guerriers, et livra de nouveaux combats à Vaitina, Agakuku et Gautu. Le roi Tupou s'y trouvait toujours, dirigeant, lui aussi, ses hommes, et faisant preuve du plus brillant courage. Malgré cela, il fut toutes les fois vaincu par Apeiti, qui montrait autant de courage, mais plus de capacité.

Quand, après le combat de Gautu, Tupou-ariki vit que Apeiti et ses guerriers allaient lui massacrer les débris de sa dernière armée, il prit le parti de se réfugier avec elle à Maraeatatini, baie d'Agaputu. Apeiti, croyant qu'il ne lui restait plus qu'un nombre insignifiant d'hommes, ne se donna pas la peine de le poursuivre, et revint à Agauru, avec tous ses guerriers, qui poussaient des cris de triomphe.

Il y était à peine rentré, qu'un vieux prêtre nommé Tematahiti se présenta devant lui, et lui dit : « Roi Apeiti, as-tu tué tous tes ennemis ? » — « Presque tous, répondit le roi ; il n'y a plus que le roi Tupou et quelques-uns de ses guerriers ;

je les ai poursuivis jusqu'au bout de leur terre, à Gautu. » Le *tahura* (prêtre) reprit : « Tu n'as pas été dans la baie d'Agaputu, où Tupou a son camp Maraeatatini. » Apeiti répliqua : « J'ignorais l'existence d'un village dans cette baie ; je vais y aller immédiatement avec tout mon monde. » Et, en effet, il fit aussitôt reprendre les armes à tous ses guerriers, et partit avec eux pour Agaputu, mais, cette fois, en passant par Atrikigaro.

La nuit se faisait quand ils arrivèrent sur le sommet de la montagne. Ils s'y arrêtèrent, et virent en bas, sur le rivage, Tupou et ses gens qui étaient occupés à mettre leurs radeaux à la mer. A ce moment, ces derniers, relevant la tête, aperçurent en haut de la montagne leurs ennemis : ils poussèrent un cri de surprise, et cessèrent leur travail. Tupou-ariki, comprenant que le monarque vainqueur venait pour lui livrer un dernier combat, afin d'exterminer les débris de son peuple, ne se crut plus en état de le soutenir, et, se résignant à traiter avec Apeiti, il lui envoya un guerrier, qui parla, en son nom, de la façon suivante : « Laisse-moi la vie, ainsi qu'à ceux qui me restent encore ; nous allons tous partir pour jamais sur la vaste mer. » Apeiti, constatant, par ces paroles, que son rival s'avouait vaincu, consentit à lui accorder ce qu'il demandait, et Tupou, et ses gens, reprenant leur travail, mirent sept radeaux à la mer, s'embarquèrent dessus, au nombre, dit-on, de 500, et gagnèrent le large. Aussitôt qu'ils les eurent vus s'éloigner, Apeiti et ses guerriers s'en retournèrent dans leur capitale.

Tandis qu'ils s'y livraient à toute la joie du triomphe, les malheureux fugitifs étaient, sur leurs radeaux, en proie à un profond désespoir. La nuit s'était complètement faite, et ils ne songeaient même pas à dormir. Tupou-ariki croyait avoir embarqué tous les siens ; mais il se trompait : au moment du départ, son jeune fils Makuputaora, se dérobant à sa vigilance,

était allé se cacher dans la brousse, au bord de la mer. Il y était là, depuis plusieurs heures, quand une jeune femme parut sur le rivage et vint se placer à côté de l'endroit où il se tenait coi. Regardant la mer à la lueur de la lune, elle aperçut au loin, sur les vagues, les radeaux des gens de Taku, qui luttaient contre le vent; alors, gémissante, elle se mit à dire : « Tu es parti, hélas ! roi Tupou, avec tes radeaux; la mer est grosse : où est ton fils Makuputaora? Il est aussi parti. Que la mer soit calme et pas méchante! » En l'entendant ainsi parler, Makuputaora fut saisi de compassion; il sortit de sa cachette, et se montra tout à coup devant elle : « Me voilà, lui dit-il, je ne suis pas parti. » Et, en même temps, d'autres hommes et des femmes surgirent de la brousse et se présentèrent au fils de leur roi déchu : ils pouvaient être encore environ une centaine. Eux, comme lui, n'avaient pas voulu, quelques heures auparavant, désespérer du salut de Taku, et étaient restés là. Mais, après s'être consultés entre eux, et avoir bien examiné le pour et le contre, ils finirent par tomber d'accord que la partie était d'avance perdue pour eux, et qu'il était inutile d'essayer de relever le royaume de Taku. Craignant alors d'être à l'improviste massacrés sans défense par les gens d'Agauru, si ceux-ci venaient à apprendre tout de suite qu'ils n'avaient pas quitté Magareva, ils s'empressèrent de construire un radeau, de placer dessus le plus de vivres possible, de s'y embarquer, et de s'enfuir, sauf un petit nombre d'entre eux, qui ne voulurent pas, au dernier instant, suivre les conseils que la prudence leur commandait, et s'obstinèrent à rester à Taku[1].

Les sept radeaux du roi Tupou et de ses sujets, celui du prince Makuputaora et de ses gens, parvinrent heureusement à

1. La tradition ne dit pas ce que fit la jeune femme dont il a été parlé plus haut.

se rendre dans l'archipel des Paumotu, les premiers, à l'île Hao, le second, à l'île Fakahina[1]. Quant aux quelques habitants de Taku qui n'avaient pas voulu à tout prix quitter l'île Magareva, ils y furent, peu de temps après, découverts par ceux d'Agauru, et devinrent, pour ainsi dire, les esclaves du roi vainqueur Apeiti.

Et c'est, depuis cette époque-là, qu'il n'y eut plus jamais de roi à Taku.

1. Plus tard, ces émigrés peuplèrent peu à peu les îles Reao, Pukaruha, Takoto, Vahitahi, Fagatau, et Hikueru.

CHAPITRE III

LE ROI TARATAHI. — ANUA MOTUA, CHEF, ET ROI. — SA FAMILLE.

§ I

Arrivée d'Anua motua, de sa famille et de ses guerriers à Taravai, puis à Magareva. — Il a une famille considérable, et l'augmente encore. — Ses alliances et sa puissance. — Il force le roi Taratahi et ses sujets à quitter Magareva. — Leur départ. — Anua motua devient roi des îles Magareva. — Son règne. — Son abdication. — Il repart en voyage avec plusieurs de ses enfants et une partie de son peuple.

Sous le règne du roi Taratahi, un chef d'Avahiki nommé Anua motua vint de ce pays, avec sa famille et ses guerriers, s'établir dans l'archipel des îles Magareva. Il y arriva sur un seul radeau, et toucha d'abord à Taravai, dans un lieu nommé Agakono ; la case que lui et sa famille habitèrent était appelée Popi.

Il resta assez longtemps à Taravai, puis alla se fixer à Gatavake (Magareva), dans un endroit nommé Teauragi, centre principal de ce district, où il y avait, en ce temps-là, le plus de cases construites.

Sa famille était extrêmement nombreuse. Il avait quatre femmes : Kautia, Toatumatakota, Toatumataua et Toaturuoreta.

La première de ses femmes, Kautia, venue avec lui d'Avahiki, lui avait donné un si grand nombre d'enfants, que les vieux

Mangaréviens disaient qu'il avait autant d'enfants qu'une araignée, de petits : il en avait vingt-deux ! Les quatre premiers étaient des garçons : Igaia, Puniga, Marokura et Hoi ; venait ensuite une fille, Pure ; après, trois autres garçons : Rerei, Ipo, Anua-nui ; puis, six filles : Monogi, Ruaga, Pigahere, Katiora, Toamererua, Toataeriki ; encore deux autres garçons : Teakapua, Kirikiri ; de nouveau cinq filles : Maroteipo, Rerekoia, Rimatuanua, Anuaiti, Tope ; enfin, un dernier garçon, Toroie.

De sa seconde femme, Toatumatakota, celle qui lui plaisait le plus, il avait eu en outre un fils unique nommé Matagiakaparo.

Sa troisième femme, Toatumataua, lui avait également donné un fils appelé Unati.

Enfin, de sa quatrième femme, Toaturuoreta, il avait eu aussi un fils unique du nom de Teagiagi.

Tous ces enfants étaient vivants.

L'une de ses filles, Ruaga, mariée au roi de Taravai, Toroga, avait elle-même des enfants : Popi, Popitemoa, Tukipo, qui furent plus tard rois de Taravai.

Son fils, Matagiakaparo, le premier prince, avait, de son côté, épousé une jeune femme du nom de Agia, et de leur union était né un enfant mâle appelé Rikitea.

Mais Matagiakaparo ne vécut pas très longtemps ; il mourut jeune, de la façon suivante :

Son fils Rikitea était allé s'amuser dans la mer avec de petits radeaux. Tout à coup il perdit pied. Voyant qu'il allait se noyer, il appela à son secours son père. Celui-ci accourut, se jeta dans l'eau, et, à la nage, parvint à sauver son enfant. Mais, à ce moment, il vit un gros poisson qui l'appelait et l'invitait à venir sur lui. Matagiakaparo monta sur son dos, et s'apprêtait à quitter ces parages, quand son jeune frère Teagiagi, qui se

trouvait là, placé sur un récif, lui cria ces paroles : « Viens au moins m'embrasser avant de partir. » Matagiakaparo s'approcha de Teagiagi, l'embrassa, et partit. Le poisson, Tu, le conduisit à Vaikumurua (Hao), où il le déchira en morceaux.

Anua motua n'apprit pas, sans une profonde douleur, la fin tragique de son fils Matagiakaparo. Il prit auprès de lui son petit-fils Rikitea, et l'éleva avec soin.

Enfin, Teagiagi, le plus jeune de ses fils, avait déjà, lui aussi, des enfants : un garçon, Temagitutavake ; et deux filles, Kohehune et Tahiko.

La famille d'Anua motua était donc considérable, et, jointe à ses guerriers, elle prenait les proportions d'une tribu.

Cela finit par inquiéter le roi de Magareva, Taratahi. Celui-ci, voyant la famille d'Anua s'augmenter de plus en plus et prendre une grande importance par suite de ses alliances avec d'autres chefs de l'archipel, résolut d'abord de lui déclarer la guerre, pour l'anéantir ou la forcer à s'en aller. Mais, après avoir longtemps réfléchi, il se dit : « Anua motua est un homme bien supérieur à moi ; si je le combats, ainsi que ses guerriers, je serai battu et j'aurai fait périr inutilement plusieurs de mes sujets ; il vaut donc mieux que je m'en aille volontairement avec tout mon monde. » Et, en effet, il s'embarqua immédiatement avec ses gens sur des radeaux et quitta, sans espoir de retour, l'archipel des îles Magareva. Anua motua avait fait d'ailleurs courir le bruit, quelque temps avant son départ, que, si Taratahi ne quittait pas pour toujours Magareva, il l'écraserait, ainsi que son peuple. L'infortuné monarque avait donc pris le parti le plus sage, à défaut du plus brave.

Taratahi n'étant plus là, Anua motua se proclama roi de Magareva.

Une véritable soumission, qui était très importante, aug-

menta encore son pouvoir. Le *aretoa*[1] Kipo, qui était, en ce temps-là, à la tête des guerriers de Taku, comprenant ce que Anua motua avait fait à Taratahi, et ne voulant pas avoir un sort semblable à ce dernier, vint, à la tête de ses guerriers, reconnaître Anua motua comme souverain. Il en fut de même des autres chefs et de leurs gens dans tous les autres centres de l'archipel : ils se déclarèrent aussi les sujets d'Anua motua, ce qui fit que les différentes îles ne connurent plus en réalité qu'un seul maître.

Dès lors Anua motua fut roi de l'archipel des îles Magareva.

Débarrassé de tous ses rivaux, il régna paisiblement pendant environ quinze ans sur cet archipel. Au bout de ce temps, il fut repris de la nostalgie des voyages. Il désirait en faire un grand dans le Sud. D'ailleurs la gêne qui existait en ce moment dans la population, devenue trop nombreuse, l'y encourageait : très dense déjà lors de son arrivée dans l'archipel, elle n'avait cessé depuis de s'augmenter continuellement. Cette année-là, il régnait une affreuse famine : il n'y avait presque rien à manger pour les habitants. Un jour, le fils d'Anua motua, Teagiagi, qu'il avait fait grand-prêtre, dit au roi : « Père, tu as eu tort de chasser Taratahi de ses terres ; vois, comme nous sommes maintenant dans la misère ; allons à la recherche de Taratahi. » Cette idée de son fils chéri, jointe à son désir de courir de nouvelles aventures, décida définitivement Anua motua à partir, quoiqu'il ne fût plus jeune. En conséquence, il fit construire deux grands radeaux, dans lesquels il s'embarqua avec une partie de sa famille et de ses gens, en tout quinze cents personnes ; puis, après avoir proclamé son petit-fils Rikitea, roi de Maga-

1. Titre, qu'à Magareva, on donnait aux guerriers, qui s'étaient, d'une façon tout à fait exceptionnelle, distingués de leurs compagnons d'armes, dans les combats ; il signifiait brave, fort, robuste, et équivalait à peu près à celui de héros.

reva[1], et placé l'un de ses fils Hoi, comme roi à Taku[2], il quitta l'île de Magareva, et prit la direction du sud-est. On raconte qu'au moment où on le perdit de vue, il y eut un tremblement de terre à Magareva : les indigènes, restés dans l'île, crurent que Anua motua s'en allait au séjour des dieux.

§ II

Découverte de l'île Oeno (Teauotaneoi). — Peuplement de l'île Eiragi (Pitcairn). — Exploration de l'île Puapuamouku (Elisabeth). — Relâche à l'île Kooa (Ducie). — Traversée de l'Océan Pacifique Extrême-Oriental. — Découverte par les Mangaréviens de Taikoko (la mer du cap Horn) et de Ragiriri (le détroit de Le Maire, ou celui de Magellan). — Retour en arrière de l'expédition. — Arrivée des voyageurs à l'île Matakiteragi ou Kairagi (île de Pâques).

La première île où l'expédition d'Anua motua se rendit, fut l'île Oeno[3]. Lui, et ses gens, ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'elle était inhabitable. Aussitôt ils se rembarquèrent et allèrent atterrir à l'île Eiragi[4], qui, comme l'autre, était à cette époque déserte. Anua motua résolut de la peupler : il en fit reine sa fille Tuatutea, mariée à Tinirauériki, et leur laissa comme sujets quelques guerriers et quelques femmes. Ensuite, il reprit la mer et arriva devant une terre haute, semblable à celle de

1. En prenant la succession de son grand-père, Rikitea donna son nom à la capitale de l'Etat le plus important de l'île Magareva ; cette capitale, qui, jusque-là s'était appelée Agauru, devint donc ainsi, par suite de ce changement, Rikitea.

2. Si Rikitea fut proclamé roi de Magareva, Hoi ne pouvait l'être de Taku, qui est placé dans cette île : il y a là déjà une contradiction ; de plus, nous avons vu, précédemment, que, depuis l'époque d'Apeiti (destruction de Taku), il n'y eut plus jamais de roi à Taku ; alors il faudrait admettre qu'Anua motua est antérieur à Apeiti, ce qui est peut-être possible, mais ne peut être prouvé avec les listes royales que nous possédons, et qui sont aussi désordonnées qu'incomplètes.

3. Appelée aussi Teauotaneoi par les anciens indigènes.

4. Pitcairn.

Makatea, l'île Puapuamouku[1], qui était aussi inhabitée. Là, dit une tradition mangarévienne, Anua motua laissa comme reine sa fille Pigahere, avec beaucoup de gens de l'expédition. Cependant une autre tradition de Magareva raconte que Anua voulut d'abord laisser sa fille et un peu de monde à Puapuamouku, mais que, ne voyant dans cette île aucune végétation, ni eau douce, il craignit que sa fille et ses gens ne mourussent de faim, et, qu'alors tous se rembarquèrent et poursuivirent leur voyage. Quoi qu'il en soit, Anua motua et la majeure partie des émigrants n'y restèrent pas et continuèrent leur expédition maritime. Ils abordèrent à Kooa[2], où ils ne restèrent pas longtemps, l'île ne leur offrant aucune ressource. Ensuite ils se dirigèrent vers l'île Matakiteragi ou Kairagi[3], but principal de leur voyage.

La traversée fut longue; les jours succédaient aux jours, et jamais aucune terre n'apparaissait : les gens des deux radeaux étaient épouvantés. Seul, Anua motua ne l'était pas, ainsi que ses fils, qui avaient confiance en lui : ils savaient que leur père avait parcouru le monde, et que, par conséquent, il devait connaître la route qui conduisait à l'île. Anua motua, et ses trois fils Teagiagi, Puniga et Marokura se trouvaient sur le même radeau, que gouvernaient ces derniers. Cependant, la traversée se prolongeant outre mesure, le grand-prêtre Teagiagi finit tout de même par être pris d'inquiétude de la longueur du voyage. Il n'osait néanmoins rien dire à son père, auprès duquel il se tenait habituellement dans le fond du radeau. Mais, un matin, de très bonne heure, il monta sur le plus haut point du radeau, et, ô surprise! vit à l'horizon,

1. L'île Elisabeth, de nos jours ; les anciens Mangaréviens paraissent lui avoir donné pendant quelque temps le nom de Kairagi.

2. Ile Ducie, que les anciens Mangaréviens appelaient aussi Tekava.

3. L'île de Pâques, que d'autres Maoris ont aussi nommée Rapa-nui et Te pito te henua.

une grosse tache noire, qui n'était autre qu'une grande terre, vue de loin. Aussitôt il descendit prévenir son père qui, suivi de ses autres enfants, vint tout de suite, la tête entourée d'un sac appelé *tupata*[1], voir à son tour ce qui se montrait à une certaine distance. Anua motua avait froid; tout le monde grelottait. Regardant les étoiles, Anua motua, après un moment de méditation, dit à ses enfants : « Retournons en arrière, nous voilà bientôt arrivés à Taikoko. » La mer était en cet endroit fort mauvaise, et l'air était, en effet, plus que vif: il faisait très froid. Ses enfants lui ayant demandé pourquoi il ne fallait plus avancer, Anua motua leur répondit que, plus ils iraient de l'avant, plus ils auraient froid; qu'il y avait là, en face, deux terres, et, entre elles, une mer dangereuse; que cette mer se nommait Taikoko[2], et que la partie de la mer où les vagues petites, mais fortes et mauvaises, se brisaient constamment, s'appelait Ragiriri[3]; qu'il n'y avait aucune végétation apparente sur les terres bordant la mer; que le soleil n'était pas haut, c'est-à-dire ne montait jamais d'une façon bien élevée dans le ciel; qu'il y avait de hautes montagnes arides, des terres très resserrées, un bassin où se trouvaient beaucoup de baleines, et des poissons particuliers, comme on n'en voyait pas à Magareva[4]. Il ajouta, qu'il était passé par là pour venir d'Avahiki à Magareva, mais qu'il avait un moment cru y laisser la vie : que c'était pour cette raison, parce qu'il y avait du danger, qu'il ne fallait pas avancer davantage[5]. Puis

1. Sac que l'on faisait en ce temps-là avec des feuilles de *hara* (pandanus). Tout cela a un caractère frappant de vérité.

2. *Tai*, mer avoisinant la terre, et *koko*, issue, sortie ; ce serait, paraît-il, la mer du cap Horn : les Mangaréviens racontent que leurs ancêtres la connaissaient très bien.

3. *Ragi*, ciel, et *riri*, en colère.

4. Ce serait alors, à ce qu'il semble, le détroit de Le Maire, ou, peut-être, celui de Magellan, de la Terre de Feu.

5. Si Anua motua est passé par là pour venir d'Avahiki, il est donc venu du

il se tut, et ses enfants, lui obéissant, s'empressèrent de virer de bord; les gens de l'autre radeau, voyant cette manœuvre, les imitèrent, et les émigrants, changeant de direction, commencèrent en sens inverse un nouveau voyage. Celui-ci fut, heureusement pour eux, moins long que le premier : les vents d'est les poussaient rapidement vers l'île qu'ils désiraient atteindre. Enfin, après une assez bonne traversée, ils arrivèrent devant l'île Matakiteragi ou Kairagi. Ils étaient tous exténués de fatigue et à bout de ressources.

§ III

Visite de l'île Matakiteragi (de Pâques) par Teagiagi. — Le grand-prêtre devant le spectre du roi Taratahi. — Leur entretien. — Débarquement d'Anua motua, de sa famille et de ses gens dans cette île. — Ils s'y établissent et y font des plantations.

Là, Anua motua dit à son fils Teagiagi : « Descends à terre et va voir s'il y a quelqu'un dans l'île. » Teagiagi obéit et se rendit sur le rivage, qu'il remonta ; ensuite il pénétra à l'intérieur du pays, dans lequel il chercha partout ; mais il n'y rencontra aucun être humain. Enfin, après avoir erré de longues heures de tous côtés, il parvint en face d'un petit ruisseau, qui se trouvait à sec [1]. En cet endroit, il y avait beaucoup de cada-

Sud-Est, ce qui est le contraire de ce que prétendent les autres Maoris de la Polynésie orientale, qui déclarent être venus de l'Ouest. Aussi ne connais-je rien de plus grave dans toutes les traditions polynésiennes que ce récit d'Anua motua à ses enfants : il est plein de détails formels et intéressants et ébranle toutes les doctrines que les savants ont jusqu'à ce jour émises et soutenues sur l'origine occidentale des Polynésiens. Après tout, cependant, il se pourrait que ce qui a été vrai pour certains Maoris, ne l'ait pas été pour d'autres, que certains Maoris soient venus de l'Avahiki ou Havaiki par l'Ouest, en grand nombre, et d'autres, en petit nombre, par l'Est. Mais alors il faudrait savoir si cela a pu au moins leur être possible, et, par conséquent, connaître au juste la situation de l'Avahiki : or on ignore, en réalité, où était placée cette fameuse région, terre, ou île.

1. Un ruisseau à Rapa-nui.. ? Voilà qui est bien étrange.

vres et d'ossements. Le grand-prêtre les considéra un moment avec émotion, puis, se rappelant soudain que le roi Taratahi avait été chassé de Magareva par Anua motua, il eut comme un pressentiment que le monarque déchu pouvait peut-être bien être parmi ces restes humains. Aussitôt il se mit à chercher parmi eux, et, en effet, ne tarda pas à y rencontrer le cadavre du roi Taratahi, qu'il reconnut comme tel à ce qu'il avait sur l'un de ses bras un tatouage particulier aux rois de Magareva. Cependant, pour être plus sûr qu'il ne se trompait pas, il appela à haute voix, l'esprit du mort : « Taratahi est-ce toi qui es là ? » Et il entendit qu'on lui répondait : « C'est toi Teagiagi ? Me voici, Taratahi. » Dès lors il n'eut plus aucun doute que les restes qu'il avait devant les yeux étaient bien ceux du roi Taratahi, et voulut, poussé par la curiosité, savoir quelle avait été la fin de ce monarque et de ses compagnons. Il reprit donc : « Puisque c'est toi Taratahi, dis-moi comment vous êtes morts, toi et les tiens ? » L'esprit de Taratahi répliqua : « Nous sommes tous morts de faim. » En entendant cela, le grand-prêtre ne put retenir un cri d'horreur ; puis songeant alors au sort affreux qui l'attendait désormais lui, sa famille et ses gens, il dit à l'esprit de Taratahi d'une voix suppliante : « S'il en est ainsi, donne-moi des plants de *pouritumei*[1] et de *pourimeika*[2], pour que moi et les miens nous ne mourions pas de faim comme toi et les autres. » L'esprit de Taratahi répliqua : « Viens demain matin ; tu trouveras tout cela dans mon oreille. » Sur ce, Teagiagi quitta l'endroit funèbre et revint à bord du radeau rendre compte à son père de ce qu'il avait vu et entendu. Celui-ci l'écouta attentivement, puis dit : « Descendons tous à terre. »

1. Fruits à pain.
2. Bananiers.

La décision du roi fut aussitôt exécutée ; lui, sa famille et ses gens débarquèrent sur le rivage. Une fois rendus sur le sol de l'île, ils y construisirent quelques huttes et attendirent avec impatience le lendemain.

Ce jour-là, au matin, comme l'esprit de Taratahi l'avait ordonné, Teagiagi s'en alla à l'endroit où il avait découvert les restes du roi détrôné, et là, en effet, y trouva dans l'oreille du défunt, un grand nombre de plants de *tumei* et de *meika*. Il s'empressa aussitôt d'en avertir sa famille et le peuple. Tous accoururent, s'en emparèrent, les emportèrent, et les plantèrent dans la meilleure terre qu'ils purent rencontrer. Le grand-prêtre y imposa dessus le *tapu*, jusqu'à la prochaine récolte, et déclara que, pendant ce temps-là, on se nourrirait comme on le pourrait de coquillages, de poissons, et des maigres ressources que l'on avait aperçues dans l'île : quelques rares oiseaux, racines et herbes.

§ IV

Règne d'Anua motua à l'île Matakiteragi (de Pâques). — La vieillesse de ce roi et ses dernières volontés. — Sa mort. — Ses funérailles.

Heureusement, pour les émigrants, la première récolte vint bien. Celle qui suivit fut tout aussi bonne, et les autres, encore meilleures. Les habitants n'eurent donc plus à craindre les maux de la famine, et l'abondance, même, ne tarda pas à régner dans le pays.

Anua motua y vécut encore un assez grand nombre d'années et parvint à un âge avancé. Durant toute sa vie, il resta le maître redouté et obéi de la population, et même de ses enfants et petits-enfants, qui demeuraient autour de lui. Il avait

cependant pour eux une tendresse profonde, principalement pour Teagiagi, qui était son fils préféré. Il l'avait consacré à son dieu, et Teagiagi était puissant devant le monde. Mais ses enfants savaient bien que derrière le père, il y avait le roi, qui ne se laisserait jamais, de son vivant, dépouiller du pouvoir, et moitié par affection, moitié par crainte de se voir frustrer dans leur part d'héritage, ils se gardaient bien de mécontenter l'illustre vieillard.

Un jour qu'ils étaient réunis dans sa case, l'un d'eux, Teagiagi, lui dit : « Père, à qui lègues-tu tes royaumes après ta mort? » Le vieillard réfléchit un instant, puis répondit en ces termes : « Je donne Magareva, à mon petit-fils Rikitea; Tuatenukuroa, c'est-à-dire le district de Taku, à mon fils Hoi ; Kiriau (Kirimiro), à mon fils Rerei ; Agatai nui a Koro (Gatavake), à mon fils Ipo ; Taravai-Magamaga, à ma fille Ruaga ; Tekoamaruhia-Tokiama (la pointe de la grande passe), à ma fille Monogi ; Magaoe (Atituiti), à ma fille Pure ; Akamaru Ratue, à ma fille Anuaiti ; Magatirokavi (Aukena), à ma fille Tope ; Eiragi, à ma fille Tuatutea ; Puapuamouku, à ma fille Pigahere ; Matakiteragi, à mes fils Puniga et Marokura. » Ensuite il se tut, et sa famille comprit qu'il avait achevé de dire ses dernières volontés. Un silence profond régna pendant quelques instants dans la case : chacun des enfants songeait à la part d'héritage qui lui était révolue. Teagiagi semblait triste : durant toute la rétribution des biens paternels, son visage n'avait cessé d'exprimer une profonde surprise. A la fin, il se leva et dit au roi : « Père, tu m'as sans doute oublié ; tu as donné toutes tes terres à mes frères, à mes sœurs, et au fils de mon frère défunt Matagiakaparo ; et moi, ne me laisses-tu donc rien ? » — « Mon enfant, reprit le vieillard, je t'ai laissé encore bien plus qu'à eux, puisque tu as le reste de l'horizon ; va, pars, voyage et tu posséderas alors une terre qui sera bien plus

grande que les leurs : je te promets celle de Temomonamua[1] ; elle est divisée en deux parties : la plus petite, ainsi que les îlots qui n'en sont pas très éloignés, seront pour ton frère Mamarape ; l'autre partie, qui monte en avant et est une vaste terre, t'est réservée par moi : ce sera, elle, ton royaume. » Mamarape était un enfant que Anua motua avait eu autrefois d'une femme appelée Marape ; cet enfant était mort jeune et son esprit accompagnait Teagiagi partout où il allait ; pour Anua motua il formait une unité distincte de sa famille. Teagiagi remercia beaucoup son père de ses bonnes dispositions à son égard, et se retira ainsi que les autres enfants.

Quelque temps après, Anua motua mourut. Sa case lui servit de tombeau.

La légende raconte que ce furent deux poissons qui allèrent porter la nouvelle de sa mort aux habitants d'Avahiki. Quand ceux-ci l'eurent connue, ils envoyèrent six de leurs chefs les représenter aux funérailles de ce roi. Puna, Hoke, Gututotoe, Orokio, Unuiti et Apeeke partirent de là-bas et se rendirent à Matakiteragi ou Kairagi.

Arrivés dans cette île, ils allèrent devant la case où était renfermé le corps du roi. Les membres de sa famille et le peuple les y attendaient. On les reçut fort bien. Aussitôt les six personnages se mirent à chanter et à danser en l'honneur du roi défunt, tandis que ses enfants et les gens du peuple s'empressaient de crier et de gesticuler pour prouver combien la perte qu'ils venaient de subir était grande. Cela dura ainsi pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. On ne s'interrompait que pour manger et boire tant qu'on pouvait. Après quoi, les réjouissances funèbres cessèrent, et les six personnages retournèrent en Avahiki.

1. Ce mot, à ce qu'il paraît, signifierait peut-être : le reste de la terre, de l'espace ; mais, en ce cas, cela serait inconciliable avec les détails qui vont suivre.

§ V

Puniga et Marokura commencent à régner sur l'île Matakiteragi (de Pâques). — Teagiagi continue encore à l'habiter quelque temps. — Il la quitte avec sa fille et tout son monde. — Son voyage à la recherche du royaume que son père Anua motua lui avait promis.

Chaque enfant du roi prit possession des terres qu'il lui avait léguées. Puniga et Marokura commencèrent à régner sur l'île Matakiteragi. Cependant Teagiagi n'alla pas tout de suite à la recherche de la terre que son père Anua motua lui avait promise : il lui en coûtait beaucoup de quitter Matakiteragi à laquelle l'attachaient tant de souvenirs, et, pendant quelque temps, il resta encore dans cette île. Comme il n'y possédait maintenant plus rien, il se retira chez un particulier nommé Taioko. Le peuple ne vit pas sans une profonde stupeur le grand-prêtre réduit à cette humble condition, mais il ne murmura pas. Teagiagi n'en continuait pas moins pourtant à aider ses deux frères Puniga et Marokura à faire valoir leurs terres. Chacun d'eux maniait la hache et la pioche pour débrousser le terrain : tous travaillaient ensemble. Mais Teagiagi savait que Puniga et Marokura ne l'aimaient pas et ne demandaient qu'une occasion de se débarrasser de lui ; il craignait, à chaque instant, de les voir se servir de leurs outils contre lui, pour le tuer. En conséquence il finit par se lasser de cette situation dangereuse et il avisa ses deux frères de sa détermination de quitter l'île avec une partie du peuple : les gens qui se trouvaient placés directement sous ses ordres et qui devaient constituer ses futurs sujets. Puniga et Marokura se gardèrent bien d'essayer de les retenir, lui et les siens, leur départ devant les délivrer d'une perpétuelle inquiétude sur leurs projets à venir.

Alors Teagiagi, sa fille Tahiko, et environ deux mille personnes[1], s'embarquèrent sur des radeaux et prirent la direction de l'Est[2]. L'esprit de Mamarape accompagnait aussi son frère Teagiagi sur le radeau où celui-ci avait pris place avec le corps de son père Anua motua, qu'il emportait, disait-il, pour l'aider à trouver son futur grand royaume[3].

A partir de ce moment, on ne sait plus rien, en réalité, de Teagiagi et de ses compagnons. Les traditions de Magareva sur eux sont vagues et contradictoires. L'une d'elles se borne à dire que, lui et les siens, n'ont jamais laissé de traces de leur passage nulle part. C'est, tout bien pesé, la plus vraisemblable. Cependant une autre, beaucoup moins répandue il est vrai, raconte ce qui suit :

Les bateaux qui portaient Teagiagi et ses compagnons errèrent pendant longtemps à la surface des flots et les voyageurs eurent à supporter bien des misères. La fille de Teagiagi, Tahiko, faillit périr de privations. Mais un jour que, pressée par la soif, elle demandait à son père un coco pour boire, Teagiagi vit tout à coup se dessiner à l'horizon une belle terre : c'était celle de Temomonamua, que son père Anua motua lui avait promise. Enfin il y aborda heureusement, avec ses compagnons, et tous s'y établirent. On croit qu'il y mourut.

Une destinée plus sombre que la sienne attendait ses deux frères et leurs sujets restés à l'île de Pâques.

1. C'est beaucoup ; on a de la peine à accepter ce chiffre.

2. D'après certains indigènes, il fallait passer par Taikoko-Ragiriri pour aller à Avahiki et à la terre promise de Temomonamua, direction que prit Teagiagi après la mort de son père Anua motua.

3. Suivant une autre version, Teagiagi, accompagné de l'esprit de son frère Mamarape, et emmenant avec lui le cadavre de son père Anua motua, serait parti, à peu près seul, de Matakiteragi, sur un petit radeau, dans lequel il avait mis, au préalable, quelques plants de *pouritumei* (jeunes arbres à pain). C'est une contradiction de plus à ajouter à tant d'autres.

§ VI

Le roi Ragahenua veut faire un voyage à l'île Matakiteragi ou Kairagi (de Pâques). — Il fait construire un grand bateau, et part avec ses deux intendants, Poatuto et Tuhauhoi, et beaucoup de guerriers d'Akamaru. — Leur arrivée à l'île Matakiteragi. — Ils sont bien reçus par les deux rois de cette île, Puniga et Marokura. — Le complot du roi Ragahenua et de ses deux intendants. — Poatuto et Tuhauhoi assassinent les deux rois Puniga et Marokura. — Les guerriers d'Akamaru massacrent les habitants de Matakiteragi et s'emparent de cette île.

Ragahenua était un roi extraordinaire par sa haute taille et sa grande force. Il aimait beaucoup les aventures. Ayant l'intention de faire un voyage à l'île Matakiteragi[1], il voulut d'abord construire un bateau. Mais, comme il habitait alors à Tagotago, district de Taku (île Magareva), et qu'il ne pouvait pas faire son bateau dans cette dernière baie[2], il se rendit, avec ses deux intendants Poatuto et Tuhauhoi, à l'île Akamaru. Là, dans la nuit de son arrivée, il eut un songe : son dieu lui apparut et lui conseilla de construire, sur le sommet de la montagne Toragananuku, un grand bateau qui pourrait contenir cinq cents personnes, et d'aller avec elles à l'île Matakiteragi, où il serait victorieux. A son réveil, Ragahenua écouta le conseil de son dieu : il fit faire, à l'endroit désigné, le grand bateau, et, quand celui-ci fut achevé, il s'embarqua avec ses deux compagnons Poatuto et Tuhauhoi, ainsi que cinq cents hommes de l'île Akamaru. Alors, le bateau qui avait été construit sur le sommet de la montagne Toragananuku par les ordres du dieu, s'envola aussi de cet endroit dans la mer par la puissance de

1. Ou Kairagi, ou Rapa-nui, ou Te pito te henua : l'île de Pâques des Européens, disent les Mangaréviens.

2. La tradition ne dit pas pourquoi.

ce même dieu, dit la légende, et Ragahenua et ses guerriers purent ainsi partir de l'île Akamaru pour l'île Matakiteragi.

Leur traversée fut longue, mais bonne. Ils arrivèrent, pendant la nuit, à l'île Matakiteragi. Comme ils ne pouvaient approcher leur bateau de cette île, à cause de l'obscurité, le roi Ragahenua résolut d'envoyer à terre l'un de ses guerriers, pour espionner les ennemis. Il désigna le nommé Tapoko, qui immédiatement se rendit sur le rivage et se mit à la recherche d'un lieu habité. Tapoko ne tarda pas à en rencontrer un, et, apercevant une case spacieuse, il se dirigea tout de suite vers elle.

C'était justement celle des deux rois du pays, Puniga et Marokura[1]. Tapoko y pénétra à l'improviste et leur dit : « Il y a, en ce moment, devant Matakiteragi, un bateau qui vient de Magareva. » Les deux monarques se regardèrent avec surprise, puis dirent à l'envoyé : « A qui appartient ce bateau ? » Tapoko répondit : « Au roi Ragahenua. » — « Mais, reprirent les deux rois, que vient-il faire devant notre île ? » — « Il vient vous faire la guerre, déclara Tapoko. » — « Et, ajoutèrent les deux rois, combien de personnes y a-t-il, avec lui, à bord de ce bateau ? » — « Cinq cents, répliqua l'envoyé. » Les deux souverains restèrent alors un instant silencieux, puis, après s'être consultés, ils dirent à Tapoko : « C'est bien : va dire à ton roi de faire débarquer tout son monde, pour débrousser l'île. » Tapoko les quitta et retourna, la même nuit, à bord du bateau. Là, il raconta à Ragahenua ce qu'il avait fait, vu, et entendu. Ragahenua l'approuva, et décida qu'il fallait accepter tout de suite l'offre des deux rois ; plus tard, on aviserait. En conséquence, il attendit seulement que le jour fût levé, afin de pouvoir faire approcher son bateau de la terre, puis il débarqua immédiatement avec Poatuto et Tuhauhoi, ainsi que les

1. Les fils d'Anua motua, qui les avait institués rois de Matakiteragi.

autres gens de l'expédition. Tous s'en allèrent ensuite trouver les deux rois au lieu où ils habitaient. Ceux-ci les attendaient devant leur demeure commune. Ragahenua et ses deux intendants les remercièrent beaucoup de les avoir accueillis de leur plein gré, mais ils leur demandèrent, comme gage de leurs dispositions pacifiques à leur égard, de bien vouloir leur accorder un endroit sûr, où eux et leurs gens pussent se retirer pour y bâtir leurs cases. Puniga et Marokura ne se fâchèrent pas, et faisant droit aussitôt à leur demande, ils leur dirent : « Allez là haut, dans la vallée de Puateata. » Là-dessus, ils les congédièrent, et rentrèrent dans leur habitation.

Les nouveaux venus se hâtèrent de monter au lieu qui leur était assigné, et, aussitôt arrivés, se mirent à construire, sur l'ordre de leur roi, un mur et des palissades, derrière lesquels ils firent des huttes. Quand ce travail fut terminé, Ragahenua prit à part Poatuto et Tuhauhoi, et tous les trois cherchèrent le moyen de se rendre les maîtres du pays. Après avoir quelque temps discuté, ils combinèrent un petit plan, que Poatuto et Tuhauhoi exécutèrent avec une merveilleuse habileté.

Ces derniers allèrent trouver Puniga et Marokura et leur dirent : « Donnez-nous ces deux arbres qui sont devant votre porte. » Mais les deux rois refusèrent, leur faisant observer que ces arbres leur servaient à s'abriter et à se garantir du soleil. Poatuto et Tuhauhoi insistèrent : « Donnez-nous ces deux arbres, afin qu'ils puissent nous servir de bâton et de guide (*sic*) pour nous conduire à Magareva. » Alors Puniga et Marokura les cédèrent, et Poatuto et Tuhauhoi, s'élançant aussitôt dessus, se mirent à les couper. Ils avaient presque achevé leur travail, quand, soudain, ils s'arrêtèrent : « Ils étaient fatigués maintenant, disaient-ils, et, plus tard, ils le reprendraient. » Puis ils s'en allèrent au fort avertir le roi Ragahenua qu'ils avaient réussi dans une partie de leur entreprise. Celui-ci

répondit : « C'est bien, faites le reste, comme il a été convenu entre nous. » Les deux intendants attendirent alors le milieu de la nuit, puis descendirent au lieu où se trouvaient les deux arbres. Ils réveillèrent Puniga et Marokura, et leur dirent qu'ils revenaient pour terminer leur travail, à la fraîcheur de la nuit. Les deux monarques se levèrent, sans défiance, et les suivirent, tout en causant avec eux. C'étaient ce que désiraient ces derniers. Chacun d'eux, en continuant la conversation, s'arrangea alors de façon à amener naturellement un des deux monarques à passer devant l'arbre qui était presque entièrement coupé, tandis que lui, au contraire, s'en allait passer par derrière, et, à ce moment, s'arrêtant brusquement, il poussa l'arbre avec une telle force que celui-ci s'abattit, écrasant, dans sa chute, le monarque qui se trouvait de l'autre côté. Puniga et Marokura étaient morts.

Leur coup fait, les deux traîtres coururent à toute vitesse prévenir leurs compagnons de la fin tragique des deux rois du pays. Aussitôt le roi Ragahenua et ses cinq cents hommes sortirent de leur forteresse et tombèrent sur les habitants de l'île, qu'ils massacrèrent pendant toute la nuit. Le lendemain, et le surlendemain, ils exterminèrent le reste de la population, sauf les femmes et les filles, qu'ils gardèrent pour eux. Puis, ils s'emparèrent des terres des gens qu'ils avaient tués. Seules, quelques personnes parvinrent à s'échapper, en se jetant dans des pirogues et en quittant l'île pour toujours.

Au nombre de ces dernières étaient Ipo et Naroi, Tiki et Puokura. Ils étaient sains et saufs. Mais les hasards des vents les poussèrent, pour leur malheur, vers l'île Akamaru, d'où précisément étaient venus ceux qui les avaient vaincus, et ils furent forcés d'y débarquer. Les habitants de cette île, apprenant qui ils étaient, se précipitèrent sur eux et les tuèrent. Après quoi, ils firent rôtir leurs corps et les mangèrent.

Hoi, roi d'Akamaru, était en ce moment-là à Taku (île Magareva). Ayant appris, par la rumeur publique que les gens d'Akamaru venaient encore de manger de la chair humaine, il leur défendit de jamais recommencer à l'avenir.

Depuis ce fait, les gens restèrent tranquilles, et le pays jouit d'une paix profonde [1].

1. Je donne la tradition telle qu'elle est ; mais le cannibalisme continua à exister plus ou moins dans l'archipel jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, et il y en eut même encore quelques cas dans la première moitié du dix-neuvième.

CHAPITRE IV

LE ROI BLANC ET LE ROI NOIR.

§ I

Le roi Temagi-Tutavake perd le pouvoir ; il s'enfuit, et abandonne ses deux enfants, le roi blanc et le roi noir, dans l'îlot Agakaui-tai. — Ceux-ci sont découverts par Pokirikiri, fils de Toamaikao, et cette reine les recueille et les élève.

Le roi Temagi-Tutavake était allé à la pêche avec ses gens. A son retour, il trouva son trône occupé par Teitiatuao. Aussitôt il alla prendre sa femme et ses deux enfants, le roi blanc et le roi noir, et il s'enfuit avec eux et ses gens à bord d'un bateau maori, c'est-à-dire un radeau fait avec des poutres liées les unes aux autres par des cordes.

Tous atterrirent à Tokiama, dans Agakaui-tai, îlot situé à côté de l'île Taravai [1]. Alors, Temagi-Tutavake, s'adressant à ses enfants le roi blanc et le roi noir, leur parla en ces termes : « Vous allez vous diriger plus loin, et vous y resterez, en attendant une époque meilleure. » Puis, il les embrassa, les quitta, et se rembarqua.

Les deux enfants partirent et se rendirent au loin, sur du

1. Dont il est une dépendance.

sable blanc, où ils s'amusèrent. Au bout d'un instant, un autre enfant nommé Pokirikiri arriva. Il était fils de Toamaikao, reine de Tokiama (Taravai), laquelle restait à Agakaui-tai. Cet autre enfant interpella le roi blanc et le roi noir de la façon suivante : « Enfants, amis, à qui êtes-vous ? » Ils répondirent : « A Temagi-Tutavake ; c'est lui qui est notre père. » Pokirikiri retourna alors vers sa mère, à laquelle il dit : « Ma mère, deux enfants sont là sur la plage occupés à jouer sur le sable. Je leur ai demandé à qui ils étaient, et ils m'ont répondu qu'ils étaient à Temagi-Tutavake, qui était leur père. » Toamaikao dit immédiatement à son fils Pokirikiri : « Allons les chercher, ce sont des rois. » Et elle se rendit avec lui sur la plage, où elle appela les deux enfants. Ceux-ci vinrent tout de suite auprès d'elle. Alors elle les prit par la main, les conduisit chez elle, et leur donna à manger. Quand leur faim fut apaisée, elle leur dit : « Mes chers petits, dites-moi sincèrement à qui vous êtes, dites-moi la vérité ? » Le roi blanc et le roi noir répliquèrent : « Nous sommes à Temagi-Tutavake, c'est lui qui est notre père ; il est, avec les siens, parti en mer et nous a laissés ici : voilà comment nous sommes là. » Cette explication satisfit Toamaikao, qui crut les deux enfants, et les conserva chez elle. Dans la suite, elle les éleva convenablement.

§ II

La partie de pêche de Pokirikiri et du roi blanc et du roi noir.

Lorsqu'ils furent devenus assez grands, et que Pokirikiri le fut aussi lui-même, un jour Toamaikao dit à son propre fils : « Va harponner des poissons, et emmène avec toi ces deux jeunes gens ; quand vous serez près des falaises, et que vous

vous serez mis à la nage pour les atteindre, toi, tu feras en sorte d'y arriver le premier, et, une fois là, tu ne présenteras pas la pointe de ta lance à tes compagnons, mais, au contraire le manche. » Le jeune Pokirikiri prit donc son harpon, et emmenant le roi blanc et le roi noir, il partit avec eux à la pêche. Quand ils furent arrivés à l'endroit où il fallait nager pour atteindre les falaises, ils se jetèrent à l'eau, et Pokirikiri, se pressant plus que les autres, arriva le premier, au bas des falaises. De cet endroit, il présenta sa lance, du côté de la pointe, au roi blanc et au roi noir. Mais ceux-ci refusèrent de la prendre et se tinrent à une certaine distance de l'arme. Voyant cela, Pokirikiri la retourna, de façon à la leur présenter du côté du manche. Alors, les deux frères s'en rapprochèrent, la saisirent, et, Pokirikiri, la tirant à lui, les amena au bas des falaises. Ils restèrent là jusqu'à la nuit, puis ils retournèrent à leur case, où ils mangèrent avec leur mère Toamaikao. Après s'être rassasiés, le roi blanc et le roi noir lui racontèrent qu'ils avaient dû se mettre à la nage pour parvenir aux falaises, et que son fils Pokirikiri leur avait présenté sa lance par la pointe et non par le manche. La reine ne fit aucune réflexion à cette dernière observation, et Pokirikiri ne donna pas d'explication : tous se turent, et la conversation tomba. Ils finirent par s'endormir.

§ III

Le roi blanc et le roi noir quittent la reine Toamaikao. — Sur ses conseils, ils vont à l'île Magareva, pour y retrouver leurs ancêtres, et reprendre possession du trône. — Ils les rencontrent, et l'un d'eux leur révèle le moyen de recouvrer le trône. — Le roi blanc et le roi noir accomplissent ce qu'il leur a conseillé de faire, et réussissent dans leur entreprise. — Ils prennent possession du pouvoir royal.

Plus tard, lorsque le roi blanc et le roi noir furent devenus

plus âgés, Toamaikao leur dit : « Vous êtes maintenant des hommes ; allez à Magareva reprendre possession de votre trône ; vous débarquerez à Kokone iti, vous atteindrez le sommet de la colline, et vous descendrez à Putua, où se trouve votre ancêtre. » Le roi blanc et le roi noir lui répondirent : « Ce que tu dis là est bien, mais lorsque nous aurons été à Kokone iti, puis que nous serons à Putua, comment reconnaîtrons-nous notre ancêtre ? » Toamaikao répliqua : « Quand vous serez dans les environs de Putua, vous vous cacherez dans la brousse, et, la nuit venue, vous vous rendrez sur la plage, où vous verrez des personnes pêcher au flambeau, revenir à terre, et disparaître dans l'intérieur. Quelque temps après, vous en verrez d'autres allumer des flambeaux et aller à la mer ; vous les suivrez alors par terre, et vous ferez en sorte d'être là quand elles redescendront sur la plage : votre ancêtre sera parmi elles et se fera sûrement connaître ; allez donc, mes chers enfants, et soyez courageux. » Le roi blanc et le roi noir lui firent leurs adieux, puis ils montèrent sur une pirogue maorie et quittèrent Agakaui-tai.

Ils accostèrent à Kokoneiti, un des districts de l'île Magareva. Aussitôt descendus à terre, ils gravirent la montagne jusqu'au sommet et descendirent à Putua, où ils se cachèrent dans la brousse toute la journée. La nuit venue, ils se rapprochèrent de la plage et virent les premiers pêcheurs allumer leurs flambeaux, pêcher du poisson, puis revenir à terre et retourner dans l'intérieur. Ils ne s'en occupèrent pas et attendirent encore. En effet, d'autres arrivèrent après ceux-ci et se mirent aussi à allumer des flambeaux et à pêcher en mer, parallèlement au rivage. Le roi blanc et le roi noir les suivirent sur la plage, jusqu'à ce qu'ils eussent fini leur pêche. A ce moment, un vieillard débarqua près d'eux et, les voyant, leur cria : « Eh ! jeunes hommes, approchez ici, d'où venez-vous ? »

Ils répondirent : « D'où nous venons ? Mais... de la brousse. » Le vieillard prit alors quatre *vele*[1], quatre *maene*[2], et deux petits *vele*, qu'il leur donna. Ceux-ci le remercièrent et le suivirent jusqu'à sa case, où il entra et déposa sa provision de poisson. Ensuite il en ressortit et, apercevant de nouveau les deux jeunes rois, il leur dit : « Tiens, amis, vous êtes toujours là ! Entrez donc dans ma case, yeux de roi. » Et il appela sa femme et lui dit de faire du feu. Celle-ci s'empressa d'en faire, et les flammes ayant répandu de la clarté dans la case, le vieillard y fit entrer les deux jeunes gens, qui s'approchèrent du feu. A ce moment, leur visage étant bien éclairé, il les regarda attentivement et fut très étonné d'y retrouver des traits de la famille royale. Il leur demanda : « Qui êtes-vous donc ? Quel est votre père ? » Le roi blanc et le roi noir lui répondirent qu'ils avaient été élevés par Toamaikao depuis leur bas âge jusqu'alors, mais que leur père était Temagi-Tutavake, de la caverne de Tapou, à Tokiama (Agakaui-tai) ; que c'était Toamaikao qui leur avait dit : allez tous deux dans le district de Putua ; en ce lieu, vous y trouverez votre ancêtre, qui vous conduira à Agauru[3] ; et que c'était pour cela qu'ils se trouvaient maintenant près de lui. Aussitôt le vieillard s'écria : « Que je suis heureux ! ô mes rois ! » Puis il dit à sa femme de faire cuire son poisson sur de la braise, ce qui ne devait pas être long. La femme aplatit les pierres chaudes et y plaça le poisson. Ce dernier fut bientôt cuit et le roi blanc et le roi noir mangèrent d'un bon appétit. Lorsqu'ils furent rassasiés, leurs parents mangèrent à leur tour. Après quoi, l'ancêtre paternel leur dit : « Mes chers

1. Barbets.
2. Petits poissons multicolores, très recherchés des indigènes, qui les mangent crus.
3. Ou Agahuru : c'était l'ancien nom de Rikitea, la capitale de l'île Magareva.

enfants ne dormez pas, levez-vous, nous avons à gravir la montagne pour arriver à Agauru, où vous avez également un ancêtre. » Le roi blanc et le roi noir se levèrent alors et, guidés par leur ancêtre, ils partirent par la plage et se rendirent à la terre Vaiari ; ensuite ils pénétrèrent dans l'intérieur jusqu'à Teruakiato et gravirent la montagne jusqu'au sommet appelé Agakaka ; après quoi, ils la descendirent jusqu'à Vaiatepou, dans le district de Gatavake, et marchèrent encore, durant cette nuit-là, jusqu'à Maociti ; de là, ils montèrent sur le chemin de Gatavake et atteignirent la terre Ganagana ; puis ils gravirent jusqu'à la crête de montagne nommée Manukau, où se trouve la caverne Pakiragi, et, du sommet de Manukau, ils commencèrent leur descente à Agauru ; quand celle-ci fut terminée, ils se trouvèrent alors au bas de la montagne appelé Tevaa, et, de cet endroit, se rendirent enfin à la terre Tuapakupaku, située dans Agauru même. C'était là qu'habitait un de leurs ancêtres, celui dont leur autre ancêtre, le vieillard, leur avait parlé et qu'il les emmenait voir : il se nommait Akaema.

Arrivés devant sa case, le vieillard de Putua frappa sur sa porte, et il entendit une voix qui, de l'intérieur, criait : « Qui es-tu, toi qui viens frapper la nuit chez moi ? » Le vieillard répondit simplement : « C'est moi, ouvre ta porte. » Mais Akaema répliqua : « Non, il est nuit, tu peux être un assassin. » Ce à quoi, le vieillard reprit : « Je ne te veux pas de mal, ouvre ta porte ; c'est moi qui suis ici, et je viens t'amener tes petits-enfants : le roi blanc et le roi noir, les fils de Temagi-Tutavake. » Aussitôt Akaema vint ouvrir la porte : il fit un bond et saisit ses petits-enfants, qu'il serra contre lui en les embrassant. Ensuite il leur dit : « Vous arrivez, et je suis vieux ; mais ayez du courage. » Et se tournant vers le vieillard, il l'embrassa, lui

aussi, en murmurant : « Enfin les descendants du roi sont revenus ici. »

Cette nuit-là, on ne dormit guère dans la case, et déjà l'*upoa*[1] avait crié trois fois, quand le vieillard de Putua dit à Akaema : « Reste ici, moi je m'en vais. Aie soin de nos petits-enfants ; je retourne à Putua, il est jour bientôt. » Ce à quoi, son hôte lui répondit : « Va, les petits-enfants sont sous ma garde, j'en aurai soin. » Et sur ce, le vieillard de Putua le quitta et s'en alla dans le district de Atiaoa.

Après son départ, Akaema prépara alors la couche du roi blanc et celle du roi noir ; les deux jeunes hommes s'étendirent dessus, tandis qu'Akaema regagnait la sienne. Bientôt tous furent plongés dans un profond sommeil.

Néanmoins ils ne dormirent pas longtemps : le jour les réveilla, et ils se levèrent. Alors Akaema plaça contre la cloison de la case le roi blanc et le roi noir, qu'il couvrit de paquets de feuilles de pandanus ; puis il sortit, alluma son four maori et le recouvrit. Il râpa ensuite des cocos et du curcuma pour en oindre les corps du roi blanc et du roi noir, et une fois que la préparation fut faite, il alla chercher de l'eau de montagne. Après quoi, il baigna avec cette eau le roi blanc et le roi noir et leur oignit le corps d'huile de coco mêlée de curcuma. Enfin il sortit, ouvrit le four et servit à manger à ses petits-enfants. Ceux-ci se régalèrent, et quand ils eurent terminé leur repas, et même fait leur digestion, leur ancêtre leur parla de la façon suivante : « Mes chers petits-enfants, faites bien attention : cette nuit, vous irez prendre la calebasse de *popoi*[2] et le filet de poisson du roi Teitiatuao, et si vous réussissez à vous en emparer, c'est

1. Oiseau nocturne.
2. Bouillie épaisse de la pâte de fruits à pain : c'est la nourriture fondamentale des Mangaréviens.

le trône que vous obtiendrez. Soyez courageux. » Il ajouta encore : « Les gens du roi Teitiatuao sont en ce moment à Tikiami, dans l'île Rumarei, et à Matagaria, dans l'île Tenoko, où ils se livrent à la pêche du *vete* au moyen de filets ; ils ne vont pas tarder à arriver ici ; je vous le préviens. » En effet, vers le soir, les gens du roi Teitiatuao revinrent de leur pêche avec leur pirogue pleine de poissons (des *vete*). Ils les saisirent et les portèrent sur la plage, à Marautagaroa. Ensuite ils les reprirent, ainsi que d'autres vivres, et allèrent les déposer chez le roi[1], où ils abandonnèrent aussi tels quels, c'est-à-dire crus, quelques poissons et une calebasse remplie de *popoi*[2].

Pendant ce temps-là la nuit était venue, et Akaema répétait à ses petits-enfants : « Soyez courageux tous deux : le paquet de *vete* et la calebasse de *popoi* sont sur l'arbre à pain ; ayez du courage, car, si vous avez le paquet de poissons et la calebasse de *popoi,* le trône vous appartiendra. Cependant attendez, pour commencer votre entreprise, que les gardiens du poisson et des vivres du roi soient endormis. » Les deux jeunes rois, comprenant que leur ancêtre avait raison, retenaient sagement leur ardeur. Enfin les gardiens s'endormirent, lorsque la nuit fut assez avancée, et Akaema leur dit : « C'est le moment ! »

Aussitôt le roi blanc et le roi noir se baissèrent et se mirent à ramper jusqu'au pied de l'arbre à pain. Le roi noir dit au roi blanc : « C'est moi qui vais monter dans l'arbre pour en défaire les paquets ; toi, tu veilleras en bas, et lorsque je te jetterai le paquet de poissons, tu le recevras dans tes mains. » Le roi blanc répondit : « Monte. » Alors le roi noir monta

1. Probablement pour les mettre en sûreté.
2. Ce qui constituait, sans doute, la part du roi.

dans l'arbre et, arrivé près du paquet, il le défit, le prit et le lança au roi blanc, qui le reçut dans ses mains et s'enfuit en l'emportant à la case de leur ancêtre. Le roi noir sauta de l'arbre à terre, en tenant la calebasse de *popoi* entre ses mains, et il courut également se réfugier avec elle dans la case de Akaema. Celui-ci était rayonnant de joie : il reçut le paquet de poissons et la calebasse de *popoi,* qu'il s'empressa de cacher. Il était temps, car on criait : « Le poisson et le manger du roi sont volés ! » On cherchait partout les auteurs de ce vol audacieux, mais on ne parvenait pas à les trouver : Akaema les avait recouverts de paquets de feuilles de pandanus, et ils étaient ainsi dérobés à tous les regards. Après plusieurs heures d'inutiles recherches, on finit par renoncer à les découvrir.

Au matin, le vieillard chauffa son four maori, pour cuire les poissons. Le four étant chaud, il les plaça dessus et le recouvrit. Ensuite il revint dans sa case et, s'approchant du roi blanc et du roi noir, il leur dit : « Mes chers enfants, levez-vous, restez tranquilles ; vous avez conquis le trône, mangez le manger, dormez le sommeil, les arêtes dorsales des poissons sont aussi couchées. »

De ce moment, le pouvoir royal fut enlevé à Teitiatuao, qui s'en alla à Tuatenukuroa, c'est-à-dire dans le district de Taku de l'île Magareva, et Akaema dit au roi blanc et au roi noir : « Venez avec moi à Marautagaroa[1]. » Les deux rois firent ce qu'il leur disait et le suivirent. Ils sortirent tous les trois de la case et se mirent en marche. Le trajet s'accomplit sans incident. Ils arrivèrent sur la plage de Marautagaroa. Là, l'ancêtre fit asseoir ses deux petits-enfants sur des sièges du roi, et alors le pouvoir royal leur appartint.

1. Résidence royale à Agauru (Rikitea).

§ IV

Le roi blanc et le roi noir font venir Pokirikiri à Agauru, et celui-ci y est blessé mortellement par le roi blanc. — Son agonie et sa mort en mer. — Il est enterré dans Taravai.

Le lendemain, les habitants se réunirent autour du roi blanc et du roi noir. Ceux-ci dirent : « Allez chercher Pokirikiri et conduisez-le à Agauru (Rikitea) aujourd'hui même. » Des gens partirent pour Tokiama (Taravai). Ils y arrivèrent, prirent Pokirikiri et le transportèrent à Agauru le même jour. Pokirikiri sauta sur la plage de Marautagaroa. Le roi blanc s'arma d'une lance et lui en perça la poitrine. Pokirikiri tomba à terre, blessé à mort. Sa sœur Toakau (Toamaaga) et ses hommes le prirent et le placèrent sur une pirogue, pour le transporter à Tokiama. Il dit à sa sœur : « Où est Agakaui-tai, le voit-on ? » Celle-ci lui répondit : « Oui. » Il l'appela encore et lui demanda : « Où est Teana-atete, le voit-on ? » Sa sœur lui fit la même réponse. Il dit plus tard : « Où est mon lieu de pêche à la tortue appelé Roroitake, le voit-on ? » Sa sœur répondit : « Oui. » Pokirikiri demanda encore : « Où est mon lieu de pêche à la tortue nommé Tekana, le voit-on ? » Sa sœur répondit affirmativement. Et alors Pokirikiri mourut. Ils accostèrent à Agakono (Taravai), où son corps fut porté et enterré[1].

1. Traduit du fragment mangarévien suivant :

« Kiaatu teakariki tea me teakariki pagu ka viki kotou ia Pokirikiri i Tokiama (Taravai) uta mai ki Agauru nei (Rikitea) ao te hu ki Tokiama tauatu naku mai ia Pokirikiri uta mai ki Agauru (Rikitea) tau mai ki Agauru iraara noti rere mai Pokirikiri kiuta tae mai kiuta i Marautagaroa naku teakariki tea ite omore vero kia Pokirikiri tu ite vakavaka viri kiraro kakore ra ei mate moeroa naku ta te tuehine o Pokirikiri ko Toakau (Toamaaga) me tona hu naku ia Pokirikiri apai ki ruga ote vaka uta ki Tokiama poromai Pokirikiri kite tuehine iea Agakaui-tai ku puta kiatu te tuehine eee poromai oki iea Teana-atete kua puta kiatu te tuehine eee

§ V

Le roi blanc et le roi noir sont reconnus rois par tous les indigènes. — Ils se marient et ont chacun des enfants. — Leur règne. — Leur mort et leurs funérailles. — Avènement de leurs fils, Teoa et Temahuru.

Pendant que cet événement funèbre s'accomplissait, la population tout entière reconnaissait les deux fils de Temagi-Tutavake comme rois de Magareva. Mais le roi blanc, Teakarikitea, ne régna guère que de nom ; ce fut son frère cadet, le roi noir, Te Akarikipagu, qui exerça l'autorité : la population le préférait à son frère aîné, parce qu'il était plus doux que lui.

Les deux frères se marièrent : ils prirent chacun une femme, afin d'en avoir des enfants. En effet, dans la suite, le roi blanc eut un fils nommé Teoa, puis d'autres garçons et des filles. Le roi noir eut aussi un fils, qui fut appelé Temahuru.

Après quoi, un grand nombre d'années s'écoulèrent, durant lesquelles les deux rois régnèrent ensemble sur leur peuple. Leurs corps vieillirent peu à peu et ils parvinrent à un âge avancé. Alors le roi blanc, sentant sa fin approcher, fit appeler son fils Teoa, qui accourut aussitôt. Il lui dit : « Mon fils, lorsque je serai mort, tu porteras mon corps à Teana-atete[1], dans Tokiama (Agakauitai), où tu m'enterreras. » Son fils le lui promit et le vieillard, inclinant la tête, rendit le dernier soupir.

poromai oki iea toku taraga onu ko Roroitake kua puta kiatu te tuehine eee poro mai oki Pokirikiri iea toku taraga onu ko Tekana kua puta kiatu te tuehine eee ia koroio ara noti mate moeroa Pokirikiri tau te atu ratou ki Agakono (Taravai) apai tanu. »

Ce récit de la mort de Pokirikiri est le seul passage de cette tradition que les indigènes débitent encore de nos jours mot à mot, et cela vient de ce que ce passage est en réalité un fragment d'une autre tradition sur le même sujet, de l'ancienne, celle qui était fixée oralement en langue mangarévienne, et dont il ne reste plus, à l'époque actuelle, que ce dernier débris.

1. Caverne, ou grotte, sonore. D'autres indigènes disent Teanatetea, ce qui signifie caverne blanche. Je n'ai jamais pu les faire accorder là-dessus.

Immédiatement Teoa fut proclamé roi. Il s'occupa sans délai des funérailles de son père. La nouvelle de la mort du roi blanc s'était d'ailleurs déjà répandue partout. Les gens d'Aorere, c'est-à-dire de l'île Akamaru, arrivèrent pour prendre le corps du roi défunt et le porter sur le marae de Tu appelé Tekeika. Ils le soulevèrent, l'emportèrent et l'offrirent à leur dieu Tu. Puis, après une cérémonie qui dura huit jours et huit nuits, ils le transportèrent à la mer, pour y laver le pus qui en sortait. Cela fait, ils l'exposèrent au soleil, afin de le sécher. Quand il fut sec, des gens de Tokiama (Taravai) arrivèrent à leur tour le prendre et l'offrir à leur dieu, pendant le même nombre de jours et de nuits. Puis les habitants d'Aorere (Akamaru) vinrent pendant huit jours et huit nuits le prier. Leurs prières terminées, les gens de Tuatenukuroa (Taku) se présentèrent aussi et l'adorèrent durant le même laps de temps. A ceux-ci succédèrent : les habitants de Agahuru, de Gatavake, d'Atiaoa, de Gautu-puipui, de Kokoue-iti, de Kokoue-nui, de Ganoha et d'Atituiti, qui vinrent également le vénérer pendant huit jours et huit nuits [1]. Ce furent les derniers à qui il fut donné de contempler le corps du roi blanc avant qu'il fût transféré à sa dernière demeure. Aussitôt qu'ils eurent achevé leurs cérémonies, son corps fut enlevé de là pour être porté dans Teana-atete, à Taravai ; des indigènes le saisirent, le transportèrent à Tokiama (Agakauitai) et le déposèrent dans Teana-atete. Après quoi, ils revinrent à Agahuru.

Le roi noir ne survécut pas longtemps à son frère. Il sentit sa fin approcher et, appelant son fils Temahuru, il lui dit : « Mon fils, je suis sur le point de mourir ; tu me porteras à Teana-atete, dans Tokiama (Agakauitai). » Ensuite il expira et son fils Temahuru lui succéda.

1. Toutes ces répétitions, et d'autres, que l'on trouvera plus loin, existent dans le récit des indigènes.

La nouvelle de la mort du roi noir se répandit vite partout[1]. Les gens d'Aorere (Akamaru) vinrent chercher le corps du roi, pour le porter sur le marae de Tu appelé Tekeika, où ils le vénérèrent pendant huit jours et huit nuits. Ensuite ils le portèrent dans la mer, pour y laver le pus qui en sortait. Cela fait, ils l'exposèrent au soleil, afin de le sécher. Quand il fut sec, les gens de Tokiama (Taravai) arrivèrent l'adorer pendant le même nombre de jours et de nuits. Puis les habitants d'Aorere (Akamaru) vinrent aussi faire leur adoration pendant huit jours et huit nuits. Leur adoration terminée, les gens de Tuatenu-kuroa (Taku) se présentèrent et lui adressèrent aussi des prières durant le même laps de temps. A ceux-ci succédèrent : les habitants de Agauru, de Gatavake, de Atiaoâ, de Gautu-puipui, de Kokoue-iti, de Kokoue-nui, de Ganoa et d'Atituiti, qui vinrent également l'adorer pendant huit jours et huit nuits. Ce furent les derniers à qui il fut donné de contempler son corps, avant qu'il fût transféré à sa dernière demeure. Aussitôt qu'ils eurent achevé leurs cérémonies, son corps fut enlevé de là, transporté à Tokiama (Agakaui-tai) et déposé dans Teana-atete. Après quoi, les gens revinrent à Agahuru-Rikitea.

Le trône fut dès lors occupé par Teoa et Temahuru ; le premier était le fils de l'aîné, et le second, le fils du cadet.

Et là est finie l'histoire des deux rois :

Le roi blanc, et le roi noir[2].

1. A partir de cette phrase, le narrateur indigène, quoique ne récitant rien de fixé, répète, jusqu'à la fin de l'alinéa, à peu près mot à mot ce qu'il a déjà dit un peu plus haut, pour raconter les funérailles du roi blanc : il m'a donc fallu, moi aussi, faire de même, afin de ne pas d'abord écourter son récit, et, ensuite, donner une idée exacte de sa façon de raconter.

2. Le narrateur indigène termine ainsi.

CHAPITRE V

LE ROI TEOA ET LE CHEF MATAIRA. — LE CHEF TARAROA ET LE CHEF MOIUME.

§ I

Le chef Mataira cherche à enlever le pouvoir au roi Teoa. — Celui-ci lui propose de s'en remettre au sort des armes, et la proposition est acceptée. — Combat de Agamea et défaite du chef Mataira et de ses partisans. — Leurs morts sont mangés par les vainqueurs, pendant que les survivants émigrent, et peuplent l'île Temoe (Crescent).

A Rikitea, le roi Teoa[1] avait un grand ennemi en la personne de Mataira, qui descendait de la même branche que lui et voulait le détrôner, pour s'emparer du pouvoir. Teoa, ayant appris ses projets ambitieux, lui fit dire de venir avec ses partisans vider leur querelle dans un endroit nommé Agamea, situé au pied de la montagne. Mataira accepta cette proposition et il fut convenu entre eux que celui qui serait vaincu quitterait Magareva pour toujours, laissant l'autre régner seul définitivement sur Rikitea.

Ce qui fut dit fut fait. Les deux chefs et leurs partisans se rendirent à l'endroit désigné, puis se placèrent à environ cent pas les uns des autres. Ils avaient tous, comme armes, des

1. Quelques-uns disent Mateoa, mais il est plus probable que c'est Teoa (1800 ?), le bisaïeul du roi Maputeoa.

lances en bois de cocotier ou de pandanus, des haches en pierre et des cailloux énormes, servant de casse-têtes. Chaque guerrier qui avait au moins une dizaine de lances, en prit une dans ses mains et déposa les autres à ses pieds. Après quoi, les deux partis poussèrent leur cri de guerre « œ! œ! », les deux chefs se mirent à la tête de leurs hommes et tout le monde marcha au combat.

Il devait être l'un des plus sanglants qui eussent jamais été livrés à Magareva. Les guerriers de Mataira commencèrent l'attaque en envoyant de loin une volée de lances à leurs ennemis, qui s'empressèrent d'en faire autant, et aussitôt beaucoup de corps tombèrent, transpercés de part en part. Cette hécatombe, loin de refroidir l'ardeur des combattants, ne fit, au contraire, que l'exciter davantage : ils continuèrent, avec fureur, de se cribler à distance de lances, tant qu'ils purent. Puis, comme d'un commun accord, ils se rapprochèrent les uns des autres et tous, une hache à la main, entamèrent une lutte corps à corps effroyable, dans laquelle les guerriers de Mataira eurent finalement le dessous. Un grand nombre d'entre eux furent tués ; les autres prirent la fuite dans la brousse, vers la montagne. Mais la nuit venue, ils réussirent, à la faveur des ténèbres, à revenir au rivage et à s'y embarquer sur des radeaux ; ils gagnèrent immédiatement le large [1].

Tandis qu'ils s'enfuyaient vers la haute mer, les vainqueurs achevaient les blessés et massacraient les prisonniers, hommes, femmes et enfants, tombés en leur pouvoir. Puis ils réunissaient leurs corps à ceux des vaincus déjà morts, et ils mettaient à part tous ces cadavres de leurs ennemis, pour les dévorer en

1. Le combat de Agamea est un de ceux qui nous sont le mieux connus, parce qu'il s'est passé vraisemblablement à la fin du dix-huitième siècle, et que, lors de la venue des Européens à Magareva, au commencement du dix-neuvième, il y avait encore des vieillards, qui s'en rappelaient, et le leur ont raconté.

un festin solennel. Quant à leurs propres morts, ils les jetaient à la mer.

Le festin eut lieu au centre du village, dans un endroit nommé Karorua. On y creusa de grands et larges trous ; on les remplit de gros cailloux, que l'on fit chauffer au rouge ; puis on étendit dessus les corps des vaincus et on recouvrit le tout de terre. Ceux-ci restèrent ainsi, dans ces fours, pendant plusieurs heures et, tandis qu'ils cuisaient, les vainqueurs chantaient et dansaient autour d'eux avec frénésie. Après quoi, on les en retira et on les découpa en morceaux, que l'on distribua à tous les hommes faits de la tribu, mais à eux seuls, car il n'y avait qu'eux qui y eussent droit : les enfants mâles, les femmes et les fillettes ne pouvaient jamais manger de la chair humaine et, quand il y en avait un festin, ils devaient s'en tenir soigneusement à l'écart, de façon à ne pas entrer en contact avec les hommes, qu'ils pouvaient voir de loin, à la vérité, s'ils le voulaient, mais qu'il leur était absolument interdit de toucher, parce que ceux-ci se trouvaient sous le coup d'un *tapu* très rigoureux. Il en était ainsi dans toutes les cérémonies de ce genre [1]. Ce furent donc seulement les hommes faits qui dévorèrent les corps de leurs ennemis vaincus et, détail particulier, les cuisses et les mollets d'un chef furent, paraît-il, donnés au roi, comme morceaux de choix ; celui-ci s'en régala. On offrit aussi aux dieux de grosses parts de viandes humaines, que l'on porta devant les idoles en pierre, où on les laissa. Les vainqueurs se seraient bien gardés, en cette circonstance, d'oublier leurs dieux, de peur de s'attirer leur ressentiment.

1. On peut se demander pourquoi, et j'ai essayé de le savoir d'un vieux chef des îles Paumotu, qui passait pour avoir autrefois mangé de la chair humaine. Celui-ci ne répondit pas d'abord à ma question ; il me dit que c'était la même chose pour la tortue : les femmes et les enfants ne pouvaient pas en manger ; puis, comme j'insistais, il me répliqua, impatienté : « Mais c'était parce que c'était bon et que les hommes voulaient garder tout pour eux ! »

Ils se gorgèrent ainsi, dit-on, pendant trois jours et trois nuits, de la chair de leurs ennemis. Enfin, complètement repus, et tout étant d'ailleurs mangé de cet horrible festin d'anthropophagie, ils se dispersèrent et s'en allèrent se tremper dans l'eau de mer, pour se détapouer.

On fut assez longtemps sans savoir à Magareva ce qu'étaient devenus les ennemis échappés au carnage de Agamea ; puis, un jour, on apprit que des gens de Rikitea, partis au loin pour la pêche, les avaient aperçus à l'île Temoe (Crescent). En effet, ils étaient parvenus à atteindre cette île et y avaient construit momentanément leurs cases ; là, ils vivaient heureux et tranquilles, dans l'attente d'un meilleur sort et, peut-être aussi, dans l'espoir d'une revanche éclatante.

C'est ainsi qu'une autre île de l'Océan Pacifique Oriental se trouva encore peuplée par des Mangaréviens.

§ II

Émigration du chef Tararoa et de ses gens à l'île Puapuamouku (Élisabeth). — Le chef Moiume et ses guerriers viennent les y attaquer et sont défaits et tués. — Une paix profonde règne désormais dans l'île. — Insuffisance de la nourriture qu'on y trouve. — Les colons la quittent et émigrent une seconde fois. — Leur arrivée à Ika-na-Maui (Nouvelle-Zélande).

Peu de temps après les événements qui viennent d'être racontés, l'île Puapuamouku [1] fut à son tour peuplée, puis faillit être conquise.

Il y avait alors, à l'île Akamaru, un brave guerrier nommé Tararoa ; il habitait l'îlot Kamaka avec un millier d'hommes, de femmes et d'enfants. Ayant été chassé de la cour du roi Teoa, fils de Teakarikitea, il se réfugia avec tout son monde à

1. L'île Elisabeth des Européens.

l'île Puapuamouku. Cette émigration eut lieu sur les conseils du guerrier Pitoroa, qui était en réalité l'ennemi de Tararoa, et l'avait trahi.

Établis dans leur nouvelle île, les infortunés colons espéraient au moins y vivre tranquilles ; mais ils se trompaient. Sous le règne de Temateoa, fils de Teoa, quelques centaines de Mangaréviens, ayant à leur tête le chef Moiume, montèrent sur des radeaux et se rendirent à l'île Puapuamouku, pour y faire la guerre à Tararoa et à ses hommes. Arrivés là, ils les attaquèrent, et il y eut, dit-on, une bataille terrible entre ces envahisseurs et les possesseurs du sol ; la victoire fut longtemps disputée, mais, à la fin, resta à Tararoa et à son peuple ; Moiume et ses gens périrent tous dans la mêlée. Les corps de ces derniers allaient être mangés après la bataille, selon la coutume, quand les vainqueurs apprirent que les vaincus étaient comme eux de Magareva ; alors ils renoncèrent à les manger et leur donnèrent même la sépulture.

Cette invasion repoussée, Tararoa et ses gens ne furent plus jamais, dans la suite, attaqués. Aucun trouble non plus n'éclata à l'intérieur de l'île. Ils y auraient donc pu vivre heureux si celle-ci eût pour eux renfermé plus de nourriture ; mais ils avaient au contraire eu toujours beaucoup de peine à y subsister. Cette raison et celle de l'accroissement continuel de la population qui commençait aussi à y rendre la vie encore plus difficile et menaçait même de l'y rendre plus tard impossible, les déterminèrent enfin à la quitter. Tararoa fit construire de nouveaux radeaux et, s'y embarquant avec tous ses gens, il partit dans la direction de l'Ouest.

Les vents poussèrent cette fois les radeaux jusqu'à l'île Ikana-Maui [1], à une pointe de terre, où Tararoa et ses compa-

1. La Nouvelle-Zélande.

gnons abordèrent. Tararoa donna à la pointe le nom de Vaikato, tandis qu'il imposait à cette terre celui de Aorere, ces deux noms en souvenir de Vaikato et de Aorere, qui sont encore, de nos jours, des endroits d'Akamaru, pays natal de Tararoa et des siens.

A partir de ce moment, la tradition reste muette sur leur compte : on ne sait pas ce qu'ils sont devenus à l'île Ika-na-Maui et si seulement ils y restèrent.

Mais, à côté de cette tradition, il en subsiste une autre très différente quant au résultat de l'invasion qu'a subie à cette époque l'île Puapuamouku ; malheureusement elle manque de détails, elle se borne à rapporter ce qui suit :

Du temps du roi Temateoa ou Mapurure, grand-père de Maputeoa, dernier roi de Magareva, il y eut une émigration d'indigènes de cette île. Cinq cents personnes environ quittèrent Magareva et se rendirent à l'île Puapuamouku, dans l'intention de s'en emparer. En effet, elles y parvinrent, mais ce ne fut qu'après une lutte terrible contre ses habitants, qui se défendirent tous avec une énergie extraordinaire : il y eut un grand combat de livré et ceux-ci furent complètement exterminés. Ensuite les émigrants prirent possession du sol et y plantèrent des racines de *tii*[1], qu'ils avaient apportées avec eux. Ces racines de *tii* vinrent bien et leur furent souvent d'un sérieux secours pour vivre. Ils restèrent assez longtemps à l'île Puapuamouku, puis ils en partirent parce qu'ils n'y trouvaient pas en abondance la nourriture qu'il leur fallait. Ils se dirigèrent alors vers l'île Ika-na-Maui, où ils descendirent. Mais à partir de là, on perdit leurs traces.

Cette seconde tradition rapporte évidemment les mêmes événements que la première, mais, seulement, pour ce qui

1. On en trouve aujourd'hui beaucoup à l'île Elisabeth.

concerne l'invasion de l'île Puapuamouku par des gens de Magareva ; elle en est toutefois bien différente quant à la conclusion de l'invasion, puisqu'elle attribue aux agresseurs la victoire, tandis que, dans la première, ce sont les attaqués qui restent victorieux. De quel côté est la vérité ? Voilà ce que l'on ne saura probablement jamais, car toutes les bouches qui pourraient nous renseigner à ce sujet sont depuis longtemps closes par la mort. Mais ce qu'il y a de certain c'est que les vieillards qui habitent l'archipel Magareva, si peu nombreux qu'ils soient maintenant, s'accordent tous à déclarer que l'île Puapuamouku, l'île Élisabeth des Européens, aujourd'hui déserte, a été autrefois habitée[1], il y a de cela longtemps, et qu'il en a été de même pour l'île Eiragi (Pitcairn[2], des Européens), et peut-être aussi même pour les îles Kooa (Ducie), et Oeno ou Teauotaneoi.

1. On y rencontre encore des pavages en pierre provenant d'anciennes habitations

2. Les anciens indigènes de cette île auraient, dit une tradition, emporté des morts de chez eux à l'île Puapuamouku.

CONCLUSION

ÉTAT DE LA SOCIÉTÉ MANGARÉVIENNE A LA FIN DES TEMPS ANCIENS.

A l'époque à laquelle nous sommes parvenus, c'est-à-dire au commencement du dix-neuvième siècle (sous le règne de Mapurure, disent les traditions), la nation mangarévienne était déjà sûrement en pleine décadence ; le fait peut être prouvé : une vieille tradition mangarévienne nous dit qu'à la suite de tant de guerres, et surtout de tant d'émigrations, l'archipel s'était en grande partie dépeuplé, qu'en maints endroits, où s'élevaient jadis des cases, il n'y avait plus maintenant que des herbes, qui avaient poussé sur leurs emplacements et les avaient recouverts. Certes, il faut entendre cette déclaration dans un sens relatif, car l'archipel avait encore un peu plus tard, lors du contact de ses habitants avec les Européens, une population d'environ 6 à 8 000 âmes, ce qui nous laisserait supposer qu'autrefois il a dû en avoir le double, et même peut-être un peu plus ; mais on ne peut mettre en doute, néanmoins, que la tradition citée plus haut n'ait rapporté un fait exact, tant le contraire serait plutôt un fait inadmissible : il est certain que la fréquence des guerres et l'importance des émigrations devaient forcément amener un tel état de choses. L'examen attentif des vallées et des montagnes démontre bien d'ailleurs que, dans l'ancien temps, la population était extrêmement dense ; on n'a qu'à enlever l'herbe et creuser un peu la terre en n'im-

porte quel endroit pour y découvrir les restes des fondements des cases ; et on en trouve ainsi jusqu'au sommet des montagnes, dans tous les lieux qui pouvaient être accessibles aux naturels : donc, il est incontestable que ceux-ci ont été anciennement très nombreux.

Ils étaient même encore en nombre respectable sous le règne du roi Mapurure et les principales îles avaient chacune leurs populations. Celles-ci, par suite des départs des émigrants, se trouvaient maintenant plus à leur aise sur le sol des îles et, par conséquent, y vivaient plus facilement. Les repas et la pêche continuaient d'être leurs principales occupations. Elles se nourrissaient surtout de végétaux, et de poisson. La pêche se faisait au moyen de radeaux, qui servaient aussi à communiquer entre les îles. Chose curieuse : la plonge des huîtres existait déjà, et même depuis longtemps ; mais beaucoup de personnes étaient tuées par les poulpes au fond de la mer. Les perles et les nacres, indistinctement, étaient données au roi ; on n'en connaissait pas la valeur et l'on n'y attachait pas d'importance.

Sur les îles Taravai, Akamaru, et Aukena, il y avait alors des rois vassaux de celui de Rikitea, à l'île Magareva [1]. Mais leur vassalité était plutôt nominale que réelle : de temps en temps, ils ne se gênaient pas pour faire la guerre à leur suzerain. L'unité absolue de l'archipel ne s'était d'ailleurs jamais faite que bien rarement et n'avait pas duré au delà de celui qui l'avait fondée : il y avait trop d'ambition chez les rois et les chefs et trop de jalousie entre les diverses peuplades.

Aucune sécurité n'existait encore dans ces îles et les gens d'une même île ne pouvaient aller dans une autre baie, appartenant à un autre État que le leur, sans s'exposer à y laisser la

1. A la vérité, les rois de Taravai, parents de ceux de Rikitea, étaient déjà leurs vassaux depuis longtemps.

vie et à y être dévorés ; ainsi les habitants de Taku et de Rikitea ou ceux de Rikitea et de Taku, deux baies situées dans l'île Magareva, ne pouvaient réciproquement s'y rendre, sans risquer d'y être mis à mort et mangés.

Mais c'est surtout quand il y avait des famines que la circulation dans les îles devenait alors dangereuse ; on n'osait presque plus aller d'un district dans un autre, ni même sortir de sa case : les voisins étaient là, à côté, qui vous guettaient pour tâcher de vous surprendre, de vous tuer et de vous dévorer. Telle fut, dit-on, la fameuse famine, qui arriva plus tard, vers l'année 1830 [1]. A cette époque, racontent les indigènes, la récolte des fruits à pain ne vint pas et le poisson disparut presque entièrement. Alors les habitants se mirent à rôder à l'aventure, tâchant de récolter n'importe quoi, quelques racines, même des herbes, pour assouvir leur faim, mais cherchant surtout à attirer à l'écart ceux d'entre eux qu'ils voyaient être les plus faibles, pour les y assassiner d'un coup de poignard en nacre et se repaître ensuite de leur chair cuite au four kanaque [2]. Ce furent, paraît-il, de véritables chasses à l'homme, qui laissèrent, dans l'esprit des survivants, un souvenir épouvantable.

En réalité l'anthropophagie ne cessa jamais complètement dans l'archipel avant que des Européens s'y fussent établis. Il y avait déjà près de quarante ans qu'ils le connaissaient, sans le fréquenter souvent, il est vrai, que les indigènes se mangeaient encore entre eux et parfois aussi dévoraient les étrangers qui tombaient en leur pouvoir. Ce fut, en 1826, le sort de deux marins du *Blossom*, navire commandé par le capitaine Beechey. Les premiers missionnaires catholiques français auraient aussi, en 1836, très probablement subi le même, si, par leurs présents,

1. Il y en avait eu aussi une autre vers l'année 1809, et elle avait été, paraît-il, terrible.
2. Mettre quelqu'un au four se disait : *akaumu*.

leur adresse, leur humilité et leur dévouement, ils n'avaient réussi à se faire accepter des indigènes, et finalement à les convertir au christianisme. Mais ici, nous arrivons à l'époque où, pour les Mangaréviens, se terminent les temps anciens et commencent les modernes : il me faut donc m'arrêter, afin de ne pas sortir du cadre qui m'est imposé par le sujet de ce travail.

Depuis les temps les plus reculés, jusqu'à la conversion des indigènes au catholicisme, il y avait eu un grand nombre de rois qui s'étaient succédé dans l'archipel des îles Magareva ; les naturels en ont conservé deux listes : la première, qui a déjà paru[1], mais que je donnerai tout de même parce qu'elle est nécessaire pour les besoins de l'ouvrage, et la seconde, qui est inédite et qui par conséquent est encore plus indispensable, puisqu'elle augmente nos connaissances sur le passé des naturels. Voici les noms qui constituent la première liste :

Atumotua, Atumoana, Tagaroa, Tagaroahurupapa, Tutekekeu, Oroki, Vaiamo, Magahakaeke, Magahakapitaga, Turukura, Tururei, Tavere me Taroi, Apateki, Takimarama, Tôroga, Popi ou Popitemoa, Agiapopi, Tipoti, Tahaumagi, Ponote-Akariki, Koha, Tamakeu, Reitapu, Mahaga-Vihinui, Apeiti, Meihara-Tuharua, Pokau, Okeu, Makorotaueriki, Magitutavake, Teakarikitea, Teoa, Mateoa ou Mapururc, Teikatohara, Maputeoa.

La seconde liste est composée des noms suivants :

Atea, Keke, Kọa, Hei, Rogotope, Pepeihuru, Taratahi, Anua motua, Matagiakaparo, Rikitea, Tamaeka, Rikigaro, Teverooteragi, Areiti (frère de Rikigaro), Hahanui, Teuaahanui, Touruga, Hooatouruga, Iravaru, Tamahaga-Mairavaru, Apetumapu, Iraape, Terikihou, Virigao Terihihou (princesse), Matara (princesse), Viriga (princesse), Meihara (princesse), Pokau, Okeu, Makorotau, Magitutavake, Teakarikitea, Teoa, Temateoa, Teikatoara, Maputeoa.

1. Dans mon *Histoire de la Polynésie orientale.*

Ce qu'il y a de curieux dans cette seconde liste, c'est qu'à la fin on y retrouve les mêmes noms que dans la première. Ce fait peut s'expliquer de deux façons : ou bien les deux listes prises séparément sont incomplètes et il y aurait lieu d'en faire une seule en intercalant dans la première après le nom d'Apeiti, tous ceux de la deuxième qui précèdent Meihara ; ou bien chaque liste donne les noms de deux dynasties différentes qui se seraient confondues par succession ou autrement à partir de la princesse Meihara. En ce dernier cas, il y aurait alors de sérieux motifs pour voir en cette seconde liste celle des rois de Taravai qui, parents et presque toujours alliés des rois de Rikitea (Magareva), auraient plus tard fini par hériter d'eux et par occuper de la sorte le trône de Magareva : ainsi s'expliquerait que l'on trouvât aujourd'hui leurs noms, figurant à la fois sur deux listes. Évidemment il n'y a là que des hypothèses, mais elles peuvent satisfaire l'esprit.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de ces deux listes, ce qu'il y a de certain, c'est que ni l'une, ni l'autre, ne contiennent tous les noms des monarques qui ont régné sur chaque île ou dans l'archipel : il suffit d'examiner avec soin les diverses traditions qui se trouvent dans ce travail pour en être vite convaincu. Mais comme il n'y a, pour le moment, que ces deux listes, il faut bien s'en contenter, faute de mieux, jusqu'à ce qu'on en ait découvert d'autres, ce qui est peu probable, dans l'état actuel où se trouvent les Mangaréviens, qui ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes et à la veille de s'éteindre.

L'histoire de leurs ancêtres, d'après leurs propres traditions, n'aura été, d'un bout à l'autre, qu'une longue série de misères, de débauches, de folies, de crimes et de guerres.

Iles Magareva, 1912.

QUATRIÈME PARTIE

LA LITTÉRATURE ORALE DES TONGIENS

I

KOE TUPUAGA OE MEA KOTOAPE[1].

KOE TALA TUPUA.

L'ORIGINE DE TOUTES CHOSES.

TRADITION ANCIENNE.

PREMIÈRE SECTION

KOE TALANOA KIHE KAU TAGALOA.

HISTOIRE DES TAGALOA.

§ I

Koe tupuaga kihe kau otua.

Koe limu moe kele pea naa na fepihitaki pea na auhia i tahi o ave ae peau moe matagi. Pea ko ena tama koe fuu maka ukamea ; pea fakahigoa ae fuu maka ko Touiafutuna.

Pea teketekelili o ùùlu o hage koe mana i lagi ; ta! ko ene fanau ia, pea mafahi leva

§ I

L'origine des dieux.

L'algue et la vase se collèrent ensemble, et furent entraînées à la mer par les vagues et le vent[2]. Leur enfant fut une grosse pierre ferrugineuse ; et cette pierre fut appelée Touiafutuna[3].

Puis elle se mit à s'agiter, avec grand fracas, tout comme le tonnerre dans le firma-

1. Je rappelle au lecteur que dans le dialecte de Toga, l'*e* se prononce *é*, l'*u*, *ou*, et le *g*, *ng* ; de plus, deux voyelles de suite ne forment jamais diphtongue et toutes les syllabes d'un mot doivent être prononcées.
2. Les anciens Tongiens n'admettaient pas la conception d'une création *ex nihilo*.
3. Il y a une île Futuna, au sud-ouest des îles Uvea (Wallis).

ae maka ukamea, o to mei ai ae tagata moe fefine; koe mahaga; pea higoa ae tagata ko Piki, pea higoa ae fefine ko Kele.

Pea nofo ai ae maka ukamea, pea teketekelili o uùlu pea fanau pea mahaga, koe tagata moe fefine, pea higoa ae tagata ko Atugaki, pea higoa ae fefine, ko Maimoa alogaua. Pea nofo ai ae maka ukamea, pea toe tekelili mo ùùlu, o hage koe mana i lagi, pea toe mafahi ae maka pea fanau pea mahaga, pea higoa ae tagata ko Fonuuta, pea higoa ae fefine, koe Fonutahi. Pea nofo ai, nofo ai, pea tekelili ae maka ukamea mo ùùlu foki, pea matahi o fanau, koe mahaga, koe manu koe Lupe hono higoa, pea moe manu oku alu i tahi, oku higoa koe Tukuali. Koe fakaosi ia oe mahaga a Touiafutuna, koe maka ukamea.

ment. Ce fut sa façon d'accoucher; car la pierre ferrugineuse s'entrouvrit et laissa tomber un homme et une femme, deux jumeaux; et le nom de l'homme fut Piki (gluant), et celui de la femme, Kele (vase).

Après beaucoup de temps, la pierre ferrugineuse entra encore en convulsion avec fracas et accoucha de deux jumeaux, homme et femme, et l'homme fut appelé Atugaki (celui qui lance), et la femme fut appelée Maimoa alogaua (la futilité). Puis, après un certain temps, la pierre ferrugineuse se mit de nouveau à trembler avec grand fracas, comme le tonnerre dans le ciel, et elle se brisa derechef pour enfanter deux jumeaux, et l'homme fut appelé Fonuuta (Tortue de terre), et la femme, Fonutahi (Tortue de mer). Puis beaucoup de temps s'écoula, et la pierre trembla encore avec grand bruit, puis se brisa pour accoucher de deux jumeaux, une bête appelée Lupe (ou Colombe), et une autre bête qui va

en mer et qui s'appelle Tukuali (Serpent de mer). Ce furent les derniers jumeaux de Touiafutuna, la pierre ferrugineuse.

Pea koe uluaki mahaga ko Piki mo Kele, pea na unoho kinaua, pea fanau a Kele koe tagata koe Taufulifonua, pea toe fanau a Piki mo Kele, koe fefine ko Havealolofonua. Pea koe ua oe mahaga ko Atugaki, koe tagata ia, pea ko Maimoaalogaua koe fefine ia pea naa na unoho foki, pea ko ena tama ko Velelahi koe fefine. Pea koe tolu oe mahaga, ko Fonuuta mo Fonutahi, naa na unoho kinaua, pea fanau a Fonutahi koe fefine koe Velisii. Ka nae ikai unoho a hono fa oe mahaga, koe Lupe moe Tukuhali.

Les deux premiers jumeaux Piki et Kele se marièrent, et Kele accoucha d'un garçon appelé Taufulifonua (celui qui renverse les pays), puis Piki et Kele enfantèrent de nouveau une fille appelée Havealolofonua (qui brise ou écrase l'intérieur des terres). Les deux autres jumeaux, Atugaki, le garçon, et Maimoaalogaua, la fille, se marièrent aussi, et leur enfant fut une fille appelée Velelahi (la grande convoitise[1]). Les troisièmes jumeaux, Fonuuta et Fonutahi, s'accouplèrent à leur tour, et l'enfant de Fonutahi fut une fille appelée Velisii (la petite convoitise[2]). Quant aux quatrièmes jumeaux, la Colombe et le Serpent d'eau, ils ne s'accouplèrent pas.

Koe tama a Maimoaalogaua kia Atugaki koe fefine ko Velelahi.

L'enfant que Maimoaalogaua eut de Atugaki, fut une fille appelée Velelahi.

1. Ou la grande tentation.
2. Ou la petite tentation.

Koe uluaki mahaga ko Piki mo Kele, pea ko ena fanau anaua ko Taufulifonua, koe tagata ia, pea ko ena fanau, ko Havealolofonua, koe fefine ia, koe tuofefine a Taufulifonua.

Pea na unoho kinaua, ae tuofefine moe tuoagaane, pea ko ena fanau ko Hikuleo.

Pea nofo ai, nofo ai, a Havealolofonua pea alu ai leva kia Velelahi mo Velesii, kihe ogo fefine : koe taahine a Atugaki mo Maimoaalogaua a Velelahi ; pea koe taahine a Fonuuta mo Fonutahi a Velesii, koe ogo tehina akinaua o Havealolofonua ; he koe fanau kinaua ae ogo mahaga ki mui ; ka ko Havea mo Taufulifonua, koe fanau oe mahaga ki mua ; koia oku tehina aki o Havealolofonua a Velelahi mo Velesii.

Pea peheage leva e Havealolofonua ki hono ogo tehina : Velelahi mo Velesii, mo omai ki heni keu tala atu kiate kimoua ; mo omi ke tau unoho tokotolu mo Taufulifonua, he ikai a hono unoho ke mau ; ka

Les deux premiers jumeaux, Piki et Kele, eurent comme enfants, un garçon, Taufulifonua, et une fille, appelée Havealolofonua ; c'était donc la sœur de Taufulifonua.

Et le frère et la sœur s'accouplèrent, et leur enfant fut Hikuleo (dont la queue garde ou est gardée).

Après un certain temps, Havealolofonua alla vers Velelahi et Velesii, ces deux jeunes filles : Velelahi, la fille d'Atugaki et de Maimoaalogaua, et Velesii, la fille de Fonuuta et de Fonutahi, toutes deux sœurs de Havealolofonua ; car elles étaient les enfants des derniers jumeaux, tandis qu'Havea et Taufulifonua étaient les enfants des premiers jumeaux : voilà pourquoi Havealolofonua avait, comme cadettes, Velelahi et Velesii.

Havealolofonua parla ainsi à ses deux sœurs : « Velelahi et Velesii, venez donc et écoutez ce que je vais vous dire : suivez-moi et soyons toutes trois les femmes de Taufulifonua, car vous ne pouvez pas trouver

mou omi ke tau unoho tokotolu ki hotau tuugane.

d'homme ; venez donc, et que nous soyons toutes trois les femmes de notre frère. »

Pea na o age leva a Velelahi mo Velesii, o tui kihe lea o hono taokete ko Havealolofonua, o nau unoho fakataha kia Taufulifonua.

Velelahi et Velesii obéirent donc à leur sœur aînée, Havealolofonua, et devinrent les femmes de Taufulifonua.

Pea koe tama a Havealolofonua kia Taufulifonua koe tagata ko Hikuleo hono higoa, pea ko hono higoa e taha ko Havea. Pea nae tokotahape, nae ikai hono tuofefine. Pea nae pele a Hikuleo ia Havealolofonua mo Taufulifonua. Pea na alea ai, o na pehe : oua e nofo a Hikuleo, o tau fonua fakataha, kae gahi pe hono fonua kehe o ona, ke alu nofo tokotaha aipe, pea koe higoa oe fonua foou, ko Toga mamao[1].

L'enfant que Havealolofonua conçut de Taufulifonua fut un garçon appelé Hikuleo, ou d'un autre nom, Havea. Il était seul et n'avait pas de sœur. Et Hikuleo fut l'enfant gâté de Havealolofonua et de Taufulifonua, qui délibérèrent et se dirent : il ne faut pas qu'Hikuleo demeure dans le même pays que nous, mais faisons lui un autre pays, pour qu'il aille y rester seul, et ce pays fut appelé Toga mamao (Toga lointain[1]).

Pea koe fanau a Velelahi kia Taufulifonua koe kau Tagaloa. Pea koe fanau a Velesii kia

Les enfants que Velelahi conçut de Taufulifonua furent les Tagaloa (géants, ou qui

1. Il ne s'agit pas ici de l'île Toga-tapu, mais d'une terre mystérieuse, que l'on croyait très éloignée, et à laquelle on donnait aussi le nom de Toga.

Toga veut dire Sud. Mais, dans la pensée des indigènes, sud était l'équivalent d'en bas, en dessous, et souvent ils disaient l'un pour l'autre ; c'était, chez eux, une façon de parler.

Voici les noms des quatre points cardinaux dans le dialecte des îles Toga :

Tokelau, Nord ; Toga, Sud ; Hahake, Est ; Hihifo, Ouest.

Taufulifonua foki, koe kau Maui.

atteignent de loin). Et les enfants que Velesii conçut du même Taufulifonua, furent les Maui (les vivants[1]).

Pea nau alea ai leva: tau tufa fonua mua. Pea tufa leva e Hikuleo, o ne vahevahe leva: Mou omi ae kau Tagaloa mo hoomou fae ko Velelahi, mou o kimoutolu ki lagi, o mou eiki mo pule ai. Pea hau ae kau Maui mo hoomou fae ko Velesii mou o kimoutolu ki Lolofonua, pea mou eiki ai mo pule ai. Ka a aku a Pulotuni, pea u nofo ai o eiki i Pulotu, kae pule aipe ki mamani kotoa. Ka mou o kimoutolu

Et ils s'entendirent entre eux pour faire le partage des terres. Ce fut Hikuleo qui fit le partage en ces termes: « Vous, les Tagaloa, avec votre mère Velelahi, allez prendre possession du ciel, soyez-en les chefs et régnez-y[2]. Et vous, les Maui, et votre mère Velesii, allez au Lolofonua, soyez-en les maîtres et gouvernez-le[3]. Pour moi, je garde Pulotu, c'est mon royaume, mais je continuerai de veiller sur tout le monde[4].

1. Ou les sauveurs, les libérateurs; peut-être... les gens purs(?). D'ailleurs le mot Maui paraît n'avoir pas toujours eu le même sens.

2. Le ciel comprenait neuf régions plus ou moins élevées. Elles étaient habitées particulièrement par des génies (*eitu*). Les Tagaloa avaient plein pouvoir sur eux.

3. Le Lolofonua était la terre ou le pays d'en bas, le pays profond, le pays étendu; probablement, la partie la plus reculée de l'hémisphère inférieur, dans lequel les Tongiens plaçaient presque tous leurs pays mythiques. Quoi qu'il en soit, ils disaient que c'était l'antipode des îles Toga, et se le représentaient comme une immense région située en dessous et entourée par les eaux fangeuses de l'Océan qui recélaient les fondements de la terre.

Chose curieuse, les Néo-Calédoniens avaient aussi, dans leur mythologie, un Lolonn, qu'ils disaient être un pays sous-marin, servant de demeure aux âmes des morts.

4. Il est très difficile de donner une bonne définition du Pulotu, car les indigènes en étaient eux-mêmes incapables. Leurs idées sur le Pulotu avaient beaucoup varié et s'étaient mêlées de bonne heure. Elles étaient confuses et contradictoires; ils ne s'étaient pas préoccupés de constituer un ensemble logique de croyances. Ainsi ils disaient que le Pulotu était le monde invisible; mais ils le confondaient, à chaque instant, avec le Po ou monde de la nuit; de plus, ils l'identifiaient toujours avec

ki lagi, pea mo kimoutolu ki Lolofonua.

Quant à vous, allez au ciel, et vous, au Lolofonua. »

Koe tufa fonua ia nae fai e Hikuleo moe kau Tagaloa moe kau Maui.

Tel fut le partage des terres fait d'un commun accord par Hikuleo, les Tagaloa et les Maui.

Koia oku mate ai ae kakai o mamani, pea alu ki Pulotu, tokua, ae laumalie oe kakai o mamani; he oku pule mai a Hikuleo ki mamani he ko hono fonua nae to ihe tufa.

Voilà pourquoi les gens de ce monde, à leur mort, vont au Pulotu[1], dit-on, avec leurs âmes (*sic*), c'est parce que Hikuleo est le maître de ce monde, portion qui lui échut au moment du partage.

Pea oku ikai pule ae kau Tagaloa mo kau Maui ki mamani, tokua, ka ko Hikuleope.

Aussi les Tagaloa et les Maui ne sont pas les maîtres de ce monde, mais c'est Hikuleo.

Pea koe mahaga e tokoua, koe manu koe Lupe pea moe Tukuali, pea nae fekau ki ate kinaua ke alu ae manu koe Lupe o nofo i uta, ke puna o tuù ihe fuù akau koe toi hono higoa; pea fekau kihe Tukuali ke alu ia o nofo i tahi.

Quant aux deux autres jumeaux, la Lupe et le Tukuali, on ordonna à la Lupe d'aller habiter dans les bois et de s'y envoler sur l'arbre appelé le « toi »; puis on ordonna au Tukuali d'aller séjourner dans la mer.

Ko hona fonua ia nae mau ihe tufa fonua.

Telle fut leur part, dans la division des terres.

Toga mamao (Toga la lointaine), qu'ils croyaient être la terre primordiale et l'antipode des îles Toga.

1. Le Pulotu avait été d'abord la patrie d'origine des ancêtres des Tongiens; ensuite il était devenu le lieu où retournaient les âmes des morts; les Tongiens le regardaient comme le commencement et la fin. C'était, en quelque sorte, leur Elysée, où les joies et les tristesses étaient les mêmes que pendant la vie; on continuait d'y jouir des privilèges et des distinctions de castes qui existaient sur la terre. En somme, ce n'était qu'une copie grossièrement matérialiste du monde réel,

Pea ko Hikuleo koe tefito o hono higoa, ko Havea ka oku higoape ko Hikuleo, koeuhi oku ai hono iku pea nofo maupe hono hiku, kae alu hono sino ki mamani o mamata ki ai.

Pea ko Hikuleo oku nofo i hono fonua, ko Pulotu, ko Toga mamao hono higoa o hono fonua, pea oku nofo ai, he oku nootaki aki ae afo, o ave hono potu e taha ki lagi, o puke ehe kau Tagaloa, pea ave hono potu e taha ki Lolofonua, o puke ehe kau Maui, o nau taofi, koeuhi ke oua naa goue o hau o fakapogi a mamani.

Le vrai nom d'Hikuleo c'est Havea, mais on le nomme Hikuleo, à cause de sa queue, qui reste au Pulotu, tandis que son corps se promène et va voir ce monde[1].

Hikuleo séjourne dans son pays, le Pulotu, dont le vrai nom est Toga lointain[2], et il y séjourne, parce qu'il y est attaché par un fil, dont l'un des bouts se trouve au ciel et, retenu par les Tagaloa, et l'autre bout est au Lolofonua, et, retenu par les Maui, pour l'empêcher de se remuer et de venir détruire le monde[3].

1. Aux îles Samoa, Savea-Siuleo, le roi du Puloto, avait la tête d'un homme, avec le corps et la queue d'un serpent, tandis qu'aux îles Fidji, le dieu Ndenge était représenté avec la tête et le corps d'un serpent et une queue de pierre.

2. En effet le nom de Pulotu paraît être d'origine fidjienne: les Fidjiens avaient leur Burotu, dont ils faisaient leur paradis ; ils le plaçaient sous la mer, à l'ouest de leurs îles; les âmes des morts y jouissaient de tous les plaisirs imaginables. — Il est probable, qu'après de longues relations avec leurs voisins les Fidjiens, plus anciens qu'eux dans cette région de l'Océanie, les Tongiens avaient fini par adopter ce nom de Burotu, mais en le modifiant, conformément au génie de leur langue.

3. Il paraît que, dans son mauvais caractère, et son désir de peupler son royaume, Hikuleo voulait détruire le genre humain; aussi l'avait on attaché au centre de la terre ; mais sa tête se promenait sur la terre pour inspecter les travaux des mortels et conduire les âmes des morts au Pulotu ; les efforts qu'il faisait pour se délivrer de ses liens causaient les tremblements de terre.

Mais, à l'île Futuna, où les tremblements de terre étaient fréquents, les indigènes disaient que c'était un de leurs dieux, Mafuisse-Fulu (évidemment Maui), qui en était la cause : suivant eux, ce dieu, caché à une grande profondeur sous leur île, dormait l'espace d'un an sur un côté, et c'était, quand il se tournait pour dormir sur l'autre, qu'il ébranlait ainsi la terre.

Ka mou fanogo mai ki ai, koe tupuaga eni ae kau otua; oku nau toki fanafanau ai o movetevete i mamani kotoape, o fonu a mamani, moe lagi, moe tahi, moe kelekele, moe potu kotoape; ka ko hono tefito eni, koe tupu ihe limu moe kele, ko ena fanau a Touiafutuna, koe maka ukamea koe kui ia o Hikuleo, moe kau Tagaloa, moe kau Maui.

Koe tupuaga eni oe mea oku ui i Togani koe faahi kehe.

Entendez-moi bien, telle est l'origine des dieux ; ils ont engendré beaucoup et se sont dispersés dans l'univers entier, et ont rempli le monde, le firmament, la mer, la terre, et tous les lieux ; mais la véritable origine, c'est l'algue et la vase, qui ont engendré Touiafutuna, la pierre ferrugineuse, l'ancêtre d'Hikuleo, des Tagaloa et des Maui.

Telle est l'origine des êtres appelés à Toga les invisibles ou les esprits[1].

§ II

Koe tupuaga o mamani mo hono kakai.

Ko Tamapouli Alamafoa, koe tui ia oe lagi. Pea mo Tagaloa eiki, pea mo Tagaloa tufuga (koia oku tuki ai ae toki pea fouvaka), pea mo Tagaloa

§ II

L'origine du monde et de ses habitants.

Tamapouli Alamafoa[2] était le roi du ciel. Avec Tagaloa, le chef ou le noble, ainsi que Tagaloa, l'ouvrier, l'artiste (celui qui a inventé la hache

1. « L'origine des dieux », histoire des âges primitifs, est un tissu d'extravagances et d'impossibilités; mais elle nous renseigne sur la mentalité des anciens indigènes des îles Toga.

2. Celui qui touche aux ténèbres et les dissipe, ou le ténébreux qui confine à l'aurore.

16

Atulogologo, pea oku nau afifio i lagi.

Pea nae fekau e Tamapouli Alamafoa pea mo Tagaloa eiki, pea mo Tagaloa tufuga kia Tagaloa Atulogologo ke alu hifo o vakai fonua i mamani. Koia nae vaka ihe manu koe « kiu », pea alu hifo o puna ki mamani ene vakai fonua. Pea ikai ha fonua te ne ilo, pea ne toki ilo ae « laulauatea », pea toki alu age ki lagi, o tala age : oku ikai ha fonua! Kia Tamapouli Alamafoa mo Tagaloa eiki, mo Tagaloa tufuga, ka koe meape e taha kuo ne iloi, koe laulauatea, pea oku ikai te ne ilo

pour construire les pirogues), et Tagaloa Atulogologo[1], ils trônaient ensemble dans les cieux.

Alors Tamapouli Alamafoa, Tagaloa le chef, et Tagaloa l'ouvrier, ordonnèrent à Tagaloa Atulogologo de descendre du ciel à la recherche de pays en ce monde. Comme moyen de transport, il se changea en « martin-pêcheur », et s'envola vers ce monde à la recherche de pays[2]. D'abord il ne trouva rien, puis finit par découvrir comme une « nappe blanche », sur les flots. Il s'en retourna vers le ciel pour annoncer qu'il n'avait trouvé aucune terre! Ce qu'il raconta

1. Celui à qui il est donné de voir les choses qui vont apparaître, ou le porteur de nouvelles, ou bien encore le grand silencieux des espaces.

2. Dans les légendes des Fidji et des Samoa, on trouve aussi un pluvier ou chevalier (*kitu* aux Fidji, *tuli* aux Samoa), qui joue un rôle essentiel dans la création de l'homme. Mais, ce qu'il y a d'extrêmement intéressant à constater, c'est que, dans la cosmogonie des Ainu et dans celle des Japonais, il existe aussi un oiseau qui intervient dans l'œuvre de la création du monde : le dieu suprême et les divinités secondaires envoient du ciel un hochequeue dans le chaos de l'univers, pour produire la terre.

Les anciens se servaient de certains oiseaux pour s'orienter au large. Ainsi la colombe était la boussole des Phéniciens. Ces derniers embarquaient des colombes sur leurs bateaux, lorsqu'ils prenaient la mer, et ils lâchaient ces oiseaux pour s'orienter sur la côte ou les îles les plus rapprochées ; la direction que prenaient alors ces oiseaux leur donnait le renseignement désiré. C'est pour cette raison que nous voyons, dans les récits chaldéen et hébreu du déluge, Shamashnapishtim et Noé envoyer des oiseaux à la découverte de la terre.

pe koe fonua, pe ko ha hakau. Pea fekau ehe hou eiki i lagi : Oua ke po fitu, pea ke toki alu o aahi o vakai pe ko ha fonua, pe ko ha mea kehepe.

Pea nofo o po e fitu i lagi, pea toki alu hifo o vakai ae laulauatea : kuo ofi hake kihe tukahi tahi, koe fakaaau ke mamaha, ta ! koe fonua !... Pea toki alu ki lagi o tala age, kuo fakaaau ae mea o mamaha, koe fonua ape. Pea tala mai ehe hou eiki oe lagi : Te ke nofope mo alu ahiahi, he koe fonua ae mea na. Pea pehe age e Tamaloa Atulogologo : kuo ikai ha mea keu tuu ai o malolo. Pea toki fekau et Tamapouli Alamafoa mo Tagaloa eiki : alu kia Tagaloa tufuga, ke liligi

à Tamapouli Alamafoa, ainsi qu'à Tagaloa, le chef, et à Tagaloa, l'ouvrier ; pourtant, il avait aperçu une nappe blanchâtre, sans pouvoir se rendre compte si c'était une terre, ou un récif. Les seigneurs du ciel décidèrent qu'il fallait attendre sept jours, avant de retourner à la recherche, pour s'assurer si cette nappe blanchâtre était une terre ou quelque autre chose[1].

Les sept jours écoulés, il quitta de nouveau le ciel pour aller inspecter la nappe blanchâtre : la mer s'était retirée, et l'apparition était à fleur d'eau ; c'était une terre !... Alors, retournant au ciel, il annonça que la chose était à fleur d'eau, et que c'était probablement une terre. Les seigneurs du ciel lui dirent : « Retourne là-bas, c'est bien une terre. » Et Tagaloa Atulogologo de faire la remarque : « Il n'y a là rien encore où je puisse prendre pied et me reposer. »

1. Cela ressemble étrangement à un épisode du déluge chaldéen et à un autre du déluge biblique, ainsi qu'à un passage de la création, dans le premier chapitre de la Genèse.

ki lalo ae « teefuaga » o loto aki, he ilo e tupu ai ha fonua.

C'est alors que Tamapouli Alamafoa et Tagaloa, le chef, lui suggérèrent d'aller vers Tagaloa, l'ouvrier, qui répandrait sur la surface des flots une avalanche de « pierres spongieuses » ; peut-être en sortirait-il une terre.

Pea liligi leva e Tagaloa tufuga ae teefuaga, pea tupu ai a Eua.

Ce qui fut fait par Tagaloa l'ouvrier, et il en sortit Eua.

Pea toki alu hifo a Tagaloa Atulogologo o vakai, kuo tuu ae fonua nae to mei lagi. Pea toki alu ki lagi o tala age, kuo fonua ae teefuaga. Pea toki fekau ekinautolu ke alu hifo o nofo ihe fonua nae li hifo, o tuu ai o malolo, mo aahi ae fonua nae laulauatea ; pea vakai, vakai, pea ha ki oluga o fonua oneone, pea tupu o lahi : ko Ata ia, koe motua fonua ia.

Tagaloa Atulogologo, étant redescendu, vit le pays tombé du ciel, et remonta aussitôt pour annoncer que les pierres spongieuses avaient formé une terre. Les autres seigneurs lui dirent de redescendre encore, et de se reposer sur la terre jetée du ciel, pour visiter ensuite la nappe blanchâtre. Après bien des reconnaissances, tout à coup apparut audessus des flots une terre sablonneuse, qui finit par s'agrandir : c'était Ata, la terre-mère.

Pea toki alu ki lagi a Tagaloa Atulogologo : kuo lahi hoku fonua oku ou alu o vakai, ka oku ikai ha fuu akau e tupu ai. Pea toki fekau e Tagaloa eiki : « Koe foi akau

Retournant au ciel, Tagaloa Atulogologo s'écria : « La terre à la recherche de laquelle je suis descendu, est grande, mais il n'y pousse pas un seul arbre. » — « Vois ce fruit, lui dit le

koe, alu o to ihe fonua kuo ke ilo » ; pea hau o to ai ; pea tupu o totolo lahi, he koe fue ae akau, pea taumalie moe fonua. Pea toki alu age ki lagi, o tala age : kuo lahi ae akau i hoku fonua, ka oku ikai hano kakai. Pea toki fekau e Tagaloa eiki moe hou eiki oe lagi : Alu o haeua ae tefito oe fue, pea pala ae mea kuo haei, pea tupu ai ae uaga, koe fuu uaga e taha. Pea toe alu o tala ki lagi : Oku tokoto ae fuu mea ihe fue naaku haei. Pea fekau ehe hou eiki : Alu o tuu ua, ke koga ua. Pea alu hifo, o tuu ua. Pea fekau ehe hou eiki ke higoa hono ulu oe uaga : « Kohai? » pea higoa hono iku : « Ko au ! »

chef Tagaloa, prends-le et va le planter dans la terre que tu as découverte. » Il le prit et alla le mettre en terre, et il en sortit une liane qui couvrit bientôt tout le sol. Après quoi, il remonta à l'empyrée et s'écria : « Les arbres ont poussé sur ma terre, mais il n'y a pas d'habitants. » C'est alors que le chef Tagaloa et les autres chefs du ciel lui dirent : « Va, fends en deux la tige de la liane, la partie détachée en pourrissant produira un ver. » Un ver apparut en effet[1]. Il retourna au ciel pour annoncer que sur la liane déchirée s'étalait un énorme ver. « Va, lui répondirent les chefs du ciel, coupe-le en deux. » Il redescendit, et coupa le ver en deux tronçons. Les chefs du ciel lui ordonnèrent alors d'appeler la tête : « Qui? » et la queue : « C'est moi ! »

Pea ikai te ne tutuu aki ha mea, ka ka alu hifope, o ai hono tosi, pea motu ua, pea

Il partit, et pour couper le ver en deux, il ne se servit d'autre chose que de son bec. Les

1. Ici il n'est peut-être pas inutile de signaler que, dans un autre dialecte polynésien, celui de l'île Futuna, le mot Tagaloa signifie ver intestinal du corps humain, et, aussi, ver de mer.

tagata e tokoua. Ka koe mea nae pipiki i hono gutu, koe momo ia oe aga, koia nae higoa ai « Ko Momo » : koe tagata foki ia.

deux tronçons devinrent deux hommes, et les débris du ver restés attachés au bec furent en conséquence nommés « Débris écrasés » : ce fut le troisième homme.

Pea toe alu a Atulogologo o tala ki lagi, kuo tokotolu ae tagata kuo tupu ihe uaga, pea fekau mai : oku leleipe, ke higoa ape ia ko « Momo » pea toki alu hifo a Atulogologo, kuo tokotolu ae tagata i mamani, koe uluaki tagata ia : koe tao kete a « Kohai », koe tehina a « Ko au », pea koe kimui a « Momo ».

Après quoi, Atulogologo s'en alla au ciel pour annoncer qu'il existait trois humains sortis du ver. C'est bien, lui fut-il répondu : qu'on appelle le dernier « Débris ». Atulogologo, redescendant sur la terre, retrouva les trois humains : l'aîné « Kohai », le cadet « Ko au », et le dernier « Momo »[1].

§ III

Koe fusi fonua.

Pea toki hau ae vaka fusi fonua mei Lolofonua. Koe fe-

§ III

La pêche des terres.

Alors s'amena du Lolofonua (Pays d'en bas[2]) la pirogue

1. Les Tongiens croyaient que la substance spirituelle et la substance matérielle existaient de toute éternité ; mais ils n'en étaient pas moins préoccupés du secret des choses : cette cosmogonie nous montre qu'ils s'inquiétaient de savoir comment l'homme était venu sur la terre et comment s'était faite cette création qui l'entourait ; certes, la réponse trouvée par eux n'est pas très remarquable ; mais elle en vaut bien d'autres qui ont été données par des peuples plus élevés qu'eux en civilisation.

2. C'était, en quelque sorte, l'antipode des îles Toga. Il servait de résidence aux Maui.

kau a Maui Motua ke hau a Maui Loa, mo Maui Puku, mo Maui Atalaga, pea koe foha o Maui Atalaga, ko Maui Kisikisi.

pour la pêche des terres. Ce fut sur l'ordre de Maui Motua (le Vieux) qu'en vinrent Maui Loa (le Long), Maui Puku (le Court), et Maui Atalaga (Bâtisseur d'espace), ainsi que le fils de ce dernier, dit Maui Kisikisi (le Petit).

Koe tamasii ia nae malohi o hage koe kau Maui e tokotolu; pea tokofa aki honau foka. Mo enau fae ae Maui e tokotolu koe higoa oe fine motua, ko Vele. Koia naa ne lalaga ae gafigafi; koe tupuaga ia oe gafigafi, oe fala.

Ce petit-là était fort comme les trois Maui ensemble. Ils étaient donc quatre en comptant le fils. La vieille mère des trois Maui se nommait Vele (ou la Convoitise). C'était elle qui avait tressé la natte fine; elle avait été l'inventrice de la natte fine, et de la natte ordinaire.

Pea nae hau ai honau vaka, pea nau hau ai o kole matau kihe fonua ko Manuka; koe motua fonua o Haamoa, oku tuu taupotu ki Hahake.

Donc les Maui vinrent sur leur pirogue, et ils y vinrent, pour chercher un hameçon au pays appelé Manuka; c'est le vieux pays de Samoa, le plus situé à l'Est[1].

Nae nofo ai ae motua, ko Toga hono higoa, mo hono unoho. Koia nae fusi fonua, pea koia nae taumatau ika.

Là demeurait, avec sa femme, un vieux, nommé Toga[2]. Celui-ci faisait la pêche des terres, et il les pêchait à la ligne.

1. D'après leurs traditions, les naturels de Samoa auraient d'abord abordé à Manù a, île de ce groupe; mais ils venaient de O le atu Atea, qui désigne un groupe de terres situé à l'Est. Lequel? On ne sait pas. Une autre tradition ajoute que de ce groupe vinrent des charpentiers constructeurs de maisons.

2. Toga veut dire Sud. Il paraît être une autre forme de Pogia, qui signifie nuit.

Pea tau ki ai ae vaka oe kau Maui. Pea hopo leva ae tamasii ko Maui Kisikisi o lele ki uta, he koe tamasii ko Maui nae pauu mo malohi.

La pirogue des Maui jeta l'ancre en ce pays. Et aussitôt le gamin Maui Kisikisi sauta sur le rivage et courut à terre, car c'était un gaillard solide et déluré.

Pea alu leva o na fetaulaki moe fine motua oku hau, koe unoho o Toga fusi fonua. Pea ala moi leva ae tamasii o puke ae fefine o ne tohotohoi, pea o leva o agahala.

En chemin, il rencontra une vieille femme qui venait : c'était l'épouse de Toga, le pêcheur de terres. Aussitôt le gamin saisit la femme et l'entraîna de force, pour la violer.

Pea fehui age ehe fine motua kihe tama : Kohai mo koe ? Pea tala age ehe tama ko Maui Kisikisi : Ko homau vaka moe kau Maui oku i tahi.

Alors la vieille femme demanda au jeune homme : « Qui est avec toi ? » Le jeune homme Maui Kisikisi répondit : « Les Maui, qui sont, avec notre barque, au port. »

Pea pehe age ehe fine motua, koe unoho o Toga Fusi fonua, koeha oku mou omi ai ?

La vieille femme, épouse de Toga Fusi fonua, ajouta : « Pourquoi venez-vous ? »

— Ko emau o mi emau kole matau kia Toga Fusi fonua.

— « Nous venons demander un hameçon à Toga Pêcheur de terres. »

Pea pehe age leva ehe fine motua : Oku alu a Toga o fagata o fai ene taumatau, kae oua ke hau mei tahi, pea toki alu hake hoo mou kole matau kiate ia.

Mais la vieille femme répliqua : « Toga est allé à la pêche, à la pêche à la ligne, attendez qu'il revienne de la mer, et vous irez lui faire votre demande d'hameçon. »

Koe fekau kotoape ia ehe fine motua kihe tama, he kuo manako ehe fine motua ihe tama :

Ka hau leva a Toga, pea mou o leva o kole ae matau. Pea ka fekau mai a Toga ke mou fili ihe gaohi matau, oku tau kotoape ihe fale, mou fili kihe matau lahelahe oku kovi, oku taupe i lalo, ihe veelulu. Kae oua naa mou fili ae gaohi matau oku gigila lelei; he koe matau ia oku kovi; oku ikai ha fonua e mau ai. Ka koe matau lahelahe oku mau ai ae fonua.

Pea hau ki tahi ae tama ko Maui Kisikisi, o tala mai kihe ene gaohi tamai : Oua naa tau alu o fili kihe matau oku gigila lelei, ka tau fili kihe matau oku lahelahe oku tau kihe veelulu. Koe fekau kotoape ia oe fine motua.

Pea alu leva ae fonoga oe kau Maui o fai enau kole. Pea tala age e Toga fusi fonua : Mou fili ae g matau lelei oku tau ni. Pea talaage leva ehe

Voici toutes les instructions de la vieille femme au jeune homme, car elle s'était éprise d'amour pour lui :

« Quand Toga viendra, vous lui demanderez l'hameçon, et lorsqu'il vous priera de choisir parmi les hameçons, qui sont tous suspendus à la maison, vous choisirez l'hameçon usé qui est mauvais, qui est suspendu vers le bas, à la cloison ; mais vous ne choisirez pas les hameçons encore luisants, car ce sont des hameçons qui ne valent rien ; vous ne pourriez pas prendre de pays avec ; c'est avec l'hameçon usé qu'on prend les terres. »

Le jeune homme Maui Kisikisi alla donc à la mer, et dit à ses parents : « Ne choisissons pas l'hameçon brillant, mais choisissons l'hameçon usé, suspendu au bas de la cloison. Ce sont les instructions de la vieille femme. »

Les Maui vinrent donc faire leur demande. Toga fusi fonua leur dit : « Choisissez les bons hameçons suspendus ici. » Les Maui répondirent : « Donne-

kou Maui : Mai ae matau koeni oku tau ihe veelulu ma mautolu. Pea pehe age e Toga fusi fonua : Kohai oku ne tavatava i Manuka ia akimoutolu? Kae osi koe tala e hono unoho, ihe ena agahala kihe tamasii paiai meihe vaka. Pea fekau e Toga-Fusifonua kihe kau Maui : Mou ave ae matauna, pea koe fonuape te mou tomua fusi, pea fakahigoa mai kiate au, ki hoku higoa, ko Toga.

Pea alu leva ae vaka o folau. Pea nau fealea aki : Ke tau ahiahi ha fonua i heni ; kapau koe matau mooni eni oku mau ai ae fonua, pea tau fusi hake, oku ai ae fonua ; kapau koe matau kehe, pea e ikai ha fonua e mau ai ; pea tau o leva o ave kia Toga ki Manuka, ke tau kei ofi ki ai, ma tau alu o fusi fonua i ha mamao, pea e ika i ha fonua e mau ai, pea tau fiu he hau meihe mamao kia Toga.

nous cet hameçon-ci suspendu à la cloison. » Alors Toga fusi fonua leur répliqua : « Qui donc vous inspire si bien à Manuka ? » Il ne savait pas que c'était sa femme qui avait tout révélé au jeune homme de la barque, pendant qu'ils faisaient le mal ensemble. Et il dit aux Maui : « Emportez cet hameçon-là, et la première terre que vous pêcherez, donnez-lui mon nom de Toga. »

La pirogue mit donc à la voile. Et ils tinrent conseil : « Essayons une terre par ici ; si c'est le vrai hameçon avec lequel on pêche les terres, nous pêcherons une terre ; si c'est un autre hameçon, nous ne prendrons pas de terre ; alors nous irons le rapporter à Toga, à Manuka, pendant que nous en sommes rapprochés, de crainte que nous n'allions pêcher au loin, et que nous n'ayons pas de terre et que nous soyons fatigués pour revenir de loin à Toga[1]. »

1. Il est souvent impossible, dans ces traductions, de donner une bonne rédaction, à moins d'ajouter beaucoup de mots, et, par conséquent, de s'éloigner du texte tongien ; je n'ai pas cru devoir me permettre cette licence.

Pea nau li leva ae matau, koe aahi fonua ia. Pea fusi leva ae fonua, ko Tokelau ia. Pea tuu leva ae fonua o nau sioki ai; pea nau fiefia ai leva : Ta ! Kuo tau mau ae matau fusi fonua. Pea nau aalo leva o hau o mole mai ki heni; o nau hau kuo tuu a Eua, pea tuu mo Ata, ka heeki ha fonua i Toga ni.

Alors ils jetèrent l'hameçon, pour essayer les terres. Ils tirèrent une terre, appelée Tokelau[1]. Cette terre apparut à leurs regards, et ils en furent remplis de joie : « Tiens ! nous possédons l'hameçon qui prend les terres. » Puis ils ramèrent pour arriver jusqu'ici; ils y vinrent, et Eua s'y trouvait déjà, ainsi que Ata, mais il n'y avait pas encore de terre à Toga.

Pea nau hau leva o fehui i Ata kihe uluaki tagata e tolu, ko Kohai, mo Ko au, mo Momo : Oku ai ha fefine i homou fonua ni? Pea pehe mai akinautolu kihe vaka : Oku ikai ha fefine i heni. Pea talaage ehe kau Maui : Ka naa mou tupu ihe ha? Pea talaage ekinautolu : Koe kau otua nae fakatupu akinautolu. Pea fehui age ehe kau Maui : Kohai ae kau otua koia? Pea talaage akinautolu : Koe kau Tagaloa. Pea talaage ehe kau

Ils s'en allèrent alors à Ata demander aux trois premiers hommes, Kohai, Ko au, et Momo : « Est-ce qu'il y a des femmes dans votre pays? » Ceux-ci répondirent à ceux de la pirogue : « Il n'y a pas de femmes ici. » Les Maui dirent encore : « D'où êtes-vous donc sortis? » Ceux-ci répondirent : « Ce sont les dieux qui nous ont créés[2]. » Les Maui interrogèrent de nouveau : « Quels sont ces dieux? » Ceux-ci di-

1. Tokelau est l'île Clarence, située au nord de l'archipel Samoa; et cette tradition tongienne est, en effet, confirmée par une tradition samoane, qui fait venir du nord une partie des habitants des îles Samoa. — Le mot Tokelau signifie Nord, en dialecte tongien.

2. Il est à remarquer que, dans cet alinéa, comme dans le paragraphe précédent, les insulaires de Toga proclament formellement leur autochtonie.

Maui : Mou nonofo, ka mau o o fai emau fusi fonua, pea mau toki ki Lolofonua, o omi ha mou fefine e tokotolu, ke mou takitaha.

rent : « Ce sont les Tagaloa. » Alors les Maui ajoutèrent : « Restez-là, pendant que nous irons faire notre pêche de terres, puis nous irons à Lolofonua (au Pays d'en bas), chercher trois femmes, une pour chacun de vous. »

Pea alu leva ae vaka o alu o fusi fonua, ko Toga, koe ulu aki fonua ia. Koia nae fekau e Toga, ka mou alu, koe uluaki fonua e fusi, ke faka higoa ko Toga, ke higoa mai kia te au.

La pirogue s'en alla alors pêcher une terre : ce fut Toga, la première terre[1]. C'est cela qu'avait ordonné Toga, en disant : « Si vous allez à la pêche des terres, la première terre que vous tirerez, vous lui donnerez mon nom. »

Pea nau alu leva ki Lolofonua, o omi ae fefine e tokotolu pea unoho moe kakai nae nofo i Ata, a Kohai, mo Ko au, mo Momo.

Ils s'en allèrent ensuite à Lolofonua, chercher trois femmes, pour les marier aux gens d'Ata, Kohai, Ko au et Momo.

Ko kinautolu naa nau fakatupu ae kakai o mamani.

Ce sont eux qui ont procréé les habitants de ce monde.

Pea toki alu ae vaka o fusi fonua, ae gaohi fonua kehekehe kotoape : a Haapai, a Vavau mo Niua, mo Niua mo Haamoa.

La pirogue s'en retourna alors à la pêche des terres, toutes les différentes terres : Haapai, Vavau et Niua, Niua et Samoa[2].

1. Les Maui sont incontestablement des navigateurs, des « découvreurs » de terres.

2. Cependant les indigènes disent que les Maui ne pêchèrent pas les volcans de Huga, de Kao, de Tofua, de Late, de Fonualei, ni l'île de Koloa à Vavau, ni l'île Manua ou Manuka de l'archipel Samoa, ni les îles Fidji, car ces pays avaient été produits par Hikuleo, le roi du Pulotu.

Koe gataaga ia oe talanoa, koe talatupua hono higoa, kihe tupuaga o mamani, oe gaohi fonua mo hono kakai.

Ici se termine le récit, appelé légende, de l'origine du monde, tant des pays que des habitants[1].

1. Il paraît y avoir une lacune après cette histoire des Tagaloa; je vais essayer de la combler au moyen d'une légende, que j'ai recueillie dans l'archipel des îles Toga; la voici telle que les indigènes me l'ont racontée:

« Cependant Toga s'était peuplée, et les descendants de Kohai y étaient Tu'i-Toga ou rois-Toga, quand Eitumatapua (peut-être Seigneur sacré ou Seigneur dont l'œil est comme le *pua*, fleur odoriférante, un Tagaloa selon quelques-uns, le plus grand d'entre eux selon quelques autres), descendit du ciel par un *toa* (arbre de fer), qui existait dans une des petites îles de Toga appelée Toonaga-Kava, et vit, dans cette île, une femme nommée Haheva (à l'œil éveillé) ou Vaepopua (pied rapide), qu'il aima, et dont il eut un fils nommé Ahoeitu (jour du puissant).

Lorsque cet enfant fut devenu grand, il voulut connaître son père; alors sa mère l'envoya par le chemin de l'arbre au ciel, où il trouva Eitumatapua, son père.

Ses frères faisaient justement ce jour-là un *Katoaga*. Eitumatapua envoya le nouveau venu à la fête. A son arrivée, tout le monde se mit à le regarder et à parler de lui, à cause de sa beauté, ce qui remplit de jalousie ses aînés, et ceux-ci se jetèrent sur lui, le tuèrent et le dévorèrent.

Eitumatapua apprit, avec colère, l'horrible action de ses autres enfants: il les fit venir et les contraignit à vomir dans un bassin les membres d'Ahoeitu; puis il le ressucita, le proclama Tu'i-Toga et l'envoya régner à Toga.

Pour punir ses enfants du ciel, Eitumatapua les envoya sur la terre et les condamna à y être les serviteurs d'Ahoeitu et de ses descendants. »

(La tradition ajoute que ses descendants en ligne directe furent Tu'i-Toga jusqu'en l'année 1865, et que le dernier Tu'i-Toga eut des fils qui vécurent assez longtemps. Elle termine en disant que c'est d'eux que descendaient plusieurs familles de Toga, notamment le Tale-fa.)

DEUXIÈME SECTION

KOE TALANOA KIHE KAU MAUI.

§ I

Koe talanoa eni kihe nofo ae kaû Maui nae fai i Lolofonua. Ko Mauimotua, pea mo Mauiloa, mo Mauipuku, mo Mauiatalaga, pea mo Mauikisikisi, koe foha ia o Mauiatalaga.

Pea nau nofo, nofo i Lolofonua o eikiaki akinautolu a Lolofonua.

Pea nau nofo, nofo, pea fekau age e Mauiatalaga kihe kau Maui : Ko au, kuo u fie alu ki oluga o nofo i mama, he oku ikai teu fie nofo au i Lolofonua,

L'ÉPOPÉE DES MAUI.

§ I

Voici le récit du séjour des Maui à Lolofonua (la Terre d'en bas)[1]. Ces Maui étaient Maui Motua (le Vieux), Maui Loa (le Long), Maui Puku (le Court), Maui Atalaga (Bâtisseur d'espace), et Maui Kisikisi (le Petit), fils de Maui Atalaga.

Pendant lontemps, le Lolofonua les eurent pour chefs.

Après un long sejour, Maui Atalaga s'adressa aux Maui et leur dit : « Pour moi, je ne veux plus rester à Lolofonua, je veux monter là-haut et sé-

1. Ce pays était diamétralement opposé aux îles Toga.

ka ma o mua mo hoku foha ko Mauikisikisi o nofo i mama.

journer à la lumière; je m'en irai donc avec mon fils Maui Kisikisi, afin de séjourner dans le monde[1]. »

Pea pehe mai ehe kau Maui : Oku lelei ! Pea na o hake leva mo Mauikisikisi, ka oku kei sii aupito, kei vale.

Les Maui lui répondirent : « C'est bien. » Alors il se mit à monter avec Maui Kisikisi, encore tout petit garçon.

Pea talaage e Mauiatalaga : Ke ma o ki oluga o nofo i mama mo u hau aipe o ahiahi mai kiate kimoutolu, mo u hau o fai haaku gaue mo haaku goue i Lolofonua.

Il leur disait : « Nous, nous allons là-haut dans le monde, mais je reviendrai vous rendre visite, et faire mes plantations à Lolofonua. »

Pea tala age ehe kau Maui kia Mauiatalaga : Oku lelei ! mo o kimoua ki mama o nofo ai mo mo toki omi aipe.

Et les Maui de répondre : « C'est bien ; montez là-haut, et revenez nous voir. »

Pea na o hake leva a Mauiatalaga mo hono foha ko Mauikisikisi. Pea na o hake o aunofo ihe fonua i Vavau, ko hono higoa oe fonua koia ne na o hake ai, ko hono higoa, ko Koloa, koe motua fonua ia o Vavau. Pea koe fonua koia

Alors Maui Atalaga et son fils Maui Kisikisi montèrent[2]. Et ils vinrent habiter le pays de Vavau : et la partie du pays où ils arrivèrent s'appelle Koloa ; et c'est ce pays de Koloa qu'on appelle encore Haafuluhao[3]. On applique aussi ce

1. Le Lolofonua n'était pourtant pas plongé dans une obscurité complète : il était un peu éclairé par un demi-jour mystérieux, nous disent les traditions.

2. Il paraît qu'ils montèrent sur la terre au moyen d'un roseau.

3. Mot à mot : Haà, la race ; fuluhao, des échappés avec le poil ; c'est-à-dire « la race sortie de gens échappés au naufrage, sans autre chose que le poil de leur corps » ; ou bien « la race sortie de gens tout couverts de poils et échappés au naufrage ». Mais d'autres indigènes disaient Tuahalakaho, au lieu de Haafuluhao ; or Tuahalakaho

oku higoa ko Koloa, ka koe fonua ia oku higoa ko Haafuluhao. Ka oku pehe aipe ko Haafuluhao mo Vavau. Ka oku na mavahevahe. Oku taha kehe a Vavau, taha kehe a Haafuluhao.

nom à tout Vavau, mais, en réalité, ils sont séparés l'un de l'autre : ce sont deux terres différentes.

Ka koeni oku ui loua aipe ehe kakai niihi moe kakai folau o pehe : Naa mau i Vavau, pea lea ehe niihi : Naa mau i Haafuluhao. Ka kuo taha kehe a Vavau, pea taha kehe a Haafuluhao. He ko Vavau totonu ae fonua lahi. Koiape oku higoa ai ia ko Vavau. Ka koe motu ko Koloa hono higoa, koe motua fonua mooni ia, koia oku higoa ko Haafuluhao, nae tupu ia koe gaohi e Tagaloa mei lagi. Ka nae toki fusi a Vavau ia ehe vaka fusifonua mei Lolofonua oe kau Maui.

Il est vrai que beaucoup de gens qui voyagent disent indifféremment : « Nous sommes allés à Vavau, » ou : « Nous sommes allés à Haafuluhao. » Mais, en réalité, autre est Vavau, autre est Haafuluhao. Le vrai Vavau, c'est la grande terre ; c'est seulement elle qui porte le nom de Vavau ; tandis que c'est l'île appelée Koloa, la plus ancienne terre, qui porte le nom de Haafuluhao, et qui fut créée du haut du ciel par Tagaloa. Au contraire, Vavau a été pêchée par les Maui, venus du Lolofonua avec la pirogue pêcheuse de terres.

Ke mou fanogo ki hono uhiga o Haafuluhao mo Vavau. Koe motua fonua, ko Haafuluhao ia, a Koloa, ka ko Vavaupe ae fonua lahi.

Comprenez donc bien la signification de Haafuluhao et de Vavau. L'ancienne terre, c'est Haafuluhao ou Koloa ; et Vavau, c'est la grande terre.

signifie « en dehors ou à côté du chemin des roseaux ». C'était, paraît-il, un endroit de l'île Koloa.

Pea o hake leva a Mauiatalaga mo Mauikisikisi o nonofo i Koloa, i Haafuluhao, ihe motua fonua, ka nae ikai te na nonofoihe fonualahiko Vavau, ka naa na nofope i Koloa, mo na toki eveeva aipe ihe fonua lahi ko Vavau.

Donc Maui Atalaga et Maui Kisikisi vinrent habiter Koloa ou Haafuluhao, le vieux pays, mais ils n'habitèrent pas Vavau : ils allaient seulement s'y promener quelquefois.

Pea na o hake o nonofo ihe koga fonua i Koloa, ko hono higoa, ko Atalaga. Koe mea ia nae fakahiku ai ae higoa o Maui, ko Mauiatalaga. Koe higoa kihe api o Atalaga hono higoa.

Et ils vinrent habiter à Koloa, dans la partie appelée Atalaga. Et voilà pourquoi on ajouta ce mot au nom de Maui, Maui Atalaga. C'est le nom du terrain où il habitait.

Pea na nofo ai, nofo ai a Mauiatalaga mo Mauikisikisi. Pea toki unoho ai leva a Mauiatalaga moe fine motua ihe api oku higoa ko Aatalaga. Pea tupu ai leva ena nofo he api ko Atalaga ; koe mea he ene lata ai mo ene unoho ai. Ka nae ikai ke goue ai a Mauiatalaga, koeuhi koe fonua sii a Koloa. He nae ikai hao ai ene goue, ka nae nofope i Koloa a Mauiatalaga mo alupe ia o gouepe mo gaue ki Lolofonua ;

Maui Atalaga et Maui Kisikisi y habitèrent longtemps. Puis Maui Atalaga se maria avec une vieille femme de l'endroit appelé Aatalaga [1]. Voilà pourquoi ils y restèrent, car il s'y plaisait et il y avait pris femme. Cependant Maui Atalaga n'y faisait pas ses plantations, parce que la terre de Koloa était petite. Elle était insuffisante pour ses plantations ; aussi, tout en habitant Koloa, il descendait travailler

1. Nous avons ici une preuve formelle que Haafuluhao ou Koloa était déjà peuplée avant l'arrivée des Maui, puisque l'un d'eux, Maui Atalaga, y épousa une femme indigène.

17

kae nofope a Mauikisikisi ia i Atalaga, he kuo fakaau o lahi a Mauikisikisi.

Pea kuo fakamanavahe ene pauu mo ene talagataa kihe ene tamai ko Mauiatalaga. Pea koia kuo tuku aipe ia e Mauiatalaga i honau api, koeuhi ke nofope i mamani, naa na o mo ene tamai ko Mauiatalaga ki Lolofonua o fai ene goue mo ene gaue kehekehe, pea alu a Mauikisikisi o pauu i Lolofonua. Koia nae alu tokotaha aipe a Mauiatalaga, koeuhi ko ene iloi ae aga a hono foha, ko Mauikisikisi, koe tamasii tupu pauupe, ta! foki koe tamasii e malohi hake ia ihe ene tamai.

Pea nau nonofope, nonofope a Mauiatalaga mo hono unoho mo Mauikisikisi i honau api, ko Atalaga. Pea fekau e Mauiatalaga ki hono unoho : Fine motua, kau ka alu koa o fai eku goue mo eku gaue i Lolofonua, pea oua naake fafagu ae mohe ae tamasii ko Mauikisikisi naa ne iloi au, pea muimui iate au o ne iloi ae hala ki Lolofonua, pea alu ai o pauu i Lolofonua, kae tu-

à Lolofonua ; pendant que Maui Kisikisi, qui commençait à grandir, restait à Atalaga.

C'était épouvantable combien étaient grandes sa malice et sa désobéissance à son père Maui Atalaga. Voilà pourquoi celui-ci le laissait toujours à la maison, et dans ce monde, de peur que s'il l'eût emmené avec lui à Lolofonua dans ses plantations, il n'y eût fait des gamineries. Maui Atalaga s'en allait donc tout seul, car il connaissait son fils Maui Kisikisi, un véritable gamin ! Aussi cet enfant devait-il être plus fort que son père.

Maui Atalaga, sa femme et Maui Kisikisi restèrent ainsi longtemps dans leur case à Atalaga. Et Maui Atalaga disait à sa femme : « Ma vieille, lorsque je m'en irai faire mes plantations et mon travail à Lolofonua, ne tire pas l'enfant Maui Kisikisi de son sommeil, de crainte qu'il ne me voie, et ne me suive, et ne connaisse le chemin de Lolofonua, et qu'il n'y aille faire ses gami-

kupe ke nofope i mamani mo pauu aipe.

Pea nau nofo i honau api, pea ka nau ka mohe, pea uua ae moa, pea mafoa ae ata o teitei aho, pea a leva a Mauiatalaga o hola pouli aipe ki Lolofonua o fai ene gaue, koeuhi naa a hake hono foha ko Mauikisikisi i o tagi toupili ia Mauiatalaga! Koia nae alu tokotaha aipe mo hola pouli aipe. Pea pehe ihe po kotoape o laga poulipe, laga poulipe, koeuhi naa iloi ia e Mauikisikisi.

Pea nofo ai, nofo ai a Mauikisikisi, pea fifili hono loto o pehe eia: Ko eku tamaini nai oku alu o fai ife ene goueni! Kuo u fiu he kumi ihe aho kotoape, pe oku aluni o goue nai ife mo gaue ai.

Pea pehe ehe loto o Mauikisikisi mo ne fakakaukau mo pehe eia: Ta! ape, ko eku tamaini oku alupe o fai ene goueni i Lolofonua! Hono ikai ha api teu ilo oku fai ai haane gaue i mamani!

Pea toki pehe ehe loto o Mauikisikisi : Oua mua keu lamasi ia ihe ene laga pouli

neries; mais qu'il reste sur cette terre y faire ses malices. »

Ils restaient donc chez eux, et pendant leur sommeil, dès le chant du coq, à la pointe du jour, Maui Atalaga s'éveillait et se sauvait à Lolofonua, pour y travailler, de peur que Maui Kisikisi ne vînt à s'éveiller et à réclamer Maui Atalaga. C'est pourquoi celui-ci s'en allait seul pendant qu'il faisait encore [presque] nuit. Ainsi, toutes les nuits, pour échapper à Maui Kisikisi.

Mais, au bout d'un certain temps, Maui Kisikisi se mit à réfléchir et à se demander : « Où mon père va-t-il faire ses plantations? Je suis las de le chercher chaque jour, pour savoir où il plante et fait son travail. »

C'est ainsi que Maui Kisikisi pensait en lui-même et finit par se dire : « Tiens! peut-être que mon père va faire des plantations à Lolofonua! Il n'y a pas de lieu dans ce monde où je sache qu'il travaille. »

Puis Maui Kisikisi, de se dire en lui-même : « Il faut que je le surveille la nuit, à la

oka teitei aho. Pea u a leva o vakai ene alu pouli keu tuu o muimui ai, ke ma o fai haama goue mo haama gaue ihe mea oku fai ai ene goueni.

Pea lamasi, lamasi e Mauikisikisi. Pea ne toki mau ihe po e taha kuo hola ai ene tamai, koe alu ki Lolofonua o fai ene goue. Pea iloi e Mauikisikisi, pea tuu leva ia o haga atu ia, kuo too mai leva e Mauiatalaga hono sisi, mo hono huo, pea hu leva ki tua, o alu, kae osi, kuo a a Mauikisikisi o ne iloi ae alu a ene tamai ko Mauiatalaga.

Pea alu fainoape a Mauiatalaga, ikai te ne iloi kuo a a Mauikisikisi o ne iloi ae alu a ene tamai. Pea alu a Mauiatalaga o mamao sii atupe ; pea tuu leva a Mauikisikisi e muimui atu ihe ene tamai, ka oku muimui mamaope, oku ikai te na va ofi, koeuhi naa iloi e Mauiatalaga oku muimuiage ae tamasii ko Mauikisikisi, pea e foki leva a Mauiatalaga o nofo, koeuhi naa iloi ehe tamasii ko

pointe du jour. Je m'éveillerai pour voir où il s'en va de nuit, et je le suivrai pour planter et travailler avec lui au lieu où il travaille. »

Et Maui Kisikisi se mit à faire le guet. Enfin il réussit une nuit à voir son père qui s'en allait, pour travailler à Lolofonua. Maui Kisikisi le vit se lever, prendre sa ceinture de feuillages, sa bêche[1], et s'en aller; sans savoir que Maui Kisikisi était éveillé et qu'il surveillait le départ de son père Maui Atalaga.

Aussi Maui Atalaga ne prend aucune précaution, car il ne sait pas que Maui Kisikisi est éveillé et qu'il voit son père partir. Maui Atalaga s'en va donc jusqu'à une certaine distance; alors Maui Kisikisi se lève et se met à suivre son père, mais de loin, de façon à ce que Maui Atalaga ne sache pas que Maui Kisikisi le suit, et à ce qu'il ne revienne pas sur ses pas, et ne reste pas chez lui,

1. En bois, bien entendu, car les Polynésiens ne connaissaient pas le fer.

Mauikisikisi ae hala ki Lolofonua. Koe mea ia oku muimui mamao aipe a Mauikisikisi, ke oua ke mole a Mauiatalaga, koeuhi ke iloi pau e Mauikisikisi ae hala kihe mea oku alu ki ai a ene tamai o fai ai ene goue.

pour cacher à son fils le chemin de Lolofonua. Voilà pourquoi Maui Kisikisi suit de loin Maui Atalaga, de façon à découvrir le chemin que suit son père pour aller à ses plantations.

Pea na o hake, o hake, oku laupe e Mauiatalaga koia tokotahape, kae osi oku muimui age a Mauikisikisi. Pea na o, o, pea haga atu leva a Mauikisikisi, kuo tuu a Mauiatalaga ihe tefito oe fuu akau, koe kaho, o fesiofaki, ka e tuupe a Mauikisikisi o toitoi atupe i mui. Pea haga atu leva a Mauikisikisi, kuo ala a Mauiatalaga o puke ae uluulu oe fuu kaho oku tuu i hono ao. Pea ne taaki o tuku kihe potu e taha, ta! Koe fuu kaho ia oku tapuniaki ae hala ki Lolofonua.

Ainsi ils s'en vont longtemps, longtemps; et Maui Atalaga pense qu'il est tout seul, tandis qu'il est suivi par Maui Kisikisi. Ils s'en vont, s'en vont toujours, lorsque Maui Kisikisi s'aperçoit que Maui Atalaga s'arrête au pied d'un gros arbre, d'un fouillis de roseaux, et qu'il regarde de tous côtés; mais Maui Kisikisi s'arrête aussi et se cache. Alors Maui Kisikisi regarde encore, et voit Maui Atalaga saisir la tête d'un gros roseau qui est près de lui. Ensuite il l'arrache et le met de côté: tiens!... c'est ce roseau qui cache le chemin de Lolofonua.

Pea hu leva a Mauiatalaga o alu kihe hala ki Lolofonua. Pea toki ala hake a Mauiatalaga ki oluga o too mai ae fuu kaho o tapuniaki hono hala.

Et Maui Atalaga pénètre dans le chemin de Lolofonua; puis il reprend de sa main le roseau, pour boucher le chemin.

Pea toki pehe e Mauikisikisi : Ta ! koe hala eni ape oe motuani, oku alu ai o fai ene goueni i Lolofonua. Pea toki alu atu a Mauikisikisi o taaki ae fuu kaho o li kihe potu mamao. Pea hu hifo leva a Mauikisikisi o alu ihe hala o muimui ihe ene tamai. Ka kuo ava ae hala ia, kuo ikai tapuni. He kuo li mamao ae fuu kaho nae tapuniaki. Pea oku higoa ae potu koia, nae hu ai a Maui ki Lolofonua, ko Tuahalakaho.

Maui Kisikisi dit alors : « Tiens ! voici le chemin par où le vieux va faire ses plantations à Lolofonua. » Et il s'en va arracher le roseau et le jette au loin. Puis il pénètre à son tour dans le chemin pris par son père. Mais le chemin reste ouvert, il ne le referme pas. Car il a jeté au loin le roseau qui servait à le boucher. On appelle cet endroit où Maui est entré au Lolofonua, Tuahalakaho.

§ II

Pea na o hona fonoga kuo iloi ehe tamasii pauu ae hala o ene tamai. Pea muomuape a Mauiatalaga ia, ka muimuipe a Mauikisikisi, ka oku ikai te na feilogaki, oku laupe e Mauiatalaga ia, koia tokotahape.

§ II

Et ils continuèrent leur voyage, jusqu'à ce qu'enfin l'enfant, plein de malice, connût le chemin [que prenait] son père. Car Maui Atalaga allait devant, et Maui Kisikisi le suivait, sans néanmoins le lui faire savoir, et Maui Atalaga croyait s'en aller tout seul.

Pea na o, o ; pea hoko kihe api oku goue ai a Mauiatalaga, pea nofo ia o huo. Pea huo, huo ; kae tuupe a Mauikisikisi

Ils marchaient donc, marchaient toujours ; enfin ils arrivèrent à l'endroit où Maui Atalaga faisait ses plantations.

ia mo katape ihe huo a ene tamai.

Pea kaka leva a Mauikisikisi ihe fuu akau, koe nonu hono higoa. Pea ne pakii mai ae fua oe fuu nonu, o ne usi. Pea ne tologaki leva a Mauiatalaga kihe ene huo. Pea too hake leva e Mauiatalaga o pehe eia.

Uoi! oku hagepe koe mata-nifo oe tamasii pauu! Pea sio hake leva a Mauiatalaga o vakai pe koe lisi oku fai meife. Pea vakai, vakai e Mauiatalaga, pea ikai te ne iloi ae tamasii, he kuo hekehekape ia ihe fuu nonu.

Pea tafoki leva a Mauiatalaga ia o faipe ene huo a aua. Pea toe pakii mai foki e Mauikisikisi ae foi nonu o ne usi foki. Pea ne toe ai ae tolo o ene tamai. Pea toe ala atu a Mauiatalaga o too mai ae foi nonu o vakai pea pehe eia : U! U! Koe mata-nifo mooni eni ae tamasii pauu! Pea pehe mai leva e Mauikisikisi : Pe! ala, ko au eni!

Là, celui-ci s'arrête pour sarcler. Et, pendant qu'il sarcle, Maui Kisikisi s'est arrêté, pour regarder et rire du sarclage de son père.

Ensuite Maui Kisikisi grimpe à un gros arbre appelé le « nonu ». Il y cueille un de ses fruits et le mord. Après, il le jette sur la bêche de Maui Atalaga. Celui-ci se relève alors, en disant :

« Tiens! on dirait l'empreinte des dents de mon gamin ! » Puis il regarde de tous côtés pour savoir d'où le fruit a été lancé. Maui Atalaga regarde, regarde encore, sans découvrir l'enfant, qui reste toujours sur son arbre.

Maui Atalaga se retourne alors pour continuer son sarclage. Et Maui Kisikisi, de cueillir un autre fruit de « nonu » et d'y mordre. Puis il le lance encore sur son père. Maui Atalaga ramasse le fruit, l'examine et dit encore : « Ah! Ah! C'est certainement l'empreinte des dents du gamin! » Alors Maui Kisikisi lui dit : « Eh! père, me voici! »

Pea pehe age leva ehe ene tamai: Tamasii! naake hau fefe? Pea talaage leva e Mauikisikisi: naa ku muimui maipe ihe hala naake hau ai. Pea pehe age ehe ene tamai: Pea kuo ke tapuni ae hala naa ke alu hifo ai? Pea loi age leva ae tamasii: Kuo u tapuni! Kae osi ko ene lohipe.

Son père lui demande alors: « Enfant! comment es-tu venu? » Et Maui Kisikisi de lui répondre: « J'ai suivi le chemin par lequel tu es venu toi-même. » Et son père d'ajouter: « As-tu fermé le chemin par lequel tu es descendu? » Et l'enfant, de lui mentir, en disant: « Je l'ai fermé. » Ce qui n'était pas vrai.

Pea fekau age leva e Mauiatalaga: Hau ke ta huo! Pea alu age leva a Mauikisikisi o na huo. Pea tala mai leva ehe ene tamai: Oua naa ke huo mo sio ki mui. Pea huope a Mauikisikisi mo sio ki mui. Pea haga mai a Mauiatalaga kuo toe tupu ae mohuku o moui. Pea ita mai leva a Mauiatalaga: Tala atu koa kihe tamasi pauu-ni ke oua te ke huo mo sio ki mui, he oku tapu, koeuhi naa tupu ae mohuku moe vao o toe moui.

Alors Maui Atalaga lui ordonne: « Viens sarcler avec moi. » Maui Kisikisi s'en va alors sarcler. Et son père de lui dire: « Garde-toi de regarder en arrière pendant que tu sarcleras. » Mais, tout en sarclant, Maui Kisikisi regarde en arrière. Aussi Maui Atalaga ne tarde pas à voir repousser l'herbe sarclée. Il se met donc en colère et s'écrie: « Ne t'ai-je pas dit, espèce de gamin, de sarcler sans regarder en arrière, de crainte de voir bientôt repousser la mauvaise herbe [1]? »

Pea hau leva a Mauiatalaga o toe huo ae mea nae huo ehe

Puis il s'en retourne pour sarcler de nouveau la partie

1. Cette superstition existait aussi chez les Juifs et chez les Grecs; voyez la légende de Loth, dans la Genèse, et celle d'Orphée et d'Eurydice, dans la Mythologie grecque.

tamasii he kuo toe tupu. Pea faifai ena huo, pea toe sio foki a Mauikisikisi ki mui, pea toe tupu foki ae mohuku moe vao. Pea toe sio mai foki a Mauiatalaga, pea ita mai : Oku faipe koa ae tala atu kiate koe, ke oua te ke huo mo sio ki mui, koeuhi, he kuo tapu. He koena oku toe tupu ae vao moe mohuku. He nae kouna mua e hai ke hau ae tamasi pauuni mo talagataani : Tuku mua hoo huo, tamasii! ta! te ke huo pauu! ka ke hau mua o alu o esi afi.

Pea pehe age ehe tamasi kihe ene tamai : Koeha ae mea oku higoa koe afi? Pea pehe mai ehe ene tamai : Alu kihe fale koena, oku mumu ai ae motua, pea ke omi mei ai ha afi mo fai ha ata mea kai.

Pea alu atu leva a Mauikisikisi ene esi afi, ihe mumu ae motua. Ta ko Mauimotua ia, koe tamai ia a Mauiatalaga, ka koe kui a Mauikisikisi. Pea oku alu fainoape a Mauikisikisi, oku ikai te ne iloi ko ene kui a Mauimotua, koe tamai a

sarclée par l'enfant et qui était déjà repoussée. Continuant leur sarclage, Maui Kisikisi se retourne encore pour regarder en arrière, et la mauvaise herbe de repousser. Maui Atalaga regarde à son tour en arrière, et se met en colère : « C'est donc en vain que je t'ai dit de sarcler sans regarder en arrière? C'est défendu sous peine de voir repousser la mauvaise herbe. Qui donc a dit à ce gamin désobéissant de venir ici? Cesse donc de sarcler, enfant, et de faire tes malices!... Mais va me chercher du feu. »

Alors l'enfant dit à son père : « Qu'est-ce qu'on appelle du feu? » Son père lui réplique : « Va vers cette case, où il y a un vieillard qui se chauffe ; tu en rapporteras du feu, pour cuire nos aliments. »

Maui Kisikisi va donc chercher du feu, à l'endroit où le vieillard se chauffe. Tiens!... ce vieillard est Maui Motua (Maui le Vieux), le père de Maui Atalaga, et le grand-père de Maui Kisikisi. Mais Maui Kisikisi va sans prendre garde,

Mauiatalaga, koia oku kuiaki ai e Mauikisikisi; ka oku na tae feiloaki, oku ikai iloi e Mauimotua a Mauikisikisi ko hono mokopuna. Pea oku ikai iloi ia e Mauikisikisi, ko ene kui a Mauimotua, aia oku mumu ihe fale; he ko ena toki feilogaki o toki mamata a Mauikisikisi kia Mauimotua, pea toki mamata a Mauimotua kia Mauikisikisi. Ka oku laupe ia koe tamasii kehe a Mauikisikisi, ka e osi ko hono mokopuna ia. Pea laupe e Mauikisikisi ia koe motua noape a Mauimotua, ka e osi ko ene kui ia, koe tamai ia a Mauiatalaga. Pea ikai ilo e Mauimotua koe foha o Mauiatalaga ae tamasii oku alu age ene esi afi, ka kuo na tauaki fainoa.

car il ne sait pas que Maui Motua est son aïeul, le père de Maui Atalaga; ils ne se sont pas encore vus, et Maui Motua ne sait pas non plus que Maui Kisikisi est son petit-fils. Et Maui Kisikisi ne sait pas non plus que le vieillard qui se chauffe dans la maison, Maui Motua est son grand-père : car c'est la première fois qu'ils se rencontrent, la première fois que Maui Kisikisi voit Maui Motua, et, Maui Motua voit Maui Kisikisi[1]. Le vieillard croit donc que Maui Kisikisi est un enfant quelconque, tandis que c'est son petit-fils. De même, Maui Kisikisi prend Maui Motua pour un vieillard quelconque, tandis que c'est son aïeul et le père de Maui Atalaga. Ainsi donc Maui Motua ignore que l'enfant qui vient lui chercher du feu, est le fils de Maui Atalaga, et tous deux s'ignorent à qui mieux mieux.

Pea toki ui age ae tamasii ko Mauikisikisi kihe motua

L'enfant Maui Kisikisi appela donc le vieillard qui se

1. Tout cela est en complète contradiction avec ce qui a été dit au début de cette épopée; mais c'est le défaut des indigènes de se contredire très souvent.

nae mumu, kia Mauimotua o pehe age leva ehe tamasii: Motua! Omai haaku afi!

Pea ala leva ae motua, o too mai ae afi o omi kiate ia. Pea ala atu leva ae tamasii o too ae afi. Pea alu leva mo ia ae afi. Pea hau ia o tamatei ae afi koia ihe hala o fuifui, pea mate leva ae afi koia.

Pea toe alu ae tamasii o ui atu kihe motua, ko Mauimotua: Mai haaku afi! Pea tala age ehe motua: Pe kofaa hoo afi naa ke alu mo koe? Pea pehe mai e Mauikisikisi: Kuo mate ia! Pea toe omi ehe motua ae afi. Pea toe alu atu a Mauikisikisi o omi, pea alu foki mo ia ae afi, o ave foki ia, o tamatei ia he hala o fuifuiaki ae vai. Ta! koe fakanunupe ke pauu ae tamasii kihe motua.

Pea toe alu ae tama o esi afi, koe tuotolu ia o ene esi afi. Pea kuo alu atu, pea sio mai ae motua ko Mauimotua, pea kuo ita he ene haga mai o toe alu atu ae tamasii. Pea fehui mai leva a Mauimotua mo lea ita mai kia Mauikisikisi: Koeha foki ae mea oku toe hau ai ae tamasiini?

chauffait, c'est-à-dire Maui Motua, et lui dit: « Eh le vieux! Donne-moi du feu! »

Le vieillard prit du feu et le lui donna. Et l'enfant tendit la main et prit le feu. Puis il s'en alla avec le feu. Mais, en route, il jeta de l'eau dessus, pour l'éteindre, et le feu s'éteignit.

Alors l'enfant retourna appeler le vieux Maui: « Donne-moi du feu!» Et le vieux, de lui dire: « Où donc est le feu que tu as emporté tout à l'heure? » Maui Kisikisi répondit: « Il est éteint. » Le vieillard lui en donna donc de nouveau. Et Maui Kisikisi s'en alla avec son feu, et l'éteignit encore en chemin, en y jetant de l'eau. L'enfant faisait ainsi pour agacer le vieillard.

Puis il alla, pour la troisième fois, chercher du feu. En le voyant revenir, le vieux Maui se mit en colère. Il demanda, d'un ton courroucé, à Maui Kisikisi: « Pourquoi donc ce gamin-ci revient-il encore? »

Pea talaage ehe tamasii : Ko eku esi afi! Pea fehui age a Mauimotua : He kofaa ae gaohi afi oku ke faa alu mo koe? Pea talaage e Mauikisikisi : Oku ou alupe mo au, pea matepe! Koiape oku ou toe hau aini ke o age haaku afi!

Et l'enfant lui répondit : « Pour chercher du feu! » Alors Maui Motua de lui demander : « Mais où est donc le feu que tu as déjà emporté? » Et Maui Kisikisi de lui répliquer : « Il s'est éteint en m'en allant. Voilà pourquoi je reviens en chercher. »

Ka oku tuku ae fuu gauafi, koe fuu toa oku tekefili i hono mumu, koiape oku kei toe taha. Ka kuo osi hono fetuku ehe tamasii ae afi o ave o tamatei ihe hala.

Mais il ne reste plus dans le foyer qu'un énorme tison, une souche de bois de fer, avec lequel le vieux se réchauffait. Car l'enfant a emporté tout le reste, pour l'éteindre en chemin.

Pea lea fakaita mai leva ae motua, ko Mauimotua : Kapau teke faahi ae gauafi lahina, pea ave ia ma au! Koe laupe ape ehe motua, e ikai faahi ehe tamasii ae gauafi ; ko ene pehe eia : E ikai ha taha te ne faahi ae fuu gauafi o hono mumu. He oku gatape ia Mauiatalaga oku ne faahi ae fuu gauafi. Pea koia oku fekau mai ai, ke ave ehe tamasii ae gauafi, pe te ne faahi, pe ikai.

Le vieillard Maui lui parle donc avec colère : « Si tu peux soulever cette bûche de bois, tu peux l'emporter. » Le vieillard parlait ainsi, parce qu'il croyait l'enfant incapable de soulever la bûche ; il se disait en lui-même : « Il n'y a personne capable de soulever mon tison. Seul peut-être Maui Atalaga en serait capable. » Voilà pourquoi il disait à l'enfant d'emporter le tison, s'il en était capable.

Pea alu atu leva a Mauikisikisi o too mai ae gauafi o too

Maui Kisikisi va donc et soulève d'une seule main la

fakanimatahape. Pea pehe mai leva e Mauimotua : E ! E ! tuku mua ki lalo hoku gauafi mumu ! Pea tuku leva e Mauikisikisi. Pea kuo ita lahi a Mauimotua. Pea pehe age leva eia : Hau mua ! Ke ta fagatua ! Pea pehe mai leva e Mauikisikisi : Oku lelei.

Pea tuu hake leva a Mauimotua o fagatua leva mo Mauikisikisi. Pea hiki leva e Mauimotua a Mauikisikisi ki oluga. Pea lieliaki, pea ai hono fuu peehi. Pea alu hifo leva a Mauikisikisi o tuupe hono vae ihe kelekele, ka oku ikai higa ki lalo. Pea toki ala atu leva a Mauikisikisi o hiki ki oluga a Mauimotua o lieliaki, pea peehi, pea lailai ae motua, pea mate.

Pea alu leva a Mauikisikisi ia moe afi o ave kihe ene tamai. Pea pehe mai ehe ene tamai ko Mauiatalaga : Koeha aipe ae tamasii pauuni nae fai ! Naa neke alu o pauu kihe motua ? Hono tuai mai ho esi-afina.

Pea lohi age leva a Mauikisikisi : Naaku omaipe ae afi ;

bûche. Mais Maui Motua lui dit : « Eh ! eh ! dépose par terre ce tison. » Maui Kisikisi le dépose à terre. C'est que Maui Motua est absolument furieux. Et il dit à l'enfant : « Viens ici que nous luttions. » Maui Kisikisi répond : « C'est bien. »

Alors Maui Motua se lève pour lutter avec Maui Kisikisi. Et il soulève Maui Kisikisi en l'air. Après l'avoir secoué fortement, il le jette à terre. Mais Maui Kisikisi tombe à terre sur ses pieds, sans être terrassé. Et il met à son tour la main sur Maui Motua, le soulève en l'air, le secoue fortement, et le terrasse ; le vieillard en est tout contusionné et perd connaissance.

Maui Kisikisi prend alors le feu et va le porter à son père. Et son père lui demande : « Qu'as-tu donc bien pu faire, gamin ? Aurais-tu joué quelque vilain tour au vieux pour être resté si longtemps à chercher du feu ? »

Alors Maui Kisikisi se met à mentir : « Je suis allé cher-

pea matepe, matepe ihe hala. Pea koia naaku foki ai o toe omi ae afini! Ka kuo ikai te ne tala age ehe tamasii, naa ne fuifui ae afi ihe hala.

cher du feu, qui s'est éteint en chemin. Puis je suis retourné en chercher et j'ai pris ce tison. » Il se gardait bien de dire qu'il avait jeté de l'eau sur le feu pendant le chemin.

Pea pehe age e Mauiatalaga kihe tamasii : Tama, naa naa ke alu o pauu kia Mauimotua! Pea pehe age leva e Mauikisikisi : Neu tuai maini, he ne ita mai ae motua kiate au, ihe eku faa alu age o esi-afi! Pea pehe mai leva ehe motua : Tamasii! Hau mua! Pea u pehe age : Koeha? Pea pehe mai e Mauimotua : Tamasii! Hau mua! Ke ta fagatua! Pea ma fagatua ai leva. Pea kuo toka ae motua! Pea pehe mai e Mauiatalaga : Tamasii! pea oku fefe? Pea tala age e Mauikisikisi : Kuo u peehi, pea kuo mate! Pea pehe mai e Mauiatalaga : Ko hoo mooni! tama! Pea tala age e Mauikisikisi : Ko eku mooni!

Maui Atalaga dit ensuite à l'enfant : « N'aurais-tu pas été jouer un tour à Maui Motua ! » Et Maui Kisikisi de répondre : « Si je suis en retard, c'est que le vieillard s'est mis en colère contre moi, parce que je retournais chercher du feu. Et il m'a dit : Viens ici! Et moi, je lui ai répondu : Pourquoi donc? Et lui m'a répliqué : Gamin ! Viens ici que nous luttions tous deux! Et nous avons lutté. Et j'ai jeté le vieux à terre! » Maui Atalaga lui demande : « Comment cela ? » Et Maui Kisikisi lui répond : « Je l'ai terrassé et il en est mort! » Et Maui Atalaga : « Est ce bien vrai, mon fils? » Maui Kisikisi répond : « C'est bien vrai. »

Pea hau leva a Mauiatalaga, kuo ita lahi. He kuo ofa lahi kihe ene tamai ko Mauimotua, kuo tamatei ehe tamasii. Pea

Alors Maui Atalaga devient furieux. Car il est plein d'affection pour son père Maui Motua, que l'enfant vient de

alu leva a Mauiatalaga o too mai ae huo, o ne taaki leva a Mauikisikisi. Pea lave i hono ulu, pea mahaki leva a Mauikisikisi, o mate. Pea tokoto leva a Mauikisikisi. Pea hau a Mauiatalaga o ne omi ae mohuku, ko hono higoa oe mohuku, koe mohukuvai, o ufiufiaki a Mauikisikisi. Koia oku taaki aipe ae mohuku ko ia mo mouipe, he nae ufiufiaki a Mauikisikisi.

tuer. Maui Atalaga prend donc sa bêche et en frappe Maui Kisikisi. Le coup porte sur la tête, et Maui Kisikisi en meurt. Il se couche alors. Et Maui Atalaga va chercher de l'herbe, de l'espèce appelée gazon d'eau, et il en recouvre le corps de Maui Kisikisi. Voilà pourquoi cette espèce de gazon vit toujours, même si on l'arrache du sol, parce qu'elle a servi à recouvrir Maui Kisikisi.

§ III

Pea kuo mate a Mauikisikisi. Pea alu leva a Mauiatalaga o vakai a Mauimotua, pe koe mooni kuo mate he ena fagatua moe tamasii! Pea alu atu, alu atu ia, kuo hili ene mate a Mauimotua, ka kuo ake o moui.

Pea pehe atu e Mauiatalaga kihe ene tamai: Ta! ala, ne hau ae tamasii pauuni o fakapogi koe, ka oku ikai te ne iloi koe. — Pea pehe mai e Mauimotua: Koe mooni! oku ikai te u iloi foki e au. — Pea pehe

§ III

Maui Kisikisi est donc mort. Et Maui Atalaga va voir s'il est bien vrai que Maui Motua est mort de sa lutte avec l'enfant. Il va donc, et trouve que Maui Motua est vivant et qu'il a repris connaissance.

Alors Maui Atalaga dit à son père: « Tiens! mon gamin est venu ici pour te tuer; mais il ne te connaissait pas. » Et Maui Motua lui répond: « C'est vrai! et moi non plus je ne le connaissais pas. » Maui

age e Mauiatalaga : Ko Mauikisikisi ena, ko hoku foha ena, oku pauu i mamana, pea koena kuo hoko mai leva o ne fakapogi a koe! — Pea pehe mai e Mauimotua : Koe mooni! oku laupe e au ko ha tamasii noape. Pea pehe age e Mauiatalaga : Koiape oku ikai te u fie omi ai mei mama ki heni, koeuhi naa hau o pauu. Pea koeni kuo hau leva ae tamasii o pauu kiate koe. Pea kuo u fakapogi ai, pea kuo mate. — Pea pehe age e Mauimotua : Koeha ala kuo ke fakapogi ai a Mauikisikisi, ka ikai tuku aipe? He koe aga ae vale! Pea oku ikai ke ma feilogaki, ka ke ke alu o paki ha lou nonu. Koe akau ia oku ufiufi aki ae mate, pea moui leva, ko hono higoa oe akau koia koe nonufiafia.

Pea alu hake leva a Mauiatalaga o paki mai ae lou nonufiafia o ave o ufiufi aki a Mauikisikisi. Pea moui leva. Koia oku tupu ai ae lea koe « loulou nonui ». Koe gatape ihe nonu

Atalaga reprend alors : « C'est là Maui Kisikisi, mon fils, renommé dans le monde pour ses gamineries ; et le voilà qui vient ici pour te tuer ! — C'est vrai, réplique Maui Motua ; j'ai pensé, moi, que c'était un gamin quelconque. — Voilà pourquoi, ajoute Maui Atalaga, je ne voulais pas l'emmener par ici, de peur qu'il n'y vienne faire des bêtises. Mais il y est venu quand même te faire ses malices. Aussi l'ai-je tué ; il est bien mort. » Et Maui Motua de répliquer alors : « Pourquoi as-tu tué Maui Kisikisi, c'était bien inutile, car il l'a fait par bêtise ! Et cependant nous n'avions pas encore fait connaissance. Va donc détacher une feuille de « nonu ». C'est avec cet arbre qu'on recouvre les morts, et ils revivent ; voilà pourquoi on l'appelle le « nonu » de la joie. »

Maui Atalaga alla donc détacher des feuilles de « nonu » et en recouvrit Maui Kisikisi, qui revint à la vie. C'est l'origine de l'expression : « loulou nonui ». Et c'est seulement

koia, ka oku ikai ke tuu ae nonu koia i mamani kotoape, ka oku tuupe ae nonufiafia i lagi, pea oku tuupe i Lolofonua.

Pea hili leva ae loulou nonuia a Mauikisikisi, pea moui leva. Pea fehui age a Mauiatalaga ia Mauikisikisi : Kuo ke fiekaia? — Pea pehe age e Mauikisikisi : Kuo u fiekaia. — Pea pehe age e Mauiatalaga : He kuo ke malolo? — Pea tala age e Mauikisikisi : Kuo u malolo! Kuo u hokaia! — Pea tala age e Mauiatalaga : O ua ke fai haata mea kai, ke ta kai, pea te ta kai, pea te ta toki o ki mama.

Pea fai leva e Mauiatalaga ena mea kai. Ka ka alu ae tamasii ko Mauikisikisi o mamata ihe luoki ma a Mauiatalaga. Pea mamata, mamata. Pea pehe e Mauikisikisi : Ta! koe luoki ma lahi, ala, hoo luoki mani! Pea pehe age e Mauiatalaga : Tamasii ! Hau mua ke fakamohomoho eta tununi, ka ta o! — Pea pehe age leva e Mauikisikisi : Oua mua!

cette espèce de « nonu » qui rend la vie, et cet arbre ne se trouve pas sur la terre, mais seulement dans le ciel et aussi dans le Lolofonua.

On plaça donc ces feuilles de « nonu » sur Maui Kisikisi, et il revint à la vie. Et Maui Atalaga demanda à Maui Kisikisi : « As-tu faim? » Et celui-ci répondit : « J'ai faim. » Et Maui Atalaga ajouta : « Es-tu en bonne santé? » Maui Kisikisi répliqua : « Je suis en bonne santé. Mais j'ai faim! — Attends un peu que je prépare la nourriture, reprit Maui Atalaga, puis nous mangerons et nous remonterons sur la terre. »

Alors Maui Atalaga se mit à cuire les aliments. Pendant ce temps-là, Maui Kisikisi alla visiter le trou à bananes fermentées de Maui Atalaga. Il le considéra longtemps, puis il dit à son père : « C'est étonnant comme il est grand ton trou à bananes! » Maui Atalaga répliqua : « Enfant ! viens d'abord finir de cuire notre grillade ; ensuite nous nous en irons. » Mais

Keu alu keu lele o fakatakamilo ihe gutu ma oe luoki mani; pe teu au, pe teu hela? Kau fakamanavaloloa, ke oua naaku manava.

Pea lele leva a Mauikisikisi mo pehe eia o fakatagiloloa o pehe ene lea: I! i! kuo ikai manava. Pea manavatamaki ai ihe ene i, i. Pea toe fakamaga hono gutu ihe ene manavatamaki o pehe eia foki: A! a! Pea hoko kihe mea nae kamata ai ene lele; pea hoko ki ai o to ki lalo. He kuo ikai manava ihe ene i, i, mo ene a, a! Pea mate a Mauikisikisi ihe ene hela, mo ene manavatamaki ihe ene lele fakatakamilo ihe gutu ma oe luo.

Pea tuu hake leva a Mauikisikisi, kuo hili ene mate ihe ene hela mo ene manavatamaki. Pea ai leva ae lea a Mauikisikisi o pehe mai eia kia Mauiatalaga : Ala! kuo u mate ihe hela moe manavatamaki! He koeni kuo ikai hae i, pea

Maui Kisikisi ajouta : « Attends un peu! que j'aille en courant faire le tour de ce trou à bananes; je verrai si je peux le faire ou bien si je suis à bout d'haleine; je puis rester très longtemps sans respirer; je vais arrêter ma respiration. »

Maui Kisikisi se mit donc à courir, en retenant son souffle, et en criant: I.! i.! je ne respire plus; et, en continuant, il fut à bout de souffle. Cependant, sans reprendre haleine, il ouvrit la bouche en disant: A! a! Mais, en revenant à l'endroit où il avait commencé sa course, il se laissa choir à terre. Car il n'avait pas respiré en disant i, ni en disant a! a! Maui Kisikisi s'évanouit donc de fatigue en courant sans reprendre haleine autour du trou à bananes.

Après quoi, il se releva, revenu de l'évanouissement causé par sa fatigue. Puis il parla ainsi à Maui Atalaga : « Père, je suis mort de fatigue et d'épuisement, car je n'ai pas rompu l'i, ni l'a. Je n'avais aucun moment pour reprendre ha-

kuo ikai hae a. He kuo ikai ha mea teu manava ki ai, pe teu manava kihe i, pe teu manava kihe a.

leine, ni en disant i, ni en disant a. »

Pea ko hono tupuaga ia oe lea koia : Kuo ikai haei, pea ikai haea. Koe lea nae tupu ia Mauikisikisi ihe ene fakatakamilo ihe gutu luo oe ma a ene tamai. Pea oku fai aipe ae leani o tau fai i mamani, ka oku ikai iloi hono uhiga oe ikai haei mo ikai haea. Ka koe leani nae tupu ihe hela a Mauikisikisi mo ene manavatamaki. Ko hono uhiga oe leani.

Et telle est l'origine de l'expression : on ne le rompt pas, et il n'est pas rompu. C'est une expression venue de Maui Kisikisi, lors de la course qu'il fit autour du trou à bananes de son père. On se sert donc de cette expression, jusque sur cette terre, mais sans en connaître la signification. Elle est venue de Maui Kisikisi, lors de sa fatigue[1].

Pea fai leva e Mauiatalaga ene mea kai. Pea na kai mo Mauikisikisi. Pea na o hake leva ki mamani. Pea tala age leva e Mauiatalaga : Tamasii, hau o muomua. — Pea tala age e Mauikisikisi : Muomuape koe. — Pea tala age e Mauiatalaga : Tamasii, hau o muomua, naa ke pausii foki ha mea i Lolofonuani. He kuo fai ae fiu i hoo pauu. — Pea tala age leva e Mauikisikisi : Muomua atupe koe, ka u muimui atupe.

Alors Maui Atalaga finit de préparer sa nourriture. Et il mangea avec Maui Kisikisi. Puis tous deux commencèrent à remonter dans ce monde. Maui Atalaga dit à son fils : « Passe devant, marche le premier. » Maui Kisikisi répondit : « Passe devant, toi-même. » Et Maui Atalaga reprit : « Je te dis de passer devant, afin de ne pas recommencer tes malices dans le Lolofonua, où l'on en est fatigué. » Mais

1. Tout cela est d'une grande naïveté, mais nous montre cette préoccupation constante qu'avaient les naturels de vouloir tout expliquer.

Koeuhi he oku manavahe a Mauiatalaga naa o hake e Mauikisikisi ha mea mei Lolofonua ki mamani.

Pea toki muomua leva a Mauiatalaga, pea muimui leva a Mauikisikisi. Pea na o hake leva, pea ala atu leva a Mauikisikisi o too mai ae afi, pea na o hake, o hake, pea tuu a Mauiatalaga ihe hala o fehui mai : Tamasii, koe namu afi meife? — Pea tala age e Mauikisikisi : Oku ikai. Koe nanamupe ape meihe mea nae fai ai eta mea kai. — Pea pehe age e Mauiatalaga : Koe lau e hai, tamasii? Naa oku ke omai ha afi? — Pea pehe age foki e Mauikisikisi : Oku ikai.

Pea na o hake, o hake foki. Pea toe nanamu ae afi : Pea toe tuu mai foki a Mauiatalaga : Tamasii! koe namu afini koa meife? Pea pehe age e Mauikisikisi : Heilo ! — Pea pehe age e Mauiatalaga : Naa oku ke omai mua ha afi! Pea toki sio mai a Mauiatalaga oku kokohu age ae afi, oku too e Mauiki-

Maui Kisikisi répliqua : « Passe devant, je te suivrai. » Maui Atalaga avait peur, en effet, que Maui Kisikisi ne dérobât quelque chose du Lo ôfonua.

Cependant il passa devant, suivi de Maui Kisikisi. Et ils commencèrent à monter. Mais Maui Kisikisi avait pris soin d'emporter du feu. Ils montent, ils montent toujours. Bientôt Maui Atalaga s'arrête dans le chemin et demande à l'enfant : « D'où vient cette odeur de feu? » Maui Kisikisi répond : « Il n'y a rien. C'est sans doute l'odeur du feu avec lequel tu as cuit nos aliments. » Maui Atalaga reprend : « Pourquoi parler ainsi, enfant? N'aurais-tu pas plutôt pris du feu? » Maui Kisikisi répond : « Non. »

Et ils continuèrent de monter. De nouveau l'odeur du feu se fit sentir. Maui Atalaga se retourne derechef et dit : « Enfant! D'où vient cette odeur de feu? » Maui Kisikisi répond : « Je n'en sais rien. — N'aurais-tu pas emporté du feu? demande encore Maui Atalaga. » Puis il examine et voit bril-

sikisi, oku too fakafufu mo fakauu. Pea toki ohofua mai leva a Mauiatalaga, o faao ae afi ia Mauikisikisi. Pea tamatei ae afi e Mauiatalaga mo ita : Eku toki mamata ihe tamasii kuo pauu mo talagataa! Ko ene omai nai ae afi ke ave kife? Pea tamatei ae afi.

Pea na toki o hake, ka oku ikai ilo e Mauiatalaga, kuo tutu ae mahi e Mauikisikisi. Pea oku velape ia mei mui mo toho mai, ka oku laupe e Mauiatalaga koe afipe è kuo ne tamatei. Kae osi oku toho mai ae mahi e Mauikisikisi oku moui aipe ae afi. Pea na o hake, pea na au hake ki mamani. Pea alu leva a Mauiatalaga o toitoi o vakai ae alu hake a Mauikisikisi, naa oku ai ha mea te ne o hake i Lolofonua.

ler le feu dans les mains de Maui Kisikisi, qui le cache de son mieux. Alors Maui Atalaga se précipite sur Maui Kisikisi et lui arrache le feu. Puis il l'éteint et s'écrie, tout en colère : « A-t-on jamais vu un gamin aussi désobéissant! Emporter du feu, pour l'envoyer où donc? » Et il éteint le feu.

Ensuite ils continuent leur marche. Mais Maui Atalaga ne sait pas que Maui Kisikisi a allumé une branche de « mahi[1] ». Cette branche brûle par l'extrémité et Maui Kisikisi la traîne par derrière lui[2]; Maui Atalaga pense bien que le feu est éteint; tandis que Maui Kisikisi traîne après lui sa branche de « mahi » enflammée. Et ils montent ainsi et arrivent dans ce monde. Alors Maui Atalaga va se cacher, pour surveiller l'arrivée de Maui Kisikisi, de crainte que celui-ci n'apporte quelque chose du Lolofonua.

1. Espèce de bois très sec qui brûle facilement.

2. Ici un rapprochement s'impose. Certains mythographes racontent que Prométhée emporta du feu dans la tige d'une plante ombellifère appelée communément férule (cette tige est moëlleuse, droite et légère; sa hauteur est de sept à huit pieds). L'extrême analogie du récit tongien avec celui des Grecs soulève un problème qu'il est malheureusement impossible de résoudre, dans l'état actuel de la science.

Pea alu hake, alu hake a Mauikisikisi. Pea sio mai a Mauiatalaga o pehe age eia : Ha tamasii koeni e tae pauu! Kuo ne omai ae afi ki Mamani! Pea kalaga mai leva a Mauiatalaga : To ha uha lolo! Pea too leva ae fuu uha lolo.

Pea kalaga leva a Mauikisikisi foki ia o pehe eia : Hola kihe niu ! Hola kihe mei! Hola kihe fau[1]! Hola kihe tou! Hola kihe akau kotoape o mamani!

Ko hono tupuaga ia oe afi, o iloi ai i mamani. Ka nae o hake ia e Mauikisikisi mei Lolofonua, koeuhi ke gaohiaki ha mea te tau kai, o faiaki ae umu moe tunu; pea tau mamaaki, pea mumuaki ae sino oku mokosia mo mahamahaki.

He nae ikai ha afi i mamani, ka e kai matape ae mea kai o mamani. Ka koe talu eni o Mauikisikisi ene o hake ae afi mei Lolofonua o tau mamata

Maui Kisikisi monte donc. Mais Maui Atalaga l'aperçoit et s'écrie : « Ce gamin-là ne finira donc pas ses malices! Voici qu'il apporte le feu sur la terre! » Puis il clame : « Qu'il tombe une grosse pluie! » Et une grosse pluie se met à tomber.

Mais Maui Kisikisi clame aussi : « Sauve-toi dans le cocotier! Sauve-toi dans l'arbre à pain! Sauve-toi dans le « fau[1] »! Sauve-toi dans le « tou »! Sauve-toi dans tous les arbres du monde! »

Telle est l'origine du feu dans ce monde. Maui Kisikisi l'apporta du Lolofonua sur la terre, pour servir à préparer la nourriture, faire la grillade et la cuisson au four; pour nous sécher, et réchauffer le corps pendant le froid et la maladie.

Car il n'y avait pas de feu dans ce monde, on mangeait les aliments crus[2]. Mais, depuis que Maui Kisikisi l'apporta du Lolofonua, nous l'a-

1. Hibiscus tiliaceus.

2. L'ignorance du feu est elle-même une trace irrécusable d'archaïsme. Cette légende est évidemment le legs des plus vieux âges.

Les Polynésiens paraissent avoir pendant longtemps mangé cru tous leurs ali-

ai ae hako ko kitautoluni. Pea koia oku tolo ai ae afi ihe akau. He koe fekau a Mauikisikisi ke hola ae afi o nofo ihe akau kotoape.

Koe tupuaga ia oe afi ihe talatupua fakatoga.

vons toujours eu. Et voilà pourquoi on tire le feu du bois. Car Maui Kisikisi ordonna au feu d'aller rester dans tous les arbres[1].

Telle est l'origine du feu dans les traditions tongiennes[2].

§ IV

Pea toki o hake a Mauiata-

§ IV

Maui Atalaga et Maui Kisi-

ments. A ce sujet, voyez aussi, dans la première partie de cet ouvrage, une légende paumotoue intitulée « Histoire d'une femme d'Hao, appelée Kairarua ».

1. Le mot *afi*, feu, se retrouve dans le nom de Maui, qui se dit Mafuie, aux Samoa, et Mafuisse à Futuna; il est donc probable que Maui est un nom fictif, que la légende a donné à l'inventeur, et qu'elle l'a tiré de l'objet même de l'invention. En ce cas-là, Maui aurait été, à l'origine, un génie du feu.

Les Maui nous apparaissent généralement comme des héros qui, en domptant les forces désordonnées de la nature, ont permis d'asseoir un ordre de choses rationnel.

2. Il est curieux de constater que chez les anciens Tongiens, comme chez les anciens Grecs, la possession du feu est due à une désobéissance; Maui Kisikisi est le Prométhée des Tongiens : comme celui-ci, il découvre le procédé qui permet d'allumer artificiellement la flamme et il le communique aux êtres humains, malgré la défense de son père. On retrouve, dans ce mythe tongien, un mythe très ancien des Védas, qui a ensuite passé, plus ou moins modifié par le cours du temps, chez les Grecs, les Germains, les Slaves, les Iraniens et les Indiens. Suivant ce mythe, l'univers est un arbre immense, dont le fruit est le feu, indispensable à l'existence de l'homme et symbole matériel de l'intelligence; mais les dieux s'en sont réservé la possession; ils le font descendre seulement quelquefois sur la terre dans la foudre et ne veulent pas que les hommes le produisent eux-mêmes.

Les moyens de se procurer le feu ne furent pas de suite découverts et, lorsque, par quelque incendie que la foudre allumait, on était parvenu à le posséder, c'était une grande affaire que de le conserver : ce soin était généralement confié aux femmes de la tribu.

Tout porte à croire que la découverte du moyen de faire du feu est due au hasard. Les indigènes de l'île Aragh (Pentecôte) des Nouvelles-Hébrides le déclarent formellement dans une très ancienne tradition que voici :

Un jour qu'il faisait beaucoup de vent, un homme vit tout à coup jaillir du feu de deux branches d'arbre qui se frottaient l'une contre l'autre : aussitôt il courut avertir ses voisins et tous vinrent chercher du feu aux branches de cet arbre. Depuis lors, les indigènes de l'île Aragh se procurèrent du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre.

laga mo Mauikisikisi ki honau api ko Atalaga. Pea nofo ai nofo ai a Mauiatalaga, pea hau leva ene eveeva totolo age ae fine motua nae fai ene utu vai meihe vai ko Tofoa, hono higoa. Pea koe higoa oe fine motua nae utu vai ko Fuilooa. Pea fetaulaki ihe hala pea mo Mauiatalaga. Pea kole age a Maui : Finemotua, mai mua hoo utuvaina, keu inu hake. Pea tala mai ehe fine motua : E ikai! Pea toe kole age a Mauiatalaga : Mai foki keu inu hake keu tekena ae lagini ke maoluga ka ke haele tuu tonu. Pea toki o age leva ae vai.

Pea pehe age ehe fine motua ko Fuilooa, hono higoa : E Mauiatalaga, ko hoo mooni te ke tekei ae lagi ke mamao? pe ko hoo lohipe? — Pea tala mai e Mauiatalaga : Ouape ke u inu, ka u tekei ae lagi ke tuu tonu hoo alu, ka e oua naa ke

kisi remontèrent alors chez eux à Atalaga. Au bout d'un certain temps de leur séjour, une vieille femme vint, en se traînant, pour puiser de l'eau à la fontaine nommée Tofoa. Cette vieille femme, qui allait puiser de l'eau, s'appelait Fuilooa. En chemin, elle rencontra Maui Atalaga. Et Maui de lui dire : « Bonne vieille, donne-moi un peu d'eau à boire. » Mais la vieille femme lui répondit: « Non ! » Cependant Maui Atalaga insista : « Donne-moi donc de l'eau, et je repousserai le ciel assez haut pour que tu puisses marcher droite[1]. » Alors elle lui donna de l'eau.

La vieille femme nommée Fuilooa lui dit ensuite : « Maui Atalaga, est-ce bien vrai que tu vas repousser le ciel au loin, ou bien est-ce une vantardise? » Maui Atalaga répondit : « Attends un peu que j'aie fini de boire, et je repousserai le ciel

1. Une autre tradition polynésienne, que l'on rencontre chez les Paumotous, peut nous aider à comprendre ce passage : elle nous révèle que les anciens Polynésiens croyaient que la terre était plate et que le ciel y était d'abord adhérent.

Les anciens Égyptiens racontaient aussi que, sous le dieu Râ, le ciel n'avait pas encore suspendu sa voûte sur les têtes des habitants de la terre et qu'il était resté plat, terre à terre.

kei totolo. Pea inu, inu leva a Mauiatalaga. Pea osi ene inu, pea ne tekei leva ae lagi.

Pea pehe age e Mauiatalaga kihe fine motua : Fefe e! — Pea pehe age ehe fine motua : Toe taha hake! Pea toe tekei e Maui foki o maoluga sii. Pea pehe age e Maui kia Fuilooa : Fine motua, fefe e? — Pea toe tala age ehe fine motua : Toe tekei hake, ke lahi aupito o maoluga o mamao. Pea ai, ai leva hono fuu tekei oe lagini e Maui o mamao ai levani.

Koe tupuaga ia oe vamamao o mamani moe lagi, ko hono tekei e Maui ihe fekau ehe fine motua ko Fuilooa; aeni oku tau toki haele tuu tonu ai ki olugani, ka naa tau totolope o hage koe alu ae kuli moe puaka moe manu kehekehe oku totolo.

de façon à ce que tu puisses marcher toute droite, et que tu ne sois plus obligée de te traîner à quatre pattes. » Et il se mit à boire. Quand il eut fini, il repoussa le ciel.

Alors il dit à la vieille femme : « Eh bien? » La vieille femme lui répondit : « Encore un peu plus haut! » Et Maui le repoussa un peu plus haut. Puis il demanda de nouveau à Fuilooa : « Eh bien! vieille, ça te va-t-il? » Mais celle-ci lui répliqua : « Repousse-le donc encore plus, qu'il soit bien haut et bien loin. » Alors Maui, d'un formidable effort, repoussa cette fois le ciel à une grande hauteur[1].

Telle est l'origine de la grande distance entre le ciel et la terre : ce fut l'œuvre de Maui, à la prière d'une vieille femme appelée Fuilooa; c'est depuis cela que nous pouvons marcher le corps droit et relevé, car auparavant on faisait com-

1. Les indigènes s'imaginaient que la teinte bleue de l'atmosphère était une matière solide qui s'étendait au-dessus de leurs têtes. Ils se réprésentaient le firmament comme une calotte hémisphérique, dont les bords inférieurs reposaient sur l'horizon; c'était, suivant eux, le couvercle de la terre.

Pea koe koga fonua koia nae tekei ai ae lagi oku higoa ae hala ko Tekena i lagi, koeuhi he nae tekei ai ae lagi.

me le chien et le porc et les autres bêtes qui marchent à quatre pattes[1]. Et cet endroit du pays où le ciel fut repoussé s'appelle Tekena i lagi (Repoussement du ciel), parce que ce fut là que le ciel fut repoussé.

Pea nofo ai, nofo ai a Mauiatalaga mo Mauikisikisi. Pea na fanogo ai kuo lahi ae gaohi mea fekai, ae manu kehekehe nae fekai, moe akau kehekehe nae fekai foki. Pea na alea ai leva a Mauiatalaga mo Mauikisikisi o na pehe ekinaua : Ta o mua o kumi ae gaohi mea oku lau oku fekaini, ae gaahi manu moe gaahi akau, he kuo lahi ae kakai kuo mate, he enau kai.

Maui Atalaga et Maui Kisikisi restèrent là pendant longtemps. Puis ils entendirent raconter qu'il y avait beaucoup de bêtes sauvages et carnassières[2], ainsi que beaucoup de plantes carnivores (*sic*). Alors ils se dirent : « Allons en quête de ces choses (*sic*) carnassières, de ces animaux et de ces plantes, qui dévorent les habitants. »

Pea na o hake leva ki Vavau, kihe fonua ko Haalaufuli hono higoa, koe potu fonua o Vavau, pea moe koga fonua ko Taanea hono higoa, pea koe potu koia nae nofo ai ae kuma nae fekai, nae keli ai hono tafu.

Et ils partirent pour Vavau, pour la partie du pays appelée Haalaufuli, et pour celle appelée Taanea, où il y avait un rat carnassier, qui y avait creusé son trou.

1. Ainsi donc, de pauvres sauvages ont eu, comme certains savants, l'idée que l'homme a commencé par être un animal ? Cette coïncidence est curieuse.

2. A l'arrivée des Européens, il n'y avait comme animaux, dans la Polynésie, que le chien, le porc, le rat, les poules, le lézard, et, dans quelques îles, le serpent.

Pea na o atu leva kinaua, a Maui mo Maui, oku eveeva ae kuma ihe gutu ana o hono tafu. Pea sio mai leva ae kuma, pea oho mai leva kia Maui mo Maui. Pea na tai leva, pea hola leva ae kuma. Ka oku lau ape ehe kuma ko ha ogo tagata noape o hage koe kakai oku ne fakapogi mo ne kai. Ka ikai te ne ilo, oku o age a Maui mo Maui, koe ogo tagata malohi kinaua, ko hono tamatei.

Pea kuo toki hola ae kuma ki hono tafu, he kuo manavahe, he kuo pehe ape eia koe ogo tagatani ape te na tamatei au. Pea pehe age leva e Mauiatalaga kia Mauikisikisi: Hau mua ke ta keli ae tafu oe kumani, ke ta mau ke tamatei, he koeni kuo ikai ha kakai e kei moui ihe potu fonuani hono kai ehe kumani. — Pea pehe mai leva e Mauikisikisi : Oku lelei ke ta keli.

Pea na keli leva, pea toe sii kihe mui ana oku nofo ai ae kuma. Pea pehe age leva e

Les deux Maui y allèrent donc, et trouvèrent le rat, qui circulait à l'entrée de son terrier. Quand le rat les aperçut, il se précipita sur eux. Mais ceux-ci le frappèrent, et le rat se sauva dans son terrier. Le rat se disait probablement que ces deux hommes étaient des hommes ordinaires, comme ceux qu'il avait l'habitude de tuer et de dévorer. Il ne savait pas que les deux Maui étaient des hercules et qu'ils venaient pour le tuer.

Le rat s'était donc sauvé dans son trou ; il avait pris peur et se disait sans doute que ces deux-là venaient pour le tuer. Alors Maui Atalaga dit à Maui Kisikisi : « Viens, que nous démolissions ensemble le terrier de ce rat, afin de pouvoir l'atteindre et le tuer, sinon il n'y aura bientôt plus de gens dans ce pays ; ils seront tous mangés par ce rat ! » Maui Kisikisi lui répondit : « C'est bien, creusons. »

Et ils se mirent à creuser, et il ne resta plus bientôt qu'une petite partie du terrier, tout au

Mauiatalaga : Mauikisikisi, hau o ke keli age, ka u alu o talia mei hono mui ana, naa hola hake i hono fakamanava. Pea tala age leva e Mauikisikisi kia Mauiatalaga : Hau koe o keli ka u alu atu au, ke u talia mei hono fakamanava, naa hola hake ae kumani. — Pea pehe age leva e Mauiatalaga, kuo ita ia o pehe age : O ke tali fefei? naa hola ae kumani pea te ne kai a koe. — Pea tala age e Mauikisikisi : Te u taliape o tamatei. — Pea pehe age e Mauiatalaga : He tamasii talikelo !

Koe tupuaga ia oe lea oku pehe i mamani : Koe tamasii talikelo. Ka koe tupupe ihe gaohi e Maui mo Maui ae kuma nae fekai.

Pea alu leva a Mauikisikisi o ne tali meihe fakamanava oe kuma meihe mui-ana ; ka e keli age ene tamai ihe gutu-ana oe tafu oe kuma. Pea hola hake leva ae kuma i hono manava. Pea puke leva e Mauikisikisi o kuku hono kia. Pea

fond, là où se cachait le rat. Maui Atalaga dit alors à Maui Kisikisi : « Finis de creuser ici, pendant que moi j'irai attendre le rat à l'autre bout, de peur qu'il ne s'échappe par son soupirail. » Mais Maui Kisikisi lui répondit : « Non pas, creuse ici toi-même ; c'est moi qui irai attendre le rat à la bouche de son soupirail. » Alors Maui Atalaga reprit tout courroucé : « Y penses-tu? et si ce rat, en sortant de son trou, te dévorait? » Maui Kisikisi répliqua : « Je l'attraperai et le tuerai. » Et Maui Atalaga de s'écrier : « Quel enfant arrogant ! »

Telle est l'origine de ce mot dans notre langue : « Koe tamasii talikelo ». Il fut prononcé quand les deux Maui combattaient le rat féroce.

Maui Kisikisi alla donc vers le fond du terrier attendre le rat à la sortie du soupirail, pendant que son père continuait de déblayer l'ouverture. Bientôt le rat s'enfuit vers le haut de son soupirail, où il fut saisi par Maui

tamatei leva ae manu fekai koia. Pea mate ia.

Pea na omi o nonofo i hona fonua ko Haafuluhao koia oku higoa ko Koloa ae fonua koia. Pea ogoage kiate kinaua. Kia Maui mo Maui oku fekai ae moa ihe fonua ko Eua; pea moe manu koe moko nae fekai i Eua pea moe akau koe hiapo hono higoa pea moe akau koe totoeitu hono higoa.

Pea omai leva a Maui mo Maui he ena fanogo kihe gaohi mea nae fekai ihe fonua koia, ko Eua.

Pea na omi leva o tamatei ae manu koe moko, pea mate

Kisikisi, qui lui serra la gorge; ainsi périt cette bête féroce.

Les deux Maui s'en retournèrent après chez eux à l'île Haafuluhao, appelée aussi Koloa. Là, on vint leur annoncer qu'il y avait à l'île Eua une poule féroce[1]; il s'y trouvait également un lézard féroce[2], ainsi qu'une plante appelée « hiapo » et une autre nommée « totoeitu[3] ».

Les deux Maui partirent donc pour l'île Eua, afin d'y voir toutes ces choses carnassières (*sic*).

Ils y arrivèrent et tuèrent d'abord le lézard féroce. Puis

1. Je ne crois pas devoir mettre ici le mot indigène Moa parce que cela pourrait entraîner une confusion dans l'esprit du lecteur. Le nom polynésien des poules est Moa; mais les indigènes de la Nouvelle-Zélande ont aussi donné ce nom à de grands oiseaux de l'ordre des Struthions (genres Dinornis, Meionornis, Palapteryx), qui existaient autrefois dans ce pays et dont on retrouve maintenant les restes plus ou moins fossilisés. Or, dans toutes les autres îles de la Polynésie, même dans toutes les autres îles de l'Océanie, on n'a jamais découvert de restes de Moa; il ne peut donc s'agir ici que d'une poule, à laquelle les indigènes donnent une taille gigantesque, comme c'est l'usage dans les récits fantastiques. Maintenant pourquoi des Polynésiens ont-ils donné le nom de Moa aux poules et aux dinornis, des êtres si différents par la taille? Probablement parce que ces grands oiseaux avaient une ressemblance quelconque avec les poules: quand les indigènes abordaient à une terre nouvelle, ils donnaient des noms déjà employés à des animaux, à des végétaux, qu'ils voyaient pour la première fois, mais qui leur rappelaient plus ou moins ceux de leur pays.

2. Il est à remarquer que, dans d'autres îles de la Polynésie, on trouve des traditions qui rapportent qu'un lézard, ou un phoque, causa de grands dégâts dans les plantations des indigènes, et même dévora quelques-uns d'entre eux.

3. Peut-être s'agit-il ici de ces singuliers animaux-plantes que l'on a trouvés à la Nouvelle-Zélande.

ia. Pea na hake leva o kumi ae akau nae fekai koe tutu hono higoa. Pea na ha atu leva, pea gaofe mai ae uluulu oe tutu nae fekai, he koe akau koia ko hono higoa koe hiapo. Pea gaofe leva ke uu iate kinaua. Pea ala mai leva a Mauikisikisi o puke ae uluulu oe hiapo o ne taaki leva o fesifesi. Pea mate ai ae akau fekai koia.

ils continuèrent leur route, pour chercher les plantes carnivores, dont l'une s'appelait le « tutu[1] ». Lorsqu'ils s'en approchèrent, le « tutu » carnivore inclina ses branches pour les dévorer tous deux. Aussitôt Maui Kisikisi saisit la tête du « hiapo », et l'arrachant à lui, la mit en pièces. Ainsi disparut cet arbre carnivore (*sic*).

Pea na o hake leva o kumi ae akau e taha nae fekai foki, koe totoeitu hono higoa oe akau koia. Pea na ilo ; pea ala mai leva a Mauikisikisi o puke ae uluulu oe akau fekai koia, koe totoeitu hono higoa, pea taaki leva ia e Mauikisikisi, pea fesifesi. Pea mate foki ia ae akau fekai, o mate ia moe hiapo.

Puis ils s'en allèrent à la recherche de l'autre plante appelée « totoeitu », qui, elle aussi, était carnivore. L'ayant trouvée, Maui Kisikisi en saisit aussi les extrémités et les brisa ; ainsi périt le « totoeitu » carnivore, de la même façon que le « hiapo ».

Pea na o hake leva hona fonoga, o na o o kumi ae moa nae fekai. Pea na tutuu leva o sio atu kihe fuu moa oku tuu mai, oku sii ae fuu fale ihe tuu ae moa, ka oku tuu mai, oku tataupe ae moa moe fuu foi mouga.

Ils continuèrent alors leur voyage, en quête de la fameuse poule carnassière (*sic*). Bientôt ils s'arrêtèrent pour regarder l'énorme poule, auprès de laquelle une case était bien petite, car elle était aussi grosse qu'une montagne.

1. Autre nom du « hiapo ».

Pea pehe age leva e Mauiatalaga ki hono foha ko Mauikisikisi : Alu o fakaheehee mai, ka u talia, ke u tologia. — Pea pehe age leva e Mauikisikisi kihe ene tamai : Alu, ala, koe o fakaheehee ae moa ka u tologia. — Pea pehe age leva e Mauiatalaga kia Mauikisikisi : Tamasii koeni e kinaua fau ! te ke tologi fefei e koe? — Pea pehe age leva e Mauikisikisi : Ala, nofope koe, ka e oua mua ke u tologia e au ae moani.

Ka kuo tuupe ae moa o sio mai, he kuo ne iloi a Mauiatalaga mo Mauikisikisi. Pea kuo taheupe mo unusinu age kiate kinaua, ko hona kaii.

Pea too hake leva ae fuu maka e Mauikisikisi. Pea too hake ae fuu maka e ua e Mauiatalaga, oku na takiua ae fuu maka oku na too. Koe mea tologi oe moa fekai. Pea nau feofiaki akinaua moe moa.

Pea tala age e Mauiatalaga : Tamasii, oua ke u tologia ae moa, naa hala hao tolo, pea

Maui Atalaga dit alors à son fils : « Va-t'en chasser la poule de mon côté, et je la tuerai d'un coup de pierre. » Mais Maui Kisikisi répondit à son père : « Va toi-même la chasser de mon côté, c'est moi qui la tuerai. » Alors Maui Atalaga lui dit de nouveau : « Quel enfant terrible et agaçant ! Comment lanceras-tu une pierre ? » Maui Kisikisi réplique : « Eh bien ! reste là, tu vas voir comment je vais tuer cette poule. »

Pendant ce temps-là, la poule a aperçu les deux Maui ; alors elle se met à gratter la terre de ses pattes et commence à avancer la tête pour les dévorer.

Mais Maui Kisikisi soulève une énorme pierre. Et Maui Atalaga en prend deux énormes aussi ; et chacun d'eux a dans les mains deux grosses pierres : ce sont leurs armes de combat. Et ils se rapprochent tous les deux de la poule.

Alors Maui Atalaga de dire : « Enfant, laisse-moi jeter une pierre sur la poule, de peur

kai kitaua ehe moani. — Pea pehe age leva e Mauikisikisi : Oua, ala, ke u tologia.

que la tienne n'atteigne pas son but, et que nous soyons tous deux dévorés par cette poule. » Mais Maui Kisikisi de répondre : « Non pas, père, laisse-moi faire. »

Pea ai leva ae fuu maka e Mauikisikisi, pea hala, kuo ikai lave ihe moa. Pea puna leva ae moa o hola, he kuo manavahe ihe fuu maka, he kuo hali mamahi iate ia ae fuu maka. Pea puna leva meihe fonua ko Eua, o puna mai kihe fonua ko Toga.

Et il lance une grosse pierre, qui manque son but et n'atteint pas la poule. Celle-ci prend alors son vol pour fuir, car elle a été effrayée par la pierre, qui l'a effleurée légèrement. Et elle prend son vol du pays de Eua pour aller jusqu'au pays de Toga.

Pea toe too hake e Mauikisikisi ae fuu maka e taha o ne toe tologaki ae moa. Pea hau leva ia o lave i hono alaga mo hono kapakau. Pea to ai leva ae moa i loto tahi, ka kuo ikai au ene puna ki Toga. Pea talu ai leva ene kakau fakapotu taha aki hono vae e taha mo hono kapakau e taha, he kuo mate hono potu e taha aia kuo lave ai ae lisi. Pea kapa mai, kapa mai, pea tu uta mai kihe fonua ko Toga, o mate ihe oneone ihe matatahi, koe mate i hono tologi. Pea tuu aipe a Mauiatalaga mo Mauikisikisi

Maui Kisikisi soulève alors une autre grosse pierre, pour la jeter sur la poule. Cette pierre vient la frapper à la cuisse et à l'aile. Et la poule tombe à la mer, sans pouvoir atteindre Toga dans son vol. Depuis ce moment, elle se met à nager d'une patte et d'une aile seulement, car l'autre patte et l'autre aile ont été paralysées par le coup de pierre. Elle continue cependant ses efforts, et finit par atteindre les rivages de Toga, où elle vient crever sur le sable ; elle a été tuée par le coup de pierre. Pendant ce

o na hopo tolo aipe ki Toga, koe tologi oe moa. Ka e osi kuo mate ae moa ia, ka oku laupe oku to mai ki Toga o moui, ka e osi kuo mate.

temps-là, les deux Maui continuent de lui lancer des pierres jusqu'à Toga. Et cependant la poule est déjà crevée; mais ils pensent qu'elle a atteint Toga, encore en vie.

Pea nae kapa hake ae moa. Koia oku higoa ai ae galu ihe liku oe fonua ko Toloa; koia nae to mai ki ai ae moa. Pea ko hono potu e taha oe moa nae moui, e ikai fasi, koia nae kapaaki mai ki uta. Pea koia oku fasi aipe ae potu galu koia, ka e mate ae potu galu e taha.

Comme elle s'était traînée sur le rivage, on a appelé Toloa cette partie du brisant sur les falaises de Toga, cette partie où la poule était tombée. Et comme la poule avait nagé de la partie de son corps qui n'avait pas été atteinte, afin de se sauver jusqu'à terre, cette partie du brisant du côté où la poule avait nagé est toujours agitée, tandis que l'autre partie reste calme.

Ko hono potu e taha oe moa nae moui, koia oku fasi; ka ko hono potu e taha nae lailai o mate, pea koia oku mate ai ae potu galu e taha, ikai ke fasi.

C'est la partie du brisant, du côté où la poule avait nagé, qui est agitée; au contraire, l'autre partie, du côté où la poule avait été blessée, reste calme.

Pea koia oku higoa ai ae galu koia oku tuu ihe liku oe fonua, ko hono higoa ko Toloa. Koia oku mate ai ae moa nae fekai ihe fonua ko Eua.

Voilà pourquoi on appelle Toloa cette partie du brisant sur les falaises de Toga. C'est là qu'est crevée la poule carnassière du pays d'Eua.

Pea ko hono tae ena oe moa, koia oku mouga aki ehe fonua ko Eua, ae tae oe moa nae fekai.

Et c'est la fiente de la poule féroce, qui forme la partie montagneuse de l'île Eua.

Pea na nofo ai i Eua a Maui-atalaga mo Mauikisikisi o na ui ae kakai nae nofo ihe vao, o hola o toi ihe ana moe gaohi potu hagatamaki, o na ui ke nau hau. Pea toki hau ae kakai nae toi.

Après cela, Maui Atalaga et Maui Kisikisi, qui étaient restés à Eua, appelèrent les habitants, qui se cachaient dans les brousses, les cavernes et les endroits raboteux. Les habitants vinrent alors et cessèrent de se cacher.

Pea tala age leva ekinaua, e Mauiatalaga mo Mauikisikisi : Mou omi o nofo i homou fonua o goue mo gaohi ke lelei, ka e oua te mou taka vao aipe mo nofo ana. He koeni oku ma omai koe kumi ae mea fekai kotoape ke tamatei, ka mou fiemalie ae kakai oe fonua. Pea koeni kuo ma tamatei ae moko nae fekai i homou fonua-ni. Pea kuo ma tamatei ae akau fekai koe hiapo moe toloeitu, hona higoa. Pea koeni kuo ma tamatei foki ae moa, pea kuo alu o hola o mate ihe fonua ko Toga.

Maui Atalaga et Maui Kisikisi leur dirent : « Venez donc habiter votre pays et y faire vos plantations en toute sécurité, abandonnez vos bois et vos cavernes, où vous vous cachez, car nous sommes venus pour poursuivre tous les carnassiers du pays et les tuer, afin que vous viviez en paix, et nous avons en effet tué le lézard féroce de votre pays, les arbres carnivores, appelés « hiapo » et « toloeitu », et la poule qui s'est sauvée et est allée crever à l'île Toga. »

Pea nau toki hau ae kakai oe fonua ko Eua meihe vao moe ana kehekehe o nau toki

Alors tous les habitants d'Eua sortirent de leurs bois et de leurs cavernes, et se mi-

laga fale mo goue ihe ene mate ae gaohi mea nae fekai ihe fonua ko Eua[1].

rent à bâtir des cases et à faire leurs plantations, puisqu'ils étaient délivrés désormais de tous les carnassiers du pays d'Eua[1].

§ V

Pea nae toki fakakaukau ai a Mauiatalaga mo Mauikisikisi o na pehe : Ta o mua ki Fisi, kihe fonua ko Motuliki, o kumi ae kuli, oku lau, oku fekai ai i Fisi. Pea na o ai leva hona vaka. Pea na tau ki Fisi, kihe fonua ko Motuliki, hono higoa. Ka koe fonua oku ofi ki Pau. Koe fonua ia oku eiki mo hau a Pau. Pea koia oku tuu ofi ki ai ae fonua, oku i ai

§ V

Ensuite Maui Atalaga et Maui Kisikisi réfléchirent et se dirent : « Allons jusqu'à Fidji, dans l'île de Motuliki, à la recherche du chien féroce de ce pays. » Ils montèrent donc dans leur pirogue et ils arrivèrent à Fidji, dans l'île de Motuliki. C'est une île située près de Pau, là où se trouvent les chefs et le roi du pays. Près de ce pays, se trouve l'île

1. Les derniers alinéas de ce paragraphe sont d'une haute importance pour l'histoire primitive des îles Toga : ils font revivre ce temps où les autochtones furent arrachés à la dégradation profonde dans laquelle ils étaient tombés, où l'activité s'ouvrit de nouvelles voies, où les sociétés se constituèrent sur de nouvelles bases qui devaient assurer leur prospérité future. Les auteurs de cette renaissance, Maui Atalaga et Maui Kisikisi, sont des sauveurs, des libérateurs : ils retirent des forêts et des cavernes les hommes sauvages pour leur permettre de mener la vie policée ; ils répandent les bienfaits de la civilisation sur ces aborigènes dégénérés de la petite île Eua. Tous deux symbolisent, par leur domination, une ère de progrès.

En effet, l'existence des Maui n'est pas démontrée par les traditions des indigènes ; nous n'avons pas cependant le droit de la nier : aucune colonisation n'est possible sans l'ascendant de volontés puissantes, de chefs qui font triompher pour un temps leurs idées parmi les tribus soumises à leur influence : les Maui ont pu être des chefs qui ont groupé des tribus et les ont enflammées de leur enthousiasme ; quant aux détails de leur histoire, certains sont évidemment mythiques.

ae kuli fekai. Ko hono higoa oe fonua ko Motuliki. Pea koe higoa oe kuli oku fekai, ko Fulupuputa, hono higoa.

Pea tau hake leva hona vaka ki Motuliki, kihe fonua oku i ai ae kuli fekai, ko Fulupuputa hono higoa. Ka oku ikai koe kuli, ka koe taha kehepe i kuli. He nae pehe ehe kakai, koe otua. Pea kuo kuli ae kakai oe fonua ko Motuliki he ene kai. Pea ka alu hake ha folau, pea hau ae kuli, o alu o tali ae vaka koia koeuhi ke ne kai.

Pea kuo liaki ae fonua, koe kuli fekaipe e tokotaha. Ka e ta! oku nofo he vao ae ogo tagata e tokoua mo hona tuofefine, oku nau hola koe manavahe kihe kuli kuo fekai. Pea nau hola o nofo ihe ana, ihe potu oku hagatamaki mo pautu. Pea oku ikai ilo akinautolu ehe kuli ko Fulupuputa hono higoa.

Pea oku nofope ae kuli ia o takamilope ihe fonua koe tatali ha vaka e tau age ki ai ka ne

où vivait le chien féroce. Le nom de l'île est Motuliki, et le nom du chien féroce était Fulupuputa.

Leur pirogue aborda donc à Motuliki, là où se trouvait le chien féroce, qu'on nommait Fulupuputa. Mais ce n'était pas le chien lui-même, c'était un autre dans le corps du chien, car les gens disaient que c'était un dieu. Les habitants de l'île Motuliki avaient été tous dévorés par lui. Quand une barque se préparait à aborder, le chien se tenait sur le rivage, pour dévorer ceux qui arrivaient.

Le pays était abandonné ; le chien féroce y vivait seul. Cependant il y avait dans les bois deux hommes, deux frères, avec leur sœur ; et ils se cachaient dans les bois, les cavernes et autres lieux rocailleux. Aussi le chien, appelé Fulupuputa, ignorait-il leur existence.

Le chien rôdait dans tous les coins de l'île, pour attendre une barque qui y aborderait.

hau o kai. Ka koe tuuga mea oku nofo ihe ana ko hono higoa oe fefine ko Sinailele hono higoa. Pea ko hono tuogaane ko Palusa hono higoa. Pea koe higoa o hono tuogaane e tokotaha ko Tuilavake. Pea ko kinautolu e tokotolu oku nau moui ihe fonua ko Motuliki hono higoa. Koia oku nofo ai ae kuli fekai. Pea oku ikai te nau gaohi ha mea kai ihe aho ka oku nau fei mea kaipe ihe pouli koeuhi naa iloa kinautolu ehe kuli pe iloa kinautolu mei Pau pea hau ha folau o tamatei akinautolu. Koia oku nau nofo ana ai koe manavahe kihe kuli fekai moe manavahe kihe gaohi fonua kehekehe pea mo ha folau naa alu age o tamatei kinautolu.

Et les gens qui se cachaient dans la caverne s'appelaient : la femme, Sinailele, son frère aîné, Palusa, et son frère cadet, Tuilavake. C'étaient les trois seuls habitants du pays où vivait le chien féroce. Ils ne préparaient pas de nourriture pendant le jour, mais seulement, la nuit, de peur que le chien ne s'en aperçût, et de peur aussi qu'on ne s'en aperçût à Pau, et qu'une embarcation ne vînt les tuer. Voilà donc pourquoi ils se cachaient dans les cavernes, par crainte du chien féroce et par crainte aussi des habitants des îles voisines, ou des voyageurs.

Pea nofo nofo oku nofope ae kuli oku fekai i hono ana oku meape mo mapuni pea meape mo mafahi. Pea koe ana ia oku nofo ai ae kuli fekai mo ene tau hake ae vaka o Mauiatalaga mo Mauikisikisi.

Quant au chien, il restait aussi dans une caverne, dont l'ouverture était tantôt ouverte, tantôt fermée. Il était dans son antre, quand aborda la barque de Maui Atalaga et de Maui Kisikisi.

Pea na o hake leva o hiki kiuta hona vaka, pea na alea leva a Mauiatalaga mo Maui-

Ceux-ci commencèrent par traîner leur pirogue sur le rivage, puis ils s'entretinrent, et

kisikisi o na pehe : Koe fonua ape eni oe kuli fekai ko Fulupuputa. Pea na pehe ekinaua : Ke taupe mua heni hota vaka, ka ta o o kumi ae kuli fekaini ke ta ilo ape oku ife.

Pea na o o kumi, kumi. Pea ikai te na ilo. Pea na omi ai leva o nofo ihe mea, ihe potu matatahi oku tau ai hona vaka. Ka e ta! Koe potu ia oku i ai ae ana oe kuli fekai.

Pea na nonofo, nonofo, pea na alea ai leva : Ta o mua o fanifo mo ta kaukau. Pea na o ai leva o fanifo mo na kaukau. Pea na fanifo, fanifo, pea mokosia a Mauiatalaga. Pea pehe age eia kia Mauikisikisi : Tamasii! kuo u mokosia, pe te ta hake? Pea pehe age e Mauikisikisi : Hakepe koe o ke alu ki uta o fakalaalaa ke ke mafana, ka e oua keu toki hake atu au.

Pea alu leva a Mauiatalaga o nofo ihe oneone o fokotutuu hono vae o fakalaalaa. Pea ta! kuo mafanahia hono sino, pea mohe; ka e fanifope hono foha ko Mauikisikisi.

se dirent : « C'est ici sans doute que demeure le chien féroce appelé Fulupuputa. Laissons ici notre pirogue et mettons-nous à la recherche du chien féroce. »

Et ils s'en allèrent chercher de tous côtés, mais inutilement. Puis ils revinrent sur le bord de la mer, où ils avaient laissé leur pirogue ; et c'était là, justement, que se trouvait la grotte du chien féroce.

Après s'être reposés, ils se dirent : « Allons nous baigner et faire la planche sur les brisants. » Ils y allèrent, et au bout d'un certain temps, Maui Atalaga eut froid. Il dit à Maui Kisikisi : « Enfant, je commence à avoir froid, allons nous-en au rivage. » Mais Maui Kisikisi lui répondit : « Va-t'en seul au rivage, te réchauffer au soleil, je te rejoindrai bientôt. »

Maui Atalaga s'en alla donc sur la plage, où il s'étendit de son long au soleil ; il fut bientôt réchauffé et s'endormit, pendant que son fils Maui Kisikisi continuait ses exercices sur les brisants.

Pea pehe age e Mauikisikisi, he kuo ne mau ae ika, koe tenifa hono higoa, koe faahiga aga ia oku lalahi mo fekai. Pea kuo alu age kia Mauikisikisi, ke usi ia, kuo ohofua age. Pea ala hifo leva a Mauikisikisi o puke ae tenifa nae oho age kiate ia ke usi ia, pea ne kuku leva hono ulu mo tamatei. Pea li leva ki uta mo lea atu a Mauikisikisi kihe ene tamai : Ala koena ae ika ma au!

Peu après, Maui Kisikisi prend un poisson appelé « tenifa », une espèce de requin énorme et vorace. Ce dernier s'est précipité sur Maui Kisikisi, pour le mordre, mais Maui Kisikisi le saisit, lui serre la tête, et le tue. Ensuite il le lance sur le rivage, en criant à son père : « Voilà un poisson pour toi ! »

Pea mohepe a Mauiatalaga ia, pea fanifo, fanifo, a Mauikisikisi. Pea oho age foki ae aga e taha. Pea ala hifo leva a Mauikisikisi, o puke o tamatei, o li ki uta mo ui age foki kia Mauiatalaga : Ala! ko hoo ika!

Mais Maui Atalaga dort toujours; alors Maui Kisikisi continue son bain. Un autre requin se précipite encore : Maui Kisikisi le saisit aussi, le tue, et le jette sur le rivage, en disant à Maui Atalaga : « Voilà un poisson pour toi ! »

Pea sio atu ai a Mauikisikisi, kuo ikai iloa ene tamai ko Mauiatalaga. Ta! kuo mafahi ae ana oe kuli fekai o fakaetoete mai o hau leva o ne kai a Mauiatalaga, o ne faapuku mo lamulamu o folofua. Pea hola leva ki hono ana ae kuli, o hu leva ki ai, o tokoto, he kuo ne folofua a Maui.

Puis il regarde et ne voit plus son père Maui Atalaga. Tiens!... la caverne du chien s'est ouverte, ce dernier s'est avancé sur la pointe des pattes jusqu'à Maui Atalaga et l'a dévoré ; il l'a avalé d'une seule bouchée, après l'avoir bien mâché dans sa gueule. Ensuite il s'est sauvé dans sa grotte, où il s'est couché, pour digérer Maui, qu'il a dévoré,

Pea sio mai ai a Mauikisikisi mei tahi, pea alu hake leva kuo ne mahalohalo o pehe eia: Ko eku tamai kuo ikai iloa! naa kuo kai koa ehe kulini? Pea alu hake a Mauikisikisi, kuo iloga ae topuvae oe kuli. Pea kuo iloga moe toto o Mauiatalaga. Pea pehe e Mauikisikisi:

Isa! isa! Ha mea koeni e hua! Ko eku tamai-ni kuo mate ihe kulini, kuo ma omai, omai koe tamatei ae kuli fekaini. Pea koeni kuo ne lavai eku tamaini o mahaki ia. Pea pehe ai e Mauikisikisi: Ke u alu mua o kumi eku tamaini, pe oku ave o kai ife ehe kulini.

Pea muimui hake leva a Mauikisikisi o ne fakamui ape ae topuvae oe kuli ihe oneone, pea moe tafepe ae toto, kuo iloga ihe oneone. Pea fakatotolo, fakatotolo e Mauikisikisi ae topuvae oe kuli moe toto o Maui.

Pea alu o au kihe pamaka, pea kaka o kumi ki oluga kihe fuga maka pe oku tafe ai ha

Maui Kisikisi regarde donc de la mer, puis il se lève, en se disant: « Je ne vois plus mon père, est-ce qu'il aurait été dévoré par le chien? » Maui Kisikisi arrive sur le rivage, où il aperçoit l'empreinte des pattes du chien. Il y aperçoit également le sang de Maui Atalaga. Et Maui Kisikisi de se dire:

« Hélas! hélas! En voilà une affaire! Mon père dévoré par le chien; et nous qui étions venus pour tuer ce chien féroce. Et c'est lui qui a vaincu mon père et l'a tué. » Puis il ajoute: « Je vais aller à la recherche de mon père, afin de savoir où le chien l'a emporté pour le dévorer. »

Alors il suit la trace des pattes du chien et aussi les traces du sang de Maui Atalaga encore visibles sur le sable.

Il arrive jusqu'aux falaises rocheuses, puis il grimpe au sommet pour voir s'il y a des

toto, pe oku ikai. Pea kumi ai, kumi ai, pea ikai ha toto. Pea alu hifo ai leva o alu o nofo ihe mea nae nofo ai ene tamai ko Mauiatalaga. Pea faifaitaki foki a Mauikisikisi kihe nofo a Mauiatalaga o nofo fokotutuu o hilifaki foki hono kouahe i hono nima, ka e sio atu i lalo i hono faefine.

Pea fokifape foki kuo mafaa hake ae gutu ana oe kuli. Pea fakaeteete mai leva foki ae kuli ke ne kai a Mauikisikisi. Koe laupe eia oku mohe ia o hage ko ene tamai. Pea sio atu leva a Mauikisikisi, kuo hau ae kuli ke ne kai foki ia, pea pehe ehe loto o Mauikisikisi o ne pehe eia : Maumau eku toki tamatei ae kuli-ni! ka kuo mate eku tamai-ni o mate ihe ene kai!

Pea hau leva ae kuli o ohofua kia Mauikisikisi. Pea ta atu hono nima o puke ae ulu oe kuli. Pea momou leva ki mua ae ulu oe kuli o hola kuo ikai mau e Mauikisikisi. Pea lele atu a Maui o muimui ihe kuli o tuli. Pea lele leva ae kuli o hu ki hono ana. Pea lele atu leva a Maui kuo ma-

traces de sang. Il cherche, cherche encore, et ne voit aucune trace de sang. Alors il redescend et vient s'asseoir là où était resté son père Maui Atalaga. Il imite ce qu'avait fait celui-ci : il se couche, et met sa main sur son visage ; mais il regarde par-dessous son aisselle.

Tout d'un coup l'ouverture de la caverne s'ouvre. Et le chien s'amène tout doucement pour dévorer Maui Kisikisi. Car il pense que lui aussi dort comme son père. Maui Kisikisi aperçoit le chien qui vient pour le dévorer, et il se dit en lui-même : « Tuer ce chien maintenant est bien inutile ! car mon père est mort dévoré par cette bête ! »

Le chien se précipite sur Maui Kisikisi. Celui-ci avance la main pour saisir la tête du chien. Mais le chien rejette vivement la tête en arrière et se sauve de l'étreinte de Maui Kisikisi. Maui se met alors à courir en poursuivant le chien, qui rentre dans sa caverne. Quand Maui y parvient, l'ou-

puni ae gutu ana oe kuli. Pea ne ai leva hono aka pea lailai leva ae maka o momomomo ae ana oe kuli.

Pea toki ala atu leva a Mauikisikisi o puke ae ulu oe kuli o momosi hono kia, pea lailai, pea mate. Pea fua hake ae kuli mo ene tamai oku kei tukupe ihe kete oe kuli, o ave o tuku ihe malae oe fonua. Pea toki tafa ae kuli e Mauikisikisi o ne fahiua hono kete. Pea toki too hake a Mauiatalaga kuo mate.

Pea toki ave leva ae kuli o omi ae afi o tutu aki e Mauikisikisi ae kuli. Pea vela ia o osiosi o efuefu. Pea toki falikiliki ae gaohi mea, ae louakau kehekehe o tuku ki ai a Mauiatalaga, o tokoto ai. Pea falikiliki ae potu e taha o tokoto ai foki a Mauikisikisi.

Pea na takoto ua aipe, kuo nofope a Mauikisikisi kuo ikai ke kai. Pea kuo ikai ke inu, ka kuo tokotope o fakatatau kia Mauiatalaga, ke na mahaki uape. Pea na takoto, takoto. Pea toki mahaki a Mauikisikisi, he kuo fakaauau aipe, koe ofa kihe ene tamai ko Mauiatalaga.

verture en a été fermée. Mais d'un coup de pied il brise la pierre qui fermait l'ouverture de la caverne.

Et il saisit vivement la tête du chien, lui déchire la gorge et le tue. Ensuite il emporte le chien et son père encore dans le ventre du chien, et les dépose sur la place publique de l'île. Il entaille alors le ventre du chien et l'ouvre; puis il en enlève le corps de Maui Atalaga déjà mort (*sic*).

Il va après chercher du feu pour brûler le corps du chien. Celui-ci est bientôt consumé et réduit en cendres. Ensuite il recouvre la terre de feuilles et dépose dessus le corps de Maui Atalaga. A côté, il jonche encore le sol de feuilles et s'y couche lui-même.

Ils sont là couchés tous deux, et Maui Kisikisi ne se relève pas pour manger. Il ne boit pas non plus, et reste couché près de Maui Atalaga, afin de mourir avec lui. Pendant longtemps, ils sont ainsi allongés côte à côte. Maui Kisikisi se laisse mourir par affection pour

Pea fokotuu aipe hona hui ihe hala ihe malae.

son père Maui Atalaga. Et leurs ossements restent là étendus sur la place publique[1].

Iles Toga, 1913.

1. Là se termine le poème épique. Cependant une tradition indigène ajoute ce qui suit :

« Après la mort de Maui Kisikisi, une femme fidjienne, nommée Sinailele, fut enceinte de lui, pour avoir plusieurs fois passé par-dessus ses ossements desséchés ; neuf mois après, elle mit au monde un enfant appelé Tuimotuliki (roi de l'île de Liki) Quand celui-ci fut devenu grand, il alla, avec sa mère, et quelques Fidjiens, voir le Tu'i-Toga (roi-Toga), à Toga, et lui, et ses compagnons de voyage, eurent, dans cette île, des enfants, qui furent les ancêtres de plusieurs familles tongiennes, notamment de celle du Kauhalauta (qui habite de l'autre côté du chemin, par opposition au Kauhalalalo, qui demeure en bas de la route, du côté de la mer; ses membres devaient nourrir les autres). »

Chose curieuse, c'est à ce rejeton de Maui Kisikisi que les Tongiens font encore remonter leurs familles.

NOTE

« L'origine de toutes choses », composée de l'histoire des Tagaloa et de l'épopée des Maui, n'est, somme toute, qu'un reflet des annales tongiennes primitives, dans lesquelles le surnaturel s'est introduit. Elle comprend des fragments extrêmement anciens, quelques-uns vides de sens, beaucoup d'autres témoignant d'un état de civilisation très archaïque. Supposer qu'elle fut fixée il y a, par exemple, un millier d'années serait rester au-dessous de la vérité ; mais s'il s'agit de savoir quand elle fut arrangée sous la forme où nous la possédons aujourd'hui, on a toute raison d'admettre que ce fut seulement il y a quelques siècles.

Il est certain qu'elle est incomplète et composée de fragments mal cousus ensemble; les indigènes de Toga ont mis bout à bout, en les rattachant l'une à l'autre de la façon la plus simple, les traditions des différents éléments ethniques qui ont constitué leur race ; dominés par le désir d'être complets, ils ont préféré se contredire que de rien omettre de leurs souvenirs. Cependant contester à leurs traditions tout fondement historique serait aller beaucoup trop loin : ils ne les ont pas imaginées de toutes pièces, mais elles représentent des souvenirs plus ou moins altérés et transformés au cours des temps; elles nous renseignent un peu sur les antécédents de l'ancien peuple de Toga, sur les circonstances de sa formation, sur ses rapports avec les habitants des îles Fidji, et constituent par cela un document historique, qui est extrêmement précieux pour nous.

II

LISTES DES ROIS ET DES PRINCES RÉGENTS DE TOGA.

§ I

LISTE DES TU'I-TOGA (ROIS-TOGA).

Ahoeitu, Lolofakagalo, Fagaoneone, Lihau, Kofutu, Kalao, Mauhau, Apuanea, Afuluga, Momo, Tuitatui, Talatama, Talaihaapepe, Tuitoganui (Tauitou), Talakaifaiki, Talafapite, Tatafueikimeimua, Lomiaetupua, Havea I[1], Takalava[2], Kauulufonufekai, Vakafuhu, Puipuifatu, Kanulufonua, Tapuosi I, Uluakimata (ou Telea I), Fatafehi (Tapuosi II), Uluakimata II, Tuipulotu I, Fakanaanaa, Tuipulotu II, Pau (Luho)[3], Maulupekotofa, Fatafehifuanunuiava[4], Tuitogamaakatoe, Tuitogapuipui, Havea II[5], Laufilitoga[6].

§ II

LISTE DES TU'I-HAA-TAKALAUA.

Mougamotua, Vaeamatoka, Tauekitoga, Siutagopo, Tatafu, Halaimoaua, Toalekafoa, Haalatuuhifo, Vakalahi, Mougatoga,

1. Assassiné.
2. Assassiné.
3. Qui reçut La Pérouse.
4. Mort en 1810.
5. Assassiné.
6. Mort en 1865; son père était mort en 1810, et son grand-père Pau, vers 1793.

Quelques indigènes donnent des listes où les noms sont un peu changés et où il y a même moins de Tu'i-Toga; j'ai suivi celle de l'indigène Taufapulotu, qui résidait à Lakemba (Fidji). Elle diffère quelque peu de celles qui ont été publiées jusqu'à cette année (1913). Je me la suis procurée, ainsi que celles des Tu'i-haa-Takalaua et des Tu'i-Kanokupolu, durant mes séjours à Toga-tapu, Haapai, Vavau, etc.

Fotofili, Vaeatuihaatakalaua[1], Tuionukulava, Luani, Tugi, Maealuiaki[2].

§ III

LISTE DES TU'I-KANOKUPOLU[3].

Gata, Atamataila, Mataeletuapiko, Mataelehaamea, Vuna, Maafuotuitoga, Tupoulahi, Maealuiaki, Tuihalafatai, Tupoulahisii, Mulikihaamea, Mumui[4], Tupoumoheofo, Tukuaho[5], Maafulimuloa, Tupoumalohi[6], Tupoutoa[7], Aleamotua[8], Sioasi Tupou (Taufaahau), Sioasi Tupou II (Taufaahau).

AUTRE LISTE DES TU'I-KANOKUPOLU[9].

Gata, Atamataila, Mataeletuapiko, Mataelehaamea, Maafuotuitoga, Tupoulahi, Maealiuaki, Tupouhalisii, Mumui, Tukuaho, Mulikihaamea, Maafulimolua, Tupoumalohi, Tupoutoa, Aleamotua, Taufaahau (Sioasi).

1. Dans les généalogies faites par Mumui, les Tu'i-haa-Takalaua qui viennent après Vaeatuihaatakalaua sont les suivants : Moeakiola (qui chassa son frère Kafoa, ami), Kafoa (qui revient après la mort de Moeakiola), Tuionukulava, etc.
2. Le même qui fut Tu'i-Kanokupolu. Fusiuliuli de Maofaga donna sans hésitation ces noms jusqu'à Vaeatuihaatakalaua ; puis, il nomma aussi Tuionukulava ; mais d'autres indigènes fournirent les noms qui terminent cette liste.
3. Liste officielle.
4. Mort en 1797.
5. Assassiné en 1799.
6. Renonce en 1809.
7. Mort en 1820.
8. Mort en 1845.
9. Donnée par l'indigène Taufapulotu. Celui-ci supprime trois noms : Vuna, frère de Mataelehaamea, Tuihalafatai, fils de Tupoulahi, et Tupoumoheofo, fille de Maafuotuitoga ; de plus, il fait de Mulikihaamea le successeur de Tukuaho, tandis que, sur la liste officielle, Mulikihaamea est le prédécesseur de Mumui. Il est difficile de savoir quelle est la liste qui est exacte. Tupoumoheofo n'a pas dû régner longtemps, car Mumui mourut le 29 avril 1797, et son fils fut intronisé le 14 juillet suivant. Après tout, il se peut qu'il y ait eu plusieurs Tu'i-Kanokupolu à la fois et que Taufapulotu n'ait donné dans sa liste que ceux qu'il regardait comme légitimes.

III

CALCUL DU TEMPS AUX ILES TOGA.

§ I

CALENDRIER TONGIEN (ANNÉE LUNAIRE).

Ta'u. — Année.
Mahina. — Mois.

1 Liha mui. — Janvier.
2 Vai mu'a. — Février.
3 Vaimui. — Mars.
4 Fakaafumoui. — Avril.
5 Fakaafumate. — Mai.
6 Hiliga Kelekele. — Juin.
7 Hiliga Mea'a. — Juillet.
8 Aoao. — Août.
9 Fu'Ufu'Unekinaga. — Septembre.
10 Uluega. — Octobre.
11 Tanumaga. — Novembre.
12 Liha Mu'a. — Décembre.

§ II

MOMENTS DU JOUR ET DE LA NUIT CHEZ LES ANCIENS TONGIENS.

1 Velega mohe. — Sommeil profond. Vers une heure.
2 Lele ae kaihaa. — Le voleur circule. 2 heures.

3 Ata ae puaka. — Le cochon voit clair. 3 heures.
4 Uua ae moa. Chant du coq. 4 heures, à peu près.
5 Hopo ae fetuuaho. — Lever de l'étoile du matin. Vers 4 heures ou 4 heures et demie.
6 Uua fakaholo ae moa. — Chant continu du coq.
7 Mafoa ae ata. — Le jour commence à poindre. Aurore.
8 Maefuefu ae aho. — Le jour encore trouble.
9 Hegihegi. — Grand matin, aube du jour.
10 Mama ae aho. — Il fait clair.
11 Hopo ae laa. — Lever du soleil.
12 Fagai lupe. — Repas des pigeons. Vers 8 heures du matin.
13 Hoata pogipogi. — Avant midi. Vers 10 ou 11 heures.
14 Hoata malie. — Midi juste.
15 Pale ae laa. — Le soleil commence à s'incliner. Vers 1 heure ou 2 heures du soir.
16 Hoata efiafi. — Après-midi. Vers 2 heures ou 3 heures du soir.
17 Fakaluluga. — Le soleil s'incline vers l'ouest. 3 ou 4 heures du soir.
18 Taitaito ae laa. — Le soleil va tomber.
19 To ae laa. — Chute du soleil.
20 Efiafi pouli. — Le soir obscur, crépuscule.
21 Feifeiiloga ki. — Crépuscule où l'on peut à peine se reconnaître.
22 Femauaki ae pouli. — L'obscurité est complète.
23 Pouli. — Nuit noire.
24 Vaeua po (tuua po). — Milieu de la nuit, minuit.

IV

KO TE HOLOGA HAU O UVEA.

(Liste des rois d'Uvea[1]).

1. Te u aliki nee faahiga kehekehe,
   1450-1600 ape (à peu près).

   1 Ko Tauloko.
   2 Gaasialili.
   3 Havea-Fakahau.
   4-5 Talapili mo Talamohe.
   6 Fakahega.
   7 Siulano.

2. Te faahiga o Takumasiva,
   1600-1660 ape.

   8 Takumasiva.
   9 Pou.
   10-11 (Tuakalau mo Eiki).
   12 (Tuiuvea).
   13 Lilo-Kaivale.

3. Te faahiga o Vehi ika,
   1660-1780 ape.

   14 Vehi ika.
   15 Filisika.
   16 Kafoa-Logologofolau.

1. Iles peuplées par les Tongiens, et nommées Wallis, par les Européens. Je me suis procuré cette liste à l'île Uvea, même, lors de l'annexion de toutes ces îles à la France, en juin 1913.

17 Munigoto.
18 Galu-Atuvaha.
19 Galu-Fanalua.
20–21 Galu-vaivaikava mo Hafoka-Finekata.

4. Te faahiga o Takumasiva (2e fois),
1780-1810 ape.

22 Manuka.
23 Tufele.

5. Te faahiga o Kulitea,
1810-1820 ape.

24 Kulitea.
25-26 Lavekava mo Hiva.

6. Te faahiga o Takumasiva (3e fois).
Dynastie des Lavelua.

27 Muliakaaka.
28 Uhila-mo-afa.
29 Toifale.
30 Muliloto, 1829.
31 Soane-Patita Vaimua, 1829-1830.
32 (Ko Takala), 1830.
Soane-Patita Vaimua (2e fois), 1830-1858.
33 Falakika Seilala, 1858-1869.
34 Amelia Tokagahahau, 1869-1895.
35 Vito Lavelua, 1895-1904.
36 Lusiano Aisake, 1904-1906.
37 Sosefo Mautamakia, 1906-1910.
38 Soane Patita Lavuia, 1910 [1].

1. Lavelua. Ce roi cède les îles Wallis à la France, le 12 juin 1913.

20

V

LISTE DES ANCIENS ROIS DE FUTUNA.

Volitoki ou Veliteki, roi de Tua, vers 1800[1].

Niuliki (parent de Volitoki); roi de Tua (des vainqueurs ou *malo*), en 1838; mort en 1841[2].

Musumusu (parent du précédent, et son héritier présomptif d'après les usages de l'île, lui succède et règne sur un parti, mais seulement pendant quelques mois); mort le 15 janvier 1846.

Filipo Meitala, fils de Niuliki; né en 1826; roi de Tua (des vainqueurs) en 1844; mort

Folitua, roi de Sigave (?)

Vanae, roi de Sigave (des vaincus ou *lava*) en 1838; mort en 1839[3].

Petelo Keletaone (Sam), parvenu; roi de Sigave (des vaincus); règne d'abord sur un parti pendant quelques mois, puis tout seul, de 1842 à 1851, année où il est déposé. Assassiné en 1867[4].

Alefosio Tamole (fils de Vanae), roi de Sigave, en 1851.

1. Célèbre anthropophage. Conquérant de l'île Alofi, dont les 2 000 habitants furent, à l'exception de trois hommes, mangés par les guerriers de ce roi. Ensuite il conquit, à l'île Futuna, le royaume d'Alo. Mais, dans une guerre qu'il eut avec la tribu du royaume de Sigave, il fut vaincu et pris par les chefs de cette tribu, qui le mirent à mort. Ces divers événements se passèrent de 1800 à 1815.

2. Il abolit l'anthropophagie, mais seulement après avoir tué sa mère, dont il avait mangé les yeux et le cœur, puis dépecé le cadavre, pour en envoyer des morceaux aux habitants de chaque vallée de l'île.

3. Des blessures qu'il avait reçues daus un combat contre les gens de Niuliki.

4. Par des Blancs, qui le jetèrent à la mer, tandis qu'il se rendait aux îles Fidji.

en 1862. A un frère nommé Sevelo, qui, selon les règles de l'hérédité, doit lui succéder ; mais, le trouvant trop jeune, ainsi que ses autres frères, pour gouverner ses états, il désigne comme successeur :

Alia Segi, son plus proche parent, après ses frères.

L'île Futuna comptait autrefois 4 000 habitants, mais en 1837, elle n'en avait plus que 800; cependant en 1913, elle en comptait 1 650, dont 550 pour le royaume de Sigave ; deux ans auparavant, la dysenterie avait ravagé la population et il y avait eu 150 morts.

Ludovico, roi de Sigave (depuis 1911 ou 1912), et Palato, roi d'Alo et d'Alofi, régnaient encore en juin 1913, lors de ma venue à l'île Futuna. Ils ne s'entendaient pas, et étaient en guerre, deux ans auparavant. Les principaux chefs de Sigave, après le roi Ludovico, étaient Eufenio et Ligaretto.

VI

CHANTS DE GUERRE DES INDIGÈNES DE L'ILE MARE[1].

§ I

LA CHANSON DE NAKEREMU ET WACHOIMA (CHANT DE DÉFI AVANT LE COMBAT DE PENELO).

Waluba i Wachoïma	Guerrier Wachoïma
Sian o re teno i Guahma	Envoie un messager à Guahma,
Cue i Yeïwene	Destiné à Yeïwene :
« Inu hna kedi nu	« J'ai été battu (vaincu)
Hneï ade si[2] Weba »	Par quelques Si[2] Weba. »
Waluba i Yeïwene	Guerrier Yeïwene
Uchi lo re eate	Mobilise son armée.
Wala lui i Koburu	On arrive à Koburu.

1. Une des îles de l'archipel Loyauté. Celui-ci dépend de la Nouvelle-Calédonie, et est, par conséquent, situé en Mélanésie; mais sa population est composée de métis de Mélanésiens et de Polynésiens. Les Mélanésiens sont les premiers possesseurs du pays; on croit qu'ils sont venus de la Nouvelle-Calédonie, mais on ne sait pas à quelle époque. Quant aux Polynésiens, ils sont arrivés des îles Uvea (Wallis), il y a 150 ou 200 ans; leur émigration serait due à une guerre malheureuse.

Autrefois les guerres étaient très fréquentes dans l'archipel Loyauté, et elles n'ont pas encore tout à fait disparu aujourd'hui; les indigènes sont des gens orgueilleux, querelleurs et vindicatifs. Lors de mon passage dans ces îles (juin 1913), les rapports commençaient de nouveau à se tendre entre deux chefs de l'île Lifu.

Il est à remarquer que la langue des gens de l'archipel Loyauté diffère sensiblement de celle des naturels des îles Uvea (Wallis) et des divers dialectes des insulaires de la Nouvelle-Calédonie. Dans cette langue, l'*e* se prononce *é*, l'*u*, *ou*, le *g*, *ng* (on met l'*n* devant le *g* quand on écrit); de plus, le *J* se dit *Dj*, le *c*, *tch*; ainsi Jomoe se dira Djomoe, Icaene, Itchaene, etc.

2. Le préfixe *si* devant un nom propre désigne une tribu.

Adodojeu lo	On fait le cercle (pour la harangue).
Loeren Jomoe	Jeune garçon Jomoe,
Ngeni l'omere gie	Présente cette hache,
Ngeni du Icaene	Présente-la à Icaene,
Hue lo me thedi lo	Viens et enlève-la de force.
Eko hna thidi lu.	Or, il ne bouge, et baisse la tête.
Omei Si Gurewoce	Les Si Gurewoce
Hna ala di irue	Ont aimé à faire la guerre,
Co irue i Webeche	Faire la guerre à Webeche.
Co ridi Wasukia	Ils ont battu Wasukia.
Waluba i Wamejo	Guerrier Wamejo
Wala etha ne nubone	S'avance pour un combat singulier,
Etha lo ne Jalo	Se mesurer avec Jalo,
Etha ne la me tiri	Se mesurer avec qui : un lâche ;
Etha ne la me theriwoce	Se mesurer avec qui : il a pris la fuite.
Waluba i Nakeremu	Guerrier Nakeremu
Wala etha ne nubone	S'avance pour un combat singulier,
Etha ne Menyonyo	Se mesurer avec Menyonyo,
Etha ne la me tiri	Se mesurer avec qui : un lâche ;
Etha ne la me theriwoce	Se mesurer avec qui : il a pris la fuite.
Waluba i Pita	Guerrier Pita
Wala etha ne nubone	S'avance pour un combat singulier,
Etha lo ne Kuane	Se mesurer avec Kuane,
Etha ne la me tiri	Se mesurer avec qui : un lâche ;
Etha ne la me theriwoce	Se mesurer avec qui : il a pris la fuite.

Waluba i Jomea	Guerrier Jomea
Wala.....	S'avance.....
Etha lo ne Goreresice	Se mesurer avec Goreresice,
Etha.....	Se mesurer.....
Etha.....	Se mesurer.....
Waluba i Manungoene	Guerrier Manungoene
Wala.....	S'avance.....
Etha lo ne Elali	Se mesurer avec Elali,
Etha...,.	Se mesurer.....
Etha.....	Se mesurer.....
Waluba i Kire	Guerrier Kire
Wala.....	S'avance.....
Etha lo ne Adaïe	Se mesurer avec Adaïe,
Etha.....	Se mesurer.....
Etha.....	Se mesurer.....

(*Et ainsi de suite, en nommant successivement chaque guerrier et son adversaire provoqué; ainsi :*)

Waluba i Watha	Guerrier Watha
. . . .	. . . .
Etha lo ne Wadra	Se mesurer avec Wadra,
. . . .	. . . . . , , ...
. . . .	. . . .
Waluba i Tubesego	Guerrier Tubesego
. . . .	. . . .
Etha lo ne Wakawe	Se mesurer avec Wakawe,
. . . .	. . . .
. . . .	. . . .
Thot i Laeni	Le gars Laeni
Wala etha ne nubone	S'avance pour un combat singulier,

Etha lo ne Teulumane	Se mesurer avec Teulumane,
Etha ne la me tiri	Se mesurer avec qui : un lâche ;
Rewe re rue tadane	Qui a deux faces.
Thot i Maene	Le gars Maene
. . . .	. . . .
Etha lo ne Wapunema	Se mesurer avec Wapunema,
. . . .	. . . .
. . . .	. . . .
Thot i Aunone	Le gars Aunone
. . . .	. . . .
Etha lo ne Jomoe	Se mesurer avec Jomoe,
. . . .	. . . .
. . . .	. . . .
Thot i Nanize	Le gars Nanize
. . . .	. . . .
Etha lo ne Nabia	Se mesurer avec Nabia
. . . .	. . . .
. . . .	. . . .
Thot i Paud	Le gars Paud
. . . .	. . . .
Etha lo ne Wabeko	Se mesurer avec Wabeko ;
Rewe re rue tadan	Mais il a deux faces :
Watheriwoce inu	C'est moi qui l'ai mis en fuite.

(*La chanson se termine par une déclaration de Wachoima :*)

Gurawa i Penelo	Le terrain de Penelo?
Omei si Gurewoce	Les Si Gurewoce
Ci ha ke menengone	Perdent leur temps à vouloir y demeurer.
Gurawa go kulu	C'est bien mon terrain à moi !

§ II

LA CHANSON DU PETIT-CHEF HAELE (CHANT DE VICTOIRE APRÈS LE COMBAT ET LE SAC DE MEDU ET DE PENELO).

Re tei Jewine	Les fils de Jewine
Co pene si Gurewoce	Feront à la mode des Si Gurewoce.
Waluba ko i Lale	Guerrier Lale
Sian o re teno	Envoie un messager.
Pina i Tawaïned	Il arrive à Tawaïned
Yu lu sei Wanakami	Droit chez Wanakami :
« Inu co se o re Hodace[1] »	« Je viens te dire le Hodace[1]. »
Luba i Wanakami	Le guerrier Wanakami,
Uchil ome re eate	De mobiliser son armée.
Wala lu i Eni	Il arrive à Eni.
Ci adodojeu lo	(Les troupes) Se rangent en cercle (pour la harangue)
Ine ko wathebe	Grand comme (l'orifice) d'un précipice.
Hadi ko re hue	Mais voici venir du monde :
Hue i si Guahma	Ce sont les Si Guahma,
Co cue o re Hodace	Qui veulent retenir le Hodace.
Hodace co hue ko	Le Hodace ira son chemin.
Waluba ko i Lale	Guerrier Lale
Ci theu eate bote	Distribue les rôles :

1. Le Hodatché est un poisson très vilain qui se tient au fond de l'eau et ressemble, disent les indigènes, à un caillou. Si l'on vient à mettre le pied dessus, il fait une piqûre qui cause de terribles douleurs et peut amener la mort. — Ne serait-ce pas *le crapaud de mer* ?

Nubo ca Wanakami	Toi Wanakami,
La ni nubo la Eni	Prends le sentier d'Eni;
Ka inu la Awi	Moi je passerai par Awi.
Pujabote i Ure	L'attaque est à Ure.
Ko : gu re kei Jalo	Mot de Jalo :
Ko « sere aroini lo »	Alignons-nous.
Hnene lu hadu rod	On se met en garde (en raccourcissant sa taille).
Weze lu o re Hodace	On met le pied sur le Hodace.
Si ce po ti lo	Il se sauve en poussant un cri de détresse.
Yoi Kamane	Voici Kamane,
Dechi lu o re cace	Il brandit sa lance,
Hnene lu hadu rod	Il raccourcit sa taille,
Weze lu o re Hodace	Il marche sur le Hodace :
Deko hna eawa	Il (n'a pas le temps de) faire ses adieux.
Waluba i Wabeko	Guerrier Wabeko
Kadewe lu o re yexe	Crache sur son casse-tête,
Hnene lu hadu rode	Il raccourcit sa taille,
Weze lu o re Hodace	Il marche sur le Hodace :
Deko hna eawa	Pas d'adieux (il est mort).
Waluba i Kiñane	Guerrier Kiñane
Kadewe lu dinice	Crache sur son casse-tête,
Hnene lu hadu rode	Se raccourcit,
Weze lu o re Hodace	Marche sur le Hodace :
Deko hna eawa	Sans adieux (il est mort).
Waluba i Jalo	Guerrier Jalo
Hna me caacone	Est couvert de coups de lance.
Waluba i Waya	Guerrier Waya
Kadewe lu o re gie	Crache sur sa hache,
Hnene lu hadu rode	Se raccourcit,

Weze lu o re Hodace	Marche sur le Hodace :
Deko hna eawa	Sans adieux (il meurt).
Waluba i Saïwene	Guerrier Saïwene
Co cue lu o re Hodace	Veut encore arrêter le Hodace ;
Luba ko : i Lale :	Guerrier Lale de dire :
Hodace co hue ko	Le Hodace ira son chemin.
Wala i hnatherebote	On arrive à la sortie (du bois) ;
Thaeti lu omelei	On y passe la nuit.
Thot Guanacore	Jeune Guanacore
Hna nide la lakidi	Est accouru sur le soir ;
Wala i hnatherebote	Arrivé à la sortie (du bois),
Weze lu o re Hodace	Marche sur le Hodace :
Si ce wakidra ti lo	Se sauve blessé, en boitant,
Cara i Taora	Va tomber à Taora.
Hodace co hue ko	Le Hodace ira son chemin.
Ci adodojeu lo	On fait le cercle (pour la harangue).
Ci bungi si Guama	On attend les Si Guama
Co san o re Hodace	Qui viennent rejoindre le Hodace.
Waluba i Lale :	Guerrier Lale :
Ci co ile ko re eate?	Où allons-nous porter la guerre?
Cedi kei Wanakami	Wanakami répond :
Co kedi o Penelo	Il faut s'emparer de Penelo,
Co ule o re coco	Il faut aller voir le coq,
Ma gu re kei Kuane :	(Car) Voici le mot de Kuane :
Wabete i Nengone	(Dans) La petite île de Mare,
So ire thena-titewe	Il n'y a que des poules,
Inu so ko re coco	Moi je suis le seul coq.
Waluba i Wajei	Et guerrier Wajei :
Co ethewe komelei	C'est cela à nous deux.

Pina lu i Penelo	On arrive à Penelo,
Co ule o re coco	Pour voir le coq.
Weli gu-re-menide	Il marche sur les lianes de la brousse (c'est-à-dire il s'est échappé).
Ile me ko: ho! ha[1]!	Et alors on crie: ho! ha[1]!

1. Ho! ha! est le cri que poussent les indigènes contre *la buse*, quand elle plane au-dessus des cases et menace la volaille.

FIN

APPENDICE

TEXTES PAUMOTOUS

E parau faa tara no na otia ia amotu i akega e otahara.

Kovau ko huri papa i tukituki ai te papa i gatorotoro miu roa ite fare tuagiagi te ahu o manaia egoio itu a itapare hurehu kita pare kite uma ga uaua rere amanu mau o fa te upoko pahua i fare gatete pahogo itua i fare fare matagi te tagata hege pai kahura ikai naoana te romai no horaga tapairu tukau atu nau kitaku kaiga te i to putua te una i toputere te i tai huri papa po hatu rimu rimu kua tu te rogo ite reiga kua tu manava ite hapune kamae va keruga i kahoreva po uhi garu te tui horokumu te hoere orau o vini tau haga honu roa kateka tapare ki uta i papauri ga gie tau haga kirimua na ro to kore kore reka e porou hagaia no na rua hine tire na me aroa i tikauri hoa tuhera i o pana kuriri te manu te re te re keruga i taku nu ku tahoratia kua hiri kote kohu keruga i kiki ha ragai kua horo taka raro te te ri io tama tairi te po kara e tu pea mai ai te ika o teria rega kariuri miaga taraga turua tahara hara paki tamariki ate toa.

E parau orero na te terata ia na goio tua rehu.

Kovau kona goio tuarehu ere hu ana iruga ite ata maovake te re togoio e te re kite titi papaua e taea te tairiri e ta ea te taitea e muri aroha ia ruahine e potiki e tau ana irugaite gagie tupapa i gagie roa e papa ua i ruaga ite papa gahu e hiri huri aua i raga i maugaroa ruru uea i ruga ite fara pago ite koko ga ia ui ra e rarapa ra e vara

maiia hoaia fatitiri takataka e papa ito ua fare tuvaru te peke ra ite ata rumaruma ho ro hia ete huahua pikimauga tauru hua ahina teanuanua ovau kogoio te tura te takara irugaite papa a ha tea ite nu ku rehia putaka ia takero takero e hi paake tupou haroa e mau tupa ia ito mara vahi tupuake iko nei e tau rekareka e matua mate mate faifai.

E FAA TARA NO TEAVA I HAO.

Kaki horoga pukupuku ite faka hiehie fare fare te manava o tiaki pau pau taku aho marere taku roi mata kite huhi garo he ro he kite pokigagaru fakaea te i tioe numi numi te kare ite huriga koko koko te ahekui peva kopu kokina te i pugaere ne ki ga hakauka te i terua o te kava hiki hiki nahakarare paeau e aitu maroto tuaregarega e mea oho mai pahokoe ite vaka ro matia e manu e peke eruga nei kotaha mapeke.

E PARAU FAA TARA NO TEKOPU HEIARIKI.

Tupuake te henua tupuake Havaiki katupu te vai karoa tevai katu pu ko vaireia kovai reia tavake roa iapahere tevai ho pu kou hoki te ie no ku no te ko pu hei ariki, e ho pu ana ikonei e oioi ana ikonei ro pu ro pu ana i konei tahitahi ana i konei horo horoi ana i konei.

Kovai rei a kovai karataruaku taua te po taua teao taua tehetu taua te marama e taua e hetau a hetau a.

E teiu a te atu a mate tagata ifa nau ai kapo tuariki tuai ma ovake e he to kerau heto keraui to kerau te matagi kavihi vihi pua kina penenekia te aro ha o te tama e kore pahaeroaka, e rakau te tae ake e toa eara ara mai.

E toa e ara e toa eara kahitoa te toa katavahi te toa e taiuri e tai tea kaparai teru arai eku poru.

Kaparai te rua rai kuporu nauia peia taia ho rahio taia horahiu kuru kuru a kite faga tuamea taviria te ko faga kakea te mo roa i hiti.

Kakea te niu roa ihiti kakea ra hakia ra koiara tiria ra tutu ria taura kina kite ra tagata kahiria kahiria tagata ia kana pea kanapea kena pea ra kite miro mahau nuku keraga kite kaha matarau e taviriviri e tavaravara parapa ra mua kia mua kitaua kuhenua kati kanana o matarua ki hava iki.

Kati kanauao mataru a ki havaiki kerara kai tahuga togo hiti mata nui taki taki ataraga tua kia kakea imauri rere rere; tuakoa kaea imauri o ra.

Tua kia kakea emauri rere rere tiria kiruga i ko ro marauri e ariki po to fakarakahia ko tamamo tu mai ko e ta hi ru pe rupe rere.

Katika ra koe tahi rupe rupe rere te rupe te na ite haga haga heru pe taua uri e ru pe tau a tea ko varoa te hiku maro ko toko to kai tagata ko moko pu na ia te ra tunuku.

Ko mo ko puna ia te ra tunukia ko naka te i raro kovahitu ko manahu ne tapu hoe te fare ariki karu ru a raua tarau kau ro ka e i tarau tamaki.

Karu ru arau a tarau kau ra ka he i tarau tamaki faganui fagaiti faga titahi po tu po tu ko no ho ragaia ega toa ega maori ega tau reka reka e hua.

Faa tara no Huiroro.

Karo ha mea ko te vahine Huiro ro te ho ro maira ireiga ia ra nuanua ia ra Mapuhia gaegae te manava ireia e gaegae te manava ireia gaegae te manava ireia fakaea kiruga ito hiaga kirikiri te tagi o te to rea karakara vau te tagi ate tai tere te re te tagi a te kitoa kaharatau te tagi ateki toa e e uira e rarapa hoaia fatitiri takataka e gaho ro ite ragi koua tagata i pataiai te ratunuku huiro ro te vahine inoho iai te peka o te marae kaharara te nui roa ihiti kaharara te nui roai hiti ko puna te keifara katako to tautu te raurau a ra e moe rere ite mate rere ite mate te piki a te upoko fau hia kite ka hukura tane hitiki ave ave o te ra kiafaka taka hia kitua o havaitu kapue hu te kura iheuua kura e karo ha mea ko hava iki tina karo hamea ko havaiki nei te taia henua kura ko henua kura nei te taia kihava iki ko te maka ve kave ko te fanau nui a puna araka mao mao keru ru hia toi te pu kakaho kefaka ho ro hia kite vaka nu e tane aoae karo ha mea kahava iki tina.

Parau faataa raa no Makemo iui i te arii vahine ra ia Mahia.

Atupu te henua kapu ahutea kapita tepito Makemo.

Faataa raa no Mahia.

Mahia ariki nei ra te tumu e no raro roa mai Havaiki ra te tumue ko Mahia ariki nei ra te tumue fakatupua ko mahia ki raro inana henua henua henua henua kireirera mau temau kiraro teni teteni teni kiruga Mahia Mahia Mahia kitetahuaroroariki atupu te henua kanane teone teone toro kiraro te papa takina tetumu o te henua amaraga tetumu ki havaiki tupu amaraga te tumu ki Havaiki e tupu tetai teparitua te henua ehu-ehu tepariaro Mahia kitetahuaroroariki henua tupu kiteara no Mahia Mahia kitefakamautumu

Tehoroa raa o Mahia ia Makemo i roto te rima o Vahua.

Na te keka tu i te keka rikiriki kahaere kitua i mamahuairagi kimi ruru haga topa kitematagi raua kino Mahia kiteta huaroro ariki Mahia kitefakamautumu titimauhia tirikopikohia kehoakena vau kiakoe ia Makemo roahua kitetahueroa.

Matehua motunoa mihamiha ua hiti.

Mahana eupoko atua tehetu matemarama tetauma matemarama fakahopu akutama kitevai anuanu tokiri matevai tuahenua rire matetoki kakati tokiri aue.

E pehe no Virimoko Taramoko afai inia ia Hirimaki eteioa fare.

Virimoko taramoko akatu kitetara hiuinari ariki na tamariki hakuti katomo kiroto taioeoe, taioeoe rereakura katu taku fare kaioeoe.

E pehe no te fare a Vahua e tana fata moera vau e kiroto i taku fare atuputanu tura takufata roria tefata tapu maiana tupuna eroria e tura takufatarori.

Afai inia i te tahua rahi Vaimoho eteioa fata atoa.

Moeravau kiroto itakufare atuputanu kamahora taku tahua ko vaimoho ariki tetautara iraro kotauroria katitau tararua katahuna kiteumu rauroto ka koteahi katu taku fata rori.

Afai inia i te tahua rahi ia Vaimoho e te keka eteioa fare atoa.

Hirinaki te henua Vaimoho te tahua o turori te keka e keka haerega no ratou kiroto ito ratou fare amui o takatakamoa runaga o te tini mate mano ohuri aratou katoga kiroto ite apu oto ratou metua vahine Varuarii Vaimoho.

Afai inia i te tahua Turia.

O vau te fatu kovahua katika kamahora taku tapua tetahua turia kuatagi tepahu kiruga takunuku ia Maruata reirea tagi mai rutua ua tagi aue tetika Makemo roahua.

Afai i te puta i tai e te papa e te kahora.

O vau te fatu ko Vahua te papa i tai nei e papatagitagi te puta i tai nei e utuhia kitepuna haumea kefaohia to kopu taratara te horo maganuku te horo magaragi koi taku vanaga koi taku korero koimatiketike koi matarau koi togatau koi tomaha teuho hutiarau hutiarau tekahora.

Afai inia i te uapu no Reivavau.

Auraka koe eigugu auraka koe eirere auraka koe eimakoihara eitopahiatu tekura eitopa i reivavau tekura ia hagahaga hiamai eifau tagata nou taku Tagaroa metua etenaroa tekura anoho noreiravavau.

Te piti o te kura o Reivavau.

Hekeiho rogonui maiteragi mai hekeiho kiraro te metua terave torima kapakapa tekura kivaiari atuturu tekura kitenapoho kura fanau nate fatu kitau tararua kiruga tehautu hi ti ki kaua amau ekura anoho noreira vau.

Tetoru o te kura o Reivavau.

Tekura o te heipo etia ite heiao o te heiao etia ite heipo atinai tehia atinai tekoa atinai teramoa atinai teraroto atinai tehuha papaki atinai temaro takiri atinai ekura a noho anoho noreiravau.

Temaha o te kura o Reivavau.

Tuana tekura kitehakono oteragi fanau ekura morere ia matutuku tekura eimagagana tekura ei hirinaki tepu matehoata ekura anoho no Reivavau.

Afai i te miti i tua mai i Tokiri.

Ua tagi temiti tokiri tokerau tematagi ua poro mamaga fakirere turagakaho pouake kiuta tenarua i matititauatearahoa piupiu te mata vahua ariki.

Matiti kura o matiti rei o matiti taketake tena maro.

Kiraro ianarua aheke au kiraro tumureva auai takutino kiruga ragititi avai taku tama kiteheiau kahaere au kitepo.

Afai i roto i te ava ia Rikitamiro.

Ariki tamiro kiteau natonato tagitagi pouheva tohatoha pekahikura huihui tetahega tagitagi tagivavaro katagi tepoko gati Mahia

kefakauta hia kiruga paunu kekapokapo taku vaimata kia horuhoru taku manama kia tuviri aku vaevae kato katanu katopa teigoa i taku totoe o mapuato.

Afai inia ia Paruru.

Mapuato kite toto tahetahe hurihaganuku tiria kiruga paru tagitotoro heipo kiroto tekoriga pufakaoma riuriu takuaro koputu tauaho tematea temetua.

Afai i Mihoro i tai.

Mihoro kitevai kapu kapu tahetahe taku vaimata fariu taku aro kite aunato uaia takutino kiraro ruamago.

Afai ite pae ite tau ruga ite miti i parau hia ra e Viviri.

Hotuhotu te miti viviri makomako fatu maiana paha koe kiakatu vau kiuta tetarava mai nei tetika ote paehuariki tetarava mai nei tukipapa tetoro mai nei tekotika itoroamuna ei fakautahia kiruga taugarava teruporupo mainei tetika o te henua kemahina mainei teone i maruoha kehitikia maira te pape hanihani kehipa hiatu tetika taku tahua nukuhaumaroroiatea kepakaraha mai nei tetika maramarama raiatea kefatomo hiatura kiroto hanikuru kia to toio hiatu to vaka ia tutehenua hanikuru tehenua hanikuru nei ra teuta kiahoro kitai ote moana orumaki te puta.

No teioa o te puta orumaki.

Orumaki neira teitai ia popou atu vau i roto i vaihoa tetika mai nei teporo teanaipua teharuru mai nei torupo okaoka pugaharuru harurutupu haruru ai kiroto Tapuhoe o te tini mate mano tehenei mai nei tetika o te vega ua hakoroga tetika tahutiraurau kokoia tetika o te henua o tivaka o tivaka nei ra e tagata ekimihaga tupuna no tana tuauki teraharaha maï nei tetika o teneke konekeneke haga no henua tupu kiteara no Mahia Mahia kite fakamautumu.

Afai i tua mai i te henua epita i vaha i te fenua ra o kere.

Mateketetu mateketetai katukatu na tamariki kiuta fakatagiarupe horahora mai nei tetahau neketao motu te motu motu notekeka i karahuti pitate pita pita ki vaho hopu te hopue hopu kitai katu te katu katu kiuta io kere.

Afai i roto i te henua Tivaka.

Ua tika tehuru taku fare kiroto tivaka poufaremakiteragi katokato te fatu ote ragimaeva kohaka tuturi teturi ote tupuna turagatepo.

Haere na te roa o Makemo.

Hikihiki mamaga vahua nate keka i patitika pahagahaga tetika makemo aue takunuku i fakaroa hia i te tai atoga e umuumu ko mahia mahia nui o mahia ragi Mahia haamau kiraro ia henuatupu kiteara no Mahia Mahia kitefakamautumu.

Parau faataa ra no te miti i kereti ki o tei parau hia ra terautahi maraa amu te matai.

Guruguru kote tautahi kitua tahata raro tahata ruga horotehoro kitua takutaga mumuhu mumuhu mumuhu kitai oioi tetohe tematagi turika kitua teuto kerekere oirepanui oirepatai oitukaro oimataka oiteutuga koi tetako koi ragifao oihunagaia o te kura kihomai tetahi matagi mataku tupuna na Mapuariki tapauta tepatai koitefatu moana koia hina tutahora.

Eatua riritehara eanuanuaroroa eanuanua potopoto etaihuna etaipava etaifaoa etapu tehara oia hina tutahora.

Taharuru nei tematagi koitiroa koitenuku taumaro kehipahiatura ekoe tetika Makemo kua torikiriki kuatogahegahe hopuiaiho e koe teroto iti teutuga uaupo ko ahonui tetika napahere nukumauatua kitefakaheva tamariki oruro i te fakaputugakare vinivini tetagi ote makohe ruperupe tetagi otetorea teretere tetagi ote kuriri kopu matagi maoake gahegahe tearoha itoku kaiga e Makemo roahua itetahuaeroa.

Parau faatara no Makemo.

Makemoroahia kitai tugata patieraina kitai varevare eaha ra Makemo e vaihora Makemo ei tumu ra Makemo ei fakatikaoge no te vaka tere te kaiga fakatere ia taputere hia toia takuaro fariu tekeka i runaga o te tini o te mano rotu taku aro kiroto i taku vai hopuhopuarua katagi temuhu iripoi maoake tematagi gahegahe kiritia takuragi huakia kiruga i tukehogihogi kapupuni kiroto i pagehava turakia kiroto i tematagi ruapuni fakaeke kiruga ia teragitapukore teie tahua matamariki e tapuroia takukeka kotuoi teruahine e tapu turuturu tugata taranakiaha tugata kiamoe kiaora tugata kitahito oteragi tugata tugata ia tugata e tapu ai tagitotoro oi tepanohoi koifakauta kefakauta hia mai komatiti taua itearohoa oioi tetohe o matiti fakautahia te panohoi kitai tahoruhoru tematira toko-

garagi kitoe rogoteahua ketaurakia kitera emaroro ketu tekaiaha katuteragi kafanakenake tematagi nei ra e farara i te uru materaki koputu tevaga i hekeua eara teitekorero tuoiana teruahine etagi ana tevana eta kapena tehani a te tane eara nikoniko teitepo etokotupua tei tearo parikitamiro kite fakahiehie kina vahine putagirua etu itearaiga pekahikura kiteara tapapa puehuehu kitetai a temoana tihea kitemata kapua kaviviria kiruga i te tahega kaukau tua kaukau aro koi pougohe koi tirapa koi hanikuru koi hanihani koi maruafa koi taugarava koi tukipapa koi tepaehu koi turupeau koi natogiui ruahine tagata kore kohiti kiterautahi totapu kitenuku gavarivari Makemo kitenuku tauroa teharuru nei tematagi koituniga koi tiroa koi tenuku taumaro kehipa hiatura ekoe tetika ote pohue kua torikiriki kua togahegahe kehopu kia ihora e koe teroto iti e koteutuga pokoahonu tetika onapahere nukumauatua kite fakaheva tamariki oruro i te fakaputugai kai vinivini tetagi o te makoi ruperupe tetagi o te torea teretere tetagi o te kuriri kotokoto tetagi o te umepeke riroriro te tagi o tekenahio kafarara matagi e maoake gahegahe tearofa o toku kaiga e Makemo roahua kitenuku taurua.

Parau Varoa no paite

Varoakaipani, *kaefa.* Nukuterauta, *vahine.*

Fanauga.

Tepumatehoata.

Tepumatehoata, *vahine.* Tiaveariki, *kaefa.*

Fanauga.

Tehiga. Teraveroariki.

Tehiga, *kaefa.* Rerekue, *vahine.*

Fanauga.

Varoatikaroa. O te ariki no Takume.
Maruake (nau maehaa).

Varoatikaroa, *kaefa.* Marere, *vahine.*

Fanauga.

Marohaniao.
Karere atua.

Marohaniao, *vahine*. Takotoko, *kaefa*.

Fanauga.

Varoatuagaia.

Varoatuagaia, *kaefa*. Moetekanuko, *vahine*.

O Varoa e ariki e maha ohipa tana i rave
1 maka. 2 fato. 3 turakau.
4 fana.
Tetahua o Tagatiki teie tana parau faatara.

Karofa mea e te tika o te puta maru tupuraga ia ote one uri mate onetea tupenu materoroi farara matagi e maoake gahegahe matagi e fakarua rotu tetika oahurei koutu fakatoro kitai o te moana koteruruga koteahega kofarepapa kohurehure terau opahenua kuata kapipita raufara tetika oporoa farefare matagi takutahua kiahi pahiatura eaku te tika o tagatiki ote runagaia o te tini na te mano tapuhoe tautua kireira tapuhoe tauaro kireira manahune kireira o marama kireira tumu repo kireira ahitu tautua kireira ahitu tauaro kireira tei kapua e raraha maoake tearofa otoku kaiga e horo karofamea kote puka maru tehenua hokia ragaia o te tagata.

Parau no tehei fara kura.

Ehei ehei eapateapa tua farakura koi tehei fatufatu koi tehei fatugare kakoi tepua kakai ua ehei no tai marorogi na tikura na mareikura ekimihaga etagihaga moana e tagi aue kitaku tama tehaerea puru togi puru gagua timai moe fakariki moe farekiputio hopu kitemoana tagaroaro koia pahua tehuru o tehei koia i fatia tehuru o te garu rinoa e fare tatua e fare mauri eara kiakukuri tehei kiakakara tehei ara turino ara ora ara patiu ara maire ara farakura etutamahine e rua vahine kite fakakau epu emeto kaka maiva teie te kori epua epua emetoeru eoieoi tetumu no te kofai fatia mai mate rauhere tetaki tetakufa kaofati kahei tehei maire temau fatu no te hei 1 roragi 2 tikura 3 mareikura 4 mataigo vahine i fatua tehei kura a tane kiruga ia hupoa.

Faatara no Hikueru.

Fakataratara tu vau teigoa i taku henua tiveru roa kitemoko Hikueru kite vai garegare kaheke tomaro kiruga vairotoariki hohora tomaro kiruga tapare mohina pikipiki tomaro kiruga papareva topaturi kimatahina maumauariki ra e tumukiva teariki tumukiva teariki etata kiana i tana maro marotukahu enoho ana ite vai kapukapu kaririu mai tetama iaku roto eroturotu ana e fakatagi ana i tana vagana matekorero efakatagitagi ana itana rutu e to kerekere ana i tana tokere tipi tahitahi neira hauteruru taku moe kanana kitepo mahara taku hinagaro mauraura makarokaro atuake aunei ko tumukiva eariki kiruga itaku one taku kaiga ko tiveru roa fariuriu taku aro ki tokerau ki toga nui ki toga arofa i toku kaigae ko tiveru farara te matagi kitemanavai kua torikiriki tetika vairotoariki mapunapuna kotai puehu kotureture no taihoa farara te matagi nei kote manavai nui farara kite tapuharoa tatara paika na tumukiva tagitagi te manu nei ko te torea e katana i tona ariki teretere temanu nei kote kuriri e kuriri horouta e kuriri horo tai eruperupeana i tona ariki fariu taku aro katoraga hana hana arofa itoku koutu e okerekere okerekere i te tai rapanui amaheuheu tetika opapaheuea opapaheuea kitefakamoe haga ariki kotiretire na vahine kareu tumutumu roroa patore kiteau eripo te vai koromea kitevai hohora mataitupu kitevai turehurehu amoe araimata turoko temoko vairaga ketekete haru i te toi a tiveru poutupu i hapai ai mauru ehapakeke i te tai torikiriki kapau manava inia ruahinehine pipi otanu teuhi papareva tahua manu i te runagatini terunaga o te mano tiriri tamariki kiruga i hirinakinaki kitetumu o maruofa hikihiki i te tahua i tararua takanakana te matagi.

Parau no te huare.

Tufatufa mate huare amiti mate korero enoho ana taku huare i te faiti i te apiapia ite noti mate nota ehuare ragaoro ei faukupu eifau vanaga ei fau korero ei fau korero etufa ta te huare enape ta te arero egaugau ta te areore e fakamoe ta te kopu efanatu hokira

taku huare nei kitehio kite koa mate takiri mate fafati na Tamariki kotagi ereere i te tapo o te tai tena namatua riro atuna ie viviragi fakauta hia kitevaka uo kitevaka anae kavea kitoga tera kihetuo kehekeruma kiarauta kiaratai kote pu naruga kotepu nararo akiukiu anaunau tehenua iraro ekore enao aiho kiraro i te fatu kakioa teo arumai i te puta anoho mai ite ata kote muri mahakaipo kote taketake ahuakai kotaiuri kotaitea kotai arohia arohia imatagi tuveroverouri tuverovero tea kotera kaheke kiaro matietie taukupu materoroi pekoai ariki e gagana pekoai ariki e gagana tokorua hokira ariki e haere iruga nei o fatitiri takataka komaru kiaoa konoa makai tagata tokorua hakia ariki e tu i te ata kotufakapuia koteganahau kote mairihau o rogo koteragi heigagano keraro na ifatu taihenui kote vaka no rogo punua i rarago kefakatere keha i tana vaka kiteragi fakatutira tane kimatagi tefaogo o tane kefauhia ra tekiato imua e kiato no rogo erima tona kaha katikau e kanape kamau ketukia kenapea kote vaka kefauhia ra te kiato i roto e kiato henua matona kaha kati kaue kanape kamau ketukia kenapea kote vaka kefauhia ra te kiato imuri e kiato matagi matona kaha kati kaue kanapea kamau ketukia enapea ko tevaka kefauhia ra tekiato fakaoti ekiato tagaroa matona kaha kati kaue kanape kamau ketukia kenapea kote vaka ko te vaka tena iakeai tehirihiri kote vaka tena iakai te mutamuta kote vaka tena.

E faataa no Vearoa na Farepa[1].

Farepa te vahine kokotutapu eatua konenei gariki fanau takuka hirirau te vahine motuku kiroto i Farepa te vahine tukau e kiroto i hopu hopuariki.

E reko no te faataa haga i te kopape ki roto i te ava[2].

Kaki horoga pukupuku kite fakahiehie farefare te manava o tiaki

1. Chant de Vearoa pour Farepa (en vieux dialecte paumotou des indigènes de l'île Hao).

2. Légende sur le courant de la passe d'Hao, par les naturels de cette île : c'est à peu près la même légende que celle qui est à la p. 324 et qui est due aux naturels de l'île Makemo.

paupau taku aho marere taku roi mata kitehutiga roherohe kitepokigagaru fakaea tei tioe numinumi te kare ite huruga kokoteahiku peva kopukoki na tei pugaere nekigahaka ukatei terua o tekava hiki hiki na haka rare paeau e aitu maroto tuaregarega e mea ohopaha koe i vaka rogo matika te manu e peke i ruga nei e kotahoumapeke.

E parau faataa raa no teava i te tau ruga.

Tetaioapatahi tetika ohuakeri ua tau ragai kua horo komakoma kua tagi terutu irapetako ua tahe avai kovau ko marere te faunui e taka i ruga i taia ra mapuhia viri a takumaro kiroto i te tahua heruheru taku poro kiroto i tarahu reporepo ua tere taku okakero toi taiapu tai tai arohia koukou kiroto i poufaka riki e taka i taka i ruga i tapu tapu anini horahora te moe i tapare kiroto i nioro e matagi te puakino kiroroto i farefare matagi ua toriki riki te tika o huakeri kovau ko marere te faunui i faao ai taku nei kura.

E parau faataa raa no te tau raro teava.

Ohukino ite manava kino hogiterere taku haiga toa tehapune tipuku hagaia no taku ikanui tahito koariki hikitagaia no na matua page turi oihagaia no taku kahirirau e na marohigoi kiroto i negonego pekahaga virihaa topahaga kiroto i ovao tika hatu vau kiruga i te vai vaitapu nei koteruana i teoka taku makui.

E parau faataa raa no Toputere.

Tukau atu vau kitaku kaiga tei toputua teu nai toputere tei tai huripapa pohatu rimu rimu kuatu terogoi tereiga kua tu mananai te hapune kamaeva kiruai kahoreva.

E parau faataa raa no Maruata.

Katara katara ite ahu toko hamau tei ninikau horoa tea vanaga heketini ua hekeheke ite ahuanaga maimua ite ahuanaga kakotia te pito tagihia katanu kiroto i maruata kua porourou tamariki teahega.

E PARAU FAATENI NA TEMARAMA.

Fakataka hake koe kia hipatu vau mahina teonei popo mahi nano kua takate marama kua taka te kuku o te vahine puai e rua kiroto i aturona.

E PARAU FAATAA RAA NO TEKOPUHEIARIKI.

Taua tupua te henua tupu ake Hayaiki katupu te vai ka roa te vai katupu kovaireia vaireia tavake roa ia pahere evai hopukau hokiteia noku no tekopuheiariki e hopu ana i konei oi oi anaikonei tahitahi anai i konei ropuropu ana i konei horoihoroi ana i konei kovaireia kovaikaratamaku tauate po taua te ao taua tehetu taua temarama taua taua tau taua teatua ma te tagata fauai kapotuariki e tu ai maovake etokerau e tokerau tokerau tematagi kavihi vihi pua kina penenekia te aroha o te tama e eore pae roa ka era kau tetaeake toa eara aramai e toa eara ahitoa tetoa atavahi te toa taiuri taitea kapara kite ruara i kopuroru kapara kite rua ra ikuporu nania peia taia horahia kuru kuru aki te fagatuamea taviria te kofaga kakea te nui roa rahi ti kakeakea ra hakia ra koia ra tuturia tau rakina kite ra tagata kahiria kahiria tagata e kanapeakanapea kenapea rakite miro mahau nuku ke ragakai tahuga togohiti matanui takitaki e taraga tuakia kakea i mauri rere rere tuakia kakea i mauri ora tuakia kakea i mau rirererere tiria kirugi koromarauri e rupepoto karaka hia katama motu mai koe tahi ruperupe re katika ra ko è tahi ruperupe rere kote rupe tena ite fagafaga he rupetaua uri herupe taua tea kovarova tehiku maro kotokoto kaitagata komoko puna ia oteratunuku komokopuna ia koteratunuku kovaka tei raro kovahitu ko manahune ko tapuhoe tefareariki karuru a rau a tarau kauraka ei tarau tamaki karu rua rau e tarau kau raka ei tarau tamaki faganui fagaiti fagatitahi potu potu konohoragaia iga toa iga maori iga taurekare ka e hua aore e tagata i penu nu e penu na tahura ra vaka e hua.[1]

1. Texte des indigènes de l'île Hao : il diffère sensiblement, comme rédaction, de celui des indigènes de l'île Makemo (voir p. 324).

E parau faataa raa na Atanua.

Peketu te vahine kaketoa kiruga i teuru a taku henua ra e kotenuku papai fano taku uru tupu nei ra kote nuku popoi fano ia taku rima atanei ra kotenuku maniaro aia taku rima maui nei ra kotenuku tahora tia ia taku manava ie rea e taku tamatahi temanava ia o vatea taku koihaga nei ra e kotenuku vahagatia ia tekoia roa te rua hine temanava o Vatea kotenuku popoi fano ia kua torikiriki te kataha ko tenuku maniaro aia kakite gaegae te matagi kaharara koi te maovake karu ea koi te poua te au i toganui kote nuku toha ratia ia tutoki te koihaga ko tenuku vahaga tiaia.

Te reko tumu no Makemo.

Teigoa i te konao e Teariki o Nukuhiva[1] mai ia na i toki ai ia Unu Hegarau. Teariki a Vahua a korofakata. Teigoa ina poe o Vahua a Korofakata i poimai na Vahua no Tahiti. Poe kura e poe Konini. hoe konao o Huererereiragi Vahua a Ragifakapuia tane a Ragimanao.

Faataa raa no te omore a Tane.

Kevava hia kera e koe no tokotoko e rua e matatupo erau tiare ketauai temaroro i vero hiai i te arai hua katu kaputa ketahuna tamaku katu kaputa ketahuna tamaku novai te toa i fakanau no tova heke heraga mea heko heraga mea ketaia i te veve o te rakau i te hitu o te rakau i te hei mono o te rakau ketaiara i taku rakau nei ketu mai mua euhoariki ketu mai imuri euho mata keinaga kemumu kerere kemoe takaviri tane i te hua o te rakau u oriori atautu.

1. Ile de l'archipel des Marquises.

Parau no Teuhi i vaho i te toau.

Ruku hia teuhi kite moana hipa ake tamaku kiruga tenaepa fauhia teuhi ragataua teitai euhi ragataua tei uta.

Tehuri haga kiruga i te vaka fakaeke tia fakaeke teuhi iroto i te poho riu ekimuri i te taranoko o te vaka.

Parau no Teuhi o te Moua.

Teuhi fakatupu hia kiroto i te vao toraga vaere koia e hikihiki marie aura teuhi.

E pehe no te Kanehu.

Kavera taku matau pumateretere pumatoioro matau.

E pehe no Hono.

E tue kahoe mai te vaka
e tue kahoe mai te vaka
kiatuna kiatuna kiamau
kiamau tuna mau e tue tefakatara tuna.

Te haga henua itehe hia te kiore teie to ratou haga igoa e te parau atoa.

1 Tehehia i Pukarua. 2 Tehehia i Pukamaru. 3 Tehehia i Marama hiti eneti tehe haga o te kiore.

E teki ia Tiaki fenua.

Fakakavau kiatakurua ia kiteau ia akiaki.

Parau no te arero Tavaka.

Earero nui o Tavaka horohia kitai ei patari ite magoroaiata mahitihiti te parau na rekareka hamoku kiuta to henua ra tumau natepukuru maono.

Mau paraparau faateni no Atanua vahine o Hao inia iho tona tino.

Takuuru tapunei ra e tenuku poipoifano ia
Taku rima katau nei ra e
Tenuku maniaroa ia
Taku rima karuri nei ra e
Tahorotikaia
Taku pito nei ra e
Teuho arikia ia
Taku kokoihaga nei ra e.

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

Traditions historiques des Mangaréviens.

QUATRIÈME PARTIE

La littérature orale des Tongiens.

APPENDICE

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.